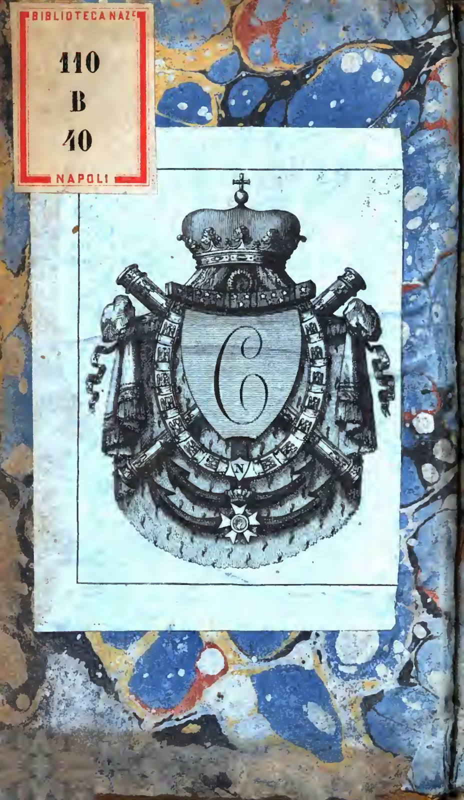
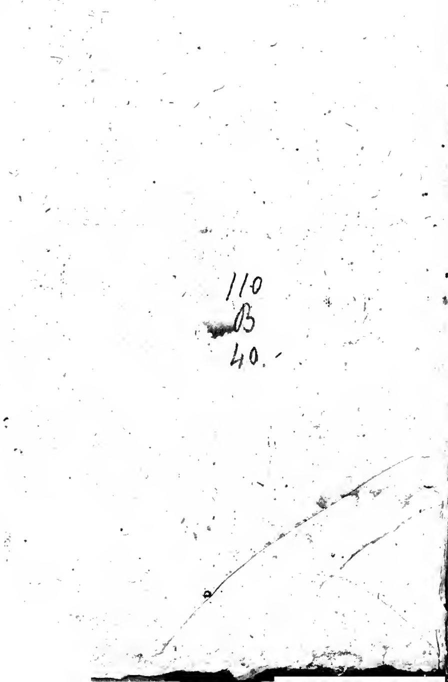



BIBLIOTECA NAZ.LE
110
B
40
NAPOLI
N





LES

# MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

TOME SECOND.

# MÉTAMORPHOSES

# D'OVIDE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC DES REMARQUES

ET DES

EXPLICATIONS HISTORIQUES;

*Par M. l'Abbé* BANIER, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres,*

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de la Vie d'Ovide.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

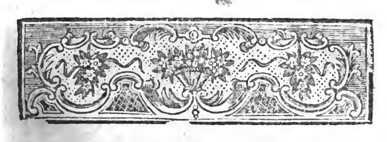
M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation & Privilége du Roi.*





*Enlevement de* PROSERPINE.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE CINQUIEME.

### FABLE I.

#### ARGUMENT.

*Phinée, à qui Andromède avoit été promise en mariage, étant entré avec ses amis, dans la salle du Festin, dans le temps que Persée racontoit ses aventures, il y eut un combat fort opiniâtre, dans lequel le Héros donna des preuves éclatantes de valeur.*

PERSÉE racontoit encore ses aventures en présence de Céphée & de sa Cour, lorsqu'on entendit le Palais retentir d'un bruit bien différent de celui qui accompagne ordinairement la pompe de l'Hyménée. La

ſalle du feſtin changea de face; la confuſion & le déſordre prirent la place de la douce tranquillité qui y régnoit auparavant; & l'on commença dans ce moment à n'y reſpirer que la guerre & les combats. La fête, qui d'abord avoit été ſi paiſible, pouvoit alors être comparée à la Mer, dont le calme eſt troublé par un vent impétueux.

Phinée, chef de l'entrepriſe, étant entré le premier, le javelot à la main, adreſſa ainſi la parole à Perſée: « Tu vois un rival, qui » vient venger l'affront que tu lui as fait, » en lui enlevant ſon épouſe. Tes aîles, ni » ce prétendu Jupiter que tu feins s'être » changé en pluie d'or pour te donner le » jour, ne te déroberont pas au châtiment » que tu mérites ». Il étoit prêt à lui lancer ſon javelot, lorſque Céphée s'écria: « Qu'allez-vous faire, mon frere; quelle » fureur peut vous inſpirer un deſſein ſi » criminel? Eſt-ce ainſi que nous devons » reconnoître le ſervice important que Perſée vient de nous rendre? Eſt-ce là la récompenſe que vous lui réſervez pour » avoir ſauvé Andromède? Non, ce n'eſt » point ce Prince qui vous l'a enlevée; ce » ſont les Néréïdes en courroux; c'eſt ce » cruel Oracle d'Ammon; c'eſt ce Monſtre » affreux, qui en la dévorant alloit me déchirer le cœur. Elle vous fut ravie au mo-

» ment qu'elle fut condamnée à périr. Bar-
» bare, auriez-vous assez de cruauté pour
» souhaiter qu'elle eût perdu la vie, & nos
» larmes seroient-elles pour vous un sujet
» de consolation ? Peu content de l'avoir
» vue enchaînée, sans avoir fait aucun ef-
» fort pour la secourir, quoique vous soyez
» son oncle, & qu'elle vous eût été promi-
» se en mariage ; vous enviez encore à un
» autre la gloire de l'avoir délivrée, & vous
» venez lui enlever le prix de sa victoire.
» Si vous eussiez fait un si grand cas de la
» conquête d'Andromède, vous auriez été
» la tirer du rocher, où elle étoit attachée.
» Souffrez donc que celui qui lui a sauvé
» la vie, qui a garanti ma vieillesse du mal-
» heur de me voir privé d'une fille si chere,
» reçoive la récompense qu'il a si juste-
» ment méritée, & que je lui ai promi-
» se. Le seul motif qui m'engage à vous
» préférer votre rival, c'est parce qu'il a
» délivré Andromède du plus grand de tous
» les dangers ». Phinée ne répondit rien
à ce discours ; mais regardant tantôt son
frere, tantôt Persée, il ne savoit encore
auquel des deux il devoit porter les pre-
miers coups. Enfin, après avoir hésité quel-
que temps, il lança avec fureur son javelot
contre le Prince Grec, qui heureusement
n'en fut point blessé.

Persée arracha le javelot de la chaise sur laquelle il étoit assis, & il en auroit tué Phinée, s'il ne se fût mis à couvert derriere un Autel. Le coup cependant ne fut pas perdu; Rhetée en fut frappé au milieu du front, & tomba à la renverse. Dès qu'on eut retiré le javelot de la plaie, ce malheureux fit de si grands efforts, que son sang en réjaillit sur la table du festin. Les compagnons de Phinée, animés d'une nouvelle fureur, firent voler mille traits, il y en eut même quelques-uns qui dirent hautement que Céphée ne devoit pas être plus épargné que son gendre: mais ce Prince s'étoit déjà retiré, après avoir pris à témoin les Dieux garans de l'Hospitalité, qu'il n'étoit nullement coupable du désordre qui venoit d'arriver.

La guerriere Pallas étant venue dans ces entrefaites au secours de son frere Persée, le couvrit de son Egide, & ranima son courage & sa valeur. Dans le parti de Phinée étoit un Indien nommé Athis, agé de seize ans, que la Nymphe Limniate, fille du Gange, avoit enfanté sous les eaux. La beauté de ce jeune homme étoit encore rehaussée par la magnificence de ses habits: il portoit une veste couleur de pourpre, bordée d'une frange d'or, avec un collier de même métal; ses cheveux frisés & parfumés étoient relevés avec grace par un ornement de tête,

qui se recourboit en arriere. Quoique le jeune Indien fût extrêmement adroit à lancer de loin le javelot, il étoit encore plus habile à tirer de l'arc; mais dans le temps qu'il se disposoit à attaquer Persée, ce Héros prit sur l'Autel un tison allumé & lui en écrasa le visage. L'Assyrien Lycabas, compagnon d'Athis, & qui ne faisoit pas mystere de l'inclination qu'il avoit pour lui, le voyant rendre les derniers soupirs; après avoir plaint son triste sort, prit l'arc de son ami, & adressant la parole à Persée: « Tu » ne te réjouiras pas long-temps, lui dit-il, » de l'indigne victoire que tu viens de rem- » porter sur un jeune homme, à peine sorti » de l'enfance: Tu trouveras en moi un en- » nemi plus redoutable ». Il n'avoit pas encore achevé de parler, que la fléche étoit déjà partie; mais Persée, qui s'étoit détourné, n'ayant reçu le coup que dans ses habits courut sur Lycabas, & lui passa au travers du corps l'épée dont il avoit coupé la tête de Méduse. Le fier Assyrien prêt à expirer, jette encore des regards languissans sur Athis, se laisse tomber près de lui, & expire, content de porter dans les Enfers la triste consolation d'être mort auprès de son ami. Cependant Phorbas, & le Libyen Amphimedon, brûlant du désir de se trouver dans la mêlée, tombent l'un & l'autre au milieu

de la salle, que le sang, qui y couloit de tous côtés, avoit rendue extrêmement glissante; & dans le temps qu'ils font un effort pour se relever, un même coup d'épée, qui perce la gorge à l'un & entre dans le flanc de l'autre, les fait retomber. Erithe, fils d'Actor, qui portoit pour toutes armes, une hache d'une grandeur démesurée, s'étant avancé du côté de Persée, ce Prince, au-lieu de le recevoir avec son épée, prend des deux mains un grand bassin, qu'il lui jette à la tête, & l'étend sur le carreau, où il vomit son ame avec son sang. Polydemon qui descendoit de Sémiramis, Abaris qui étoit venu des environs du Mont Caucase, Lycete, Elis avec sa longue chevelure, Phlégias, Clyton, tous expirent sous les coups de Persée.

Le carnage étoit si grand que l'on ne marchoit par-tout que sur des monceaux de corps. Phinée, qui n'osoit approcher son ennemi, lui lança de loin un javelot, dont Ida, qui n'avoit point encore pris de parti dans cette querelle, fut malheureusement blessé. Celui-ci regardant Phinée avec des yeux pleins de courroux : « Puisque tu m'o» bliges, lui dit-il de me déclarer, défends» toi maintenant de ce nouvel ennemi que » tu viens de t'attirer, & paye de ton sang » celui que tu m'as fait verser ». En ache-

vant ce peu de paroles, il voulut arracher le dard de la plaie; mais le ſang en ſortit avec tant d'abondance qu'il tomba mort avant que de le jetter. Odite, qui tenoit le premier rang après le Roi, fut tué par Clymene; Protenor par Hypſée; Hypſée périt lui-même par les mains de Lyncide.

Emathion, homme auſſi reſpectable par ſon âge, que par ſa probité, n'étant pas en état de combattre, & déteſtant l'injuſte procédé de Phinée, alloit par-tout dans la mêlée, & tâchoit par ſes diſcours & par ſa douceur d'appaiſer le tumulte. Chromis, peu touché de ſes remontrances, le ſaiſit dans le temps que de ſes mains tremblantes il cherchoit à embraſſer l'Autel, & lui coupa la tête. L'infortuné vieillard, prononçant quelques imprécations contre ce barbare, rendit l'ame au milieu du feu ſacré. Broteas & Ammon, freres jumeaux, tous deux invincibles au combat du Ceſte, ( mais que peut le Ceſte contre l'épée ? ) tombent l'un & l'autre ſous les coups de Phinée, ainſi qu'Ampyque Prêtre de Cérès, que ſes habits ſacrés ne ſauverent pas. Vous pérîtes auſſi ſous les mêmes coups, infortuné fils de Japet, qui ne deviez pas être expoſé au danger; puiſque vous n'aviez été appellé à cette ſolemnité que pour y chanter, au ſon de votre lyre, la paix & la concorde. Petale,

le voyant avec ſon luth à la main, « Vas, » lui dit-il, en lui enfonçant ſon épée dans » la tempe gauche, vas finir chez les morts » l'air que tu viens de commencer ». Ce malheureux tomba avec ſa lyre, continuant encore de jouer un air lugubre, qui par haſard ſe trouva convenir à l'état où il étoit. Lycormas, pour venger la mort du Muſicien, ſaiſit une des barres de fer, qui ſervoit à fermer la porte, & en ayant donné un grand coup ſur la tête de Petale, il l'étendit roide mort, comme un Taureau qu'on immole. Dans le temps que Pelatte veut arracher l'autre barre, Coryte lui ayant percé la main d'un coup de javelot, le laiſſa attaché contre la porte, & Abas lui donne un coup d'épée dans le côté, dont il meurt ſur le champ.

Melanée, qui avoit pris les intérêts de Perſée, & Dorylas, le plus riche de tous les Naſamones, périrent dans le combat. Le dernier reçut un coup mortel dans l'aine. Alcyonée, qui l'avoit bleſſé, le voyant prêt à rendre les derniers ſoupirs, lui dit en l'inſultant: « Tous les grands biens que tu poſ» ſédois ſe trouvent maintenant réduits à » l'eſpace que ton corps occupe ». Dans ce moment Perſée arrache le javelot de la bleſſure de Dorylas, & l'enfonce avec tant de furie dans le viſage d'Alcyonée, qu'il le fait

ſortir de l'autre côté de la tête. La fortune continuant à le favoriſer, il ôte la vie aux deux freres Clytie & Clanis : le premier meurt d un coup de trait, qui lui traverſe les deux cuiſſes, l'autre d'un coup de fléche qui lui entre par la bouche. Céladon, de la ville de Mendès; Aſtrée, fils d'une femme de Paleſtine, laquelle s'étoit abandonnée à pluſieurs hommes ; Ethion, qui, quoiqu'habile à prédire l'avenir, ne prévit pas ce qui lui devoit arriver ce jour-là ; Thoacte, écuyer de Céphée, & le parricide Agyrſe perdirent la vie dans cette ſanglante journée.

Il y avoit déjà beaucoup de ſang de répandu, cependant il en reſtoit encore beaucoup plus à répandre. Tout le monde s'acharnoit contre Perſée ; on n'en vouloit qu'à lui, & le parti, qui ſeul avoit pour lui l'équité & la juſtice, étoit celui qu'on vouloit opprimer. Envain ſon beau-pere, ſa belle-mere & ſon épouſe ſe déclarent pour lui, & font retentir la ſalle de leurs cris; le bruit des armes joint aux triſtes gémiſſemens des mourans empêche de les entendre. Bellone, qui n'eſt point raſſaſiée du ſang qu'elle a fait verſer, renouvelle le combat. Les amis de Phinée ſe réuniſſent autour de lui, & tous de concert n'ont en butte que le ſeul Perſée. Les traits qui vo-

lent autour de lui forment un orage semblable à la grêle qui tombe en hyver. Pour parer une partie de ces coups, il se range contre une colonne, se présente en face à ses ennemis, & soutient courageusement tous leurs efforts. Molpée l'attaque d'un côté, pendant qu'Ethemon le presse de l'autre. Comme un Tigre affamé qui entend dans les vallées voisines les cris de deux troupeaux, hésite sur lequel il doit se jetter, & voudroit fondre sur tous les deux à la fois; Persée ne sait s'il doit attaquer l'ennemi qui est à sa droite, ou celui qui est à sa gauche. Enfin il se débarrasse de Molpée en lui perçant la cuisse, & se contente de l'avoir mis hors de combat, parce qu'Ethemon le presse vivement. La fureur avec laquelle il attaque ce jeune Héros lui devient funeste; car voulant lui décharger un coup de son cimeterre sur la tête, il frappe si rudement la colonne, que la lance s'étant rompue vint lui percer la gorge. Cependant le coup n'étoit pas mortel: mais Persée s'étant jetté sur lui, lui passa son épée au travers du corps, dans le temps qu'il tendoit les bras pour lui demander la vie.

*

## *Explication de la premiere Fable.*

PHINÉE, frere de Céphée pere d'Andromède, jaloux de ce que son rival lui enlevoit sa maîtresse & sa niece, résolut de troubler la solemnité de leur mariage. Il rassembla donc ses amis, entra dans la salle du festin, & y porta l'horreur & le carnage. Persée, avec ses amis les mit à la raison; & pour honorer sa victoire, on publia que la têre de Méduse avoit pétrifié Phinée & ses compagnons: Métaphore hardie, qui nous apprend que la valeur d'un Prince, qui avoit su vaincre les Gorgones, jettoit tant de terreur dans l'esprit de ses ennemis qu'ils n'osoient le regarder; ils se contentoient de lui dresser des embûches. Ovide qui ne manioit guere un sujet sans l'épuiser, décrit le combat de Phinée contre Persée avec tant de particularités, qu'il sembleroit que cet événement se seroit passé sous ses yeux.

Quelques circonstances qu'on trouve dans le récit de ce combat, & d'autres preuves encore m'ont porté à croire que la scene de cet événement ne s'étoit pas passée dans l'Ethiopie, mais sur les côtes de l'Asie. En effet, Josephe (*a*) & Strabon (*b*) prétendent que c'étoit près de la Ville de Joppé ou Japha qu'arriva cet événement. Le premier de ces deux Auteurs dit que l'on voyoit même de son temps, sur un rocher, les marques des chaînes dont la belle Andromède avoit été attachée. Pomponius Méla (*c*), dit que Céphée, pere d'Andromède, avoit été Roi de Joppé, & qu'on y honoroit d'une maniere fort religieuse la mémoire de ce Prince, & de son frere Phinée. Cet Auteur ajoute même

(*a*) *De bell. Jud.* Lib. IV. (*b*) Lib. X.
(*c*) Lib. I. Cap. XI.

qu'on y montroit les os du monſtre qui devoit dévorer Andromède : *Eſt Joppa, ante Diluvium (ut ferunt) condita: ubi Cephea regnaſſe eo ſigno Accolæ affirmant, quod titulum ejus, fratriſque Phinei, veteres quædam Aræ cum religione plurima retinent. Quinetiam rei celebratæ carminibus ac fabulis, ſervatæque à Perſeo Andromedæ, clarum veſtigium, belluæ marinæ oſſa immania oſtentant.* Pline (*a*) aſſure auſſi qu'on voyoit en cet endroit, ſur un rocher, les marques des chaînes d'Andromède ; il ajoute que Scaurus porta de Joppé à Rome les os du Monſtre dont nous venons de parler, & comme il nomme cette Baleine une Déeſſe, *Dea Cetes*, Voſſius a cru qu'il vouloit parler du Dieu Dagon, honoré chez les Syriens ſous la figure d'un Monſtre marin. Cette idée a fait croire à quelques Auteurs que l'hiſtoire du Monſtre qui devoit dévorer Andromède, renfermoit celle de Jonas.

Quoi qu'il en ſoit, Ovide ſemble confirmer mes conjectures, lorſque dans la deſcription du combat de Phinée, il nomme pluſieurs ſoldats Syriens ou Aſſyriens ; *Athys Indus & chlamide Tyria indutus*, *Aſſyrius* LYCABAS, *Polydæmon* Prince du ſang de *Sémiramis*, & enfin *Aſtrée* dont la mere étoit de Paleſtine, *Matre Paleſtina* (*b*). Si nous avions la Chronologie entiere de M. le Chevalier Newton, dont l'abrégé vient d'être imprimé à Paris (*c*) à la ſuite de l'*Hiſtoire des Juifs* de PRIDEAUX, nous y verrions ſans doute, des preuves de ce ſentiment ; puiſqu'il eſt dit, dans cet Abrégé, que Céphée avoit obtenu d'Ammon, Roi de Libye, la Ville de Joppé, & que ce fut de cette Ville que Perſée enleva Andromède.

(*a*) Lib. IX. (*b*) Voyez *Ovide*, *Met.* Liv. IV.
(*c*) Chez *Cavelier* fils, 1725.

# FABLE II.

## ARGUMENT.

*Persée voyant qu'il étoit prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis, leur présenta la tête de Méduse, & changea Phinée en Rocher, avec tous ceux qui avoient pris les armes pour lui. Après cette victoire, Persée retourna avec Andromède dans son pays, où il convertit Prétus en pierre; & sans se souvenir de l'injure que son aïeul Acrise lui avoit faite, il le rétablit dans son Royaume.*

PERSÉE voyant enfin que toute sa valeur seroit inutile contre tant de monde: « Puisque vous m'y contraignez, dit-il, » en montrant la tête de Méduse, je vais » appeller à mon secours l'ennemi que j'ai » vaincu : Vous qui combattez pour moi, » détournez les yeux». Thescele peu effrayé de cette vue, « Cherche ailleurs quelqu'un, » dit-il à Persée, qui soit épouvanté d'un » tel prodige » ; mais comme il levoit la main pour lui lancer un trait, il demeura dans la même posture, ainsi qu'une statue

de marbre. Ampyx qui étoit près de lui voulant aussi frapper Lyncée, la main qu'il avoit tendue demeura immobile. Nilée qui se vantoit faussement d'être le Fils du Nil, & qui, pour soutenir cette chimere, portoit sur son Bouclier les sept Embouchures de ce Fleuve, gravées en Or & en Argent, adressa ainsi la parole à Persée : « Tu vois » quelle est la noblesse de mon Origine : Tu » auras du moins dans le séjour des ombres » la consolation d'avoir perdu la vie par les » mains d'un homme distingué par sa naissance ». Il auroit continué cet insolent discours ; mais il perdit pour jamais l'usage de la parole, & sa bouche demeura entr'ouverte. Eryx qui vit ses deux Compagnons dans cet état, leur dit en les insultant : « Courage, Amis, suivez-moi : ce n'est » point la tête de la Gorgone, c'est la crainte qui vous rend immobiles : attaquons de » concert un téméraire, qui n'a pour toutes » armes que de vains Enchantemens ». Il dit, & voulant se jetter sur Persée, il se trouva tout d'un coup arrêté dans la posture d'un Homme qui est prêt à combattre. Du moins tous ces perfides méritoient un pareil châtiment. Mais le malheureux Acontée, qui étoit dans le parti de Persée, ayant jetté les yeux sur la tête de Médufe, fut aussi converti en Pierre ; Astyage qui le croyoit

encore en vie, lui donna de son Epée un coup qui retentit comme lorqu'on frappe sur du marbre. Surpris de ce prodige, il est lui-même changé en Rocher sous la figure d'un homme qui conserve encore toutes les marques de son étonnement.

On seroit trop long si on vouloit nommer tous ceux qui furent punis de cette sorte. Il restoit encore deux cens combattans, la vue de cette fatale tête les pétrifia tous. Phinée commença enfin alors à se repentir d'avoir excité une querelle aussi injuste que téméraire; mais quel parti lui reste-t-il à prendre? Il ne voit de tous côtés que des statues de pierre dans différentes attitudes; il y reconnoît encore ses Amis; il les appelle par leurs noms, il leur demande du secours; ne voulant pas même s'en rapporter au témoignage de ses yeux, il touche ceux qui étoient les plus proches de lui, & il sent qu'il ne touche que du marbre; il détourne la vue de la fatale tête, & tendant les bras à Persée, il lui parle ainsi: « La Victoire est à vous: » cachez, je vous prie, ce Monstre qui nous » désole, dérobez à nos regards la Gorgo- » ne; de grace, éloignez-la: Ce n'est point » la haine, ni l'envie de régner qui m'ont » engagé à vous déclarer la Guerre: L'a- » mour seul d'Andromède m'y a forcé. Je » conviens que vous avez pour vous le mé-

» rite de l'avoir délivrée du Monſtre qui » alloit la dévorer ; le droit que j'avois ſur » elle étoit fondé ſur ce qu'elle m'étoit » deſtinée depuis long-temps ; mais enfin je » n'ai plus de peine à vous la céder ; jouiſ- » ſez en paix de votre conquête, généreux » Perſée, je ne vous demande que la vie ». Ainſi parloit Phinée ſans oſer regarder ſon Rival. « Prince lâche & ſans cœur, lui ré- » pondit Perſée, je ſuis le maître de t'accor- » der ce que tu demandes, & la vie eſt le » préſent dont les Ames comme la tienne » font le plus de cas : ne crains rien, tu ſeras » déſormais à couvert de toute inſulte, & tu » auras même l'avantage de demeurer pen- » dant pluſieurs ſiecles dans le Palais de ton » Beau-Pere : Andoméde pourra ſe conſo- » ler à la vue du digne Epoux qui lui étoit » deſtiné ». Il dit, & ayant préſenté la Gorgone à Phinée, qui cherchoit à en éviter la vue, ſa tête devint roide, dans le temps même qu'il la détournoit, & ſes yeux ſe pétrifierent. Sa timidité parut encore après ce changement, ſur ſon viſage & ſur ſes yeux, & il demeura dans la poſture d'un ſuppliant, les bras étendus, comme un homme qui demande la vie.

Après cette victoire, Perſée retourna dans ſon Pays avec ſa chere Androméde; & quoiqu'il n'eût pas de grandes obligations à ſon Grand-pere,

Grand-Pere, (*a*) il résolut cependant de le venger de Prétus, qui l'avoit chassé de ses Etats. La force des Armes & les Citadelles dont il s'étoit emparé, furent à cet usurpateur un vain secours contre la Tête de Méduse.

(*a*) J'ai été obligé d'abandonner le texte latin où il y a *immeritæ parentis*, & qui doit en ce cas-là s'entendre de Danaé mere de Persée : & j'ai préféré les Manuscrits où il y a *immeriti parentis*, puisque c'étoit Acrise qui avoit exposé sur la Mer sa Fille & son Petit-Fils. Je ne vois pas ce qui a engagé M. *Burman* à suivre l'autre Leçon. L'Histoire ne rapporte rien qui puisse nous faire soupçonner que Danaé eût rendu quelque mauvais office à son fils.

## *Explication de la seconde Fable.*

LA réputation fait sans doute une grande partie de la valeur ; mais il faut être Poëte pour dire qu'elle pétrifie les Ennemis. Voilà pourtant la méthaphore dont on s'est servi pour peindre l'Héroïsme de Persée. La terreur qu'avoit répandue par-tout le bruit de sa Victoire sur les Gorgones, avoit tellement consterné tous ses Ennemis, qu'on publia qu'il les avoit tous convertis en Rochers, en leur montrant la tête de Méduse, c'est-à-dire, au rabais du Merveilleux, que le bruit de cette conquête étouffa toutes les conjurations qu'on avoit formées contre lui pendant son absence. C'est en effet ce qui arriva à son retour dans l'Isle de Sériphe, où Polydecte, qui avoit épousé Danaé, fut obligé de se cacher jusqu'à ce qu'enfin Persée, l'ayant trouvé dans sa retraite, le fit périr.

Quoique cette Explication soit fort naturelle, cependant Bochart, après Eustathius, prétend que l'origine de toutes ces Métamorphoses en Pierres & en Rochers, dont il est parlé dans cette Fable, vient de ce que l'Isle de Sériphe, où régnoit Po-

lydecte, a été ainsi appellée à cause des Rochers dont elle est remplie : ce qui l'a fait nommer par Tacite *Saxum Seriphium*.

Persée après s'être vengé de Polydecte, alla avec son Epouse & sa Mere à Argos, où il rétablit son Grand-Pere Acrise, & fit mourir Prétus qui l'avoit détrôné. La Guerre des deux Freres avoit été fort sanglante ; Acrise avoit d'abord eu l'avantage, & avoit obligé Prétus de se retirer en Lycie, où Jobas, qui le reçut, lui fit épouser Sténobée sa Fille, & lui donna des Troupes, avec lesquelles il s'empara de Tyrinthe, que les Cyclopes fermerent de murailles ; il se rendit ensuite maître d'Argos, d'où Persée le chassa. Mais après avoir ainsi rétabli son Ayeul sur le trône, il le tua par malheur d'un coup de palet, dans les Jeux qu'on célébroit pour les Funérailles de Polydecte. Ainsi fut accompli l'Oracle, dont la prédiction avoit tant inquiété le Roi d'Argos, & l'avoit engagé à prendre des précautions si injustes.

Persée après tant de voyages & de conquêtes, régna assez paisiblement le reste de ses jours ; mais ne pouvant souffrir le sejour d'Argos, où il avoit tué son Grand-Pere, il fit bâtir la Ville de Mycenes, où il transféra le siége Royal, laissant à son Cousin Mégapenthe la Ville d'Argos. Quelque obligation que celui-ci eût à Persée, il le tua cependant pour venger la mort de son Pere. Abas Fils de Lyncée, tua Mégapenthe, & les Successeurs de Persée régnerent à Mycenes près de cent quatre-vingts ans. Après sa mort Persée fut honoré comme un demi-Dieu. On forma de ce Prince & de toute la Famille de sa Femme, les Constellations qu'on nomme la Cassiopée, l'Androméde & Persée : il n'y eut pas même jusqu'au Monstre qui ne fût placé dans le Ciel, où il forma le signe de la Baleine. Quoique ce Héros fût fort illustre par

ſes belles actions, on crut cependant enchérir ſur les éloges qu'on lui donnoit, & qu'il méritoit ſi juſtement, en y mêlant tout le merveilleux que nous venons d'expliquer.

# FABLES III. IV. ET V.

## ARGUMENT.

*Polydecte ne voulant pas croire que ce fût cette tête de Méduſe qui faiſoit par-tout tant de bruit, fut converti en pierre. Minerve quitte ſon frere Perſée, & va ſur le mont Hélicon pour viſiter les Muſes. Celles-ci l'entretiennent de leurs aventures à la Cour de Pyrenée, qui les trouva ſi charmantes, qu'il en devint amoureux. De ſorte que pour éviter ſa violence, elles prirent auſſi-tôt des aîles, & ſe ſauverent en volant. Pyrenée qui les voulut ſuivre, s'imaginant qu'il pourroit voler comme elles, tomba du haut de la tour, & ſe tua ſur le carreau. On lui conte auſſi l'Hiſtoire des neuf Piérides, qui ſont changées en Pies, pour avoir eu la témérité de faire un défi aux Muſes.*

NI la bravoure de ce jeune Héros qui venoit de ſe ſignaler par tant de belles actions, ni les dangers qu'il avoit courus,

n'avoient pas encore adouci en sa faveur le cœur de Polydecte, qui régnoit sur la petite Isle de Sériphe. Comme on ne voit guere une colere injuste s'éteindre, ce Prince conservoit toujours contre Persée cette haine implacable qui l'avoit porté à l'éloigner de sa Cour; il cherchoit toutes les occasions de rabaisser sa gloire, & traitoit de chimere le Triomphe qu'il se vantoit d'avoir remporté sur Méduse. Je vais enfin vous convaincre, lui dit un jour Persée, de la vérité de cette aventure; & après avoir averti ceux qui étoient autour de lui, de fermer les yeux, il lui montra la tête de Méduse, qui le changea en une statue inanimée.

Pallas, qui jusques-là n'avoit point abandonné son Frere Persée, s'enveloppa d'un nuage, & ayant quitté l'Isle de Sériphe, & laissé à sa droite celles de Cythne & de Gyare, alla à Thébes, & de-là sur l'Hélicon, où elle s'arrêta, & parla ainsi aux Muses: On m'a fait l'Histore d'une Fontaine, qu'un coup de pied du Cheval Pégase a fait sortir de cette Montagne. Les merveilles qu'on m'en a racontées m'ont engagée à venir ici; comme j'étois présente, lorsque Pégase nâquit du sang de Méduse, j'ai été bien aise de voir aussi ce nouveau prodige. Quel que soit le sujet qui vous amene, dit Uranie à la Déesse, nous sommes très-sensibles à l'hon-

neur que vous nous faites. Il eſt certain que c'eſt Pégaſe lui-même qui a fait ſortir ces eaux, dont on vous a parlé; & ſur cela elle la conduiſit à la Fontaine, que la Déeſſe admira pendant un aſſez long eſpace de temps. Elle ſe promena enſuite dans les antiques Forêts de l'Hélicon, en viſita les Antres & les Cavernes, & fut agréablement ſurpriſe de voir par-tout les fleurs mêlées avec l'herbe & le gazon. Elle loua les Muſes ſur leurs ſavantes occupations, & leur dit qu'elles étoient fort heureuſes d'habiter un ſéjour ſi charmant. « Si vous n'aviez été deſtinée à » des emplois plus nobles & plus élevés, » *lui dit alors une des neuf Muſes*, nous oſe» rions nous flatter, grande Déeſſe, que vous » auriez daigné augmenter notre nombre en » nous honorant de votre préſence. Il eſt » vrai, & vous nous rendez juſtice en le » croyant, que nos exercices dans un lieu » auſſi agréable, doivent nous rendre heu» reuſes : Nous croirions l'être en effet, ſi » nous trouvions ici toute ſorte de ſûreté; » mais comme le crime oſe violer les aſyles » les plus ſacrés, des Filles chaſtes ont tou» jours quelque ſujet de crainte; nous nous » reſſouvenons en tremblant de l'inſolence » de Pyrenée, & nous ne ſommes pas enco» re bien remiſes de la frayeur que nous fit » ce Tyran, qui, avec les Troupes qu'il

» avoit amenées de Thrace, s'étoit emparé
» de la Daulie & de la Phocide. Un jour
» que nous allions sur le Parnasse, nous le
» rencontrâmes en chemin : Comme il nous
» connoissoit, il nous fit beaucoup d'ac-
» cueil, & nous rendit tous les hommages
» qui étoient dûs à des Déesses. Muses,
» *nous dit-il*, venez vous reposer dans mon
» Palais pendant le mauvais temps, (il pleu-
» voit en effet) les Dieux n'ont pas dédai-
» gné d'entrer quelquefois dans des Maisons
» moins magnifiques. Ces offres obligeantes
» & l'orage nous engagerent à demeurer,
» & nous nous mîmes à couvert à l'entrée de
» son Palais. Dès que la pluie eut cessé, &
» que le beau temps fut revenu, comme nous
» voulions continuer notre route, le Tyran
» fit fermer les portes, & voulut nous faire
» violence. Heureusement les aîles que nous
» prîmes nous garantirent des mains de ce
» brutal. Comme il nous vit au milieu des
» airs, il monta sur le haut d'une Tour, en
» disant qu'il alloit nous suivre par la même
» route. Il crut en effet voler comme nous,
» mais il se précipita du haut en bas de la
» Tour, & la terre demeura souillée du sang
» de ce scélérat, qui y fut écrasé ».

Cette Muse parloit encore lorsqu'on entendit en l'air un battement d'aîles, & une voix qui sembloit venir des Arbres voisins &

ſaluer Minerve. La Déeſſe en fut étonnée, & levant les yeux pour voir ce que c'étoit, elle demanda d'où pouvoit partir ce ſon qui reſſembloit à une voix humaine. C'étoient les cris de neuf Pies ; de ces Oiſeaux qui rediſent tout ce qu'ils entendent, & qui alors ſe plaignoient du malheur qui leur étoit arrivé. La Muſe pour tirer Minerve de l'étonnement où elle étoit, lui conta l'Hiſtoire qui donna lieu à cette aventure. « Il n'y » a pas long-temps, *lui dit-elle*, qu'il paroît » dans le Monde de cette ſorte d'Oiſeaux, » & ils ne le ſont que depuis le déſavanta» ge qu'ils eurent dans une diſpute. Piérus » Roi de Macédoine eut neuf Filles de la » Reine Evippé ſon Epouſe. Cette Princeſſe » accoucha neuf fois ; neuf fois elle eut be» ſoin d'implorer le ſecours de Lucine. Ces » Princeſſes ſe voyant en ſi grand nombre, » en devinrent inſolentes : Elles traverſerent » toute la Theſſalie & une partie de la Gre» ce pour venir ici nous faire un défi, & » pour diſputer avec nous du prix de la » voix. Ceſſez enfin, *nous dirent-elles*, d'abu» ſer par vos chants le Vulgaire ignorant ; » c'eſt avec nous, ſi vous l'oſez, qu'il faut » combattre. Le nombre eſt égal entre » nous ; mais nous ſommes bien aſſurées que » nous ne vous céderons point ni le mérite » de la voix ni la délicateſſe du Chant. Si

» vous êtes vaincues, il faut nous céder la
» Fontaine Hippocrene & celle d'Aganip-
» pe ; si vous remportez la victoire, nous
» vous abandonnerons les charmantes Val-
» lées de la Thessalie, & nous nous retire-
» rons sur les Montagnes de la Thrace :
» Voilà les conditions du combat ; les Nym-
» phes de cette contrée seront nos Juges. Il
» nous parut honteux de recevoir un tel défi,
» mais il l'auroit été encore davantage, de
» ne pas l'accepter : C'étoit avouer notre dé-
» faite. Les Nymphes que nous prîmes pour
» Arbitres de ce différend, après avoir juré
» par les Divinités des Fleuves qu'elles ren-
» droient justice au mérite, s'assirent sur un
» Rocher.

» Alors sans avoir tiré au sort, celle des
» Filles de Piérus, qui avoit porté la parole
» pour les autres, chanta la Guerre des
» Géans au désavantage des Dieux, dont
» elle s'efforça de diminuer les belles ac-
» tions. Elle dit que Typhée sorti du sein de
» la Terre, avoit tellement épouvanté les
» Dieux, qu'ils avoient été contraints de
» prendre la fuite & de se retirer en Egypte :
» Que ce redoutable Géant les y ayant
» poursuivis, les avoit obligés à se cacher
» sous la figure de différens Animaux; que
» Jupiter Ammon, qu'on révére dans la
» Libye, porta des cornes de Bélier ; qu'A-

» pollon

» pollon prit la figure d'un Corbeau, Bacchus celle d'un Bouc, Diane celle d'une Chatte, Vénus celle d'un Poisson, Mercure celle d'un Ibis.

» C'est ainsi que la Fille de Piérus, accordant sa Lyre avec sa voix, chanta l'Histoire de ce combat. Notre tour vint ensuite; mais peut-être, grande Déesse, que vous n'avez pas le loisir de demeurer ici plus long-temps, ni d'écouter nos Chansons ». Non, non, *leur dit-elle en s'asseyant à l'ombre*, je veux savoir aussi ce que vous avez chanté. La Muse continua ainsi: « Calliope notre Sœur fut choisie seule pour répondre aux Filles de Piérus. Elle se leva: & après avoir lié ses cheveux avec des feuilles de Lierre, & préludé quelque temps sur son Luth, elle exécuta l'Histoire de l'enlevement de Proserpine.

## *Explication des Fables III. IV. & V.*

L'AVENTURE des Muses qui se retirent chez Pyrenée, & qui sont obligées de demander aux Dieux des aîles pour se sauver, est, selon Plutarque, une métaphore, qui nous apprend que ce Tyran qui régnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les Belles-Lettres: comme il avoit fait démolir les Colléges & les Académies où elles étoient enseignées, on dit, pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muses; que les Dieux, pour les en garantir, leur avoient donné des aîles,

& qu'il avoit perdu la vie en les poursuivant. Ovide est le seul que je sache qui ait parlé de ce Tyran qui n'est connu que par une Aventure si déshonorante. C'est sans doute sur cette Histoire, que l'Antiquité s'est fondée pour donner des aîles aux Muses, comme nous les voyons représentées dans un Monument rapporté par le R. P. Montfaucon. Le défi que firent les Piérides aux Muses, est encore une Aventure que je n'ai trouvée dans aucun Poëte plus ancien qu'Ovide. On dit, pour l'expliquer, que Piérus étoit un fort mauvais Poëte, dont les Ouvrages étoient pleins d'Histoires peu avantageuses aux Dieux. Plutarque même nous apprend (a) qu'il en avoit composé un qui déshonoroit les Muses. Voilà l'origine du combat que décrit notre Poëte. On publia que ses Filles, c'est-à-dire, ses Ouvrages, avoient été changés en Pies, parce qu'ils étoient pleins d'un verbiage également ennuyeux & dégoûtant. Certainement il y a bien de l'apparence que l'Histoire de Typhée qui contraint les Dieux de se cacher en Egypte sous la figure de différens Animaux, & qui est ici racontée par une des Filles de Piérus, étoit un Poëme que cet Auteur avoit composé sur les Géans. Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail sur l'Article des Muses, que Lylio Giraldi (b) a traité fort au long, sans l'epuiser, & dont on peut voir toutes les Images dans le premier Tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne puis cependant m'empêcher d'en dire ici quelque chose pour la satisfaction de ceux qui n'ont pas ces Ouvrages.

Il y a peu de sujets dans la Mythologie, sur lesquels ont ait autant varié que sur celui qui regarde les Muses. Varron n'en admettoit que trois. Les autres Anciens croient qu'il y en a eu neuf. L'un

(a) Dans son Livre *de la Musique.* (b) *Synt. de Musis.*

rapporte qu'elles étoient Filles de Piérus; l'autre dit que Jupiter étoit leur Pere. Musée prétend qu'elles étoient Filles du Ciel; plusieurs autres leur donnent la Terre pour Mere. S. Augustin rapporte, d'après Varron, que dans une ville qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois statues des Muses, dans le dessein de consacrer celles qui seroient les plus belles, mais qu'on les trouva si bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les consacrer dans le Temple d'Apollon. D'ailleurs comme les Muses, ajoutoit Varron, désignent le Chant, qui ne se fait que de trois sortes, ou par la voix, ou par les instrumens de bouche, ou par ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muses. Pausanias (a) nous a conservé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chéphisidote, Strongylione & Olymphéosthene.

Diodore de Sicile (b) donne aux Muses une Origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déesses si fameuses parmi les Grecs, étoient d'habiles Chanteuses qu'Osiris menoit avec lui dans ses conquêtes & auxquelles il avoit donné pour Chef Apollon l'un de ses Généraux. Voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Musagete*, ou *Conducteur des Muses*, aussi bien qu'à Hercule, qui avoit été aussi un des Généraux d'Osiris.

M. le Clerc (c) croit que la Fable des Muses vient des Concerts que Jupiter avoit établis en Créte. Si on l'en croit, ils étoient composés de neuf Filles qui formoient son Académie Royale de Musique. Il ajoute que ce Dieu n'a passé pour le Pere des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les

(a) *In Bœot.* (b) Lib. IV. (c) Notes sur *Hésiode*.

Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert réglé, & qu'on n'a donné à ces Chanteuſes *Mnémoſyne* ou la *Mémoire* pour Mere, que parce que c'eſt elle qui fournit la matiere des Vers & des Poëmes.

On ne varie pas moins ſur le nom des Muſes que ſur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Miſin*, qui ſignifie, *enſeigner des choſes relevées.* M. le Clerc dérive ce nom de *Motfa*, *inventer*; M. Huet le fait venir du nom de *Moyſe.* Les autres Etymologies qu'en donnent Platon & Suidas, en tirant ce mot de celui d'*Inquiſitio*, approchent aſſez de celles que je viens de rapporter. Mais comme les Muſes furent célébrées & fort honorées dans la Macédoine, qu'on appelloit anciennement Piérie long-temps avant que leur culte fût connu ſur le Mont Parnaſſe & ſur l'Hélicon, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce ſentiment eſt très-conforme à ce que je viens de lire dans l'Abrégé Chronologique de M. le Chevalier Newton, où il eſt rapporté que Sejac, qui, après ſa mort, fut ſurnommé Oſiris, & que l'on a auſſi confondu avec Bacchus, avoit marié une des Chanteuſes, qui l'avoient ſuivi dans ſes Expéditions, à Olagrius Roi de Thrace, & que de ce Mariage naquit Orphée. Cet Auteur ajoute que les Muſiciennes de ce Conquérant, devinrent célébres dans la Thrace, ſous le nom de Muſes, & que les Filles de Piérus, Thracien d'origine, ayant appris leur Muſique & imitant leurs Concerts, prirent le nom de Muſes.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent ſouvent les noms des neuf Muſes, & les Symboles qui les repréſentent, il eſt bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre. Clio la premiere des Muſes, qui prend ſon nom de la *gloire* ou de la *renommée*, tient une Guitarre d'une main & de

l'autre un Pleƈtre, qui tient lieu d'Archet. Elle eſt, à ce qu'on croit, Inventrice de la Guitarre. Euterpe, ainſi appellée, parce qu'elle *réjouit*, a un maſque à ſon côté gauche, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la Tragédie ; ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Médaille, ne s'obſerve pas ailleurs. Elle tient la maſſe d'Hercule, peut-être parce que la Tragédie repréſente les Héros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre. D'autres aſſurent que la maſſue marque Thalie, pour la raiſon que nous dirons plus bas : ils croient auſſi que c'eſt Thalie qui a la double Tête. Spon qui a publié un beau marbre qui repréſente les Muſes, les a quelquefois confondues. Thalie, ou la *floriſſante*, qui a inventé la Comédie, tient auſſi un maſque de la main droite. Les Médailles la repréſentent appuyée contre une Colonne. Melpomene, ou l'attrayante, eſt diſtinguée par le *Barbiton*. Terpſichore, c'eſt-à-dire, la *divertiſſante*, eſt diſtinguée par des Flûtes, qu'elle tient tant ſur les Médailles que dans les autres Monumens. Erato, ou l'*aimable*, n'eſt pas aiſée à diſtinguer. Polyhymnie ou Polymnie, ainſi appellée de la *multiplicité des Chanſons*, & non pas de la fidélité de la mémoire, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, ſe trouve ſur quelques Médailles. On la peint avec une Lyre, comme inventrice de l'Harmonie ; c'eſt le Barbiton qu'Horace lui donne. Uranie, la *céleſte*, eſt l'Inventrice de l'Aſtronomie, & tient un Globe à la main. Dans les Médailles, ce Globe eſt poſé ſur un trépié. Calliope, ainſi appellée de la *douceur de ſa voix*, tient un Volume comme Inventrice du Poëme Héroïque.

Je ne rapporterai pas ici les différens noms qu'on donnoit aux Muſes, puiſqu'on en peut voir une liſte fort exaƈte dans Lylio Giraldi. Je finis par une réflexion qui mérite ici ſa place. Voſſius

a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muses étoient des Déesses guerrieres. Mais puisqu'elles étoient consacrées à Apollon & à Bacchus, qui, selon Diodore, avoient passé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme Guerrieres, les Femmes qui les accompagnoient dans leurs Conquêtes ? D'ailleurs les Muses ont été souvent confondues avec les Bacchantes, & il est sûr, selon Plutarque *(a)*, qu'on leur faisoit des Sacrifices dans la Gréce, avant que de donner Bataille.

(*a*) *Apopht. Lacon.*

# FABLE VI.

## ARGUMENT.

*Pendant que Pluton se promene dans la Sicile, Vénus prie son fils de lui percer le cœur d'une de ses fléches.*

« CERÈS fut la premiere qui enseigna
» l'art de labourer la Terre ; c'est à elle
» qu'est due la production des Fruits, du
» bled & de tout ce qui sert de nourriture
» aux hommes. Elle est la premiere qui
» leur ait donné des Loix ; & tous les biens
» que nous possédons, sont des présens de
» cette Déesse. Ce sont donc ses louanges

» que je dois célébrer aujourd'hui ; & » comme elle est véritablement digne de » nos Vers & de nos Chansons, je souhaiterois pouvoir trouver des Chansons & des » Vers qui fussent dignes d'elle. La célebre » Isle de Sicile fut le lieu où les Géans trouverent leur tombeau : C'est-là que Typhée, qui osa attaquer les Dieux dans » l'Olympe même, est enséveli sous les vastes masses de plusieurs Montagnes. Sa main » droite est sous le Promontoire de Pélore, » la gauche sous celui de Pachyne, & celui » de Lilibée couvre ses jambes, & le Mont » Etna sa tête. C'est-là qu'il vomit des torrens de feu & de sable ; là il fait sans cesse » de vains efforts pour se relever ; & tâche » de se délivrer du pesant fardeau qui l'accable. Les fréquentes secousses qu'il donne » à la Terre, la font trembler, & portent » la terreur jusques dans le Royaume de » Pluton.

» Ce Dieu craignant qu'il ne s'y fît enfin » quelque ouverture, & que les Ombres » épouvantées ne revissent la lumiere du » jour, pour prévenir ce désordre, sortit de » son Palais ténébreux, & étant monté sur » son Char traîné par deux Chevaux noirs, il » visita les fondemens de la Sicile. Enfin » après avoir reconnu que tout étoit en bon » état, & ne craignant plus rien pour son

» Empire, il alla sur le Mont Eryx.
» Vénus qui l'apperçut parla ainsi à Cupi-
» don : C'est vous, mon Fils, *lui dit-elle*
» *en l'embrassant*, qui seul me rendez puis-
» sante & redoutable : prenez ces fléches qui
» vous font triompher de tous les cœurs,
» & percez celui du Dieu terrible qui eut
» l'Enfer en partage. Vous êtes le vainqueur
» de tous les Dieux, & de Jupiter lui-mê-
» me; ceux de la Mer & celui qui les gou-
» verne ne sont point à l'abri de vos coups;
» pourquoi ceux des Enfers en seroient-ils à
» couvert ? Pourquoi n'étendez-vous pas
» votre Domination & celle de votre Mere,
» jusques dans ces demeures sombres ? Elles
» sont la troisiéme partie de l'Empire du
» Monde. Vous voyez que notre bonté
» nous fait déja mépriser dans le Ciel, &
» qu'à mesure que le Regne de l'Amour s'y
» affoiblit, mon pouvoir diminue. Ignorez-
» vous que la fiere Pallas & Diane m'ont
» échappé ? Si nous n'y prenons garde, la
» Fille de Cérès va aussi se dérober à nos
» traits : elle affecte d'avoir les mêmes incli-
» nations que ces deux Déesses. Si vous êtes
» sensible à l'intérêt de notre gloire, faites
» en sorte que Pluton en soit amoureux,
» & qu'elle devienne l'Epouse de son On-
» cle ». Ainsi parla Vénus, & l'Amour
ayant pris son Carquois & choisi au gré de

ſa Mere, la fléche la plus perçante, & celle dont les coups ſont les plus aſſurés, il banda ſon Arc & bleſſa le cœur de Pluton.

*Explication de la ſixieme Fable.*

L'HISTOIRE naturelle étoit autrefois ſouvent expliquée par des ſuppoſitions fabuleuſes. Une cauſe ſurnaturelle étoit le dénouement ordinaire des Phénomenes qu'on avoit de la peine à déve-lopper. On voyoit ſortir à différentes repriſes des Volcans du Mont Etna, & ſouvent la Terre agitée par les flammes qui cherchoient une iſſue, éprouvoit de violentes ſecouſſes. Au lieu d'en cherher la ſource dans le ſouffre & le bitume dont les Cavernes de cette Montagne ſont remplies, on publia que le Géant Typhée, ou, ſelon d'autres, Encelade vaincu par les Dieux, y avoit été enſéveli, & que les mouvemens qu'il ſe donnoit pour ſe délivrer d'un fardeau peſant, cauſoient ces feux & ces tremblemens de Terre.

Une Fable en amenoit une autre : on feignit que Pluton, craignant que des mouvemens ſi violens n'entr'ouvriſſent la Terre, & que le jour ne pénétrât enfin dans ſon Royaume, étoit venu un jour en Sicile pour examiner ſi les fondemens de la Terre n'étoient point ébranlés. On ajouta qu'après avoir vu que tout étoit en bon ordre, il avoit été ſe promener ſur le Mont Erix ; que Vénus piquée de ce que ce Dieu étoit inſenſible à l'Amour, & voyant que le Maître d'un Empire qui contenoit la troiſieme partie du Monde, s'étoit ſouſtrait à ſon pouvoir, engagea ſon Fils Cupidon à le percer d'une de ſes fleches, qui ne manquent jamais d'inſpirer de la tendreſſe ; que ce Dieu ayant ponctuellement obéi à ſa Mere, Pluton étoit devenu

amoureux de Proſerpine ſa Niece, & l'avoit enlevée. Comme cet évenement eſt un des plus conſiderables de l'Hiſtoire fabuleuſe, on ne doit pas être étonné qu'Ovide l'ait préparé avec tant d'appareil. Nous examinerons dans l'explication de la Fable ſuivante ce qui peut y avoir donné lieu.

---

# FABLE VII.

## ARGUMENT.

*Pluton enleve Proſerpine, & convertit en Fontaine la Nymphe Cyane, qui vouloit s'oppoſer à cet enlévement. Cérès occupée à chercher ſa fille, métamorphoſe Stelle en Lézard, parce qu'il s'étoit mocqué d'elle.*

PRÈS des murs d'Enna eſt un Lac fort profond, que l'on nomme le Lac de Pergus. Il eſt rempli de Cygnes comme le Cayſtre, & ſes bords retentiſſent ſans ceſſe de leurs chants mélodieux. Environné de tous côtés d'arbres qui le mettent à couvert des rayons du Soleil, & y entretiennent une fraîcheur agréable, la terre y eſt partout couverte des plus belles fleurs, & l'on y voit régner un printemps éternel. C'étoit dans ce ſéjour charmant que Proſerpine s'amuſoit à cueillir des fleurs, & à mêler les

lys avec les violettes. Elle prenoit un plaisir singulier à remplir sa corbeille, à faire des bouquets qu'elle portoit sur son sein, & à disputer avec ses compagnes à qui cueilleroit les plus belles fleurs. Pluton la voit, en devient amoureux & l'enleve. Proserpine épouvantée appelle plusieurs fois à son secours sa mere & ses compagnes, mais plus souvent encore sa mere que les Nymphes de sa suite. Comme sa robe s'étoit déchirée, toutes les fleurs qu'elle avoit ramassées tomberent; sa jeunesse & son innocence la rendirent sensible à cette perte. Cependant Pluton presse ses chevaux, & pour les animer encore davantage, il les appelle par leurs noms, & leur lâche la bride sur le col. Après avoir traversé de grands Lacs, & en particulier celui des Palices, dont les eaux bouillantes exhalent une odeur de souffre, il prend son chemin par cette Ville, qui fut bâtie autrefois entre deux Ports d'une grandeur inégale, par les deux fils de Bacchias venus de Corinthe *. Entre Cyane & Aréthuse est un endroit où la Mer est enfermée par des rochers, qui l'environnent de tous côtés; Cyane, une des plus belles Nymphes de la

* Les enfans de Bacchias chassés de Corinthe à cause du meurtre d'Actéon, se retirerent en Sicile & y bâtirent la ville de Syracuse dont parle ici Ovide.

Sicile, habitoit près de-là dans un Etang auquel elle donna ſon nom. Cette Nymphe étant ſortie du fond de l'eau, & ayant reconnu Pluton, lui parla ainſi : « Vous » n'irez pas plus loin, lui dit-elle, vous n'a- » vez pas dû prétendre devenir le gendre » de Cérès malgré elle, il falloit lui deman- » der ſa fille & non pas l'enlever. S'il m'étoit » permis de faire quelque comparaiſon de ce » qui m'eſt arrivé avec la maniere dont vous » en uſez avec cette jeune Princeſſe, je vous » dirois que je fus autrefois aimée d'Anape, » mais ce fut par ſes ſoins & par ſes empreſ- » ſemens qu'il tâcha de me plaire : la crainte » ni la violence n'aſſiſterent point à notre » Hymenée ». En tenant ce diſcours, la Nymphe voulut empêcher Pluton de paſſer outre. Mais ce Dieu irrité de ce nouvel obſtacle, pouſſa ſes chevaux avec vigueur, & d'un coup de Trident qu'il enfonça juſques dans le fond de l'eau, il s'ouvrit un chemin qui le conduiſit dans ſon Empire. Cyane pénétrée de dépit de l'enlévement de Proſerpine, & du mépris que Pluton avoit marqué pour elle, en fouillant ainſi ſes eaux, conſerva dans le fond de ſon cœur une ſi grande douleur & un chagrin ſi cuiſant, qu'elle ne ceſſa plus depuis ce moment de répandre des larmes, juſqu'à ce qu'enfin elle fût changée en ces mêmes eaux, dont elle

avoit été la Divinité tutélaire. On vit insensiblement toutes les parties de son corps s'amollir, ses os devenir flexibles, & ses ongles cesser d'être durs. En un mot, ses beaux cheveux, ses doigts, ses pieds, ses jambes, tout devint liquide; car plus les parties du corps sont déliées & délicates, plus aussi se convertissent-elles aisément en cette liqueur. Après cela ses épaules, son dos, ses côtes, sa poitrine furent changés en autant de petits ruisseaux. Enfin l'eau prit dans ses veines la place du sang qui y couloit auparavant, & il ne resta rien dans toute sa personne, qui n'eût la fluidité de cet Elément.

Cérès accablée de la plus vive douleur, chercha sa fille par Mer & par Terre. Après qu'elle eut couru depuis le lever de l'Aurore jusqu'à la fin du jour, elle prit deux flambeaux qu'elle alluma sur le Mont Etna, & continua ainsi de la chercher. Le lendemain lorsque l'Astre du jour eut fait disparoître les étoiles, elle parcourut toute la Terre, depuis les lieux où le Soleil se leve, jusqu'à ceux où il se couche. Un jour qu'elle étoit accablée de lassitude, ne trouvant point de fontaine pour éteindre sa soif, elle alla frapper à la porte d'une cabane couverte de chaume, qu'elle avoit apperçue de loin. Il en sortit une vieille femme, à qui la Déesse demanda à boire; celle-ci lui présenta un

breuvage assez agréable qu'elle venoit de préparer; pendant qu'elle buvoit, un petit garçon hardi & effronté, qui la vit avaler ce breuvage avec beaucoup d'avidité, se prit à rire, & dit qu'elle étoit bien gourmande. La Déesse piquée de cette raillerie, jetta à cet enfant ce qui restoit dans le vase. Son visage parut d'abord marqué de petites taches, ses bras furent changés en cuisses, une longue queue lui sortit de l'extrémité du corps, tous ses membres prirent une autre forme; mais il devint extrêmement petit sous cette Métamorphose, afin qu'il fût moins en état de faire du mal : en un mot, il fut changée en Lézard. La bonne femme étonnée de ce prodige se mit à pleurer, & comme elle vouloit s'approcher, le Lézard se mit à fuir; & se cacha dans un trou. Comme le corps de cette espece de Lézard est moucheté & rempli de taches, qui ressemblent à de petites Etoiles, il porte le nom de *Stellio.*

### *Explication de la septieme Fable.*

L'ENLEVEMENT de Proserpine est un événement si obscur, qu'il n'est pas étonnant que les Anciens & les Modernes se soient jettés, pour l'expliquer, dans des partis si opposés les uns aux autres. Il y a des Auteurs qui ont entiérement ramené cette Fable à la physique; d'autres ont cru qu'elle renfermoit quelque ancienne victoire, qu'il

n'étoit pas impossible de développer, malgré toutes les fictions poëtiques qu'on y a mêlées dans la suite. Je n'ai pas dessein de rapporter ici tous leurs sentimens. On peut consulter sur cela les Mythologues qui en ont parlé fort au long; mais comme le savant Dom Pezron & M. le Clerc sont ceux qui paroissent avoir le plus approché de la vérité, je vais dire en peu de mots ce qu'ils ont pensé de cette Fable, & je rapporterai ensuite ce que j'en pense moi-même.

Dom Pezron (*a*) dit que, dans le partage du Monde entre les Princes Titans, Pluton, ou Adès, avoit eu pour lot l'Occident, & qu'il avoit conduit sa Colonie dans le fond de l'Espagne, où il s'étoit appliqué à faire travailler aux mines d'or & d'argent, qui y étoient fort communes, sur-tout du côte de Gadès; comme on peut le voir dans Strabon, dans Diodore de Sicile, & sur-tout dans Aristote, qui parle beaucoup des richesses de cette contrée. La situation du royaume de ce Prince, qui étoit un pays fort bas par rapport à la Gréce, & que l'Antiquité croyoit être couvert d'éternelles ténébres, fit dire que Pluton, avoit eu l'Enfer pour son partage. Mais rien ne donna tant de cours à cette idée que les mines auxquelles il faisoit continuellement travailler. Les Mines sont, pour ainsi dire, dans le centre de la terre, & il faut descendre pour les fouiller jusques dans les sombres demeures des Mânes. C'est ce que Pline (*b*) dit si élégamment : *In sede Manium opes quærimus, nos ad inferos agunt.* Le fameux *Tartare*, ce Fleuve si connu dans l'Empire de Pluton, étoit sans doute le *Tartesse* qui couloit dans le fond de l'Espagne; le Fleuve *Lethé* est le *Guadelethe*, qui est dans le même Pays;

(*a*) *Ant. de la langue des Celtes.*
(*b*) Lib. XXXIII. Cap. I.

& le nom du Lac *Averne* vient du mot *Aharona*, qui veut dire celui qui eſt aux extrémités.

Pluton, continue cet Auteur, quoique retiré dans le fond de l'Eſpagne, apprit des nouvelles de la beauté de Proſerpine, fille de Cérès, Reine de Sicile, & réſolut de l'enlever, ſelon une coutume fort ordinaire de ce temps-là : peut-être même que l'ayant demandée en mariage, cette jeune Princeſſe ne voulut point quitter ſa mere, pour aller dans un climat qu'on regardoit comme le bout du monde. D'autres Princeſſes avoient été apparemment du même goût ; & c'eſt ce qui a fait dire aux Poëtes que ce Dieu s'étoit plaint hautement, que quoiqu'il fût frere de Jupiter & le plus riche Prince du monde, perſonne ne vouloit l'épouſer :

*Dux Erebi quondam tumidas exarſit in iras.*
*Prælia moturus ſuperis, quod ſolus egeret*
*Connubiis, ſterileſque diu conſumeret annos* (a).

M. le Clerc (b), qui a parfaitement bien explique cette Fable, prétend que ce ne fut pas Pluton qui enleva Proſerpine, mais Aidonée Roi d'Epire, ou Orcus Roi des Moloſſes. Comme Aidonée faiſoit travailler aux Mines, & que, pour aller dans ſon Pays, il falloit paſſer un Fleuve nommé l'Achéron, on a ſouvent confondu ce Prince avec Pluton, & l'on ne peut pas douter même que ſon Hiſtoire n'ait fort ſervi à embellir celle du Dieu des Enfers ; l'Epire qui étoit un Pays fort bas par rapport au reſte de la Gréce, étoit priſe pour l'Enfer. On ſait que l'on a regardé les voyages que Théſée, & après lui Hercule, firent en Epire, comme des voyages faits aux Enfers.

(a) *Claudianus de raptu Proſerp.* (b) Tome IV de ſa *Biblioth. univerſelle.*

Cela

Cela supposé, cet Auteur prouve que Cérès ou Dio régnoit en Sicile dans le même temps qu'Aidonée gouvernoit l'Epire. Le regne de cette Princesse fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple l'art de cultiver la terre, & de semer du bled. Elle établit aussi plusieurs Loix concernant la Police (*a*) & la propriété des Terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le bled qu'il avoit semé (*b*) ; c'est ce qui a toujours fait regarder cette Reine comme la Déesse du bled & de la terre. Il est bon de remarquer toutefois que Cérès n'apprit l'Agriculture qu'aux Grecs : les Egyptiens, les Chaldéens, & plusieurs autres peuples, l'exercerent long-temps auparavant. Il y a même bien de l'apparence que cet art n'avoit pas été inconnu dans la Sicile & la Gréce jusqu'au temps de Cérès, & que cette fameuse Reine ne fit que le perfectionner.

Cérès faisoit son séjour ordinaire dans un lieu délicieux de la Sicile nommé *Enna*, comme nous l'apprenons de Cicéron (*c*) & de Diodore de Sicile (*d*). *Enna*, selon M. Bochard, (*e*) veut dire *Fontaine agréable*, ce qui convient fort à la description que ces Auteurs que je viens de citer font de cette charmante campagne, dans laquelle étoit située la Ville de ce nom. La fille unique de Cérès, Proserpine, que d'autres nomment Coré, ou *Phrerephata*, qui veut dire *Fruit abondant*, se promenoit un jour à l'écart dans ces agréables Prairies, où selon Strabon (*f*), Cicéron & Ovide, elle cueilloit des fleurs, avec quelques filles de sa Cour ; des Corsaires l'enleverent, & l'ayant conduite sur un char au bord de la Mer, ils s'embarquerent pour aller dans l'E-

(*a*) *Porphire*, Liv. IV, *de abstinentia*. (*b*) *Virgile*. Georg. Lib I. (*c*) *Verrina* III. (*d*) Lib. V. (*e*) *Chan*. Lib. I. Cap. XXVIII. (*f*) Lib. VII.

pire. On publia que Pluton lui-même l'avoit enlevée, parce qu'on attribue au chef ce qui se fait par ses ordres, ainsi que le dit Pausanias dans cette occasion (*a*). Comme ceux qui ravirent cette Princesse s'étoient cachés pour l'épier dans les cavernes du Mont Etna, on dit que Pluton etoit sorti par-là de l'Enfer : cette Montagne, qui vomit sans cesse des feux & des flammes, a toujours été regardée par les Poëtes comme un soupirail de l'Enfer.

Cérès informée du malheur arrivé à sa fille, l'alla chercher par toute la Gréce, & après bien des fatigues, elle s'arrêta dans un Bourg de l'Attique nommé Eleusis, où elle apprit que le Vaisseau qui la portoit, étoit allé du côté de l'Occident. Elle se plaignit hautement de cette injure à la Cour de Jupiter; mais elle ne put obtenir d'autre satisfaction, sinon que la jeune Reine auroit quelquefois la liberté d'aller voir sa mere, & de passer quelque temps avec elle : ce qui sans doute a donné lieu de feindre que Jupiter avoit accordé à Cérès que sa fille seroit six mois en Enfer, & six mois sur la Terre avec elle. La Reine de Sicile fut appaisée; on lui avoit persuadé que le Mariage convenoit à sa fille, quoiqu'il y eût un peu de différence d'âge entr'elle & son Oncle.

Quelqu'ingénieuse que soit cette explication, je ne saurois me persuader que l'enlévement de Proserpine puisse être mis sur le compte d'Aidonée, Roi d'Epire, puisque ce Prince ne vivoit que du temps de Thésée & de Pirithoüs, c'est-à-dire, environ cinquante ans avant la Guerre de Troye, & que le Prince Titan qui porte le nom de Pluton, régnoit plusieurs siecles auparavant. Y a-t-il apparence que Cérès n'ait enseigné à la Sicile & à la Gréce l'art de cultiver la terre, que du temps

(*a*) *In Corinth.*

d'Hercule & de Théſée ? Vivoit-on alors de gland & d'herbes ſauvages ? Et dès le temps des Lycaons & des Phoronées, la Gréce n'avoit-elle pas appris à ſubſtituer une nourriture plus ſolide à celle qui lui étoit commune avec les bêtes ?

Je ſais bien que M. le Clerc diſtingue deux Aidonées ; l'un contemporain de Théſee, & l'autre d'Abraham ou d'Iſaac ; qu'il dit que ce fut du temps du plus ancien que Proſerpine fut enlevée ; mais outre que ces deux Rois d'Epire ſe reſſemblent trop pour être différens l'un de l'autre, il ſera vrai de dire que ce n'eſt plus qu'une queſtion de nom, & qu'il appelle Aidonée le Prince que d'autres nomment Pluton.

Quoi qu'il en ſoit, il y a bien de l'apparence que ces deux explications ne ſont elles-mêmes que de nouvelles Fables. Peut-on s'imaginer que Cerès, en cherchant ſa fille qu'on lui avoit enlevée, ſe ſoit faite adorer par les Athéniens ? Qu'Erecthée ait reçu des Fêtes, qu'elle avoit elle-même établies de ſon vivant, & que Triptoléme, dont le pere régnoit alors à Eleuſis, ait été le Prêtre des Myſteres d'une femme qui ne pouvoit pas retrouver ſa fille ?

Je ſais bien que pluſieurs Chronologues, & en particulier le célébre Chevalier Newton, fondés ſur l'autorité des Auteurs Grecs, tâchent de fixer le temps où vivoit Cérès, qu'ils marquent l'époque de ſon voyage de Sicile à Athénes, qu'ils parlent de l'année de ſa mort & du culte qu'on lui rendit peu de temps après. Mais malgré ces autorités, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point chercher dans la Gréce d'autres Cérès que l'Iſis des Egyptiens, ni d'autres Myſteres que ceux de cette Déeſſe. On ſait, à n'en point douter, que preſque tous les Dieux des Grecs, & leur culte leur étoient venus du Pays d'Orient, & ſur-tout d'Egypte, avec les Colonies qni avoient peuplé la Gréce en différens

temps ; & s'il y en a quelques-uns dont la transmigation soit certaine, ce sont Bacchus ou Osiris, & Cérès ou Isis. Voici donc ce qui a donné lieu à cette Fable. La Gréce fut affligée d'une grande famine sous le regne d'Erecthée, comme Diodore de Sicile nous l'apprend (a). Ovide même fait une belle & longue description de cette famine. Les Athéniens dont le terroir étoit peu fertile, en furent encore plus incommodés que leurs voisins. Erecthée prit le parti d'envoyer chercher des bleds en Egypte, & ceux qu'il avoit envoyés apporterent, avec les Grains qu'on leur vendit, le culte & les Cérémonies de la divinité qui présidoit à l'Agriculture.

Le mal qu'on venoit de souffrir, & la crainte qu'on eut de retomber dans la même disette, firent recevoir sans contradiction les mysteres d'une Déesse qu'on croyoit pouvoir les en garantir. Triptoléme reçut en même temps ce culte dans Eleusis, il voulut même être le premier Prêtre de Cérès, ou Isis, & se trouvant dans l'abondance, il eut soin, en secourant ses voisins, de leur enseigner des mysteres qu'il venoit lui-même d'apprendre. La Sicile avoit reçu quelque temps avant les Mysteres de cette Divinité, & voilà pourquoi on publia que Cérès étoit venue de Sicile à Athénes. On ajouta que sa fille avoit été enlevée, parce que les bleds & les fruits, que son nom désigne, comme nous l'avons déjà dit, avoient cessé pendant quelque temps de fournir des alimens. On ajouta que Pluton l'avoit emmenée dans les Enfers, parce que ces mêmes fruits étoient demeurés pendant ce temps-là comme ensévelis dans le centre de la terre ; on dit enfin que Jupiter avoit partagé le différend entre Cérès & Pluton, parce qu'on revit alors la

(a) Lib. I.

terre couverte de nouvelles moiſſons. Voilà le fondement de cette Fable, l'introduction des myſteres de Cérès dans la Gréce. Quelque Poëte fameux dont le nom ſe trouve effacé dans la XIV Epoque des Marbres d'Arondel, célébra cet événement dans un Poëme, ainſi qu'il eſt rapporté dans cette époque. Et il eſt bon de remarquer, I. Que ce Poëme qu'Ovide avoit ſans doute lu, fut composé dix ans après l'arrivée de Cérès, II. Que l'Auteur de la Chronique de ces Marbres, traite de Fable l'enlévement de Proſerpine, la recherche que Cérès fit de ſa fille, & les autres circonſtances qu'on a mêlées dans cet événement: ce qui veut dire, ſans doute, que le Poëte dont il s'agit en cet endroit, avoit extrêmement défiguré l'hiſtoire de le Tranſlation du culte de Cérès dans l'Attique.

Si cependant il ſe trouve des Savans qui veuillent ſoutenir leur Cérès, on peut penſer pour les ſatisfaire, que cette Reine de Sicile ayant perdu ſa fille, & étant allée dans l'Attique pour la chercher, apprit à Triptoléme les myſteres d'Iſis, & que les Grecs l'ayant miſe elle-même dans la ſuite au nombre des Dieux, ſon culte fut confondu avec celui d'Iſis.



# FABLES VIII. ET IX.

## ARGUMENT.

*Cérès, ayant cherché inutilement ſa fille par toute la terre, découvre par le moyen de la Nymphe Aréthuſe, que Pluton l'avoit enlevée, & obtient de Jupiter que Proſerpine lui ſeroit rendue, ſi elle n'avoit rien mangé depuis qu'elle étoit arrivée dans le Royaume de Pluton; mais Aſcalaphe ayant dit qu'elle avoit mis dans ſa bouche quelques grains de Grenade, Jupiter, ſuivant l'Arrêt des Parques, établit qu'elle demeureroit chaque année, ſix mois avec Pluton & ſix mois avec ſa mere; Proſerpine irritée de ce procédé, changea Aſcalaphe en Hibou. Comme les Sirénes s'étoient trouvées en la compagnie de Proſerpine lorſqu'elle fut enlevée, les Dieux leur donnerent des aîles pour l'aller chercher par toute la terre.*

JE ne finirois point ſi je voulois vous faire une exacte énumération des Terres & des Mers que parcourut l'infortunée Cérès en cherchant ſa fille. Le Monde entier ne lui en apprit aucune nouvelle. De retour en Sicile, elle alla, en s'informant encore dans tous les lieux où elle paſſoit, près du Lac où

habitoit autrefois Cyane. Si cette Nymphe n'avoit pas été changée en eau, elle auroit été en état de lui apprendre l'aventure de sa fille; mais quelque envie qu'elle en eût, elle n'avoit plus alors l'usage de la parole. Elle s'expliqua cependant par quelques signes, & fit voir à cette mere affligée la ceinture de Proserpine qui flottoit encore sur l'eau. La Déesse qui la reconnut, ressentit alors toute la douleur dont elle avoit été saisie au moment qu'elle avoit appris l'enlévement de sa fille. Elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, & quoiqu'elle ne sût point dans quel lieu elle étoit, toute la Terre lui parut alors mériter sa colere : elle la crut indigne des présens dont elle avoit soin de l'enrichir tous les ans.

Mais de tous les Pays de l'Univers, il n'y en eut point contre lequel son courroux éclatât d'avantage que contre l'ingrate Sicile, où elle venoit de découvrir les premiers indices du malheur de Proserpine. Elle mit en pieces toutes les charues, fit mourir sans distinction les Bœufs & les Laboureurs qui les conduisoient : La Terre fut condamnée à une éternelle stérilité; & les Grains qu'on y avoit semés se corrompirent. Cette Isle, si célebre par sa fertilité, commença alors à languir, & l'heureuse abondance en fut bannie : Les bleds, à peine sortis de terre, séchent & se fanent : tantôt c'est une chaleur

excessive qui les brûle; quelquefois c'est une pluie trop abondante qui les inonde : les Vents, les Orages, tout leur est nuisible. Les Oiseaux viennent manger le Grain à mesure qu'on le seme, & ce qui échappe à leur voracité, est étouffé sous l'Yvraie & les autres mauvaises Herbes. Touchée de toutes ces calamités, Aréthuse sort du fond des eaux, & ayant écarté de dessus son visage ses cheveux mouillés, elle parle ainsi à Cérès : « Grande Déesse, lui dit-elle, que » l'Univers révere comme la source féconde » de tous les biens qui servent à la nourri» ture de ses Habitans, après avoir cherché » votre fille inutilement par toute la terre, » il est temps de terminer de si longues cour» ses : Ne portez pas plus loin contre cette » même terre, les marques de votre indi» gnation; ce n'est point elle qui est cou» pable : & c'est contre son gré qu'elle s'est » ouverte pour donner passage au ravisseur » de votre fille.

» Ce n'est point l'intérêt de ma Patrie qui » m'engage à vous prier de vous appaiser : » Pise est le lieu de ma naissance, & je tire » mon origine de l'Elide : quoiqu'étrangere » en Sicile, cette Isle est le Pays du monde » qui a pour moi le plus de charmes; j'ai pris » le parti d'y fixer ma demeure; de grace ne » la troublez point : Il n'est pas temps à pré-

» sent

» sent de vous raconter par quelle aventure
» j'ai traversé tant de Mers pour venir ici ;
» j'aurai soin de vous en instruire lorsque vo-
» tre douleur sera dissipée & que vous serez
» plus tranquille. Il suffit que vous sachiez
» présentement que la terre m'ouvre un
» passage, & qu'après avoir traversé ses an-
» tres les plus profonds, je parois dans cet
» endroit. Comme le lieu où je passe est
» voisin du Styx, j'ai vu Proserpine votre
» fille. Elle porte encore sur son visage tou-
» tes les marques de la plus vive douleur ;
» cependant elle est Reine, épouse de
» Pluton, elle regne sur le vaste empire des
» Ombres ».

A ce discours Cérès saisie d'étonnement, demeure quelque temps immobile ; passant ensuite de la douleur à la rage & à la fureur, elle monte sur son Char, traverse l'immense étendue des airs, & se présente devant Jupiter, le visage baigné de larmes, les cheveux épars, & avec toutes les autres marques du plus affreux désespoir : « Souverain
» des Dieux, lui dit-elle, c'est l'intérêt de
» votre sang & du mien qui m'amene ici. Si
» vous n'avez plus de tendresse pour la mere,
» soyez du moins sensible au malheur de la
» fille : pour être née de moi, elle ne doit pas
» moins être l'objet de vos soins paternels.
» Après l'avoir cherchée long-temps, je l'ai

» enfin retrouvée; si toutefois c'est l'avoir » retrouvée que d'être encore plus certaine » que je ne l'étois de l'avoir perdue pour » jamais. Je pourrois me consoler encore » du sanglant affront qu'on m'a fait, si elle » m'étoit rendue : car enfin votre fille, (hé-» las! je n'ose dire qu'elle est la mienne) » n'est pas destinée à être l'épouse d'un ra-» visseur. Comme votre fille, répartit Jupi-» ter, est le gage mutuel de notre tendresse, » je dois partager avec vous l'affliction que » vous cause le malheur qui lui est arrivé; » cependant, s'il faut ne vous rien déguiser, » je ne vois pas qu'il y ait un affront pour » vous dans la conduite de Pluton. C'est un » crime de l'Amour; & nous ne devons pas » rougir ni vous ni moi de l'avoir pour gen-» dre, pourvu toutefois que vous veuillez » bien y consentir. Car enfin, quand il n'au-» roit pas toutes les brillantes qualités des » autres Dieux, n'est-ce pas assez qu'il soit » le frere de Jupiter? Mais il posséde com-» me nous tous ces avantages; & je ne vois » pas qu'il me soit inférieur en rien; si ce » n'est peut-être dans la différence que le » partage du monde a mise entre nous. Si » malgré tout cela, vous souhaitez que » Proserpine vous soit rendue, j'y consens; » elle reviendra dans l'Olympe; pourvu » toutefois qu'elle n'ait rien mangé depuis

» qu'elle eſt entrée dans les Enfers ; c'eſt » ainſi que les Parques l'ont réglé ».

Ce diſcours n'ébranla point Cérès ; elle perſiſta dans la réſolution de retirer ſa fille des mains de Pluton ; mais le Deſtin y avoit formé un obſtacle invincible : Proſerpine n'avoit pas gardé cette rigoureuſe abſtinence qui auroit été néceſſaire pour ſa liberté. Un jour, comme elle ſe promenoit dans les jardins du Palais de Pluton, elle avoit cueilli une grenade dont elle avoit mangé ſept grains : perſonne ne s'en étoit apperçu qu'Aſcalaphe, qu'Orphné, une des plus célébres Nymphes des Enfers, avoit autrefois conçu du Fleuve Achéron, & l'avoit mis au monde dans les ſombres cavernes de ces triſtes lieux. Il étoit le ſeul qui eût vu Proſerpine, lorſqu'elle mangea de cette fatale grenade. Par le rapport qu'il en fit à Pluton, il mit obſtacle à ſon retour dans le Ciel. Elle en fut mortellement affligée, & pour punir l'indiſcret Aſcalaphe, elle le changea en Oiſeau de mauvais augure. En jettant ſur lui de l'eau de Phlégéton, elle en forma une eſpece de Monſtre, qui n'a que le bec, des plumes & de grands yeux : de tout ſon corps il ne lui reſta que des aîles jaunâtres, une groſſe tête, & des ongles crochus : ſes aîles même, il ne les remue qu'avec peine & fort lentement. Pour tout dire en un mot,

il fut changé en Hibou, oiseau qui n'annonce que des malheurs.

Il est vrai que l'indiscrétion d'Ascalaphe méritoit bien un tel châtiment; mais apprenez-moi, Sirénes, filles d'Achélaüs, par quelle raison vous avez des aîles & des pieds comme des Oiseaux, pendant que par le visage & par la voix, vous ressemblez encore aux autres filles? Est-ce à cause que vous accompagniez Proserpine, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton, dans le temps qu'elle cueilloit des fleurs? Après l'avoir inutilement cherchée par toute la Terre, vous priâtes les Dieux de vouloir bien vous donner des aîles, afin de vous mettre en état de la chercher aussi sur la mer. Vos vœux furent écoutés, & dans le moment votre corps fut couvert de plumes; mais vous ne fûtes point pour cela privées de cette voix qui fait le charme le plus doux des oreilles: vous la conservez encore avec tout l'éclat de votre beauté.

### *Explication des Fables VIII. & IX.*

DANS le Traité que fit Cérès avec Pluton, Jupiter lui accorda le retour de sa fille à condition qu'elle n'eût rien mangé depuis son arrivée dans les Enfers. Ascalaphe ayant rapporté qu'il l'avoit vue manger six pepins d'une Grenade, qu'elle avoit cueillie dans les Jardins de l'Enfer, l'arrêt

fut changé, & Jupiter déclara que Proserpine demeureroit six mois en Enfer & six mois chez sa mere, ou, comme le dit Apollodore (*a*), neuf mois avec Cérès, & trois mois avec Pluton. Cette Princesse pour se venger de l'indiscrétion d'Ascalaphe, le métamorphosa en Hibou.

Ascalaphe étoit un courtisan de Pluton, qui ayant conseillé à son maître l'enlévement de Proserpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cérès; & pour empêcher que sa fille ne lui fût rendue. Proserpine le fit mourir dans la suite, & voilà ce qui a donné lieu à la Fable: les conseils pernicieux qu'il avoit donnés à son Maître furent cachés sous la Fable de ces grains de Grenade. Sa Métamorphose en Hibou, n'est qu'une Métaphore, qui nous représente un homme haïssable; si vous n'aimez mieux dire toutefois, qu'on n'a débité cette Fable, que pour nous marquer qu'il se tenoit toujours caché dans les Mines de Pluton, dont il étoit Intendant, & où même il périt. Il y a apparence qu'il fut écrasé par la chûte de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes que Proserpine l'avoit couvert d'une grosse pierre, ainsi qu'on peut le voir dans Apollodore (*b*), qui dit que ce fut Cérès qui l'avoit puni elle-même de la sorte. Le nom d'Ascalaphe veut dire *celui qui brise des pierres*, & ce nom ne lui fut donné apparemment, que pour marquer son emploi. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut métamorphosé en un certain Lézard que les Grecs nomment *Ascalabos*; & c'est sans doute la ressemblance des noms qui a donné lieu de le dire.

Notre Poëte ajoute, que la Nymphe Cyane, ayant voulu faire des reproches à Pluton, sur la violence dont il usoit à l'égard de Proserpine, ce

(*a*) Lib. I. (*b*) Lib. I.

Dieu l'avoit changée en Fontaine. Circonſtance qui n'a, je crois, d'autte fondement, ſinon que ce fut près de cette Fontaine, qui coule aux environs de Syracuſe, que les Emiſſaires de Pluton s'embarquerent. Ce que le même Poëte ajoute d'une fille nommée Menthe, que Proſerpine changea en une plante qui porte encore ſon nom, & que les Grecs appellent *Hediosmos* à cauſe de ſa bonne odeur, veut dire apparamment que cette Reine, n'ayant pu ſouffrir une rivale qui partageoit le cœur de ſon mari, la fit périr. La reſſemblance des noms fit inventer la Métamorphoſe à ceux qui écrivirent l'hiſtoire de cette Cour.

Il eſt auſſi parlé, dans le même endroit, des Sirenes qui accompagnoient Proſerpine dans le temps qu'elle fut enlevée. Mais pour n'être pas obligé de répéter la même choſe, je n'expliquerai cette Fable que lorſqu'il s'agira des aventures d'Ulyſſe. Il ſuffira de dire maintenant que ſi Ovide a feint que les Sirenes qui accompagnoient Proſerpine, dans le temps qu'elle fut enlevée, obtinrent des Dieux de devenir Oiſeaux pour l'aller chercher; c'eſt qu'apparemment les Sirenes qui habitoient ſur les côtes d'Italie, aſſez près de la Sicile, ayant appris le malheur qui étoit arrivé à cette Princeſſe, firent équipper un Vaiſſeau à voiles pour la chercher.



# FABLE X.

## ARGUMENT.

*Après que le Jugement de Jupiter eut appaisé Cérès, cette Déesse alla trouver Aréthuse, pour apprendre l'Histoire de ses Amours. La Nymphe lui raconta qu'Alphée, qui l'aimoit, l'ayant poursuivie un jour, elle implora le secours de Diane, qui l'avoit changée en Fontaine, & la terre s'étant entr'ouverte pour lui donner passage, elle alla ressortir dans la Sicile, où le Fleuve Alphée, mêlant ses eaux avec les siennes, l'avoit accompagnée.*

JUPITER, pour accommoder le différend qui étoit entre Pluton & Cérès, ordonna que Proserpine demeureroit, chaque année, six mois avec son mari, & six mois avec sa mere. Ce Jugement ayant remis le calme dans le cœur & sur le visage de Cérès, cette Déesse, qui jusques-là avoit paru triste à l'Enfer même, reprit cet air vif & serein, qu'on voit dans le Soleil, lorsqu'il a dissipé le nuage qui ternissoit son éclat; contente du sort de sa fille, & n'ayant plus aucun sujet de chagrin, elle voulut s'informer des aventures d'Aréthuse, & savoir ce qui l'avoit engagée à quitter le Pays de sa naissance. A l'ar-

rivée de la Déesse, les eaux de la Fontaine se calmerent, & la Nymphe en étant sortie, & ayant essuyé ses cheveux avec sa main, lui raconta l'histoire de ses amours avec le Fleuve Alphée. « J'étois autrefois, lui dit-
» elle, au nombre des Nymphes de la Gréce,
» & il n'y en a point dans tout le Pays,
» qui aimât plus la chasse, ni qui sût ten-
» dre des Filets avec autant d'adresse que
» moi : quoique contente de passer pour
» une fille courageuse, je n'eusse jamais
» aspiré au plaisir de passer pour belle, on
» ne laissoit pas de me trouver des appas.
» Les louanges qu'on donne à la beauté, &
» qui plaisent tant aux personnes qui se pi-
» quent d'être belles, ne me touchoient
» point : j'étois même assez simple pour en
» rougir, & je regardois comme un crime
» l'avantage de plaire. Un jour, comme je
» revenois de la Forêt de Stymphale, fort
» fatiguée de la Chasse & de la chaleur, je
» passai près d'un Ruisseau, dont l'eau étoit
» si belle & si claire, qu'on auroit pu comp-
» ter tous les cailloux qui étoient dans le
» fond, & couloit si lentement, qu'à peine
» s'en appercevoit-on. De vieux Saules &
» de grands Peupliers, que l'eau du Ruis-
» seau entretenoit toujours verds, for-
» moient sur ses bords un ombrage char-
» mant. Je mis d'abord dans l'eau la pointe

» des pieds, puis j'y entrai jusqu'aux ge-
» noux; enfin ayant attaché ma robe aux
» branches d'un Saule, je m'y jettai toute
» nue. Pendant que je nageois & que j'agi-
» tois l'eau en badinant, j'entendis dans le
» fond du Ruisseau un bruit qui m'effraya,
» & je gagnai promptement le rivage le plus
» proche. Où fuyez-vous, belle Aréthuse,
» s'écria alors Alphée, où fuyez-vous? Mes
» habits étoient malheureusement à l'autre
» bord, & je fus obligée de courir dans l'état
» où j'étois. Alphée, qui me poursuivoit,
» se flatta par-là d'une conquête plus facile.
» Cependant je fuyois de toute ma force,
» & il couroit après moi avec toute la
» vigueur dont il étoit capable. Figurez-
» vous tous les efforts que fait le Milan pour
» atteindre la timide Colombe, & tous les
» mouvemens qu'elle se donne pour l'éviter:
» c'est l'image de la situation où je me
» trouvois. Je courus jusqu'aux environs de
» la ville d'Orchomène: je passai près de
» Psophis: je traversai les Montagnes de
» Cyllene, de Ménale & d'Erimante, &
» j'arrivai dans l'Elide. Il est vrai qu'Alphée
» ne couroit pas plus vîte que moi: mais
» comme il étoit plus fort & plus robuste, il
» pouvoit courir plus long-temps, & je me
» trouvois extrêmement lasse. Je ne laissai
» pas cependant d'employer ce qui me restoit

» de force, & je marchai à travers les
» Champs, les Bois, les Montagnes, les
» Rochers, les Lieux escarpés, & même en
» des endroits, où il n'y avoit nulle route.

» Comme j'avois le Soleil à dos, j'apperçus
» l'ombre d'Alphée qui me devançoit de
» beaucoup. Je crus d'abord que c'étoit l'effet
» de la frayeur dont j'étois saisie; la chose
» étoit pourtant très-véritable; j'entendis
» le bruit qu'il faisoit en courant, & son ha-
» leine agitoit déjà mes cheveux. Enfin n'en
» pouvant plus, j'implorai la protection de
» Diane : Déesse, lui dis-je, je suis perdue,
» si vous ne venez à mon secours : n'aban-
» donnez pas dans un besoin si pressant une
» Nymphe, qui, fidele à vous accompagner,
» souvent eut l'honneur de porter votre
» Carquois, vos Fléches & votre Arc. Ma
» priere toucha la Déesse, & elle me couvrit
» à l'instant d'un nuage épais; Alphée qui
» me vit ainsi disparoître, me chercha au-
» tour de ce nuage; il passa deux fois près
» de moi, sans savoir que j'étois si près de
» lui. Aréthuse, Aréthuse, s'écrioit-il, où
» êtes-vous? Figurez-vous l'état où je me
» trouvois. J'étois comme la Brebis qui en-
» tend le Loup heurler autour de la Berge-
» rie, ou comme le timide Liévre, qui, ca-
» ché dans un buisson, sans oser se remuer,
» voit les Chiens qui le cherchent, prêts à se

» jetter fur lui. Alphée, ne voyant aucune » trace qui pût lui faire juger que j'euffe été » plus loin, demeura autour du nuage qui » me cachoit, & y tenoit les yeux attachés.

» Alors une fueur froide commença à se » répandre fur tout mon corps, l'eau en dé» gouttoit de tous côtés; je me fentois envi» ronnée d'eau, il en tomboit même de mes » cheveux. Enfin, en moins de temps que je » ne fuis à vous le raconter, je fus changée » en Fontaine. Le Dieu du Fleuve, qui » s'apperçut de ce changement, reconnut » fon Amante fous cette métamorphofe, & » ayant quitté la figure dont il s'étoit revêtu, » il reprit celle d'un Fleuve, & mêla fes ondes » avec les miennes. Diane alors entr'ouvrit » la terre qui me donna un paffage à » travers les antres les plus profonds par » où j'arrivai à Ortygie *, où je commencai » à paroître pour la premiere fois. Ce lieu » me fera toujours précieux, par le furnom » qu'il porte de la Déeffe qui m'a fauvée ».

* Quoique l'Ifle de Délos ait anciennement porté le nom d'Ortygie, ce n'eft pourtant point de Délos dont il s'agit ici, comme l'a cru M. du Ryer; Aréthufe n'y parut jamais; mais d'une prefqu'Ifle de la Sicile qui renfermoit le Palais des anciens Rois de Syracufe, & qui fe nommoit Ortygie. C'eft près de là qu'étoit la Fontaine Aréthufe, & qu'elle racontoit fes aventures à Cérès, dont les malheurs avoient eu la Sicile pour témoin. L'on voit encore aujourd'hui la même Fontaine dans le Port de Syracufe à un mille de la Ville; elle eft entourée de la Mer, dont on la diftingue par la douceur de fes eaux.

## *Explication de la dixieme Fable.*

LA Fable de la Fontaine Aréthuſe & des amours du Fleuve Alphée ſon amant, qui traverſoit tant de Pays pour aller voir ſa Maitreſſe, n'eſt fondée, ſuivant le fameux Bochart (*a*), que ſur une équivoque de la Langue des premiers Habitans de la Sicile. Les Phéniciens, qui allerent s'y établir, ayant trouvé cette Fontaine environnée de Saules, la nommerent *Alphaga*, qui veut dire la Fontaine des Saules: d'autres lui donnerent le nom d'*Arith*, qui veut dire un Ruiſſeau. Les Grecs, qui arriverent quelques ſiecles après, n'entendant pas la ſignification de ces deux mots, & ſe reſſouvenant de leur Fleuve Alphée, qui coule dans l'Elide, s'imaginerent que, puiſque le Fleuve & la Fontaine avoient à peu près le même nom, il falloit que l'Alphée traversât la mer pour venir en Sicile. L'idee parut ingénieuſe à quelque bel-eſprit de ce temps-là, & il compoſa ſur ce ſujet le Roman des Amours du Dieu du Fleuve avec la Nymphe Aréthuſe. Preſque tous les Anciens Hiſtoriens ont été la dupe de cette Fable, puiſqu'ils ont dit fort ſérieuſement que le Fleuve Alphée traverſoit la Mer, & alloit couler enſuite dans la Sicile près de la Fontaine Aréthuſe. Il falloit même que cette Fable fût bien accréditée, puiſque l'Oracle de Delphes ordonnant à Archias de conduire une Colonie de Corinthiens à Syracuſe; La Prêtreſſe s'expliqua en ces termes : *Allez dans cette Iſle, où le fleuve Alphée mêle ſes eaux avec la Belle Aréthuſe.* Pauſanias(*a*), qui regarde comme une Fable l'hiſtoire des amours d'Alphée & d'Aréthuſe, entraîné par l'autorité d'un Oracle ſi précis, n'oſe nier que ce Fleuve traverſe la Mer, quoiqu'il ne voie pas bien comment cela peut arriver.

(*a*) *Chan.* Lib. I. Cap. XVIII. (*b*) *In Elia.*

# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Cérès, ayant ordonné à Triptoléme d'aller par tout le monde enſeigner l'art de cultiver la terre, ce Prince s'arrêta dans la Scythie, à la Cour de Lyncus, qui, jaloux de la réputation que Triptoléme alloit acquérir, voulut le faire mourir; mais dans le temps qu'il ſe diſpoſoit à commettre une action ſi barbare, Cérès le changea en Lynx.*

APRÈS qu'Aréthuſe eut fini ſon Hiſtoire, Cérès attela deux Dragons à ſon Char, & tenant le milieu entre le Ciel & la Terre, elle alla juſqu'à la ville d'Athenes, où elle le donna à Triptoléme, avec ordre d'aller par-tout enſemencer les terres, ſoit qu'il les trouvât en friche, ſoit qu'après un ſi long-temps, on les eût enfin labourées. Après qu'il eut parcouru l'Europe & l'Aſie, il alla dans la Scythie, où régnoit Lyncus. Etant entré dans ſon Palais, ce Prince lui demanda d'où il venoit, & quel étoit le ſujet de ſon voyage, il s'informa de ſon nom & de celui de ſa Patrie. « Athenes » me donna la naiſſance, *lui répondit ſon*

» *hôte*, & Triptoléme eſt mon nom ; je ne
» ſuis venu ici ni par mer ni par terre ; l'air
» m'a ouvert la route qui m'a conduit dans
» vos Etats. Je porte par tout le monde
» les précieux dons de Cérès. Cachés pen-
» dant quelque temps dans le ſein de la
» Terre, ils produiront de fertiles moiſ-
» ſons ». Le Tyran jaloux de l'honneur que recevoit cet Etranger, & eſpérant de pouvoir s'attribuer cette gloire, voulut pendant la nuit lui ôter la vie ; mais dans le temps qu'il alloit lui percer le ſein, il fut converti en Lynx par Cérès, qui ayant ordonné à Triptoléme de remonter ſur ſon Char, il continua de répandre par-tout les bienfaits de la Déeſſe.

Tel fut le récit de celle des Muſes qui avoit chanté devant Minerve. Les Nymphes de l'Hélicon, qui avoient été priſes pour Juges de ce combat, prononcerent toutes de concert que les Déeſſes du Parnaſſe avoient remporté la victoire. Comme les Filles de Piérus piquées de ce Jugement, nous diſoient beaucoup d'injures, n'eſt-ce donc pas aſſez, *leur répliquâmes-nous*, que le défi que vous nous avez fait, vous ait attiré la honte d'être vaincues ? Faut-il encore que vous vous rendiez plus coupables par ce nouvel outrage ? Vous voulez pouſſer notre patience à bout, mais vous pouvez vous aſ-

ſurer que nous ſuivrons les mouvemens de notre reſſentiment, & que vous recevrez le châtiment que mérite votre témérité. Ces Filles insolentes ne firent que rire de notre colere & de nos menaces, elles ſe mirent en devoir de nous répondre; elles voulurent même nous frapper; mais leurs mains & leurs bras ſe couvrirent à l'inſtant de plumes; leur bouche prit la figure d'un bec allongé, & ces inſolentes Filles devinrent une nouvelle eſpece d'oiſeau, qui eut, ainſi que les autres, les bois pour partage. Elles voulurent ſe plaindre & ſe frapper le ſein, mais leur bras, qui étoient des aîles, les ayant enlevées en l'air, elles allerent ſe percher ſur les Arbres voiſins. Ainſi furent changées en Pies les Filles de Piérus, qui conſervant toujours la même envie de parles, font retentir de leurs cris importuns, & de leurs voix enrouées, les Forêts dont elles ſont la honte & l'opprobre.

*Explication de la onzieme Fable.*

CÉRÈS en cherchant ſa Fille, alla dans la Gréce, & ſe trouvant extrêmement fatiguée, ſe repoſa près de la Ville d'Eleuſis, où les Principaux du Pays la vinrent voir; entr'autres Triptoléme & une bonne femme nommée Baubé, qui lui offrit ſa maiſon, & lui donna pour la rafraîchir un Breuvage compoſé de miel & de vin, que Cérès but

avec beaucoup d'avidité. Un jeune Enfant qui la regardoit s'étant mis à rire, en fut puni sur le champ, & comme il s'appelloit peut-être *Stellio*, on ne doit pas chercher d'autre fondement que la ressemblance des noms à la Fable qui dit qu'il fut changé en Lézard.

Comme le fameux Triptoléme, Fils de Céléus & de Néera, fut un de ceux qui fit le plus d'accueil à Cérès, on publia que cette Déesse lui avoit appris l'Agriculture, & l'avoit envoyé sur un Char traîné par des Dragons aîlés, porter par tout le monde un Art si nécessaire aux Hommes. On ajouta qu'elle l'avoit nourri de son propre lait : expression forte qui nous apprend le soin qu'elle avoit pris de former ce jeune Prince. On alla même jusqu'à dire que Cérès le mettoit pendant la nuit dans le feu pour le purifier, & qu'elle l'en retiroit tous les matins : expressions métaphoriques qui nous apprennent que ce Prince, pour être initié dans les Mysteres d'Isis, passa par toutes les expiations que l'on employoit dans cette occasion. Toutes ces Fables si mystérieuses, ainsi que l'arrivée de Cérès dans l'Attique, qui nous est si bien représentée sur un Tombeau de Marbre que posséde aujourd'hui M. de Boze, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres, & qu'il a si ingénieusement expliqué, dans une Dissertation imprimée au IV. Tome des *Mémoires* de cette Académie ; toutes ces Fables, dis-je, n'ont d'autre fondement que l'introduction du culte de Cérès dans la Gréce, & sur-tout dans l'Attique, comme je l'ai déjà prouvé. Triptoléme qui régnoit dans le même temps à Eleusis, alla, comme nous l'apprenons de Philochorus, sur un Vaisseau porter des Bleds dans différens Pays, où il enseigna en même temps les Mysteres de Cérès, dont il étoit Prêtre lui-même. Avant que de partir, il avoit sémé du Bled dans un champ de l'Attique nommé

nommé *Ravia*, ainsi que nous l'apprenons de la Xe. Epoque des Marbres d'Arondel. Voilà sans doute la clef & le dénouement de toutes ces Fables. Car certainement il s'agit du temps auquel le culte de Cerès, si ancien alors en Egypte, fut reçu dans la Gréce, & non pas de l'Agriculture qui y étoit connue long-temps auparavant, comme je l'ai déjà dit : à moins qu'on ne veuille l'entendre d'une nouvelle maniere de labourer la Terre, que les Grecs apprirent dans leur Voyage d'Egypte, & qu'ils mirent en usage en ce temps-là. Les Marbres que je viens de citer fixent cette Epoque sous le regne d'Erecthée, c'est-à-dire, suivant les Commentateurs de ces Marbres, 1426. ans avant JESUS-CHRIST, 280. ou environ avant la Guerre de Troye (*a*).

Ce feroit ici le lieu de parler des Mysteres de Cérès & des Fêtes qu'Erecthée, Triptoléme & Mopsus établirent dans la Gréce, mais comme cet Article nous meneroit trop loin, on peut consulter Meursius (*b*) & M. le Clerc (*c*), qui l'ont traité avec beaucoup d'exactitude.

Les dangers que courut Triptoléme dans ses Voyages, ont sans doute donné lieu à la Fable de Lyncus, dont on a marqué la cruauté en le changeant en Loup Cervier. Triptoléme échappa heureusement des mains de ce Tyran, qui jaloux de sa réputation, vouloit le faire mourir. La Fable qui dit que Triptoléme étoit monté sur un Char tiré par des Dragons aîlés, est tirée d'une équivoque de la Langue Phénicienne, dont les mots employés dans cette Histoire, signifioient également des Dragons aîlés, ou un Vaisseau garni de pointes de fer, comme le dit Bochart (*d*), & après lui M. le Clerc.

(*a*) Voyez la XIII, la XIV & la XV Epoque des Marbres d'Arondel. (*b*) *Græcia feriata Eleusia.* (*c*) Tome VI, de la *Biblioth. Univers.* (*d*) *Hieroz.* Lib. III. Cap. XIV.

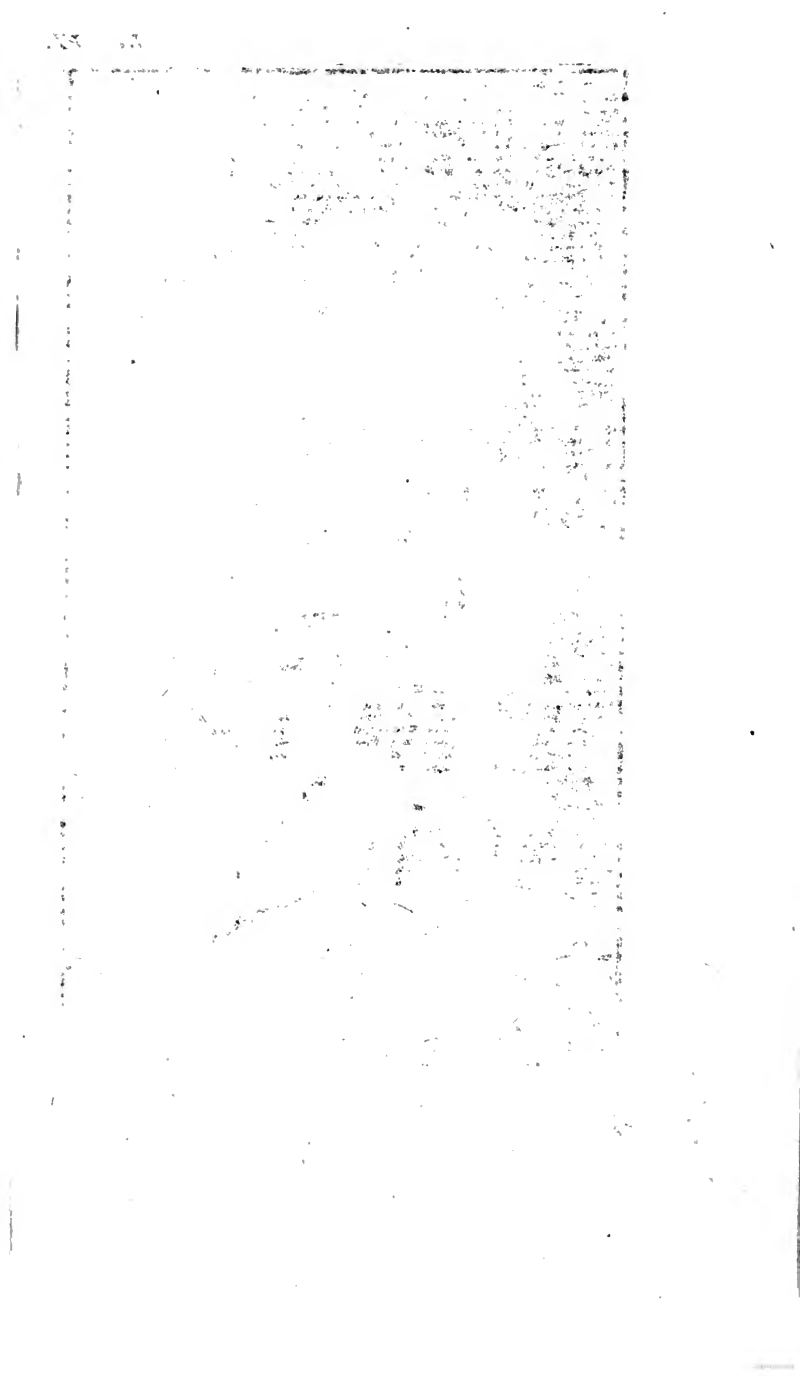
Cependant je ferois de l'avis de Philochorus cité par Eusebe, qui rapporte que ce Vaisseau fut pris pour un Dragon volant, parce qu'il portoit sur la proue la figure d'un Dragon.

Quoique je sois persuadé que les Fables que je viens d'expliquer n'aient d'autre fondement que l'introduction du culte de Cérès dans la Gréce, il est bon cependant de rapporter ici ce que nous apprenons d'un fragment de Stobée (*a*), où il est dit qu'Erecthée, qui étoit en guerre contre les Eleusiens, apprit de l'oracle qu'il seroit victorieux s'il immoloit sa fille Proserpine, ce qui peut avoir donné lieu à la Fable.

Un autre fragment d'Homere, cité par Pausanias (*b*) nous apprend les noms des premiers Grecs qui furent initiés dans les Mysteres de Cérès. C'étoient, selon ce Poëte, Céléus, Triptoléme, Eumolpe & Dioclès. S. Clément d'Alexandrie (*c*) les nomme Baubon, Dysaule, Eubuleus, Eumolpe & Triptoléme. Je soupçonnerois assez que ce fut Eumolpe lui-même ou Musée son Pere, qui composa en l'honneur de Cérès, le Poëme dont nous avons parlé, & c'est le sentiment de Strabon, & de Pausanias. Cet Eumolpe étant Hiérophante des Mysteres Eleusiens, se trouva avoir tant de credit, qu'il fit la Guerre à Erecthée. Les deux chefs furent tués dans le combat, & il fut établi que les Erecthides seroient Rois d'Athenes, & que les Eumolpides se contenteroient de la dignité d'Hiérophante.

(*a*) *Serm.* XXXVIII. (*b*) *In Corinth.* (*c*) *In Protr.*

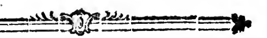
*Fin du Livre cinquieme.*







MARSIAS écorché par APOLLON .



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## *LIVRE SIXIEME.*

## FABLES I. II. III. ET IV.

### ARGUMENT.

*Minerve ayant loué le chant des Muses & approuvé la vengeance qu'elles avoient tirée de leurs rivales, vint trouver Arachné sous la figure d'une vieille femme. Cette fille fait un défi à la Déesse, qui l'ayant accepté représente sur la toile plusieurs Histoires; Arachné en ayant fait autant de son côté, Minerve outrée de voir qu'elle la surpassoit par la délicatesse de son ouvrage, lui donna trois ou quatre coups de navette sur la tête, dont cette habile Ouvriere conçut tant de chagrin, qu'elle se pendit de désespoir. La Déesse touchée de compassion la changea en Araignée.*

MINERVE après avoir écouté le discours des Muses, donna beaucoup d'Eloges à leur chant, & approuva la maniere dont elles s'etoient vengées de leurs Rivales. Mais

c'eſt peu, dit-elle enſuite en elle-même, de louer les autres, il faut que je mérite auſſi à mon tour d'être louée, & que je ne ſouffre pas qu'on mépriſe impunément ma Divinité. Elle penſoit alors à la vaine préſomption d'Arachné, qu'on lui avoit dit s'être vantée de la ſurpaſſer dans l'Art de faire des Ouvrages de laine. Cette Fille n'étoit point illuſtre par ſa naiſſance, ni par le rang que tenoient ſes parens; ſon induſtrie ſeule & ſon habileté l'avoient rendue célebre. Idmon ſon Pere étoit un ſimple Teinturier en laines dans la Ville de Colophon; & ſa mere, qui étoit morte, n'avoit pas été de meilleure maiſon que ſon Mari. Cependant leur Fille s'étoit acquis beaucoup de réputation dans toutes les Villes de la Lydie, par la beauté de ſes Ouvrages. Quoiqu'elle fît ſon ſéjour ordinaire dans la petite ville d'Hypépe, cependant elle attiroit la curioſité des Nymphes du Tmole & de celles du Pactole, qui abandonnoient ſouvent leurs charmans vignobles & les eaux de ce Fleuve, pour venir admirer elles-mêmes la beauté de ſes Ouvrages. On n'avoit pas ſeulement un plaiſir infini à voir ſes Chef-d'œuvres lorſqu'ils étoient achevés, on étoit charmé de voir avec quelle grace & avec quelle induſtrie, elle les exécutoit. Soit qu'elle dévidât ſes laines, ou qu'elle

traçât avec l'aiguille les premiers traits, ou qu'elle y mît les délicates nuances, qui imitoient parfaitement les différentes couleurs des Nuages, on auroit dit que c'étoit Minerve elle-même qui l'avoit instruite. On peut ajouter qu'elle avoit autant de grace à filer qu'à travailler à l'aiguille. Elle ne vouloit point cependant reconnoître qu'elle fût redevable de son industrie à la Déesse des beaux Arts. Elle auroit été piquée qu'on eût eu cette pensée. « Elle peut venir, *disoit-* » *elle*, disputer avec moi à qui sera la plus » habile, je ne refuse point le combat, & je » veux bien, si je suis vaincue, me soumet- » tre à toute sorte de peine ».

Piquée d'un discours si insolent, Minerve ayant pris la figure d'une vieille Femme, se couvrit la tête de cheveux blancs, & s'appuyant sur un bâton, elle parla ainsi à Arachné: « Il ne faut pas s'imaginer que la » vieillesse doive nous rendre méprisables. » Les années donnent de l'expérience, & » vous ne devez pas négliger les conseils que » je vais vous donner. Contentez-vous de la » réputation que vous avez de surpasser par » votre habileté toutes les Femmes du mon- » de ; mais ne cherchez pas à vous égaler à » une Déesse, que vous devez au contraire » satisfaire sur quelques paroles offensantes » qui vous sont échappées ; elle est prête à

» vous pardonner si vous en marquez quel-
» que repentir ». Ce discours offensa tellement Arachné, qu'ayant quitté de dépit son ouvrage, elle jetta sur cette bonne Femme un œil plein de courroux, & eut bien de la peine à s'empêcher de la frapper. « Vieille
» insensée, lui dit-elle, avec une émotion
» qui marquoit toute sa colere, il paroît en
» vérité que les années vous ont rendue bien
» sage, le poids de la vieillesse vous est d'une
» grande utilité! Allez, allez donner vos
» conseils à votre Fille ou à votre Bru, si
» vous en avez une; pour moi, je vous as-
» sure que je n'en ai pas besoin: je ne prends
» conseil de personne, & vos remontrances
» ne me feront pas changer de sentiment.
» Pourquoi Minerve ne se présente-t-elle pas
» elle-même? Pourquoi refuse-t-elle le défi
» que je lui fais »? Elle l'accepte, lui dit la Déesse, en quittant la figure sous laquelle elle s'étoit cachée, & se montrant avec les marques de sa Divinité: toutes les Nymphes, & les autres Dames qui étoient présentes lui rendirent leur respect; Arachné demeura intrépide, seulement une petite rougeur parut, malgré elle, sur son visage; mais elle ne dura pas long-temps. On la vit changer de couleur comme l'air qui rougit lorsque l'aurore se leve, & qui blanchit dès que le soleil commence à paroître. Ferme

dans sa résolution, & se flattant vainement de surpasser Minerve, Arachné court à sa perte. La Déesse ne songe plus à lui donner d'inutiles conseils; elle accepte le défi, & veut sur le champ se mettre en état de disputer la victoire. Les voilà l'une & l'autre qui préparent leurs ouvrages, disposent leurs Toiles, & les mettent sur le Métier. Déjà la Navette roule avec une agilité incroyable, & à chaque fois qu'elle passe à travers les fils, elles ont soin de les resserrer avec cette espece de peigne d'ivoire dont on se sert dans cette sorte d'ouvrage. Elles travaillent l'une & l'autre avec une adresse & une légéreté admirables, & l'envie qu'elles ont de se surpasser, les empêche de ressentir la peine que leur donne une gênante application. L'union des plus belles couleurs formoit sur leur Toile un mêlange si agréable des bruns & des clairs, & les nuances en étoient si délicates & si déliées, qu'on auroit pu les comparer à celles de l'Arc-en-Ciel. Imaginez-vous l'effet des rayons du Soleil, lorsqu'ils sont réfléchis par les petites gouttes d'eau qui leur sont opposées; on y voit à la vérité différentes couleurs; mais il n'est pas possible de discerner comment on passe d'une couleur à l'autre; celles qui se touchent immédiatement, paroissent être les mêmes, cependant il y a une très grande différence entre la premiere & la derniere.

Telle étoit la délicateſſe de leurs Ouvrage ; l'or y étoit mêlé avec la ſoie d'une maniere tout-à-fait ingénieuſe. Cependant, pour les rendre encore plus parfaits, elles y tracerent chacune d'anciennes Hiſtoires. Minerve repréſenta dans le ſien cette Roche antique, qu'on voyoit dans l'Aréopage à Athenes, avec l'Hiſtoire du différend qu'elle eut avec Neptune, au ſujet du nom qu'on devoit donner à cette Ville. On y voyoit les douze Grands Dieux aſſis ſur leurs Trônes, avec cette Majeſté qui les accompagne, & Jupiter au milieu. Chacun de ces Dieux y étoit repréſenté au naturel ; mais Jupiter avoit un air de grandeur qui annonçoit le Maître du Monde. Neptune debout, frappoit la terre de ſon Trident, & en faiſoit ſortir un Cheval : ce qui ſembloit l'autoriſer à donner un nom à la Ville. Minerve s'étoit repréſentée avec ſon Bouclier, ſon Caſque, ſa Pique & ſon Egide, ſur laquelle étoit la redoutable Tête de Méduſe. Elle frappoit la Terre d'un coup de Lance, l'on en voyoit ſortir un Olivier, chargé de feuilles & de fruits : à ce prodige, les Dieux paroiſſoient remplis d'admiration & lui accordoient la victoire ; & c'eſt par-là qu'elle avoit terminé ſon ouvrage.

Cependant pour faire encore mieux comprendre à ſa rivale le châtiment qu'elle de-

voit attendre de ſa témérité, elle traça en petit, mais pourtant d'une maniere fort diſtincte, dans les quatre coins de ſon Ouvrage, l'Hiſtoire de quatre autres ſortes de combats. Dans l'un, on voyoit l'aventure d'Hémus Roi de Thrace, & de Rhodope ſon Epouſe, qui furent changés en rochers, pour avoir eu l'audace de porter les noms de Jupiter & de Junon. Dans l'autre, étoit l'Hiſtoire de Pygas, Reine des Pygmées, que Junon, pour la punir de ſa préſomption, changea en Grue, afin qu'elle fît elle-même une Guerre impitoyable à ſon Peuple. On voyoit dans le troiſieme, Antigone qui avoit eu l'audace de ſe comparer à l'épouſe de Jupiter. Cette Déeſſe la métamophoſa en Cicogne; la Ville d'Illion, ni Laomédon ſon Pere, ne l'empêcherent point d'être revêtue de plumes blanches, dont elle avoit encore la vanité de s'applaudir. Enfin on voyoit dans le quatrieme coin, l'infortuné Cinyras ſeul & les larmes aux yeux, embraſſant les marches d'un Temple. C'étoient ſes propres Filles que les Dieux avoit ainſi métamorphoſées. Minerve forma enſuite la bordure de ſon Ouvrage de branches d'Oliviers, entrelaſſées les unes dans les autres. Tel étoit le deſſein de ce Chef-d'œuvre, que la Déeſſe avoit voulu finir, en y employant l'Arbre qui lui étoit conſacré.

Arachné, de ſon côté, repréſenta ſur la Toile, Europe ſéduite par Jupiter ſous la figure d'un Taureau. L'ouvrage étoit ſi fini, que vous auriez cru y voir en effet un véritable Taureau, & une vraie Mer, dans laquelle il nageoit. Europe y paroiſſoit les yeux tournés vers le rivage qu'elle venoit de quitter. Elle ſembloit appeler ſes Compagnes à ſon ſecours, & tirer ſes pieds de peur qu'ils ne fuſſent mouillés. Elle y avoit auſſi deſſiné Aſtérie ſe débattant contre l'Aigle, dont Jupiter avois pris la figure, & Léda avec le Cigne qui la careſſoit. Les autres Aventures de ce même Dieu y étoient repréſentées auſſi avec beaucoup de délicateſſe. On l'y voyoit ſous la forme d'un Satyre avec la belle Antiope, dont il eut deux Enfans jumeaux : peint en Amphytrion il ſe faiſoit voir à Alcméne; en pluie d'or, il entroit dans la Tour de Danaé ; ſous la figure d'un Berger, il cherchoit à plaire à Mnémoſyne ; changé en Feu, il alloit tromper Egine, & en Serpent, il ſéduiſoit Déoïs. Arachné avoit auſſi repréſenté Neptune métamorphoſé en Taureau, dans l'Aventure qu'il eut avec une des Filles d'Eole : ſous la forme du Fleuve Enipe, dans ſes Amours avec Iphimédie, dont il eut les deux Aloïdes : ſous celle d'un Bélier, lorſqu'il cherchoit à plaire à Biſaltis : ſous celle d'un Cheval, pour tromper Cérès,

il étoit peint en Oiseau dans l'intrigue qu'il eut avec Méduse, & en Dauphin dans celle de Mélanthe. Toutes les Maîtresses de ces Dieux étoient peintes si au naturel, qu'à leur habillement & à l'air de leur visage, il étoit aisé de les reconnoître, aussi bien que le pays où elles avoient pris naissance. On voyoit dans le même Ouvrage Apollon changé en Paysan, en Epervier, en Lion, & en Berger. Ce fut sous cette derniere métamorphose qu'il se fit aimer d'Issé Fille de Macharée. Enfin Bacchus y paroissoit sous la forme d'une Grappe de Raisin en faveur d'Erigone; & Saturne, sous celle d'un Cheval pour tromper Phillyre dont il eut le Centaure Chiron. Des feuilles de Lierre entrelassées les unes dans les autres, avec beaucoup d'art, formoient la bordure de cette belle Tapisserie.

Elle étoit si bien exécutée, que Minerve ne put y trouver aucun défaut; l'Envie elle-même n'auroit pu y en appercevoir. La Déesse en fut si piquée, qu'elle déchira de dépit un Ouvrage, où les crimes des Dieux n'étoient que trop bien représentés. Elle donna même trois ou quatre coups de Navette sur la tête d'Arachné, ce qui la jetta dans un si grand désespoir, qu'elle alla se pendre sur le champ. Minerve, par je ne sais quel reste de pitié, la soutenant en l'air, de

peur qu'elle n'achevât de s'étrangler, lui parla ainsi. « Tu vivras insolente Arachné, » mais tu demeureras toujours ainsi suspen- » due : telle sera ta punition & celle de toute » ta postérité ». Minerve en partant l'arrosa du suc d'une Herbe empoisonnée, qui lui fit d'abord tomber les cheveux, le nez & les oreilles : sa tête & son corps diminuerent : des pattes minces & déliées prirent la place de ses bras & de ses jambes, le reste du corps ne présenta plus qu'un gros ventre. C'est de-là qu'elle tire le fil, dont elle continue depuis ce temps-là à faire sa Toile.

## *Explication des Fables I. II. III. & IV.*

I. LA Fable d'Arachné qui défie Minerve, est une de ces fictions ingénieuses, qui nous apprennent que cette Fille étoit la plus habile de son temps dans les Ouvrages de laine & de soie. Pline (*a*) dit qu'Arachné Fille d'Idmon, Lydien de naissance & de basse extraction, inventa l'art de faire de la Toile & des Filets ; ce qu'on attribuoit aussi à Minerve. Cette concurrence est sans doute le fondement du défi dont parle notre Poëte ; c'est même une maniere de s'exprimer assez naturelle de dire, quand on excelle dans quelque chose, qu'on défie les autres de nous surpasser. Cependant, comme Arachné se pendit de désespoir, suivant le témoignage du même Pline, il faut qu'elle ait eu quelque sujet de chagrin, que nous ignorons : la conformité de son nom & de sa profession, avec l'Araignée qui est presque toujours pendue

(*a*) Lib. XI. Cap. XXIV.

à son ouvrage, a sans doute donné lieu à la métamorphose, encore plus peut-être la ressemblance du mot Hébreu *Arag*, qui veut dire *filer*, & que l'Ecriture-Sainte emploie en parlant des Araignées & de leurs toiles.

II. L'Histoire de cette espece de Combat entre Minerve & Arachné donne lieu à Ovide de débiter plusieurs Fables, qu'il feint avoir été représentées dans leurs Ouvrages. La plus considérable est celle du différend de Neptune & de Minerve, au sujet du nom que ces deux Divinités vouloient donner à la Ville d'Athènes. S. Augustin (*b*), après Varron, dit que ce qui a donné lieu à la Fable, c'est que Cécrops en bâtissant les Murs d'Athenes, trouva un Olivier & une Fontaine, que l'on consulta là-dessus l'Oracle de Delphe, qui dit que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle Ville, & que le Peuple & le Sénat assemblés déciderent en faveur de la Déesse. Selon quelques Auteurs cette Fable n'est fondée que sur le changement que fit Cranaüs, en faisant porter à sa Capitale le nom d'Athene sa Fille, au lieu de celui de Possidonie qu'elle portoit auparavant, & qui étoit le nom de Neptune ; & comme l'Aréopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Le Pere Tournemine, Jésuite, me paroît être celui qui a le mieux pénétré le sens de cette Fable. Voici ce qu'il en a dit dans les *Mémoires de Trévoux*, du mois de Janvier 1708. Les Anciens Peuples de l'Attique, Postérité de Céthin, gens sauvages & féroces, n'habitoient que les Antres, & ne s'occupoient que de la chasse. Les Pélasges, qui se rendirent maîtres de leur Pays, leur apprirent la Navigation, & en firent des Pirates. Cécrops originaire

(*a*) *De Civit. Dei*, Lib. XXXIII. Cap. I.

plusieurs Métamorphoses des Dieux, qui ne nous apprenant rien de fort particulier, doivent s'expliquer par le principe que je vais établir, & qui servira de clef pour mille autres fictions semblables.

Anciennement les Hommes & les Rois eux-mêmes étoient fort peu polis. Le défaut d'éducation & encore plus celui des principes d'une bonne Morale, les avoient rendus également grossiers & féroces. Lorsqu'ils avoient demandé quelque Princesse en mariage, & qu'on la leur refusoit, ils armoient pour l'enlever. Les Drapeaux militaires & les Vaisseaux portoient des Figures qui faisoient reconnoître leur Maître, & ces enseignes étoient ou des Animaux, ou des Oiseaux, ou quelque Monstre d'une figure bizarre ou inconnue. Cette observation n'a pas besoin de preuve, on trouve ces représentations sur les Monumens, sur les Médailles & sur les Monnoies. Ceux qui décrivoient ces sortes d'Expéditions, au-lieu de dire qu'un tel Prince avoit enlevé sur son Vaisseau ou pris par la force des armes quelque Princesse, dont il étoit amoureux, publioient qu'il s'étoit changé en Taureau, en Lion, en Aigle, &c. Si l'on ajoute à cela que les Rois portoient autrefois le nom de Jupiter, d'Apollon, ou de Neptune, que les Prêtres de ces Dieux ont souvent fait réussir des aventures galantes en prenant aussi eux-mêmes le nom des Dieux qu'ils servoient ; on ne sera plus en peine de savoir ce que les Poëtes ont voulu dire en nous parlant des Méthamorphoses des Dieux, & en donnant à ces mêmes Dieux un si grand nombre d'Enfans. Paléphate (a) donne une autre explication à ces Métamorphoses, mais qui dans le fond n'est pas différente de celle que je viens de rapporter. Cet Auteur prétend que l'origine de ces changemens

(a) *De Incred.*

vient de ce qu'autrefois on faisoit graver sur les Monnoies la figure de différens animaux, & que cet argent donné aux Maîtresses qu'on vouloit séduire, fit dire dans la suite que les Amans eux-mêmes avoient pris ces différentes Figures.

IV. Parmi les Fables qu'Arachné & Minerve représentent dans leurs Ouvrages, celle de Pygas nous donne occasion de nous étendre un peu sur les Pygmées dont elle étoit Reine. Homere est le premier qui ait fait mention de ce petit peuple. Ce Poëte (a) parlant du tumulte & du bruit que faisoient les Troyens prêts à combattre, s'exprime ainsi; « Les Troyens s'avancerent avec un bruit » confus & des cris perçans comme des Oiseaux : » & tels que les Grues sous la voûte du Ciel, lors- » que fuyant l'Hiver & les pluies du Septentrion, » elles volent avec de grands cris vers le rivage de » l'Océan, & portent la terreur & la mort aux » Pygmées, sur lesquels elles fondent du milieu » des airs ». Homere a été suivi par presque tous les autres Poëtes, parmi lesquels il suffit de nommer Hésiode, Virgile, Ovide, Stace & Claudien. Ce qu'il y a de particulier dans cette Fable, c'est que les Historiens, les Géographes & les Naturalistes en ont parlé comme les Poëtes. Chacun d'eux s'est efforcé de chercher le Pays des Pygmées, & d'en raconter l'Histoire. Quelques-uns parmi lesquels est Aristote, les ont placés dans l'Ethiopie. Pline, Solin, & Philostrate, dans les Indes, vers les sources du Gange, d'autres enfin dans la Scythie sur les bords du Danube : Tous ne leur ont donné qu'une coudée, c'est-à-dire, un pied & demi de hauteur ou environ, comme si la Nature qui garde une espece de proportion si bien entendue dans tous ses ouvrages, s'étoit démentie dans cette occasion : Tous

(a) *Iliad.* Lib. III.

conviennent aussi que les Pygmées faisoient la Guerre aux Grues, détruisoient leurs œufs & leurs couvées, & qu'ils avoient souvent beaucoup de désavantages dans les combats qu'ils leur livroient.

Les Modernes ont eu sur les Pygmées des sentimens fort singuliers. Olaüs Magnus regarde les Samoyedes & les Lapons comme les véritables Pygmées d'Homere. Gesner & quelques autres ont cru que quelques petits Hommes qu'on a trouvés dans la Lusace & dans la Thuringe, avoient donné lieu à cette Fable. Albert le Grand s'est imaginé que les Pygmées étoient les Singes qu'on trouve en Afrique, & qui ressemblent assez à de petits Hommes. Paracelse les range dans la catégorie des Nymphes, des Sylphes & des Salamandres. Bartholin & le Jésuite Schottus adoptent sur ce sujet presque toutes les Fables des Anciens. Mais personne n'a eu sur les Pygmées un sentiment plus singulier que Von der Hart, savant Allemand qui a fait un Traité assez étendu sur ce sujet (a). Si on l'en croit, cette Fable tire son origine de la Guerre de deux Villes de la Gréce, Pagée & Géranė, dont les noms ont tant de rapport avec les Pygmées & les Grues.

« Homere, *dit-il*, ayant fait allusion à cette
» Guerre, en a transporté la Scene dans l'Ethio-
» pie, & en a enveloppé l'Histoire sous le Symbole
» des Grues & des Pygmées. Si Ovide & Ant. Libé-
» ralis, continue notre Allemand, ont ajouté au
» récit d'Homere que les Pygmées furent gouver-
» nés par une femme, c'est que les Pagéens tombe-
» rent sous la domination des Géraniens, plus foi-
» bles & moins puissans que les vaincus : Si Elien
» dit que les Pygmées rendirent les honneurs di-
» vins à leur nouvelle Reine, c'est parce que les Pa-

(a) *Hermanus Von der Hart detecta Mythologia Græcorum de Pygmeis. Lipsiæ 1714.*

» géens furent obligés de ramper devant leur Maî-
» tre. Si on a publié que Pygas avoit été changée
» en Grue, & obligée de s'envoler pour éviter la
» punition qu'elle méritoit ; c'eſt qu'enfin les Pa-
» géens ſecouerent le joug, & obligerent les Gé-
» raniens à ſe retirer dans les Montagnes où leur
» Ville étoit ſituée.

» Les Géraniens, c'eſt toujours le ſavant Alle-
» mand qui parle, fiers de leur derniere Victoire,
» mépriſerent leurs voiſins, ſur-tout la Ville de
» Corinthe, qui, comme la plus puiſſante, prit dans
» l'Hiſtoire de cette Guerre le nom de Junon ou la
» Maîtreſſe *Hea*. Voilà ce qui fit dire à Ovide que la
» Reine des Pygmées avoit préféré ſa beauté à celle
» de cette Déeſſe. Les Corinthiens ayant défait en-
» tiérement les Géraniens & les Pagéens, pour ſe
» venger d'une maniere éclatante de l'audace de
» leurs Ennemis, compoſerent une Satyre, dans la-
» quelle ils les comparoient aux Grues & aux Py-
» gmées ». Tout cela paroît fort ingénieux, mais malheureuſement on ne trouve dans l'Antiquité aucun veſtige ni de cette Guerre, ni de cette Satyre Corinthienne, & c'eſt-là l'endroit foible du Syſtême de cet Auteur, qui eſt amené avec un grand appareil d'érudition. Avant que d'établir mon ſentiment ſur ce ſujet, il eſt bon de ſuppoſer un principe dont les Savans conviennent aſſez. C'eſt que les Grecs ne connoiſſoient que très-imparfaitement les Hiſtoires des Pays étrangers, & qu'aux prodiges qu'on leur en racontoit, ils en ajoutoient encore d'autres de leur façon. Si on leur diſoit que dans certain Pays il y avoit des Hommes d'une taille extraordinaire, ils en faiſoient des Géans capables d'eſcalader le Ciel ; ſi on leur parloit de quelques petits Peuples, ils en formoient des Pygmées. Ce principe ainſi établi, je crois que les

Péchiniens dont parle Ptolomée (*a*) sont les véritables Pygmées des Poëtes. Il y a toute sorte d'apparence que c'est la ressemblance du nom & la petite taille de ce peuple, qui ont donné lieu aux Grecs de les appeller des Pygmées, du mot πυγμή, le poignet; ou plutôt celui de πυγὸς, qui signifie une coudée, & qui a tant de rapport au nom des Péchiniens, que l'analogie ne sauroit être plus parfaite.

Mais ce n'est pas sur ce seul rapport que je prétends fonder mon opinion, & je veux faire voir que tout ce qu'on a publié des Pygmées convient aux Péchiniens de Ptolomée. 1. Tous les Anciens conviennent qu'il y avoit dans l'Ethiopie des Hommes d'une taille fort médiocre, comme on peut le voir dans Hérodote, dans Ctésias cité par Photius, & dans la plupart des Voyageurs. 2. Il est sûr qu'il faut chercher les Pygmées d'Homere dans le Pays ou les Grues se retiroient en Hiver. Or il est constant par le témoignage d'Hérodote, d'Aristote, d'Elien, de Nonnus & de plusieurs autres Anciens, que ces Oiseaux alloient dans cette saison vers les Marais qui sont près des sources du Nil. C'étoit-là précisément, selon Ptolomée, qu'habitoient les Péchiniens, c'est-à-dire, entre la Mer rouge & l'Océan sur le Golphe Avalite, près du Mont Carbate & du Fleuve Astoboras, qu'on croyoit être un bras du Nil. Ce même Auteur place dans le même Pays les Troglodytes qu'on a souvent confondus avec les Pygmées. Enfin c'est-là que M. de l'Isle, célébre Géographe, met les BAKKES, qui sont des Peuples d'une très-petite taille. Voilà donc les véritables Pygmées d'Homere, qui chassoient les Grues, pour conserver leur moisson qu'elles détruisoient; tout ce que les Poëtes ont ajouté dans la suite sur le désavantage des Pygmées que les Grues enlevoient en

(*a*) *Géogr.* Lib. IV. Chap. VIII.

l'air, que ces petits hommes qui n'avoient qu'un pied de hauteur, *pede non altior uno* (*a*) alloient à cette Guerre montés sur des Chevres ou des Béliers, comme le raconte Pline, ainsi de mille autres Fables qu'il est inutile de rapporter : tout cela doit être regardé comme des exagérations & des hyperboles, dont le ridicule saute aux yeux. Les Poëtes ont fait les Géans trop grands & les Pygmées trop petits. Donnons-leur la taille des plus petits hommes du Nord, c'est-à-dire, trois ou quatre pieds de haut, & nous pourrons nous vanter d'avoir fort approché de la vérité.

Pour ce qui regarde la Fable de Pygas changée en Grue, je crois en avoir trouvé le fondement dans ce que rapporte *Ant. Liberalis* (*b*) sur la foi de *Bœus* dont il cite la Théogonie. Ce Poëte, dont l'Ouvrage est perdu, disoit qu'il y avoit parmi les Pygmées, c'est-a-dire, sans doute parmi les Péchiniens, une Princesse fort belle, nommé Œnoé, qui maltraitoit fort son peuple. Cette reine ayant épousé Nicodamas, elle en eut un Fils nommé Mopsus, que ses Sujets enleverent pour l'élever à leur maniere. La cruauté de cette Reine qui, pour se venger de cette insulte, fit la Guerre à son Peuple, & peut-être plus que tout-cela, le nom de Gérané qu'elle portoit suivant *Elien* (*c*), ont donné lieu à la Fable qui dit qu'elle fut changée en Grue; & l'on voit assez que la ressemblance des noms en est le fondement : λέρανος en Grec voulant dire une Grue.

(*a*) *Juvenal*. Sat. VI. (*b*) *Met*. Lib. X. (*c*) *Hist. Anim*. Lib. XV. Cap. XII.

# FABLE V.

## ARGUMENT.

*Latone piquée des mépris que Niobé affectoit d'avoir pour elle, engagea Apollon & Diane de faire mourir tous les Enfans de cette orgueilleuse Reine ; ce qui la jetta dans un si grand désespoir, qu'elle perdit toute sorte de sentimens, & fut changée en Rocher.*

TOUTE la Lydie fut consternée du malheur qui venoit d'arriver à Arachné ; le nouvelle en fut même portée dans la Phrygie, d'où elle se répandit bientôt dans le reste du Monde. Niobé, avant son mariage, & dans le temps qu'elle demeuroit à Sipyle, avoit fort connu cette fille ; cependant cette triste aventure, qu'elle regardoit comme le châtiment d'une personne du commun, ne la toucha point ; elle n'en rabattit rien, ni de sa fierté, ni du mépris qu'elle affectoit dans ses discours d'avoir pour les Dieux. Tout contribuoit à nourrir son orgueil, mais la puissance de son mari, le Sang illustre dont ils tiroient l'un & l'autre leur origine, & l'éclat de la Couronne la rendoient moins fiere, quoiqu'elle fût fort sen-

ſible à tous ces avantages, que le grand nombre de ſes enfans. On auroit pu dire, en effet, qu'elle étoit la plus heureuſe de toutes les femmes, ſi elle n'eût point cru elle-même qu'elle l'étoit.

Un jour Manto, fille de Tiréſias, pouſſée d'une inſpiration divine, crioit, en courant dans les rues de Thébes: « Dames
» Thébaines, couronnez-vous de Laurier,
» & allez offrir de l'encens & des prieres à
» Latone & à ſes deux Enfans : c'eſt cette
» Déeſſe elle-même qui vous l'ordonne par
» ma bouche ». On obéit : déjà toutes les Femmes de la Ville, avec des couronnes ſur la tête, s'empreſſoient à l'envi d'allumer, à l'honneur de ces divinités, le feu ſacré, & de joindre leurs vœux à la flamme qui s'élevoit ſur leurs Autels. Cependant Niobé, vêtue à la Phrygienne d'une robe toute éclatante d'or, arrive avec un grand cortége. Quoique pénétrée de dépit & de colere, elle ne laiſſoit pas encore de paroître belle, & on voyoit flotter avec grace ſes cheveux ſur ſes épaules. Elle s'arrête, & ayant jetté de tous côtés des regards pleins de fierté : « Par
» quel aveugle emportement, dit-elle, pré-
» férez-vous des Dieux prétendus à ceux
» que vous avez devant les yeux, & pour-
» quoi avez-vous la témérité d'offrir des Sa-
» crifices à Latone, pendant que vous n'avez

» point encore fait fumer d'encens sur mes
» Autels ? Ignorez-vous que je suis fille de
» ce Tantale, qui a eu seul l'honneur de
» manger à la table des Dieux ; J'ai une des
» Pléïades pour mere ; le grand Atlas, qui
» soutient le Ciel sur ses épaules est mon
» ayeul, & Jupiter lui-même est en même
» temps & mon ayeul & mon Beau-pere.
» Les peuples de la Phrygie me rendent les
» respects qui me sont dûs. Le Palais de
» Cadmus & cette Ville célébre dont les
» murailles furent élevées au son de la lyre
» d'Amphion, reconnoissent mon mari &
» moi pour Souverains. De quelque côté
» que je jette les yeux, je ne vois que l'a-
» bondance & d'immenses richesses. Je puis
» me flatter encore d'avoit l'air de Majesté
» qu'on attribue aux Déesses elles-mêmes.
» Ajoutez à tant d'avantages, celui d'avoir
» sept fils & sept filles. Jugez après cela si
» j'ai tort de trouver mauvais qu'on me pré-
» fere la fille du Géant Cée, Latone, qui ne
» put trouver dans le monde entier une re-
» traite pour accoucher;errante & fugitive,
» le Ciel, la Terre & l'Eau lui refuserent
» un asyle, jusqu'à ce qu'enfin l'Isle de
» Délos, qui flottoit au milieu de la Mer, se
» fût arrêtée pour la recevoir, & c'est-là
» qu'elle mit au monde ces deux Enfans
» dont elle est si fiere, pendant que j'en ai
» quatorze. Enfin je me vois la Princesse du

» monde la plus heureuse; & puisque l'a-
» bondance & les richesses assurent mon
» bonheur, peut-on douter de sa durée? Je
» me vois au-dessus des revers de la fortune :
» quelque bien qu'elle m'ôte, il m'en reste-
» ra encore assez, & je ne vois pas que j'aie
» rien à craindre de ses coups; car enfin,
» quand il arriveroit que, de ce grand nom-
» bre d'enfans, la mort m'en enlevât quel-
» qu'un, j'en aurois encore plus que Latone,
» & le nombre de ceux qui me reste-
» roient me donneroit encore grand avan-
» tage sur elle. Qu'on interrompe donc ces
» Sacrifies; qu'on jette ces Couronnes de
» Laurier, & qu'on m'obéisse sans différer ».
Tout le monde obéit, la cérémonie fut interrompue; & on se contenta d'adorer en secret la divinité de Latone.

La Déesse, piquée de l'orgueilleuse fierté de Niobé, se transporte sur le Cynthe, & parle ainsi à ses deux enfans. « Fiere de me
» voir votre mere, dans tout l'Olympe je ne
» le cédois qu'à la seule Junon; cependant
» aujourd'hui j'ai lieu de douter même si je
» suis encore Déesse : je me vois honteuse-
» ment chassée de ces Temples, où j'ai été
» honorée depuis tant de siecles : oui, j'en
» suis bannie pour jamais, si vous ne venez
» à mon secours. Ce n'est pas tout, à l'im-
» piété la fille de Tantale, dont la langue
„ sacrilége

» facrilége rappelle le fouvenir de celle de » fon pere, a ajouté les reproches les plus » fanglans : elle a eu l'infolence de vous pré- » férer fes enfans, & de dire qu'on devoit » prefque me regarder comme une mere » ftérile : puiffe tomber fur elle un reproche » fi injufte » ! A ce difcours, Latone vouloit joindre les prieres & les larmes, lorfqu'Apollon lui dit, c'eft affez ; d'inutiles plaintes ne feroient que retarder votre vengeance. Diane lui tint le même difcours ; & s'étant en même-temps couverts l'un & l'autre d'un nuage, il fendirent l'air d'un vol rapide & allerent à Thébes.

Hors de cette Ville étoit une belle plaine, où l'on avoit coutume de s'exercer aux courfes de Chevaux. C'étoit-là que s'étoient rendus une partie des enfans de Niobé, qui, montés fur de fuperbes Courfiers, dont les mords étoient d'or, & les houffes de la plus belle écarlate, leur faifoient faire l'exercice. Pendant qu'Ifmene, l'aîné de tous, manioit un cheval, un coup de flêche, dont il fe fent bleffé, lui fait jetter un grand cri. Il abandonne les rênes, & fe laiffant gliffer doucement fur l'épaule droite du cheval, il tombe mort fur le fable. Sipyle, qui étoit le fecond, ayant entendu en l'air le bruit d'une fléche, pique fon cheval & fe met à courir. Tel qu'un Pilote, qui voit l'orage prêt

à tomber, tâche en pliant toutes les voiles, à se garantir de la fureur des Vents; ce jeune Prince court de toute sa force; mais c'est vainement qu'il fuit; le trait lui traverse la tête, & lui sort par le gosier. Comme en courant il se penchoit sur le col du cheval, il passe par-dessus, & va souiller la terre de son sang. L'infortuné Phédime, & Tantale qui portoit le nom de son aïeul, après avoir fini leur course, étoient descendus sur l'arêne pour s'exercer à la Lutte; mais comme ils se tenoient l'un l'autre étroitement embrassés, une même fléche les perce tous deux de part en part; ils gémissent, tombent & expirent en même-temps. Alphénor, qui leur voit rendre les derniers soupirs, accablé de la plus vive douleur, se jette sur eux, les embrasse tendrement, & tâche de les réchauffer; mais, tandis qu'il leur rend ce charitable devoir, il tombe lui même d'un coup, dont Appollon lui perce le sein. La fléche qu'on retira de la plaie entraîna une partie de ses poulmons, & son ame sortit avec son sang. Le jeune Damasichthon reçut deux blessures, l'une au genou: & pendant qu'il s'efforçoit d'en tirer la fléche, il reçut un autre coup, qui lui perça la gorge. Le sang qui couloit en abondance de sa blessure en fit sortir la fléche, & la poussa même assez loin. Il ne restoit de tous les fils de Niobé qu'Ilio-

née qui étoit le plus jeune ; il levoit en vain les bras vers le Ciel, & imploroit le secours de tous les Dieux. Hélas ; il ne savoit pas qu'Apollon étoit le seul qu'il falloit appaiser. Ce Dieu fut touché à la vérité de la priere de ce jeune Prince ; mais le coup étoit parti, sa mort eut néanmoins quelque chose de plus doux que celle de ses freres ; la fléche ne lui ayant qu'effleuré le cœur.

Le bruit de ce funeste accident, les gémissemens du Peuple, & les larmes de ses domestiques annoncerent bientôt à Niobé la triste nouvelle du malheur de ses enfans. Elle s'étonna d'abord du pouvoir des Dieux, puis elle fut outrée qu'ils eussent osé s'attaquer ainsi à elle. Amphion son époux, pour finir en même-temps sa vie & ses malheurs, s'étoit déja percé le sein d'un coup d'épée. Oh ! que Niobé dans ce triste état, étoit différente de cette fiere Niobé, qui, traînée sur un superbe Char, alloit arracher le Peuple des Autels & des Temples de Latone ! Son sort étoit alors envié de tout le monde ; maintenant elle fait compassion à ses ennemis même. Elle s'approche de ses Enfans, elle les embrasse ; levant ensuite les bras & les yeux vers le Ciel : " Repais-toi de ma ,, douleur, cruelle Latone, disoit-elle, ,, goûte le barbare plaisir de me voir acca- ,, blée de douleur & de désespoir : Ton lâche

„ cœur doit enfin être rassasié. Je succombe sous le poids de mon affliction, & tu „ peux te glorifier d'un triomphe complet. „ Mais je me trompe, il ne l'est point encore: „ dans le malheur le plus affreux qui puisse „ arriver à une mere, il me reste encore „ plus d'enfans qu'à toi, qui te vantes tant „ d'être heureuse. Après en avoir perdu „ sept, je l'emporte encore sur toi par le „ nombre de ceux qui me restent „.

A peine avoit-elle achevé de parler, que l'on entendit le bruit que fait un Arc, lorsqu'il lance une fléche. Toute l'assemblée en fut troublée; la seule Niobé, que ses désastres avoient rendue encore plus audacieuse, n'en fut point émue. Pendant que ses filles, en habit de deuil & les cheveux épars, pleuroient auprès des lits funebres, où étoient les jeunes Princes, l'une d'elles se sentit blessée au sein d'un coup de fléche, & tomba morte sur le corps d'un de ses freres. Une autre consoloit sa mere, lorsqu'elle perdit tout d'un coup l'usage de la parole & la vie, sans qu'on eût vu le trait qui l'avoit frappée; ( & ne ferma la bouche que dans l'instant qu'elle expira ). L'une tombe en fuyant, l'autre meurt sur le corps de sa sœur: celle-ci cherche vainement à se cacher, celle-là paroît interdite & tremblante. Il y en avoit déjà six de mortes, toutes d'une maniere différente;

& il n'en restoit plus qu'une que sa mere couvroit de son corps & avec ses habits. " Laisse-„ m'en une du moins, *dit-elle à Latone*, de „ tant de filles je ne t'en demande qu'une, „ & c'est la plus jeune de toutes que je te „ demande„. Mais, tandis qu'elle faisoit cette priere, elle la vit expirer entre ses bras. L'infortunée Niobé se voyant privée de son époux & de ses enfans, demeure assise auprès de leur corps ; la douleur la rend immobile, ses cheveux même ne sont plus agités par le Vent ; une pâleur mortelle paroît sur son visage ; ses yeux sont fixes & sans mouvement, sa langue collée dans la bouche, ses veines livides ; elle ne peut plus lever ni la tête ni les bras ; enfin elle ne donne aucun signe de vie ; elle n'est plus en effet qu'une Roche inanimée. Cependant elle pleure, & c'est la seule marque de sensibilité qu'elle donne. Un tourbillon de vent l'emporte dans sa patrie, sur le sommet d'une montagne, où elle continue de répandre des larmes, qu'on voit couler d'un morceau de marbre.

### *Explication de la cinquieme Fable.*

TOUS les Historiens anciens conviennent avec Diodore de Sicile, & Appollodore, que Niobé étoit fille de Tantale & sœur de Pélops ; car il ne faut pas confondre celle dont il s'agit dans cette Fable avec une autre Niobé qui étoit fille de

Phoronée, & qu'Homere dit avoir été la premiere mortelle qui ait été aimée de Jupiter. Pélops, ayant abandonné la Phrygie pour se retirer dans cette partie de la Gréce, qui a depuis porté son nom, emmena sa sœur avec lui. Comme il cherchoit à s'assurer sa nouvelle domination par quelque alliance, qui pût le soutenir contre les efforts de ses ennemis, il la donna en mariage à Amphion, Prince aussi puissant qu'il étoit éloquent, & qui venoit d'enfermer de murailles la Ville de Thébes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une Ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puisque Pausanias nous apprend que ce fut alors que Pélops en jetta les fondemens. Le même Pausanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la Maison de Pelops, & il dit positivement dans ses Béotiques, que ce Prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, & ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la Lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le sceau de la paix qui fut faite entre Amphion & Pélops. Ce dernier s'étoit brouillé avec le Roi de Thébes en recevant dans ses Etats Maïus, qu'Amphion & Zéthus en avoient chassé, ainsi que le rapporte Apollodore (*a*) ; quoi qu'il en soit, ce mariage fut d'abord fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, six garçons & six filles. Hérodote ne lui donne que deux garçons & trois filles. Diodore de Sicile quatorze, sept de chaque Sexe. Apollodore (*b*) sur l'autorité d'Hésiode, prétend qu'elle eut dix garçons & autant de filles. Cependant cet Auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms : Sipyle, Minitus, Isméne, Damasichthon;

(*a*) Lib. III. (*b*) *Ibidem.*

Agénor, Phédime & Tantale, & autant de filles, Ethodée, ou selon d'autres, Théra, Cléodoxe, Asyoche, Phthia, Pélopie, Astycratie, & Ogygie.

Fiere de sa fécondité, Niobé méprisoit Latone, qui pour se venger engagea Apollon & Diane à faire périr tous ses enfans, de la maniere que le raporte Ovide, après les autres Poëtes anciens, & comme on peut le voir dans Plutarque au Livre de la Superstition. Cet Episode ingénieusement inventé, renferme une Histoire aussi tragique que véritable. La Peste qui ravagea la Ville de Thébes, fit périr tous les Enfans de Niobé, & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuses à la chaleur immodérée du Soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fléches. Lorsque les femmes en mouroient, on attribuoit leur mort à Diane. Ce que j'avance ici sur le fond de cette Fable, est autorisé par l'Antiquité. Homere (*a*) dit que Laodamie, & la mere d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valérius Flaccus (*b*) rapporte les plaintes de Clyte, femme de Cysique sur la mort de sa mere, à qui la même Déesse avoit ôté la vie.

*. . . Triviæque potentis*
*Occidit arcana genitrix absumpta sagitta.*

Le Scoliaste de Pindare (*c*) remarque après Phérécyde, qu'Apollon envoya Diane sa sœur, pour faire mourir Coronis & plusieurs autres Femmes, pendant qu'il alloit lui-même ôter la vie à Ischis. Après cela il n'est pas étonnant de voir Pénélope, dans Homere, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver cette tradition, j'y joindrois l'autorité de Strabon (*d*) & d'Eustathe, qui disent la

(*a*) *Iliade.* II. Vers 20. (*b*) Lib. III. (*c*) Sur la troisieme Pythique. (*d*) Lib. XVI.

même chose ; & ce dernier remarque fort judicieusement que les Poëtes qui attribuoient à ces deux Divinités les morts subites, & celles que la peste causoit, mettoient toujours celles des hommes sur le compte d'Apollon, & celles des femmes sur celui de Diane (*a*). Homere s'est, à la vérité, écarté de cette regle, en disant que Diane avoit fait mourir Orion (*b*). Mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déesse, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même ; ce qui pourtant est si fort contre l'usage ordinaire, qu'il y a des Auteurs, au rapport d'Eustathe, qui croient que cet endroit d'Homere est supposé (*c*).

Rien n'étoit mieux imaginé que ce Systême, puisqu'on a raison d'attribuer les maladies contagieuses aux exhalaisons de la Terre, & à la chaleur immodérée du Soleil ; aussi Homere remarque ingénieusement que la peste survint dans le Camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eût lancé ses fléches, c'est-à-dire, dès que ses rayons trop chauds eurent corrompu l'air ; c'est ce qui a fait dire à Servius (*d*) : *Apolline offenso pestilentiam creari semper, illudque Homerum ostendere, cùm eum armatum inducit sagittis ; & indè Apollinem dici secundum aliquod* ἀπό πῶ ἀπολλυδαι. Car il est bon de remarquer en passant que les fleches étoient le Symbole d'Apollon irrité, comme la Lyre signifioit qu'il étoit appaisé, ainsi que l'observe le même Auteur, *Lyram quæ nobis cœlestis harmoniæ imaginem monstrat... Sagittas quibus infernus Deus & noxius judicatur.* Et dans un autre endroit il dit : *Cytharam tenens, mitis est*, aussi ne manquoit-on jamais, dans ces sortes de maladies épidémiques,

(*a*) Sur le second Livre de l'*Iliade*. (*b*) *Odiss.* V. vers 125. (*c*) Sur le cinquieme Liv. de l'*Odyss.* (*d*) Sur le troisieme Livre de l'*Enéide*.

d'implorer

d'implorer le ſecours de cette Divinité, & de lui offrir des Sacrifices, comme Horace & Pauſanias nous l'apprennent. On avoit même grand ſoin alors de mettre ſur les portes de ſa maiſon des branches de Laurier dans l'eſpérance que ce Dieu épargneroit des Lieux qui étoient ſous la protection d'une perſonne qu'il avoit chérie ; ce qu'on peut voir dans Diogene Laërce, & dans l'Auteur du grand Etymologicon.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un Cirque, où ces jeunes Princes s'exerçoient à manier des Chevaux ; mais Pauſanias (*a*) dit avec plus de vraiſemblance qu'ils moururent ſur le Mont Cithéron, où ils étoient allé chaſſer, & que les filles moururent à Thébes. Si on a ajouté à l'autorité d'Homere (*b*) que ces enfans infortunés demeurerent neuf jours ſans ſépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thébains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funébres, le dixieme jour, c'eſt que comme ils étoient morts de la Peſte, perſonne n'avoit oſé les enterrer, & tout le monde avoit paru inſenſible au malheur de la Reine. Figure vive des calmités qui accompagnent ce fléau, où chacun craignant une mort preſque aſſurée, ne ſonge qu'à ſa propre conſervation, & néglige les devoirs les plus eſſentiels ; cependant comme les Prêtres, après que la violence du mal fut un peu paſſée, ſe mirent en état de les enſévelir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Iſménus l'aîné de ces Princes ne pouvant ſupporter la douleur que lui cauſoit un mal ſi violent ſe jetta dans un Feuve de la Béotie, qu'on appelloit alors le pied de Cadmus, & qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune Prince.

(*a*) *In Bæot.* (*b*) *Iliad.* Liv. XXIV.

Niobé ne pouvant plus souffrir le séjour de Thébes après la mort de ses enfans & de son mari, qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Lydie, & finit ses jours près du Mont Sypile, sur lequel, selon le rapport de Pausanias (*a*), on voyoit une roche, qui regardée de loin, ressembloit à une femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne ressemblât à rien moins qu'à cela, comme l'assure le même Auteur qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette Princesse infortunée sur cette Montagne, & qu'elle avoit été changée en Rocher. Circonstance qui nous apprend, comme le dit Cicéron (*b*), que Niobé avoit gardé un profond silence dans son affliction, & qu'elle étoit devenue comme immobile & muette : ce qui est le caractere des grandes douleurs. Sophocle dans son Antigone, dit que cette Princesse ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la suite lui accorderent cette grace à sa priere. Le même Poëte dans son Electre, dit que Niobé verse des larmes sur un Tombeau de pierre.

Ovide a cru, sans doute, que l'Histoire seroit plus touchante, en disant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pausanias (*c*) rapporte que Mélibée ou Chloris & Amyclée deux de ses filles appaiserent Diane, qui leur conserva la vie : c'est-à-dire, qu'elles guérirent de la Peste. La premiere de ces deux Princesses épousa Neléus, pere de Nestor, ainsi que le rapporte Apollodore au Livre premier. Mais le même Pausanias proteste qu'il aime mieux se ranger au sentiment d'Homere, qui dit dans son Iliade, que tous les en-

(*a*) *In atticis.* (*b*) *Tuscul. Quæst.* Lib. III. (*c*) Dans ses *Attiques.*

fans de Niobé périrent par les mains d'Apollon & de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter aussi ce qui fit donner à Mélibée le surnom de Chloris, c'est que ne s'étant jamais remise de la frayeur que lui avoit causé la mort de ses freres & de ses sœurs, elle demeura toujours extrêmement pâle, ainsi que le raconte le même Pausanias, dans ses Corinthiaques.

L'Histoire, que je viens d'expliquer, arriva environ cent vingt ans avant la Guerre de Troye. Ce qu'il seroit aisé de prouver par la Généalogie de Nestor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus, Pere d'Œdipe, qui succéda à Amphion & à Zéthus au Royaume de Thébes, comme je le dirai, lorsque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle est la vérité de cet événement si célébre dans les anciens Poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide, qui le raconte si bien ; transportons-nous avec lui auprès de Thébes, pour voir ces jeunes Princes montés sur de superbes Chevaux faire leurs exercices. Apollon & Diane, prenant la défense de leur mere outragée, les percent impitoyablement à coups de fléches. Les sœurs de ces Princes infortunés, accourent sur les remparts au bruit de ce funeste accident, & tombent sous les coups invisibles de Diane. Enfin la mere arrive, qui, outrée de douleur & de désespoir, arrose de ses larmes les corps de ses enfans, & est enfin changée en Rocher. Et on avouera que si la Fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaisir à l'esprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

Un monument antique rapporté par le Pere Montfaucon, nous a conservé l'Histoire de cet événement, selon la tradition qu'Ovide a suivie. Les enfans de Niobé paroissent en effet s'être cre-

vés à une courſe de chevaux. Je joins à cette explication deux Epigrammes de l'Anthologie qui regardent cette Princeſſe.

## Sur la Statue de Niobé.

*Anthol.* Lib. IV.

Ἐκ ζωῆς με θεοὶ τεῦξαν λίθον, ἐκ δὲ λίθοιο
Ζωὴν Πραξιτέλης ἔμπαλιν εἰργάσατο.

## Sur Niobé changée en pierre.

*Anthol.* Lib. III.

Ὁ Τύμβος οὗτος ἔνδον οὐκ ἔχει νεκρὸν
Ὁ νεκρὸς οὗτος ἐκτὸς οὐκ ἔχει τάφον,
Ὁ Ἀλλ' αὐτὸς αὐτοῦ νεκρός ἐστι, καὶ τάφος.

*De vivante que j'étois, les Dieux me rendirent pierre : de pierre, Praxitele m'a rendue vivante.*

La ſeconde Epigramme n'eſt qu'un jeu de mots, dont le ſens eſt que ce ſépulcre ne renferme rien, & qu'il eſt lui-même le Mort & le Tombeau.



# FABLE VI.

## ARGUMENT.

*Latone fatiguée d'une longue marche, & encore plus du poids de ses deux enfans, qu'elle portoit entre ses bras, arriva près d'un Etang, où elle voulut se désaltérer. Quelques Paysans qui travailloient l'ayant repoussée, & ayant troublé l'eau pour l'empêcher de boire, la Déesse indignée les changea en Grenouilles.*

UN châtiment si terrible jetta la terreur dans l'esprit de tout le monde; les hommes & les femmes s'empresserent à l'envi, à honorer Latone, & l'on vit redoubler avec un nouveau zele les marques du culte qu'on avoit accoutumé de lui rendre. Comme il arrive qu'un événement qui vient de nous frapper, nous rappelle le souvenir de quelqu'autre histoire, qui y a du rapport, un Thébain raconta à ce sujet comment quelques Lyciens avoient éprouvé autrefois la vengeance de cette même Déesse. « L'aventure, dit-il, n'est pas célebre par » la qualité des Personnes à qui elle arriva;

» mais elle n'en est pas moins étonnante.
» J'ai vu le lieu & L'étang même que ce
» prodige a rendu fameux. Mon pere étant
» fort vieux & hors d'état de voyager,
» m'envoya autrefois dans ces quartiers-là
» pour y acheter des Bœufs, & me donna
» pour guide un homme du Pays. Comme
» nous en parcourions tous les pâturages, &
» que nous passions sur le bord d'un Lac,
» j'apperçus un Autel antique noirci de fu-
» mée & environné de roseaux. Mon guide
» s'arrêta, & saluant l'Autel, *soyez-moi*
» *propice*, dit-il, d'une voix basse & trem-
» blante. Après que j'eus aussi de mon côté
» fait la même priere, je demandai au Ly-
» cien, si cet Autel étoit consacré aux Naya-
» des, ou aux Faunes, ou à quelqu'autre
» Divinité du Pays.

» Ce n'est pas, me dit-il, aux Dieux de
» ces Montagnes que cette Autel est élevé;
» c'est à la Déesse que Junon bannit autre-
» fois de l'Univers entier, & à laquelle,
» l'Isle de Délos, qui flottoit pour lors, prêta
» un asyle: elle y accoucha sous un Oli-
» vier de deux Enfans, malgré toutes les
» persécutions de sa Rivale, qui, peu tou-
» chée de l'ètat où elle étoit, l'obligea en-
» core de sortir de cette Isle, & d'emporter
» avec elle ces deux enfans qu'elle venoit
» de mettre au monde. Un jour qu'il faisoit

» fort chaud après avoir long-temps mar-
» ché, elle arriva enfin dans la Lycie; Pays
» que la Chimere a rendu si célebre. Acca-
» blée de soif & de lassitude, le sein épuisé
» par ses deux enfans, elle apperçut dans le
» fond d'une Vallée, un Etang, dont l'eau
» paroissoit claire, & elle s'en approcha
» pour s'y désaltérer. Il y avoit dedans quel-
» ques Paysans, qui en arrachoient les ro-
» seaux & les autres herbes marécageuses.
» Elle s'étoit déja mise sur ses genoux pour
» boire plus à son aise, lorsque ces brutaux
» la repousserent: Pourquoi voulez-vous
» m'empêcher de boire, leur dit-elle, l'u-
» sage de l'eau est commun à tout le Mon-
» de, aussi-bien que celui de l'air & de la
» lumiere, que la Nature ne refuse à per-
» sonne. Cependant je veux bien vous prier
» de m'en donner la permission. Ce n'est
» point pour me baigner que je suis venue,
» c'est pour étancher ma soif: à peine puis-
» je parler, tant elle est ardente, mon go-
» sier est desséché: l'eau de votre étang sera
» pour moi plus délicieuse que le Nectar des
» Dieux, & si vous voulez bien m'en laisser
» boire, je vous devrai la vie. Si vous n'ê-
» tes pas touchés du sort d'une mere qui est
» dans un état si déplorable, soyez du moins
» sensibles au malheur de ces deux jeunes
» enfans, qui vous tendent les bras. Ils les

» tendoient en effet. Qui auroit pu n'être
» pas attendri à une priere si touchante ?

» Cependant ils s'obstinerent à la refuser ;
» ils ajouterent à ce refus quelques injures,
» & la menacerent même de la maltraiter, si
» elle ne s'éloignoit. Pour pousser encore
» plus loin leur insolente brutalité, ils trou-
» blerent l'eau avec les pieds & les mains,
» afin que la boue qu'ils firent sortir du
» fond, l'empêchât de boire. La colere dont
» la Déesse se sentit alors émue, lui fit ou-
» blier sa soif ; & sans songer davantage à
» fléchir ces brutaux, elle leur parla en Déesse.
» Hé bien, leur dit-elle, en levant les mains
» vers le ciel, vous demeurerez à jamais
» dans cet étang. L'effet suivit de près la me-
» nace. On vit d'abord ces Paysans s'enfon-
» cer dans la boue, quelquefois en sortir la
» tête, & nager sur la surface de l'eau ; quel-
» quefois ils venoient se reposer sur le bord
» & se replongoient quelques momens
» après. Comme ils continuoient toujours
» de criailler, & de dire des injures à la
» Déesse, leur voix s'enroua, leur gorge
» s'enfla, leur bouche s'élargit, & leurs
» épaules se joignirent, de sorte que le col
» disparut entiérement : leur dos devint
» d'une couleur verdâtre : le ventre seul, qui
» est extrêmement gros par rapport aux
„ autres parties de leur corps, conserva une

» espece de blancheur ; enfin ils furent » changés en Grenouilles ; & on les vit sauter » & barbotter dans la boue de cet Etang ».

## *Explication de la sixieme Fable.*

La Fable de ces Paysans Lyciens qui furent changés en Grenouilles ne présente aucun fait qui puisse nous intéresser, elle semble même n'être qu'une satyre des mœurs grossieres & rustiques des gens de la Campagne. Mais comme leur Métamorphose est attribuée à la vengeance de Latone, & qu'on voyoit près de l'étang où cette aventure étoit arrivée, un Autel consacré à cette Déesse, je dois rapporter ici en peu de mots, ce que l'Antiquité en avoit publié.

Jupiter, après avoir débauché Latone, voulut aussi se faire aimer d'Astérie, mais elle se déroba à ses poursuites, & suivant la maniere de parler de ce temps-là, elle fut changée en Caille. Comme elle vouloit traverser la mer, Jupiter la changea en pierre. Latone touchée du malheur de sa sœur, pria Jupiter de s'adoucir en sa faveur, & ce Dieu la fit sortir du fond des flots, & en forma une Isle, qui fut d'abord consacrée à Neptune & à Doris. Quelque temps après, lorsque Junon jalouse de Latone, la faisoit poursuivre par le Serpent Python, & que toute la Terre lui refusoit un asyle pour accoucher, sa sœur, qui étoit alors une Isle flottante, s'approcha du rivage & la reçut. Latone arrivée sous un arbre accoucha d'abord de Diane, qui l'aida ensuite à mettre au monde Apollon. Et voilà, pour le dire en passant, la raison pour laquelle Diane quoique Vierge, est invoquée par les femmes en travail d'enfant. Dès que Diane & Apollon furent nés, ils fixerent l'Isle en l'attachant à celles de Mycone & de Gyare.

Ce qu'il y a de vrai dans cette Fable, c'est que l'Isle Ortygie, * qui avoit pris ce nom des Cailles qui s'y arrêtoient en passant la Mer, & qui fut nommée Délos, c'est-à-dire manifeste, parce qu'après avoir été long-temps cachée sous les flots, elle parut enfin, & étoit fort sujette aux tremblemens de Terre, ce qui fit publier qu'elle étoit flottante sur la Mer. L'Oracle d'Apollon ayant défendu qu'on y enterrât les morts, & ayant ordonné qu'on y offrît des sacrifices pour la purifier, elle devint plus calme & moins agitée par les tremblemens. Voilà le fondement de toutes les Fables qu'on en a publiées. Virgile, dans le troisieme de l'Enéide (*a*) parle ainsi de cette Isle.

*Sacra mari colitur medio gratissima tellus*
*Nereidum matri, & Neptuno Ægeo :*
*Quam pius Arcitenens, oras & littora circum*
*Errantem, Mycone celsa Gyaroque revinxit.*

Si l'on vouloit s'instruire plus à fond de ce qui regarde l'Isle de Délos & l'Oracle qui y étoit établi, il faudroit lire Meursius qui a très-bien traité ce sujet (*b*).

Pour revenir maintenant à la Fable qui fait le sujet de cette explication, elle est sans doute fondée, sur ce que l'Antiquité ayant feint que Junon avoit encore poursuivi sa rivale, elle avoit été obligée de fuir avec ses deux enfans, & que s'étant trouvée offensée de la brutalité de quelques Paysans, qui lui avoient refusé à boire, elle les avoit contraints à se cacher dans leurs marais, ce qui avoit donné lieu à leurs Métamorphoses.

* Ὄρτυξ, *veut dire une Caille.*
(*a*) *Verf.* 73. (*b*) *Meursii Delos.*

# FABLES VII. ET VIII.

## ARGUMENT.

*Mærſyas ayant fait un défi à Appollon, ce Dieu, après l'avoir vaincu, l'écorcha vif. Les larmes qui furent répandues à ſa mort formerent le fleuve qui porte ſon nom.*

LORSQUE le Lycien dont je viens de parler, eut raconté cette hiſtoire, il y eut une perſonne de la compagnie, qui ſe reſſouvint de l'aventure de Marſyas, qui avoit été vaincu par Appollon, dans le défi qu'il lui avoit fait de jouer mieux de la flûte que lui. Le fils de Latone en tira une vengeance éclatante. Dans le temps qu'on l'écorchoit tout vif, l'infortuné Marſyas s'écrioit: « Hélas! pourquoi me déchirez-vous de la » ſorte? Je me repens de ma témérité. Ah! » faut-il que cette malheureuſe Flûte me » coûte ſi cher »? Tandis qu'il faiſoit retentir l'air de ſes triſtes plaintes, on l'écorchoit depuis les pieds juſqu'à la tête. Déjà ſon corps n'étoit plus qu'une playe, le ſang en ruiſſeloit de tous côtés; on voyoit tous ſes nerfs, ſes veines, ſes inteſtins, & l'on auroit

pu aisément compter jusqu'aux moindres fibres de son corps. Les Faunes & les Satyres des Forêts voisines, & Olympe (*a*), qui étoit alors dejà célebre ; les Nymphes, les Bergers de la Campagne ; tous verserent des pleurs à cette mort. La Terre reçut toutes les larmes dans son sein, & l'on en vit sortir ce Fleuve rapide, qui porte encore le nom de Marsyas. C'est de toute la Phrygie le Fleuve dont les eaux sont les plus claires.

Le récit de ces anciennes histoires rappella le souvenir de ce qui venoit d'arriver. On plaignit le malheur d'Amphion & de ses enfans ; mais l'orgueil de Niobé ne causa que de l'indignation. Il n'y eut que Pélops son frere, à qui cette mort fit verser des larmes. Dans l'excès de sa douleur, il déchira ses habits & laissa voir son épaule d'ivoire. Il ne l'avoit pas apportée en naissant ; mais son pere l'ayant égorgé pour le faire servir dans un banquet qu'il donnoit aux Dieux, ils avoient ramassé soigneusement tous les membres pour les joindre, & comme ils n'avoient point retrouvé l'épaule gauche, ils lui en avoient remis à la place une d'ivoire (*b*).

(*a*) Cet Olympe étoit Disciple de Marsyas.

(*b*) Les Poëtes disent que c'étoit Cérès qui avoit mangé cette épaule, avant qu'on eût reconnu la nature du mets qu'on avoit servi.

## *Explication des Fables VII. & VIII.*

MARSIAS étoit fils de ce Hyagnis (*a*) qui fut l'inventeur d'une sorte de Flûte & du mode Phrygien, & dont il est fait mention dans la dixieme Epoque des Marbres de Paros. Alexandre, Auteur ancien d'une histoire de Phrygie, parle aussi du même Hyagnis. Mais celui qui nous donne le plus de lumiere sur ce sujet est Apulée: Voici ce qu'il en dit: *Hyagnis fuit, ut fando accepimus, Marsiæ Tibicinis pater & Magister, rudibus adhuc musicæ sæculis, solus ante alios cantus canere, nondum quidem tam flexanimo soco, nec tam pluriformi modo, nec tam multiforatili tibiâ. Quippe adhuc ars ista repertu novo commodum oriebatur... prorsus igitur ante Hyagnim nihil aliud plerique callebant quàm Virgilianus Opilio seu Subsequa,*

*Stridenti miserum stipula disperdere carmen, &c.*

Ce passage que j'ai abrégé nous apprend, 1. que Hyagnis fut l'inventeur d'une sorte de Flûte, assez grossiere à la vérité, mais beaucoup plus parfaite que ces Roseaux dont on se servoit avant lui. 2. Qu'il fut le pere & le Maître de Marsyas, qu'Ovide dit avoir été vaincu par Apollon, qui l'écorcha vif. Cette Fable, si nous en croyons Tite-Live & Quinte-Curce, n'est qu'une Allégorie, & c'est le Fleuve Marsyas qui y a donné lieu. Comme il tombe d'un lieu fort élevé, il fait aux environs de Celene, Ville de Phrygie, un bruit fort désagréable, mais son cours venant ensuite à être si uni, qu'on ne l'entend presque pas couler, on a

(*a*) *Hygin dit qu'il étoit fils d'Oeagrius, & Apollodore Liv. 1. le fait fils d'Olympus.*

publié que la vengeance d'Apollon l'avoit rendu docile.

Mais il y a beaucoup plus d'apparence que le fonds de l'hiſtoire eſt véritable. Hyagnis ſon pere, qui fait le ſujet d'une des Epoques des Marbres de Paros, eſt fort connu ainſi que ſon fils, qui avoit appris de lui l'art de jouer de la Flûte. Fier de cet avantage, dans un temps où les Arts étoient encore fort groſſiers, Marſyas fit quelque défi, peut-être à un Prêtre d'Apollon, où à quelque Prince qui portoit le nom de ce Dieu, & il fut puni de la maniere que le raconte Ovide. Hérodote ſemble en convenir, lorſqu'il dit qu'on voyoit encore de ſon temps dans la Ville de Celéne, la peau de ce malheureux. Strabon, Pauſanias & Aullu-Gelle croient auſſi que cette aventure eſt véritable. Suidas ajoute que Marſyas ſe voyant vaincu ſe précipita dans le Fleuve qui coule près de Céléne, qui depuis a porté ſon nom. Strabon prétend que Marſyas avoit volé à Minerve cette Flûte qui lui fut ſi malheureuſe, & qu'il avoit par-là encouru l'indignation de cette Déeſſe. Le fait eſt fondé ſur ce qu'on voyoit une Statue de Minerve qui tenoit un fouet à la main pour punir Marſyas, ainſi que le rapporte Pauſanias. Cette Déeſſe, au rapport d'Apollodore (*a*), ayant vu, en ſe regardant dans les eaux du Fleuve Méandre, que lorſqu'elle jouoit de la Flûte, ſes joues s'enfloient d'une maniere ridicule, & ayant jugé par-là que les Dieux avoient eu raiſon de ſe mocquer d'elle, la jetta de dépit, & Marſyas l'ayant trouvée quelque temps après, apprit ſi bien à en jouer, qu'il défia Apollon, comme nous venons de le raconter. Le Pere Montfaucon (*b*) a ramaſſé après Béger & Maffei pluſieurs Antiques, où l'on voit Marſyas écorché, & Apollon auprès de lui. Finiſſons en remarquant qu'il y a une faute dans

(*a*) Lib. I. (*b*) *Ant. Expl. Tom. I.*

Hygin. Fable 165, lorsqu'il dit que Marsyas étoit Fils d'Oeagrius, & qu'il faut y lire Hyagnis. Le temps où a vécu Hyagnis est remarqué dans les Marbres, & les Commentateurs le fixent à l'an 1534 avant JESUS-CHRIST.

# FABLE IX.

## ARGUMENT.

*Progné ayant épousé Térée Roi de Thrace, le pria d'aller à Athénes pour lui amener sa sœur Philomele. Térée, étant devenu amoureux de cette jeune Princesse, lui fit violence, & après lui avoir coupé la langue, la laissa enfermée dans un vieux Château, qui étoit au milieu des Bois. Philomele trouva le moyen de faire savoir sa disgrace à sa Sœur, par un canevas sur lequel elle avoit tracé l'Histoire de ses malheurs & qu'elle lui envoya par un de ses gardes.*

Tous les Princes voisins prirent part à l'affliction de Pélops, & toutes les Villes de la Gréce engagerent leurs Rois à aller eux-mêmes en personne le visiter. Argos, Sparte, Mycene & Calydon qui ne s'étoit pas encore attiré l'indignation de Diane; Orchomene, Corinthe célébre par le Métal précieux qui porte son nom; l'in-

domptable Messene, Cléone, Pylos, Tréfene; en un mot, toutes les Villes qui sont au de-là & en de-çà de l'Isthme de Corinthe, lui envoyerent des Députés : & ce qu'on aura de la peine à croire, la seule ville d'Athenes se dispensa de ce devoir; mais la Guerre, à laquelle elle étoit alors occupée, lui servoit d'excuse. Une Flotte de Barbares qui la tenoit bloquée, jettoit par-tout la terreur & l'épouvante. Térée Roi de Thrace, qui étoit venu à son secours, chassa les Ennemis & acquit beaucoup de gloire par la Victoire qu'il remporta sur eux. Pandion, Roi d'Athenes, ébloui de l'éclat de la puissance de ce Prince, de ses richesses, & de la noblesse de son extraction qu'il rapportoit au Dieu Mars, lui fit épouser sa Fille Progné. Junon, ni le Dieu Hymenée n'assisterent point à ce Mariage, & les Graces ne présiderent point au Lit Nuptial; les Furies seules l'éclairerent avec leurs Torches funébres, seules, elles prirent soin de le préparer. Un Hibou vint se placer sur la chambre où les deux Epoux devoient coucher, & leur Hymen s'accomplit sous les funestes augures de cet Oiseau, qui se trouva encore à la naissance de leur premier Enfant. Cependant on fit dans toute la Thrace des réjouissances publiques, à l'occasion de ce Mariage; on en rendit graces aux Dieux; on établit

blit même que le jour du mariage de Térée & de Progné, & celui auquel Itys leur Fils étoit venu au monde, fussent à l'avenir des jours de Fête : tant les Hommes connoissent peu leur véritable avantage. Il y avoit déjà cinq ans que le Mariage étoit accompli, lorsque Progné tint ce Discours à son Epoux.

« Prince, *lui dit-elle*, s'il est vrai que j'ai » su vous plaire, ne me refusez pas la per- » mission que je vous demande d'aller voir » ma Sœur, ou du moins souffrez qu'elle » vienne à votre Cour. Si vous voulez bien » aller vous-même la chercher, vous pour- » rez assurer mon Pere qu'elle ne sera pas » long-temps absente, vous ne sauriez me » faire un plus grand plaisir que de me pro- » curer la satisfaction d'embrasser un Sœur » qui m'est si chere. » Térée ordonne à l'instant qu'on prépare des Vaisseaux, il s'embarque & arrive heureusement au Port de Pirée. Après avoir salué son Beau-pere, il lui expose le sujet de son Voyage; lui dit que la Reine son Epouse avoit une grande envie de voir sa Sœur, & lui promit de la ramener dans peu de temps. Pendant cet entretien, Philomele entra dans la Salle: elle portoit un habit somptueux, mais sa beauté effaçoit l'éclat de toute sa parure. A sa démarche & à l'air de Majesté qui brilloit dans toute sa personne, on l'auroit prise pour une

Nayade ou pour une Dryade. Quand ces Divinités champêtres feroient auffi magnifiquement habillées qu'elle l'étoit, elles ne feroient pas plus belles *. Comme on voit les Moiffons dans le temps de leur maturité, & l'Herbe féche s'embrafer, lorfqu'on y met le feu ; Térée à la vûe de Philomele fentit naître dans fon cœur une violente flamme. Cette Princeffe étoit à la vérité affez belle pour infpirer une forte paffion, mais le tempérament du Roi, & le penchant qu'ont tous les Thraces à l'Amour, en redoublerent fi fort la violence, qu'il ne mit plus dès ce moment de bornes à fes défirs. Il fongea d'abord aux moyens de tromper la vigilance des femmes de la Princeffe, & de corrompre la fidélité de fa Nourrice. Réfolu, pour rendre Philomele fenfible, de facrifier toutes les richeffes de fon Royaume, il forma le deffein de la tenter ellemême par des préfens magnifiques ; & fi tout cela ne réuffiffoit point, de l'enlever &

* Les Manufcrits, & les Imprimés varient beaucoup fur ces vers : *M. Burman* l'a laiffé ainfi dans le texte : *Si modo des illi cultus, fimilefque paratus* : & alors il faudroit le traduire en difant, « Philomele auroit égalé la beauté » des Nayades & des Dryades, fi elle avoit eu leur pa- » rure ». Mais comme le Poëte la fait paroître avec des habits fomptueux, j'ai préféré la maniere dont les autres Savans lifent ce vers. *Si modo des illis*, &c. Le fens m'en paroît plus beau. Les Nayades & les Dryades ne feroient pas plus belles, quand même elles feroient auffi bien parées. La louange eft plus fine & plus délicate.

de conserver sa conquête par la force des armes. Pour satisfaire sa passion, il n'est point d'attentat qu'il ne soit prêt de commettre. Il n'est plus le maître de ses transports, il laisse appercevoir l'amour qui le dévore: tous les retardemens qu'on apporte au Voyage l'impatientent; il presse le départ de la Princesse, & il couvre son impatience sous le spécieux prétexte du plaisir que doit avoir Progné en la voyant. L'Amour le rendoit éloquent, & quand il paroissoit plus pressant qu'il n'auroit dû l'être, il se justifioit en disant qu'il suivoit les intentions de la Reine. Quelquefois même il répandoit des larmes, comme si effectivement elles eussent coulé par l'ordre de son Epouse. Grands Dieux! que les Hommes sont aveugles! Térée médite un crime affreux, & il est regardé comme un Homme qui n'agit que par des principes de devoir envers son Epouse. Il en reçoit des éloges. Philomele elle-même paroît souhaiter ce funeste départ: elle se jette au cou de son Pere, pour le prier de permettre ce Voyage: elle l'en conjure par sa propre vie, & c'étoit contre cette même vie qu'elle prioit. Les innocentes caresses qu'elle fait à son Pere, les baisers qu'elle lui donne, tout allume la passion de Térée & sert à l'entretenir. Lorsqu'il la voit embrasser Pandion, il voudroit

être ce Pere heureux. Cependant sa passion n'en seroit que plus criminelle.

Enfin le Roi céde à l'empressement que ses deux Filles ont de se voir, & Philomele au comble de sa joie, lui en rend graces, & regarde comme un bonheur pour elle & pour sa Sœur, ce qui devoit être funeste à l'une & à l'autre. Le soleil approchoit de la fin de sa carriere, lorsqu'on servit un Festin où l'abondance & le choix des mets le disputoient à la délicatesse des vins qu'on servit dans des vases d'or, & le repas fini on se retira pour aller jouir des douceurs du repos. Le Roi de Thrace quoiqu'éloigné de la Princesse, ressent toute la violence de sa passion. Philomele est toujours présente à son esprit; ses yeux, ses mains, & tous ses agrémens l'occupent sans cesse. Son imagination qui lui représente encore mille beautés qu'il n'a pas vues, sert encore à allumer le feu qui le dévore; dans le trouble où il est, ses yeux se refusent aux charmes du sommeil. Le lendemain dès que le jour parut, Pandion embrassant son Gendre, lui dit les yeux baignés de larmes: « Puisque » mes deux Filles ont tant souhaité ce voya- » ge, que vous paroissez le souhaiter aussi, » Térée, & qu'il n'a pour objet que l'inno- » cente amitié de deux Sœurs, je veux bien » vous confier Philomele: au nom des

» Dieux traitez la comme votre Fille ; ayez
» pour elle la tendresse d'un Pere ; je vous en
» conjure par notre alliance, & par l'amitié
» qui est entre nous ; renvoyez-la moi au
» plutôt : hélas ! quelque prompt que soit
» son retour, il ne le sera jamais au gré de
» mes désirs. Et vous, ma fille, dès que vous
» aurez demeuré quelques jours avec votre
» Sœur, ne manquez pas de revenir : Vous
» devez cette marque de tendresse à un Pere
» qui vous chérit : c'est bien assez pour moi
» d'être privé de votre Sœur ».

Pendant ce discours, Pandion embrassoit sa Fille & mouilloit son visage de ses larmes. Ayant ensuite demandé à Térée & à Philomele, leur main pour gage de l'assurance qu'ils lui devoient donner, il les laissa partir, en les priant de saluer de sa part Progné & son Petit-Fils. Enfin par un secret pressentiment que ce voyage lui seroit funeste, il ne peut leur dire le dernier adieu qu'avec beaucoup de soupirs & de sanglots. Dès que Philomele fut partie, & que le Vaisseau fut éloigné du Port : me voilà enfin victorieux, s'écria Térée ; l'objet de ma tendresse est en ma puissance. Le Barbare se voyant ainsi au comble de ses désirs, ne met plus de bornes à sa joie, & ne différe son bonheur qu'avec peine. Semblable à l'Oiseau de Jupiter, qui dévore de ses regards le timide Lievre qu'il

a enlevé & porté dans son nid, Térée tient sans cesse ses yeux attachés sur Philomele.

Lorsqu'on fut arrivé sur les côtes de Thrace, & qu'on fut débarqué, Terée conduisit la Princesse dans un vieux Château qui étoit au milieu des Bois. Ce fut-là où l'infortunée Philomele pâle & tremblante demandant les larmes aux yeux où étoit sa Sœur, & craignant tout dans un lieu si sauvage, fut enfermée par le Tyran, qui lui découvrit alors son exécrable dessein, & comme elle étoit seule & sans secours il lui fit violence. En vain elle implora l'assistance de son Pere & de sa Sœur; en vain elle appella les Dieux à son aide. Après un si cruel affront, elle demeure interdite, tremblante, immobile, ainsi que la timide Brebis, qui ayant été blessée par un Loup, quoiqu'elle se voie hors de sa gueule, ne croit pas encore être en sûreté; ou telle que la foible Colombe, qui voyant ses plumes teintes de son sang, redoute encore les griffes de l'Oiseau qui l'a laissée échapper. Après qu'elle se fut un peu remise de sa frayeur, elle se laissa aller à tous les transports du plus affreux désespoir: elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein & laissa couler un torrent de larmes. « Barbare, » *s'écria-t-elle*, en levant les mains au Ciel, » que viens-tu de faire? Quel exécrable cri- » me as-tu commis, cruel? Quoi, ni les lar-

» mes de mon Pere, ni ses prieres, ni l'intérêt de ma Sœur, ni les respectables droits du Mariage, ni l'innocence d'une Fille qui t'étoit confiée, rien n'a pu te toucher, t'émouvoir? Tu as violé, inhumain, tout ce qu'il y a de plus sacré dans le Monde. Malheureuse que je suis, me voilà donc la Rivale de l'infortunée Progné, & toi, tu te trouves le Mari des deux Sœurs. Hélas! je n'avois pas mérité un traitement si cruel. Pourquoi laisses-tu ton crime imparfait, perfide, que ne m'ôtes-tu cette vie, que tu viens de me rendre insupportable; ou plutôt que ne me l'as-tu arrachée, avant que de commettre ce crime détestable, du moins j'aurois eu la consolation de descendre innocente dans les Enfers.

» Ah! si les Dieux ont vu une action si noire, s'il est encore des Dieux; si tout n'est pas anéanti avec mon honneur, ne crois pas échapper à leur vengeance ni à la mienne. J'irai moi-même publier ton crime, si je me vois jamais en liberté, la pudeur ne m'empêchera pas de le divulguer; toute la terre l'apprendra par ma bouche, & si je demeure enfermée au milieu de ce Bois, je ferai retentir les Arbres & les Rochers de mes cris & de mes plaintes. Du moins le Ciel & les Dieux, s'il en est quelqu'un qui l'habite, m'entendront &

» me vengeront ». Ces reproches allumerent la colere du Tyran, le lâche appréhenda les effets des menaces de Philomele, & de la crainte il passa bientôt à la fureur. Emporté par ces deux passions, il tira son Epée, & ayant pris cette infortunée Princesse par les cheveux, il lui lia les bras.

A la vue de cette Epée, Philomele conçut l'espérance de voir bientôt terminer sa vie & ses malheurs, & elle lui tendit la gorge; mais dans le temps qu'elle appelloit son Pere à son secours, & qu'elle s'efforçoit de crier, il lui tira avec des tenailles la langue de la bouche, & la lui coupa avec son épée jusqu'à la racine. Sa langue en tombant à terre sembloit encore murmurer & se plaindre; & comme la queue d'une couleuvre qui a été séparée du reste du corps, elle palpitoit & faisoit divers mouvemens, comme si elle eût cherché à se rejoindre. On assure, mais oseroit-on le croire? qu'après une action si barbare, le brutal assouvit encore plusieurs fois sa passion.

Après tant de forfaits, il eut encore l'assurance de se présenter devant son épouse. Sitôt qu'elle l'apperçut, elle lui demanda des nouvelles de sa Sœur; le scélerat poussant de feints soupirs, lui dit qu'elle étoit morte, & les larmes qu'il eût l'art de répandre, appuyerent son imposture. Progné quittant alors

les

les habits magnifiques, dont elle étoit parée, se vêtit de deuil, dressa un vain monument, & rendit à sa sœur, quoiqu'encore en vie, tous les devoirs qu'on rend aux morts. Elle la pleura; mais hélas! ses larmes devoient couler pour un sujet plus terrible que la mort. Un an s'étoit passé sans que Philomele eût trouvé le moyen d'informer sa Sœur du malheur qui lui étoit arrivé. Il lui étoit impossible de se dérober à la vigilance de ses Gardes; les murailles de sa prison étoient trop hautes pour pouvoir espérer d'en sortir: elle n'avoit plus de langue pour s'exprimer; mais la douleur est ingénieuse; elle fournit des expédiens aux malheureux. Philomele traça sur un canevas l'histoire de ses malheurs, & par le mélange de fils rouges avec des blancs, elle fit comprendre à Progné l'attentat de Térée, & l'état où il l'avoit réduite. Dès que l'ouvrage fut achevé, elle le donna à un de ses Gardes, lui faisant entendre par signes, qu'il le falloit rendre à la Reine. Celui-ci, sans pénétrer le dessein de Philomele, alla le porter à Progné, qui en le considérant y apprit la déplorable Histoire de sa sœur. Cette triste découverte la jetta dans la plus grande consternation, c'est l'effet des grandes douleurs. Interdite & muette, elle ne peut trouver de termes pour exprimer son désespoir. Au-lieu de s'amuser

à répandre d'inutiles larmes, elle n'est occupée que de sa vengeance, & tout lui paroît permis pour punir le Tyran.

### *Explication de la neuvieme Fable.*

LES Auteurs les plus graves, Strabon, Pausanias, & plusieurs autres conviennent que cet événement est historique, & il n'y a rien à retrancher à la narration d'Ovide, que les ornemens de la Poésie : la funeste passion qui l'a causé, donne souvent des Scenes aussi tragiques que celle-là. Pandion, second du nom, Roi d'Athenes, avoit deux Filles extrêmement belles ; il donna Progné l'aînée à Térée, Roi de Thrace, espérant d'en tirer quelque secours dans la guerre qu'il avoit contre les Thébains ; mais la brutalité de son Gendre lui causa dans la suite tant de chagrin qu'il en mourut. En effet quelques années après son Mariage, Térée, à la sollicitation de sa Femme, retourna à Athenes pour prier son Beau-Pere de permettre à Philomele, son autre Fille, de venir demeurer quelque temps avec sa Sœur qui mouroit d'envie de la voir. Pandion lui ayant permis de l'emmener, ce brutal l'enferma dans un vieux Palais, qui étoit au milieu des bois, lui fit violence, & lui coupa la langue pour la mettre hors d'état d'apprendre à sa Sœur le malheur qui lui étoit arrivé. L'affliction est ingénieuse : Philomele trouva le moyen d'écrire sur la toile avec une aiguille de tapisserie, & apprit ainsi à sa Sœur l'état où elle étoit.

# FABLE X.

## ARGUMENT.

*Progné délivre Philomele de ſa priſon & la conduit à la cour de Térée. Pendant qu'elle rouloit ſes projets de vengeance, ſon fils Itys étant arrivé dans l'appartement où elle étoit, elle lui coupa la gorge, & le fit ſervir dans le feſtin qu'elle donna à ſon mari : obligée de s'enfuir, elle fut changée en Hirondelle, Philomele en Roſſignol, & Térée en Huppe.*

C'ETOIT alors le temps de l'année où les Femmes de Thrace célébroient à l'honneur de Bacchus ces Fêtes, qui ſe renouvellent tous les trois ans. La nuit qui étoit conſacrée à ces myſteres, étant arrivée, dans le temps que le Mont Rhodope retentiſſoit du bruit des Tambours & des Inſtrumens d'airain, la Reine ſortit du Palais avec tous les ornemens des autres Bacchantes : couronnée de Pampres, le Thyrſe à la main, elle portoit ſur l'épaule gauche une peau de Panthère. Suivie d'une grande troupe de Dames, elle couroit au milieu des Forêts, comme ſi elle eût été agitée de la

fureur qu'inſpirent les Fêtes de Bacchus, quoiqu'en effet elle ne fût tranſportée que par l'excès de ſa douleur. Enfin étant arrivée près du Château, où Philomele étoit enfermée, elle remplit l'air de ſes cris, & après avoir fait retentir de tous côtés le nom myſtérieux d'*Evoé*, elle en briſa les portes, retira ſa Sœur de ce funeſte lieu; & après l'avoir vêtue comme une Bacchante, & lui avoir caché une partie du viſage avec des feuilles de Lierre, elle la conduiſit encore toute interdite au Palais de ſon Mari.

Philomele ſur le point d'entrer dans un lieu, où étoit ſon plus cruel ennemi, pâlit & ſe ſent ſaiſie d'une ſecrete horreur. Cependant ſa Sœur la conduit dans un Appartement, lui fait quitter ſes habits de Bacchante, lui ôte la Couronne qui lui cachoit le viſage, & l'embraſſe avec toutes les marques de la plus tendre amitié. Triſte & tremblante, l'infortunée fille de Pandion n'oſe regarder ſa Sœur, que l'inceſte de Térée lui fait regarder comme ſa rivale. Les yeux colés ſur la terre, elle veut prendre les Dieux à témoins de la violence qu'on lui a faite, & ſes mains qu'elle leve vers le Ciel, deviennent, au défaut de la langue, les interprêtes de ſon innocence. Progné voyant que ſa Sœur verſoit un torrent de larmes, n'eſt plus maîtreſſe de ſa colere,

& de ses emportemens. « Il n'est point temps » de pleurer, *dit-elle*, il faut songer à » nous venger : le fer, & s'il est encore quel» que chose de plus terrible, c'est ce que » nous devons employer : non, ma chere » Sœur, il n'est point de forfait qui ne soit » permis pour punir ce Tyran. Ou le feu » que je mettrai au Palais, brûlera le perfide » Térée; ou je lui arracherai la langue, les » yeux, enfin tout ce qui a servi à son crime; » ou je le percerai de mille coups, pour » contraindre son ame criminelle à sortir » de son lâche corps. Je ne sais encore à » quoi ma fureur me déterminera ; mais je » suis prête à tout entreprendre ».

Pendant que Progné parloit ainsi à sa Sœur, elle apperçut son fils Itys qui venoit à elle. Cette vue la détermina tout d'un coup. « Malheureux, *lui dit-elle*, en le re» gardant avec des yeux pleins de fureur, » que tu ressembles à ton Pere » ! Après ce peu de paroles la colere lui ferma la bouche, & la rage & le désespoir lui inspirerent le crime le plus horrible. Cependant le jeune Prince approche de sa mere, & après l'avoir saluée, se jette à son cou, la baise & lui fait mille caresses. Progné en est touchée, sa colere se rallentit, & elle ne peut s'empêcher de répandre quelques larmes. Mais s'appercevant qu'elle s'attendrissoit, elle détourna

les yeux de dessus son Fils, & se mit à regarder sa Sœur: puis les considérant l'un après l'autre. « Hélas! *dit-elle*, pourquoi » faut-il que cet enfant me caresse d'une » maniere si touchante, & que ma Sœur » soit privée pour jamais de l'usage de la » parole? Pourquoi, tandis que mon Fils » m'appelle sa mere, Philomele ne peut-» elle m'appeller sa Sœur? Mais tu t'atten-» dris, Fille de Pandion, vois quel est ton » Epoux; tu ne saurois l'aimer sans te ren-» dre criminelle ». A ces mots, semblable à une Tigresse, qui, pour dévorer un jeune Fan l'entraîne dans le fond d'un bois, Progné prend son Fils & l'emporte dans le lieu le plus retiré du Palais. Là, cette Mere barbare, sans être touchée des caresses de cet Enfant, qui, comme s'il eût prévu le danger où il étoit, lui tendoit les bras, & l'appelloit souvent sa Mere, sa chere Mere, elle lui enfonça un Poignard dans le sein, sans avoir même détourné les yeux d'un spectacle si horrible. Quoique ce seul coup suffît pour ôter la vie à ce jeune Prince, cependant Philomele lui coupa la gorge & le déchira en mille pieces, que ces deux Furies ramasserent, en firent bouillir une partie, & rôtir l'autre.

Progné fit avertir ensuite Térée que le Festin étoit prêt, & feignant que c'étoit la

coutume dans son pays, que pendant les Fêtes de Bacchus, le Mari mangeât seul avec sa Femme, elle commanda à tout le monde de se retirer. Le Roi s'étant mis à table avec elle, porta les mains sur le détestable mets qu'on lui avoit préparé, se nourrissant ainsi de son propre sang & de sa propre substance. Un moment après ayant ordonné qu'on lui fît venir son Fils, la cruelle Progné charmée d'avoir cette occasion de lui apprendre elle-même le crime qu'elle venoit de commette : « Tu » as avec toi, *lui dit-elle*, avec une joie » qu'elle ne pouvoit plus dissimuler, tu as » celui que tu demandes ». Térée tourne la tête pour voir où étoit le jeune Prince, & dans le temps qu'il l'appelle, Philomele encore toute sanglante, & les cheveux épars, entre dans la Salle & lui jette la tête de cet Enfant. Jamais elle ne souhaita tant de pouvoir parler que dans cette occasion, pour être en état de marquer au Tyran toute la satisfaction qu'elle avoit de s'être si bien vengée. A la vue d'un spectacle si horrible, Térée fait un grand cri, renverse la Table, & appelle à son secours toutes les Furies de l'Enfer. Il voudroit pouvoir s'ouvrir l'estomac pour rejetter le détestable mets qu'il venoit de manger ; il verse un torrent de larmes, & dans l'excès de sa douleur,

il répete plusieurs fois qu'il est devenu le triste tombeau de son Fils. Un moment après il met l'épée à la main, & cherche Philomele & Progné, mais elles s'étoient déja éloignées, & elles fuyoient avec tant de légéreté, qu'on auroit dit qu'elles avoient des aîles. Elles en avoient en effet. Philomele changée en Rossignol, s'envola dans les Bois, & Progné devenue Hirondelle, s'arrêta sur le toit du Palais. Leurs plumes teintes d'une couleur qui ressemble à du sang, conservent encore les marques de leur cruauté. Térée dans l'excès de la plus vive douleur, & souhaitant avec passion de pouvoir se venger, fut aussi changé en Oiseau. Sa tête parut avec une crête, qui avoit la forme d'un Casque, & sa bouche devint un bec semblable à une Javeline. Cet Oiseau ainsi armé se nomme la Huppe. La nouvelle de cette déplorable aventure, étant arrivée peu de temps après à Athenes, Pandion en fut si affligé qu'il en mourut de regret, avant qu'il eût atteint une grande vieillesse.

*Explication de la dixieme Fable.*

PROGNÉ ayant appris l'état de sa Sœur se mit en devoir de venger l'honneur de Philomele, & la Fête des Bacchanales lui en fournit bientôt l'occasion. Dans le temps qu'on la célébroit, la Reine sortit une nuit avec une troupe de Bacchantes, alla

tirer Philomele de sa prison, l'emmena au Palais, tua en sa présence le jeune Itys son Fils, le mit en pieces, & l'ayant fait cuire, le fit servir dans le Festin qu'elle donnoit à son Mari. Philomele paroissant à la fin du repas, jetta sur la Table la tête de cet Enfant. Le Roi outré de rage & de fureur, mit l'épée à la main pour tuer sa Femme & sa Belle-Sœur; mais ces deux Princesses étant montées sur un Vaisseau, qu'elles avoient fait préparer à ce dessein, arriverent à Athenes, avant qu'il eût pu les atteindre.

Comme il étoit ordinaire dans ces anciens temps de mêler du surnaturel dans toutes les aventures des personnes un peu distinguées, & qu'il suffisoit que quelqu'un eût échappé à quelque danger, pour dire que les Dieux lui avoient donné des aîles; on publia que Progné avoit été changée en Hirondelle, Philomele en Rossignol, Itys en Faisan ou en Chardonneret, & Térée en Huppe. Les Mythologues trouvent des raisons convenables à ces Métamorphoses; on a voulu, disent-ils, par ces changemens symboliques, peindre le caractere de ces différentes personnes. Comme la Huppe est un Oiseau qui aime le fumier & l'ordure, on a voulu nous marquer par-là les mœurs impures de Térée; & comme le vol de cet Oiseau est fort lent, on fait voir en même temps qu'il ne put point attrapper les deux Princesses; son Vaisseau étant moins bon voilier que le leur. Le Rossignol qui se cache dans les Bois & les Broffailles, semble y vouloir cacher sa honte & ses malheurs; & l'Hirondelle, qui fréquente les Maisons, nous marque l'inquiétude de Progné, qui cherche vainement son Fils qu'elle a inhumainement massacré. Tout cela est fort ingénieux, mais malheureusement d'autres Auteurs très-anciens ont détruit toutes ces belles réflexions: en effet Anacréon, & après

lui Apollodore, disent que Philomele fut changée en Hirondelle, & Progné en Rossignol. Quoi qu'il en soit, on prétend que cet événement n'est pas arrivé dans la Thrace, mais à Daulis, Ville de Phocide, où Térée étoit venu demeurer. Ce qui peut être vrai, en disant que ce Prince voulant servir Pandion son Beau-Pere, qui étoit en guerre avec les Thébains, étoit venu avec sa Cour dans la Phocide, pour être plus en état de le secourir.

On peut fixer l'Epoque de cet événement vers l'an 1440. avant l'Ere Chrétienne, sous le Regne de Pandion second, huitieme Roi d'Athenes. Eusebe le fait remonter un peu plus haut, puisqu'il croit que Progné & Philomele étoient Filles de Pandion, premier du nom, cinquieme Roi d'Athenes qui succéda à Erichtonius. Au reste, il y a apparence que Térée périt en poursuivant sa Femme & sa Sœur, puisque Pausanias nous apprend (*a*) qu'on voyoit son tombeau près d'Athenes. Le même Auteur, après avoir suivi la tradition, qui portoit que Borée Roi de Thrace, avoit enlevé Orithye, Fille de Pandion, ajoute qu'en faveur de cette alliance, Borée avoit secouru les Athéniens & fait couler à fond des Vaisseaux Barbares, dont les courses les incommodoient.

Je n'aurois plus rien à ajouter à cette explication, si je n'avois trouvé dans Homere (*b*) une tradition bien différente de celle des Poëtes & des Historiens qui sont venus après lui. Voici la maniere dont cet ancien Poëte la raconte dans l'endroit où il parle des sujets de chagrin de Pénélope. « Cette Princesse, *dit-il*, faisoit entendre ses re» grets, comme la plaintive Philomele, Fille de » Pandare, toujours cachée entre les branches & » les feuilles des arbres, dès que le Printemps est

(*a*) *In Attic.* (*b*) *Odyss.* Liv. XIX.

» venu, fait entendre sa voix, & pleure son cher » Ityle, qu'elle a tué par une cruelle méprise, & » dans ses plaintes continuelles, elle varie ses tris- » tes accens «. Il paroît par cette comparaison qu'Homere n'a connu ni Progné ni Térée, & qu'il a suivi la tradition que je vais rapporter. Pandare, Fils de Mérops, avoit trois Filles, Mérope, Cléothere, & Ædon. Celle-ci qui étoit l'aînée, fut mariée à Zéthus, Frere d'Amphion, dont elle n'eut qu'un Fils nommé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé, sa Belle-Sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses Neveux ; & comme son Fils étoit élevé avec son Cousin, & qu'il couchoit avec lui, elle l'avertit de changer de place la nuit qu'elle vouloit commettre ce crime. Le jeune Ityle oublia cet ordre, & sa Mere le tua au-lieu de son Neveu. Homere dans le Livre suivant (*a*) revient à la même Histoire, & ajoute qu'après que les Dieux eurent rendu Orphelines les deux Sœurs d'Ædon, Mérope & Cléothere, en faisant mourir leur Pere & leur Mere, elles furent enlevées par les Harpies, qui les livrerent aux Furies dans le temps qu'elles alloient être mariées.

(*a*) *Odyss.* Lib. XX.



# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Borée n'ayant pu obtenir d'Erectée, Roi d'Athenes, sa fille Orithye en mariage, l'enleva, & l'ayant emportée dans la Thrace où il régnoit, en eut deux enfans, Calaïs & Zéthès, qui dans la suite eurent des aîles comme leur Pere.*

Erectée son Fils fut l'Héritier de son Royaume ; illustre par ses vertus, il étoit difficile de décider, si l'amour de la Justice l'emportoit en lui sur la valeur, ou la valeur sur l'amour de la Justice. Ce Prince eut quatre Fils & quatres Filles, dont il y en avoit deux qui étoient également belles. Céphale, Fils d'Eole, épousa celle qui s'appelloit Procris : Orithye fut pendant longtemps l'objet de la tendresse de Borée. La Thrace où il régnoit & le souvenir de Térée mirent obstacle à son bonheur, tant qu'il aima mieux le devoir à ses assiduités & à ses soins qu'à la force & à la violence. S'appercevant enfin que tous ses soins étoient inutiles, il se laissa transporter à cette fureur

qui lui eſt ſi naturelle. « N'eſt-ce pas avec
» raiſon, *dit il*, qu'on me mépriſe ? Au-
» lieu d'être venu dans cette Cour avec
» cet air de courroux, & de violence,
» avec ces ſouffles impétueux & mena-
» çans qui doivent toujours m'accompa-
» gner, je me ſuis amuſé à prier & à pouſ-
» ſer d'indignes ſoupirs ? Sont-ce donc-là
» les armes qui doivent m'aſſurer la vic-
» toire ? Non, rien ne me ſied mieux que
» la fureur & l'emportement. C'eſt par-là
» que je chaſſe les nuages, que je diſſipe
» les brouillards, que je fais ſoulever les
» flots, que je renverſe les plus grands
» Arbres, que j'endurcis la Neige, & que
» je fais tomber la Grêle. Lorſque je ren-
» contre dans l'air, qui eſt mon véritable
» champ de Bataille, les autres Vents,
» mes Freres, je fais les heurter avec tant
» de furie, que tout le ciel en retentit,
» & que les nuées preſſées les unes con-
» tre les autres, font entendre le bruit
» effrayant du Tonnerre, & lancent ces
» Foudres & ces feux qui portent l'épou-
» vante dans tout l'univers. Quand je puis
» m'ouvrir un paſſage dans les Antres de
» la Terre, je fais trembler les Enfers &
» tout le monde avec eux. Voilà le cor-
» tege qui devoit m'accompagner, lorſ-
» que je ſuis venu à Athenes demander

» Orithye en mariage. Au-lieu de prier » Erectée de l'accorder, il falloit l'y con- » traindre ».

Après que Borée eut tenu ce discours, ou quelque autre qui n'étoit pas moins violent; il secoua ses aîles, dont le mouvement porta par-tout l'agitation & le trouble, & mit la Mer en fureur; s'étant ensuite couvert d'un nuage obscur, & ayant balayé la Terre, & fait soulever de tous côtés des Tourbillons de poussiere, il prit Orithye entre ses Bras & l'enleva. La violence du mouvement avec lequel il emportoit sa conquête, augmenta encore son amour: & il vola sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans la Thrace, qui est le Pays où il habite. Orithye devenue Reine de ces climats glacés, mit au moude deux Freres jumeaux, qui auroient entiérement ressemblé à leur Mere, s'ils n'avoient eu des aîles comme leur Pere. On croit même qu'ils ne les porterent pas en naissant, & qu'elles ne parurent qu'avec l'âge de puberté. Quelque temps après Zéthès & Calaïs, c'étoient les noms de ces deux Princes, prirent le parti des armes, & s'étant embarqués sur le Vaisseau des Argonautes, qui fut le premier qui osa voguer sur les flots de la Mer, ils ac-

compagnerent Jason à la conquête de la Toison d'Or.

### *Explication de la onzieme Fable.*

SI l'on veut s'en rapporter à l'autorité de Platon, la Fable de l'enlévement d'Orithye par Borée, n'est qu'une Allégorie qui nous cache l'aventure arrivée à cette Princesse, que le vent fit tomber dans la Mer, où elle se noya. Cependant nous apprenons des Anciens, parmi lesquels il ne faut pas oublier Apollodore (*a*) & Pausanias (*b*), que cette Histoire est véritable, & que Borée Roi de Thrace enleva cette Princesse, qui étoit une des Filles d'Erectee, Roi d'Athenes, & Sœur de Procris, dans le temps quelle passoit le Fleuve Ilissus, & la conduisit dans ses Etats, où elle accoucha de deux Enfans Jumeaux, Calaïs & Zéthès. Ces deux Princes dans le Voyage des Argonautes délivrerent le vieux Phinée, Roi de Bithynie, de la persécution des Harpies, qui venoient enlever sur sa table les viandes qu'on lui servoit, ainsi que nous le dirons plus au long, en expliquant les Fables que les Poëtes ont débitées sur cette fameuse expédition (*c*). Le même Pausanias que je viens de citer, dit en expliquant les sujets qui étoient gravés sur l'Arche de Sypsele (*d*), qu'on y voyoit Borée qui enlevoit Orithye. Comme le Regne d'Erectée tombe, suivant le calcul des Commentateurs des Marbres, vers l'an 1426. avant l'Ere Chrétienne, on peut voir à peu près le temps où est arrivée l'aventure que

(*a*) Lib. III. (*b*) *In Atticis.*
(*c*) Voyez les *Expl.* du Livre VII. (*d*) *In Corinth.*

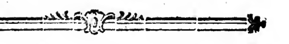
je viens d'expliquer : on peut encore en fixer l'Epoque par la Conquête des Argonautes qui arriva dans la jeunesse des Enfans de Borée & d'Orithye, ainsi que je le dirai dans le Livre suivant.

*Fin du Livre sixieme.*





CÉPHALE & PROCRIS.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE SEPTIEME.

## FABLE I.

### ARGUMENT.

*Les Argonautes, après plusieurs aventures, arriverent enfin dans la Colchide, où Jason avec le secours de Médée, qui étoit devenue amoureuse de lui, dompte les Taureaux qui jettoient le feu par les narines, enleve la Toison d'Or, après avoir endormi le Dragon qui la gardoit, & retourne victorieux avec Médée dans la Thessalie.*

DÉJA le Navire Argo avoit porté les Thessaliens dans différentes Mers; déjà ils avoient vu Phinée, ce Prince infortuné qui traînoit une vieillesse triste & languissante, depuis qu'il avoit perdu l'usage de la vue. Déjà les enfans de Borée avoient chassé les Harpies, qui le tourmentoient

avec tant de cruauté ; lorsqu'enfin après avoir essuyé plusieurs dangers dans tout le cours de ce voyage, ces jeunes Héros arriverent avec Jason leur Chef, sur les bords du Phase. Dès qu'ils furent débarqués ils allerent chez le Roi, & le prierent de leur rendre la Toison d'Or, que Phryxus avoit laissée dans la Colchide.

Ce Prince, dans le dessein de les rebuter, leur apprit ce qu'ils devoient faire pour avoir ce précieux dépôt, & leur fit voir tous les dangers auxquels ils alloient être exposés. Pendant cette négociation, Médée sa fille devint amoureuse de Jason. Elle combattit le penchant de son cœur, mais voyant que tous les efforts qu'elle faisoit pour éteindre cette passion naissante, étoient inutiles : « C'est combattre trop » longtemps, dit-elle, ma résistance seroit » vaine : quelque Dieu s'oppose à mon re» pos, les secrets mouvemens, dont mon » cœur est agité, me sont inconnus ; mais » je suis bien trompée si ce n'est point ce » qu'on appelle amour. Car enfin pour» quoi trouvai-je trop dures les loix que » mon pere vient de prescrire à ce jeune » Héros ? Elles le sont en effet. Pourquoi » craindre tant qu'il périsse ? Pourquoi m'al» larmer du danger que court cet Etran» ger ? Quelle peut être la cause de ma

» frayeur ? Infortunée ! éteins, s'il est possi-
» ble, ce feu qui commence à faire sentir
» sa violence. Hélas ! Si je le pouvois, j'en
» serois bien plus tranquille. La raison, le
» devoir, tout me le conseille ; mais l'a-
» mour s'y oppose ; & un doux penchant
» m'entraîne malgré moi. Des deux par-
» tis, je vois le plus sage, je veux le suivre,
» & cependant je m'abandonne au plus
» mauvais. Insensée, quel est ton aveugle-
» ment ! Une Princesse de ton rang doit-
» elle aimer ainsi un Etranger ? Suis-je des-
» tinée à suivre un Epoux dans des Pays in-
» connus ? Ne puis-je donc trouver dans
» le Royaume de mon pere un amant digne
» de moi ? Outre qu'il est très-incertain,
» si Jason échappera ou s'il périra. Qu'il
» vive cependant, je puis bien former ce
» souhait sans l'aimer. Quel crime a-t-il
» commis pour se voir exposé à tant de dan-
» gers ? Quelle seroit l'ame assez barbare, à
» qui sa jeunesse, sa naissance, sa vertu,
» n'inspireroient pas de la pitié ? Et quand
» il n'auroit pas toutes ces qualités, qui
» pourroit n'être pas touché de cet air noble
» & gracieux qui brille dans sa person-
» ne ? Hélas ! Je ne vois que trop que je
» m'intéresse pour lui.

» Sans mon secours, ou il sera dévoré par
» la flamme que vomissent les Taureaux,

» contre lesquels il doit combattre, ou il
» succombera sous le nombre des ennemis,
» qui naîtront des dents du Serpent, qu'on
» le forcera de semer, après qu'il l'aura
» dompté, ou enfin il sera la proie de cet
» affreux Dragon qui garde la Toison d'Or.
» Si j'ai l'ame assez barbare pour le souffrir,
» je dois avouer qu'une Tigresse m'a donné
» le jour, & que j'ai le cœur plus insensible
» que le fer & les rochers. Il ne manqueroit
» plus à ma cruauté que de le voir expirer,
» & de rendre mes yeux complices de sa
„ mort. Ce n'est point encore assez, je de-
„ vrois encore animer contre lui les Tau-
„ reaux, les Soldats qui sortiront de la Terre,
„ & le Dragon. Non, justes Dieux! soyez-
„ lui favorables. Mais pourquoi faire ici des
„ vœux? C'est à moi de conserver ses jours.
„ Mais dois-je ainsi trahir les intérêts de mon
„ pere pour sauver un inconnu? Victorieux
» il m'abandonnera peut-être, s'embarquera
„ sans moi, & il ira porter à un autre son
„ cœur & sa main. Ah! s'il est capable de
„ cette lâcheté, s'il doit me préférer une ri-
„ vale, qu'il périsse, l'ingrat. Non, sa vertu, sa
„ naissance, tout me rassure, avec ces qua-
„ lités on n'est pas ingrat; on n'oublie point
„ les bienfaits: la générosité est le partage
„ des ames comme la sienne. D'ailleurs, je
„ veux qu'il m'engage sa foi, & je prendrai

„ les Dieux pour témoins de ses sermens.
„ Avec ces assurances qu'aurai-je à craindre?
„ Allons donc, sans différer davantage, allons le secourir. Jason qui me devra tout,
„ m'épousera solemnellement: on me regardera comme celle qui lui aura sauvé la
„ vie, & le nom de sa libératrice deviendra
„ célebre dans toutes les Villes de la Gréce.
„ Te voilà donc résolue, malheureuse Médée, à abandonner ainsi ta sœur, ton
„ frere, ton pere, tes Dieux, ta Patrie. Mais
„ enfin qu'est-ce que j'abandonne? Un pere
„ cruel, un frere encore enfant, une terre
„ barbare; pour ma sœur, elle est d'intelligence avec moi; les Dieux, je porte le plus
» puissant de tous dans mon cœur. La gloire
„ d'avoir sauvé l'élite de la Gréce, sera pour
» moi une récompense qui me dédommagera assez de ce que je perds; j'irai habiter
„ un pays charmant, des Villes célebres, où
„ regnent les beaux-Arts & la politesse, &
„ je posséderai l'aimable Jason, que je préfere seul à tous les biens de l'Univers: si je
„ suis son épouse, mon bonheur égalera celui des Dieux. Je n'ignore pas les dangers
„ que l'on court sur la Mer; je sais qu'il s'y
„ rencontre des écueils; que l'impitoyable
„ Carybde revomit les flots qu'elle a engloutis; que Scylla avec ses Chiens qui aboyent
„ d'une maniere horrible, jette la terreur &

„ l'épouvante dans la Mer de Sicile ; mais „ lorſque je ſerai auprès de mon amant, en- „ tre les bras de Jaſon, je traverſerai ſans „ crainte les vaſtes mers, & ſi j'ai quelque „ frayeur, ce ne ſera que pour mon cher „ Epoux. Infortunée! tu l'appelles donc ton „ Epoux? C'eſt ainſi que tu donnes à ta foi- „ bleſſe le nom ſacré de l'Hymenée. Conſi- „ dere dans quel déſordre tu vas te jetter : „ évite, tu le peux encore, ce funeſte enga- „ gement, & prends ſoin de ta gloire„.

Lorſque Médée eut fait toutes ces réflexions, la pudeur, la raiſon & le devoir ſe préſenterent à ſon eſprit agité, & l'amour déſarmé fut prêt à fuir. Sa paſſion n'avoit plus la même violence, & elle ſe ſentoit animée d'un courage & d'une force qu'elle ne connoiſſoit pas un moment auparavant, lorſqu'étant allée offrir un ſacrifice à la Déeſſe Hécate, dont le Temple étoit dans le fond d'une antique forêt, elle eut le malheur d'y rencontrer Jaſon. Comme une étincelle preſque éteinte ſous la cendre, ſe rallume au moindre ſouffle, & devient capable de cauſer les plus grands embraſemens, l'amour de Médée, que ſes réflexions avoient affoibli, reprit une nouvelle force à la vue de ce jeune Héros; & il faut avouer que ſa beauté, qui ce jour-là paroiſſoit relevée d'un nouvel éclat, pouvoit rendre excuſable la paſſion

qu'elle avoit pour lui. Dès qu'elle l'eut apperçu, elle le regarda avec une nouvelle attention; elle tenoit ses yeux attachés sur lui comme si elle l'avoit vu pour la premiere fois : persuadée qu'il y avoit dans toute sa personne quelque chose de divin, elle ne pouvoit croire qu'il ne fût qu'un simple mortel. Dans le temps qu'elle étoit ainsi occupée à le considérer, il s'avança vers elle, lui donna la main, & la prie avec une respectueuse soumission de vouloir le secourir dans les dangers auxquels il alloit être exposé, lui jurant en même temps une fidélité éternelle. « Je » vois bien, lui répondit la Princesse, en versant quelques larmes, le parti que je de» vrois prendre; si j'agis contre mon devoir, » ce n'est point que j'en ignore les rigoureu» ses loix ; l'amour seul peut me servir d'ex» cuse ; vous serez sauvé, mais il faut que » vous m'engagiez votre foi. Oui, lui dit Ja» son, je vous serai fidele : j'en jure par Dia» ne, qu'on révere dans ce pays : par le So» leil dont vous tirez votre origine, par ce » Dieu qui nous voit & qui éclaire l'Univers: » rien ne sera capable de me séparer de ,, vous ». Médée rassurée par les sermens de Jason, lui donna sur le champ des herbes enchantées, lui en apprit l'usage, & il se retira charmé de cette aventure.

Le lendemain, dès que l'Aurore eut ra-

mené le jour, le peuple se rendit en foule dans le cbamp de Mars & chacun se plaça sur les éminences & sur les collines qui l'environnoient. Le Roi, que son habit de pourpre & le Sceptre d'ivoire, qu'il tenoit à la main, faisoient reconnoître, étoit assis au milieu de l'assemblée. Lorsque tout le monde fut placé, on fit paroître les Taureaux aux pieds d'airain, vomissant des tourbillons de flammes, & séchant de leur bouillante haleine l'herbe d'alentour. Le feu sortoit de leurs narines avec un bruit semblable à celui d'une fournaise embrasée, ou de la chaux sur laquelle on jette de l'eau. Jason va au devant d'eux d'un pas ferme & assuré. Les Taureaux qui le voient s'approcher, lui présentent leurs cornes armées de fer, jettent sur lui des regards pleins de fureur, frappent la terre avec leurs pieds, remplissent l'air de poudre & de fumée, & le font retentir de leurs affreux mugissemens. Tous les Argonautes en sont effrayés, l'intrépide Jason attaque les deux monstres sans être incommodé du feu qu'ils vomissent: tant les enchantemens de Médée étoient forts & puissans. Ce jeune Héros, après les avoir caressés de la main pendant quelque temps, sut si bien les adoucir, qu'il les força enfin de subir le joug, & de labourer un champ, qui n'avoit jamais été labouré. Pendant que toute l'assemblée étoit dans l'admiration,

tion, pour un succès si inoui, les Princes Grecs animoient leur Chef par leurs cris & par leurs applaudissemens.

Dès que le champ fut labouré, Jason prit dans un casque des dents du Serpent qu'il semâ dans les sillons. Comme il avoit eu soin auparavant de les frotter avec les herbes enchantées que Médée lui avoit données, ces dents s'amollirent en peu de temps, & formerent des hommes. Tel que l'enfant, qui ne sort du sein de la mere, qui l'a conçu, qu'après que tous ses membres se sont développés; ces enfans de la terre ne parurent que lorsqu'ils furent devenus des hommes parfaits; & ce qui est encore plus surprenant, ils en sortirent tout armés. Les Capitaines Grecs, qui les virent la pique à la main s'avancer contre Jason, furent extrêmement effrayés, & Médée elle-même, quoiqu'elle sût munir son amant contre cette attaque, frémit à la vue de tant d'ennemis; une pâleur mortelle parut sur son visage, & son sang se glaça dans ses veines. Comme elle craignoit que les enchantemens qu'elle avoit employés pour le tirer de ce danger ne fussent pas assez puissans, elle prononça quelques paroles magiques, & mit en usage tous les secrets de son art. Cependant Jason lança au milieu de cette troupe d'ennemis une grosse pierre, & on les vit

dans l'instant tourner contre eux-mêmes les armes avec lesquelles ils venoient l'attaquer, & s'entre-tuer les uns les autres. Ainsi périrent ces enfans de la terre. Les Princes Grecs donnent à leur Chef de grands applaudissemens, & ne peuvent se lasser de l'embrasser. Médée auroit bien voulu lui marquer par les mêmes caresses, la joie que lui causoit une victoire si inespérée; mais la modestie & la pudeur la retinrent. Obligée de renfermer dans son cœur les transports dont elle étoit agitée, elle rendit graces aux Dieux de la protection éclatante qu'ils venoient d'accorder à son amant.

Pour sortir de tant de dangers, il ne restoit plus à Jason qu'à vaincre le dragon qui gardoit la Toison d'Or. Ce monstre, remarquable par la crête qu'il portoit sur la tête & par ses trois langues, redoutable par les dents aiguës dont il étoit armé, veilloit sans cesse à la garde de ce précieux dépôt. Dès que ce Héros eut répandu sur lui le suc de quelques herbes, & qu'il eut prononcé trois fois des paroles qui avoient la vertu d'assoupir, de calmer les flots irrités, & d'arrêter les fleuves au milieu de leur course, le sommeil appesantit pour la premiere fois les paupieres de ce monstre, & Jason profitant de cet heureux moment, enleva la Toison d'Or. Fier de cette riche dépouille, plus fier

encore de la conquête de Médée, dont le secours l'avoit délivré de tant de périls, il s'embarqua avec elle, & arriva heureusement à Iolcos;

*Explication de la premiere Fable.*

Pour bien entendre la Fable qui fait le sujet de cette Explication, il est nécessaire de prendre la chose dès son origine, & de développer toutes les fictions que les Poëtes ont mêlées dans l'Histoire de la conquête des Argonautes, qui est un des plus grands événemens des temps fabuleux. Athamas (*a*), fils d'Eole, petit-fils d'Hellen, & arriere-petit fils de Deucalion, ayant épousé Ino, fille de Cadmus, fut obligé de la répudier pour quelques accès de folie, dont elle étoit attaquée. Il se maria ensuite avec Néphélé, dont il eut un fils nommé Phryxus & une fille qui fut appellée Hellé. Ayant repris quelque temps après sa premiere femme, elle lui donna deux fils, Léarque & Mélicerte : Ino haïssant les enfans de Néphélé, qui, étant les aînés, devoient succéder à leur pere, chercha tous les moyens de les faire périr (*a*). Phryxus averti des mauvais desseins de sa Marâtre par son Gouverneur, fit équipper secrétement un vaisseau, enleva les trésors de son pere, & s'embarqua avec sa sœur Hellé, pour aller chercher une retraite à la Cour d'Eta son parent. La jeune Hellé mourut dans ce voyage, & Phryxus arriva heureusement dans la Colchide. Après avoir remercié les Dieux, & con-

(*a*) Voyez *Pausanias*, *Apollodore*, *Diodore de Sicile*; *Hérodote*, &c.

(*b*) Voyez ce qui a été dit dans l'*Explication de la* XIII. & *de la* XIV. *Fable du IV. Livre*.

facré, ou à Neptune, ou à Jupiter confervateur, la proue de fon vaiffeau, il époufa Chalciope dont il eut quatre enfans, Argos, Phrontis, Mélas & Cylindus. Eta, pour avoir les tréfors de Phryxus, le fit affaffiner quelques années après.

Les enfans de ce malheureux Prince voulurent fe retirer à Thébes chez leur grand-pere Athamas, mais ayant fait naufrage, ils furent contraints d'aborder dans une Ifle, où ils demeurerent jufqu'à l'arrivée de Jafon, qui les rendit à leur mere. Cette Princeffe charmée de revoir fes enfans qu'elle croyoit morts, fit tout ce qu'elle put pour favorifer la paffion que le Héros Grec conçut pour Médée.

Pendant que ces chofes fe paffoient dans la Colchide, les Grecs fe difpofoient à y aller pour redemander les tréfors d'Athamas, & pour venger la mort de Phryxus. Pélias, Oncle de Jafon, ayant chaffé du Trône d'Iolcos fon frere Efon, & voulant éloigner Jafon, qui auroit pu rétablir fon pere, profita d'une occafion fi favorable, & engagea fon neveu à un voyage qui pouvoit lui acquérir beaucoup de gloire. L'inquiétude de Pélias étoit augmentée par un Oracle qui avoit prédit qu'il feroit tué par un Prince de la race des Eolides, & l'avoit averti en même-temps de fe donner de garde d'une perfonne, qui n'auroit qu'un foulier. Sur ces entrefaites, Jafon revenant de l'école de Chiron, chez qui il avoit été élevé, perdit un de fes fouliers en paffant une riviere : fon Oncle, qui s'en apperçut à fon arrivée chercha les moyens de le faire mourir ; mais n'ofant le faire ouvertement, il l'obligea de s'embarquer avec les Argonautes, ne doutant pas qu'il ne périt dans un voyage, qui en ce temps-là étoit rempli de dangers. Comme on avoit publié cette expédition dans toute la Grece, plufieurs jeunes Princes s'étoient affemblés à la Cour d'Iolcos, où après avoir déféré le commandement à Jafon, ils s'embarquerent fur

un vaisseau, qui, à cause de sa figure, fut nommé *Argo*, & ceux qui le monterent Argonautes (*a*).

Je sais que tout le monde ne convient pas de l'explication que je viens de donner au navire *Argo*. Diodore de Sicile (*b*) dit qu'il fut ainsi appellé, à cause de la vitesse avec laquelle il voguoit. Il y a des Auteurs qui lui donnent ce nom, parce qu'il avoit été construit par un Ingénieur nommé *Argo*, ou bien, parce qu'il portoit les Grecs nommés Argiens; mais Bochart, dont j'ai préféré le sentiment à celui des autres Auteurs, prétend (*c*) avec plus de raison que le nom lui fut donné du mot *Arco*, qui dans la langue des Phéniciens, vouloit dire *long*. Ce savant homme ajoute que les vaisseaux dont les Grecs s'étoient servis jusqu'alors étoient ronds, & que Jason fut le premier qui en monta un qui étoit fait en forme de galere. On publia plusieurs Fables sur ce vaisseau. On dit que Minerve en avoit donné le dessein; qu'on l'avoit construit avec des chênes de la Forêt de Dodone, & que son gouvernail avoit le don de la parole: sur quoi on peut lire ce que j'en ai dit dans le *troisieme Tome de mon Explication des Fables*.

Comme la navigation étoit en ce temps-là fort dangereuse, les Argonautes eurent plusieurs aventures, que j'ai expliquées fort au long dans l'endroit que je viens de citer, & pue je ne ferai que rapporter ici en abrégé. Lorsque nos Héros arriverent dans l'Isle de Lemnos, ils trouverent que les femmes avoient tué leurs maris, pour se venger de ce qu'ils les avoient abandonnées pour des esclaves: ils les épouserent, & Jason, comme le Chef, eut pour son partage Hypsipile fille de Thoas. Après avoir demeuré quelque temps à Lemnos, ils s'embarquerent, &

(*a*) Les auteurs ne conviennent, ni sur le nom, ni sur le nombre des Argonautes. Voyez *Apollodore*, *Diodore de Sicile*, & *Apollonius de Rhodes*.

(*b*) Lib. IV. (*c*) *Chan.* Lib. II. Cap. XI.

furent obligés, à cause d'une tempête, de relâcher en Bithynie, où ils délivrerent le vieux Phinée, qui en étoit Roi, de la persécution des Harpies qui venoient enlever les viandes jusques sur sa table.

Les Harpies, si nous en croyons les Poëtes, étoient des monstres, qui, avec une figure hideuse, un bec & des ongles crochus & de grandes aîles, conservoient un visage de fille, & prédisoient l'avenir, ainsi que Virgile nous l'apprend (*a*).

*Quæ Phœbo Pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo*
*Prædixit, vobis Furiarnm ego maxima pando.*

Les Argonautes, & sur-tout Calaïus & Zéthus, enfans de Borée, chasserent ces monstres, & les ayant poursuivis jusqu'aux Isles Strophades, qui sont dans la Mer d'Ionie, Iris leur apparut, & leur ordonna de ne point les inquiéter davantage, leur promettant que Phinée n'en seroit plus persécuté.

On a donné à cette Fable deux Explications bien différentes; dans la premiere, on prétend que les Harpies étoient les filles mêmes du Roi de Bithynie, qui par leurs débauches avoient ruiné ce Prince déjà vieux & aveugle, ce qui fit dire qu'elles lui arrachoient même les morceaux de la bouche. M. le Clerc Auteur de la seconde Explication, prétend (*b*) que les Harpies étoient un amas prodigieux de sauterelles, qui ravagerent toute la Paphlagonie & causerent la famine dans les Etats de Phinée. Le mot *Arbah*, dont on a fait celui de Harpie, voulant dire sauterelle. Le vent du Nord les chassa & les fit périr dans la mer d'Ionie, & c'est ce qui fit dire que les

(*a*) *Æneïd.* Lib. III. v. 251. Voyez aussi *Diodore*, Liv. IV. *Apollodore*, Lib. I. *Valer. Flac. Argon.* Lib. IV. &c.
(*b*) Voyez le I. Tome *de la Biblioth. Universelle* de cet Auteur.

fils de Borée les avoient poursuivies jusques-là. L'Auteur que je viens de citer prouve dans un curieux détail, que tout ce que les Poëtes ont dit de leurs Harpies, convient fort bien aux sauterelles qui portent la famine & la contagion dans les lieux où elles s'assemblent quelquefois en si grande quantité, que l'air en est obscurci. Sur quoi on peut consulter le *premier Tome de sa Bibliotheque Universelle.* Remarquons en passant que Diodore de Sicile qui ramassoit avec soin les Fables, même les plus absurdes, parlant du séjour des Argonautes à la Cour de Phinée, ne dit mot des Harpies : cet Auteur raconte seulement (*a*) que ce Prince ayant fait mettre en prison ses deux fils, Hercule qu'il croit avoir été de ce voyage, les en avoit délivrés.

Les Argonautes, après quelques autres aventures, arriverent enfin dans la Colchide. Eta (*b*) qui en étoit Roi, averti par un Oracle, qu'un Etranger lui ôteroit la vie & la Couronne, avoit la barbare coutume d'immoler à ses Dieux tous ceux qui abordoient dans ses Etats. Médée, sa fille, qui s'étoit retirée dans un Temple dédié au Soleil, ayant vu débarquer les Capitaines Grecs, fut si touchée de la bonne mine de leur Chef, qu'elle leur promit de les délivrer de tous les dangers auxquels ils alloient être exposés, pourvu que Jason voulût l'épouser. Ce prince s'y étant engagé par les fermens les plus solemnels, elle le conduisit à la Cour pendant la nuit, & lui ayant donné une fausse clef, il enleva les trésors du Roi, & se rembarqua avec elle & avec ses autres compagnons.

Cette Histoire étoit apparemment écrite dans l'ancienne Langue des Phéniciens. Les Grecs qui ne l'entendoient pas, inventerent la Fable de la Toison d'Or, des Taureaux jettant feu & flamme, &

(*a*) Lib. IV. (*b*) *Diodore.* Liv. IV.

du dragon qui la gardoit. Car comme l'a bien remarqué le savant Bochart (*a*), & après lui M. le Clerc, le même mot Syrien *Gaza*, signifie également un trésor & une Toison, *Sor*, qui veut dire une muraille, veut dire aussi un Taureau, & on exprimoit dans cette ancienne langue, de l'airain, du fer, & un dragon, par le même mot *Nachas*. Ainsi au-lieu de dire simplement, que Jason, d'intelligence avec Médée, avoit enlevé les trésors qu'Eta faisoit garder fort soigneusement, & que Phryxus avoit apportés dans la Colchide, sur un vaisseau qui avoit sur la proue la figure d'un bélier, on publia, à l'aide de ces mots équivoques, que les Dieux, pour délivrer Phryxus de la persécution de sa marâtre, lui avoient envoyé un mouton à la Toison d'Or, qui l'avoit porté sur son dos dans la Colchide, que la peau de ce mouton avoit fait dans la suite l'objet de l'ambition de toute la Noblesse Grecque, qu'il avoit fallu, pour l'enlever, combattre des dragons, se servir d'enchantement, &c. Les Historiens eux-mêmes, qui ont entrepris d'expliquer ces Fables, en ont débité de nouvelles, en introduisant un garde nommé *Draco*, & une garnison prise dans la Chersonnese Taurique, qu'ils ont dit avoir donné lieu au dragon & aux Taureaux qui jettoient la flamme par les narines; ils ont ajouté que la Toison d'Or étoit la peau du mouton que Phryxus avoit immolé à Neptune, & qu'il avoit fait dorer, comme si cette peau pouvoit avoir excité la cupidité des Grecs, & les avoir portés à entreprendre un si long voyage. Pour ce qui regarde les dents du serpent, qui formerent des soldats armés, voyez ce que j'en ai dit dans la Fable de Cadmus; je suis persuadé qu'on doit l'entendre de quelques troupes étrangeres que Cadmus & Jason à son exemple, trouverent le

(*a*) *Phaleg.* Lib. IV. Cap. XXXI.

moyen de divertir & d'attirer ensuite dans leur parti.

Pour ne point ennuyer les Lecteurs, j'ai été obligé d'abréger toutes ces Fables. Car je n'ignore pas que les Anciens varient beaucoup sur le nom des Héros de cette expédition, que l'Auteur du Poëme des Argonautes leur fait faire un voyage par le Nord & les fait revenir par le détroit de Gibraltar, qu'Homere ne parle qu'en passant du voyage des Argonautes, & qu'on prétend que le silence de cet Auteur sur les aventures de ces Héros, est une preuve qu'elles n'étoient guere connues de son temps ; je sais que plusieurs Auteurs ont mis Hercule au nombre des Argonautes, quoiqu'il y ait des raisons très-fortes pour prouver qu'il n'a jamais fait ce voyage ; qu'il est très-difficile d'en fixer l'époque, & que les Marbres de Paros n'en ont point parlé. Mais j'ai cru que je pouvois suivre la narration d'Apollodore & de Diodore de Sicile, qui avouent que les Poëtes ont entiérement défiguré l'histoire de cette conquête, ne laissant pas d'en parler comme d'un événement véritable. En attendant que j'aie occasion de traiter ce sujet plus à fond, je dirai qu'on peut en placer l'époque vers l'an 65, avant la derniere prise de Troye, & du temps de la premiere par Hercule, qui abandonna les Argonautes pour aller délivrer Hésione, fille de Laomédon, ainsi que nous le prouverons dans l'histoire de ce Héros. Eusébe place cette expédition à l'an dix-huitieme du régne d'Egée, & dans quelques manuscrits à l'an 22, 1315 ans avant JESUS-CHRIST. Scaliger & le P. Petau ne s'éloignent guere de ces deux dates.

*

# FABLES II. III. ET IV.

## ARGUMENT.

*Jason voyant à son retour, son pere accablé d'infirmités & de vieillesse, prie Médée de le rajeunir; ce que cette Princesse exécute avec les herbes qu'elle va cueillir en différens endroits. Les filles de Pélias, l'ayant priée de rendre le même service à leur pere, Médée pour venger Jason des maux que ce Prince avoit faits à Eson, les ayant obligées de lui couper la gorge, sous prétexte de faire couler dans ses veines un sang qui pût lui redonner des forces, ce malheureux Prince devient la victime de la crédule tendresse de ses filles. Médée, pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, se sauva sur son char.*

TOUTE la Thessalie prit part à l'heureux succès du voyage des Argonautes: on rendit des actions de graces aux Dieux, qui les avoient ramenés: on offrit des sacrifices; on immola un grand nombre de victimes, dont on avoit doré les cornes, & les Autels répandoient de tous côtés l'odeur de l'encens qu'on y brûloit. Eson fut le seul qui ne se trouva point aux fêtes qu'on célébra en

cette occasion. Accablé de vieillesse, & déjà sur le bord du tombeau, il ne put prendre aucune part à l'allégresse publique. Jason son fils, touché de le voir en cet état, parla ainsi à Médée : « Je sais, ma chere Epouse, » que vous m'avez sauvé la vie : les bienfaits ,, dont je vous suis redevable sont au-dessus ,, de tout ce qu'on pourroit s'imaginer. Ce ,, pendant j'ai encore une nouvelle grace à ,, vous demander, retranchez quelques an- ,, nées de ma vie pour les ajouter à celles de ,, mon pere : vous le pouvez, puisqu'il n'est ,, rien d'inpossible à votre art ,,. En parlant ainsi, il ne put retenir ses larmes. Médée fut touchée des sentimens de Jason pour son pere ; elle se souvint d'Eta qu'elle avoit abandonné ; mais elle n'en témoigna rien. « Ce- ,, que vous exigez de moi, lui dit-elle, est ,, tout-à-fait injuste : croyez-vous, mon cher ,, Epoux, qu'aucun motif puisse m'engager ,, à abréger des jours qui me sont si chers ? ,, Si j'étois capable de le faire, je prierois la ,, Déesse Hécate de m'en empêcher. L'a- ,, mour que vous avez pour votre pere vous ,, fait demander un crime que je ne suis pas ,, capable de commettre. Cependant vos ,, vœux seront satisfaits, mais d'une manie- ,, re à laquelle vous ne vous étiez pas atten- ,, du. Je vais employer tous mes soins à pro- ,, longer la vie d'un pere que vous aimez,

„ sans que la vôtre en soit diminuée : & si la
„ Déesse Hécate favorise mon entreprise,
„ j'espere d'y réussir „.

Il ne s'en falloit alors que trois jours que la lune ne fût pleine. Dès qu'elle le fut, Médée, retroussant sa robe, laissant flotter ses cheveux, & ayant un pied nu (*a*), sortit seule la nuit, portant un pas incertain à travers les ténébres. Un profond silence régnoit sur la terre, les hommes, les oiseaux, les bêtes sauvages, tout goûtoit le doux charme du sommeil : aucun vent n'agitoit ni les feuilles ni les buissons (*b*). L'air étoit serein & tranquille, & les astres brilloient dans le Ciel. Médée, les bras levés, s'étant tournée trois fois de leur côté, ayant arrosé trois fois ses cheveux avec de l'eau de fleuve, & fait retentir trois fois l'air de ses cris, se prosterna ; & fit cette priere :

(*a*) Les Traducteurs ont tous mis, *ayant les pieds nus*; sans faire attention que les Magiciennes avoient accoutumé, dans leurs prestiges, d'avoir un pied chaussé & l'autre nu. *Virgile*, *Æneïd.* Lib. IV. vers 518. est d'accord avec Ovide sur cet article *Unum exuta pedem vinclis, in veste recincta.*

(*b*) Ceux qui ont traduit cet endroit, ont rendu par le mot de Serpent, celui de *Sepes*, qui signifie veritablement une espece de Serpent ; il y a même des imprimés qui portent *Nullo cum murmure serpens* ; mais comme le Poëte avoit déja parlé du silence des hommes & des animaux, *Homines, volucresque, ferasque solverat alta quies* ; & qu'il ajoute, *nullo cum murmure sepes, immotæque silent frondes*, j'ai cru qu'il étoit plus à propos de joindre la tranquillité des branches des arbres à celle des buissons. Outre cela le mot de *murmure* dont se sert le Poëte, convient mieux au bruit d'un buisson agité, qu'à celui que fait un serpent qui rampe sur la terre.

„ O nuit, fidele confidente des mysteres
„ les plus secrets ; astres qui suppléez avec
„ la lune à la lumiere du jour, & vous, ô
„ triple Hécate, à qui je confie tous mes pro-
„ jets, & dont j'ai toujours éprouvé la pro-
„ tection ! Charmes, enchantemens, & vous
„ Terre qui fournissez à ceux qui les mettent
„ en usage, des herbes & des plantes dont la
„ vertu est si puissante ; vous enfin, air,
„ vents, montagnes, fleuves, lacs, Dieux
„ des forêts, Dieux de la nuit, venez tous à
„ mon secours. C'est par vous que forçant
„ le cours des fleuves les plus rapides, je les
„ contrains de remonter à leur source ; c'est
„ vous qui donnez à mes enchantemens la
„ vertu de calmer les flots agités, d'exciter
„ les tempêtes & les orages, de dissiper les
„ nuages & de les rassembler, d'arrêter la
„ violence impétueuse des vents, & de leur
„ lâcher la bride à mon gré, de faire crever
„ les serpes, & les viperes, de déraciner les
„ arbres & les rochers, d'ébranler les forêts
„ & les montagnes ; enfin de faire trembler
„ la terre, & obliger les mânes de sortir du
„ fond de leurs tombeaux. Je vous force
„ vous-même, puissante Lune, de descen-
„ dre du Ciel, malgré le bruit dont on fait
„ retentir l'air, pour vous soulager lors-
„ que vous êtes éclipsée. Je fais pâlir l'Au-
„ rore & le char enflammé du Soleil, de

„ ce Dieu même dont je tire mon origine.
„ C'est vous encore, charmes puissans, „ qui avez su rallentir l'impétuosité des „ flammes que vomissoient les taureaux & „ qui les avez contraints de subir le joug. „ C'est vous qui avez animé les uns contre „ les autres ces fils de la terre, que les „ dents du serpent avoient enfantés, & qui „ les avez fait périr par leurs propres armes. „ C'est vous enfin, qui avez mis mon époux „ en état d'enlever la Toison d'Or & de l'ap- „ porter en Gréce. J'ai besoin aujourd'hui „ d'herbes dont la vertu puisse ranimer une „ languissante vieillesse; & j'espere que la „ terre ne me les refusera pas; ce n'est pas „ en vain que les astres brillent avec tant „ d'éclat, & que je vois ce char traîné par „ deux dragons, descendre du Ciel „.

Il en descendit un en effet. Médée y monta, & après avoir caressé les dragons, qui le conduisoient, elle leur lâcha la main, & ils l'emporterent à travers les vastes campagnes de l'air. Après avoir traversé la vallée de Tempé, elle s'arrêta dans les lieux où il y avoit des herbes propres à ses enchantemens. Elle en cueillit sur le mont Ossa, sur le Pélion, sur l'Othrys, sur le Pinde, & sur l'Olympe. Elle en arrachoit quelques-unes avec la racine, des autres elle n'en coupoit que les feuilles. Les bords de l'Apidane & de

l'Amphryse lui en fournirent en quantité. Elle entrouva aussi près du fleuve Enipée, & près du Pénée, sur les rives du Sperchée & du Bébès. Elle ne négligéa pas celles qui croissent près de la riviere d'Athédon, qui n'étoit pas encore célebre par la Métamorphose de Glaucus. Enfin après avoir employé neuf jours & autant de nuits, à parcourir tous les lieux où se trouvoient ces sortes de plantes, elle revint à Iolcos. Les dragons qui n'avoient eu pendant tout ce temps-là pour nourriture que la seule odeur qu'exhaloient ces herbes, ne laisserent pas de prendre une nouvelle vigueur, & quitterent leur vieille peau. Médée de retour, n'entra point dans le Palais de son époux, dont elle évita la compagne; mais se tenant près de la porte, elle éleva deux autels de gason dans un lieu découvert: celui de la droite pour Hécate, & celui de la gauche pour Hébé, Déesse de la jeunesse. Elles les entoura de verveine & de branches d'arbres, & ayant creusé deux petites fosses, dont elle jetta la terre sur les bords, elle égorgea une brebis noire, & y fit couler le sang; après avoir prononcé quelques paroles, pour invoquer les Dieux de la terre, & versé du vin dans l'une de ces fosses, du lait chaud dans l'autre, elle adressa sa priere à Pluton & à Proserpine, pour les engager à retarder la mort du vieil Eson,

Lorsque par ses vœux & par ses sacrifices, elle se fut rendu ces deux Divinités favorables, elle ordonna qu'on apportât près des Autels ce Prince qui étoit si cassé & si accablé sous le poids de ses années, qu'il ne pouvoit plus se soutenir; & après l'avoir assoupi par ses enchantemens, elle l'étendit sur les herbes qu'elle avoit préparées, & fit éloigner Jason, & tous ceux qui l'accompagnoient, de peur que ces mysteres ne fussent profanés par leurs regards. Dès qu'ils se furent retirés, Médée, les cheveux épars, se mit à tourner avec tous les mouvemens d'une Bacchante, autour des Autels, elle trempa ensuite deux torches qu'elle tenoit à la main dans les fosses qu'elle avoit creusées, elle les alluma à la flamme des Autels, & purifia à trois différentes reprises le vieil Eson avec du feu, de l'eau & du souffre. Pendant ces cérémonies elle faisoit bouillir les herbes dont la vertu étoit la plus puissante, dans un grand vaisseau d'airain, qui étoit déjà couvert d'une écume blanche. Cette composition étoit faite de racines cueillies dans les vallées de la Thessalie, de graines, de fleurs & des plantes acides & corrosives. Elle y avoit mêlé des pierres venues des extrémités de l'Orient, de ce sable que la mer en se retirant laisse sur le rivage, de l'écume que la lune répand sur les herbes pendant

la

la nuit, la chair & les aîles d'une choüette, les entrailles d'un de ces loups-garous qui paroissent quelquefois sous une figure humaine, la tendre écaille d'une jeune tortue du fleuve Cinyphe, le foie d'un vieux cerf, le bec & la tête d'une corneille qui avoit vécu neuf cens ans, & une infinité d'autres drogues inconnues. Elle mêla toutes ces choses avec une branche seche d'olivier, qui en peu de temps devint verte, poussa des feuilles, & se trouva chargée d'olives. L'écume que la violence du feu fit sortir du mortier tombant à terre, fit reverdir l'herbe fanée & éclore des fleurs.

Lorsque Médée vit que son médicament étoit en cet état, elle ouvrit la gorge à Eson, fit sortir de ses veines le sang qui y couloit, & fit entrer à sa place par la plaie & par la bouche la liqueur qu'elle venoit de préparer. Dès que le breuvage se fut insinué dans le corps du vieillard, sa barbe & ses cheveux blancs commencerent à noircir, les rides disparurent de dessus son visage; il reprit de l'embonpoint & de la force, & se trouva dans le même état où il se ressouvenoit d'avoir été quarante ans auparavant.

Bacchus qui avoit vu du haut de l'Olympe un prodige si surprenant, voulant procurer le même avantage aux Nymphes qui l'a-

voient nourri, engagea Médée à les rajeunir*.

Pour continuer ses mauvaises pratiques, Médée feignit d'être mal avec son époux, & alla demander un asyle à Pélias. Comme ce Prince étoit accablé de vieillesse, ses filles se chargerent du soin de la recevoir, & Médée lia avec elles une amitié qui ne tarda guere à leur devenir funeste. Pour les tromper plus sûrement, elle ne leur parla que de l'ingratitude de Jason ; elle exagéra les services qu'elle lui avoit rendus, & n'oublia pas le rajeunissement d'Eson. Elle s'arrêta même long-temps sur l'histoire & sur les circonstances d'une opération si merveilleuse. Les filles de Pélias qui ne douterent pas qu'elle ne fût dans la disposition d'accorder la même faveur à leur pere, l'en prierent avec instance, & lui promirent une récompense proportionée à un service si important. Médée affecta d'abord de ne rien répondre, comme si en effet elle n'eût pas encore pris sa résolution; mais après les avoir tenues en suspens pendant un assez long temps, elle leur promit enfin d'exécuter ce qu'elles souhaitoient. Pour les engager mê-

* *M. Burman* a suivi en cet endroit, comme par-tout ailleurs la meilleure leçon en mettant au-lieu de *petit hoc a Thetye munus*, *petit hoc Æetida munus*. Car quelle apparence que Bacchus se fût adressé à Thétys pour obtenir le rajeunissement des Nymphes qui l'avoient élevé, pendant que Médée venoit de faire ce prodige à ses yeux en faveur d'Eson ?

me à ajouter plus de foi à sa parole, elle les pria de faire apporter le bélier le plus vieux du troupeau, pour faire sur lui l'expérience de son remede. On lui en amena un sur le champ, si maigre & si défait, qu'à peine pouvoit-il se soutenir. Médée le prend, l'égorge, fait sortir le peu de sang qui couloit dans ses veines, le met en pieces, & le fait bouillir avec les herbes qu'elle avoit préparées. D'abord ses cornes tomberent, & on remarqua qu'il se dépouilloit de toutes les autres marques de la vieillesse. On l'entendit même dans le fond du vaisseau béler, comme béle un jeune agneau, & un moment après on le vit, au grand étonnement de toute l'assemblée, sortir, bondir & aller téter une brebis. Les Princesses charmées de ce prodige, firent à Médée de nouvelles instances pour l'engager à donner à leur pere la même recette. Elle différa cependant encore trois jours à les satisfaire. La nuit du quatrieme, elle mit dans un bassin de l'eau avec quelques herbes qui n'avoient aucune vertu. Puis ayant endormi par ses enchantemens le Roi & ses gardes, elle fit venir ses filles. « La vie de votre pere, *leur dit-elle*, » est entre vos mains, son salut dépend de » vous; mais il faut pour cela lui ouvrir la » gorge, tirer tout son sang, afin que je » puisse à sa place en faire entrer un nouveau

» qui lui redonne toute la viguêur de sa pre-
» miere jeunesse. Si vous avez de la confiance en moi, continua-t-elle, & quelque tendresse pour votre pere, n'hésitez pas un moment à lui rendre ce pieux devoir. » C'est par le fer seulement que vous pouvez le délivrer des incommodités de la vieillesse ». Ce discours anime les Princesses ; chacune s'empresse de porter les premiers coups, & la mesure de leur tendresse devient celle de leur cruauté. Quoique persuadées que l'amour qu'elles avoient pour leur pere étoit le motif qui les faisoit agir, elles n'eurent pas la force de percer ainsi de coups ce Prince infortuné sans détourner les yeux d'un spectacle si funeste. Pélias baigné dans son sang, se leve & fait d'inutiles efforts pour leur échapper. « Malheureuses, » que faites-vous, *leur dit-il*, en leur tendant les bras ? Quelle aveugle fureur vous » porte à attenter à la vie de votre pere » ? A ce discours le poignard leur tombe des mains ; elles s'évanouissent, & Médée peu touchée des plaintes de Pélias, acheve de le massacrer, & le jette dans le vaisseau où elle avoit fait bouillir quelques herbes.

Médée n'auroit pas évité le châtiment que méritoit sa cruauté, si elle ne se fût promptement sauvée sur un char traîné par des dragons aîlés. Elle passa d'abord sur le Pélion,

antique demeure de Philyre, mere du Centaure Chiron; puis sur l'Othrys où avoit jadis habité le vieux Cérambe, qui s'étant retiré sur le Parnasse du temps du déluge de Deucalion, y avoit été changé en oiseau par les Nymphes de cette montagne. Elle laissa sur la gauche Pitane, Ville d'Eolie, près de laquelle étoit la figure de ce serpent qui fut changé en rocher, & le mont Ida, où Bacchus, pour cacher le vol qu'avoit fait son fils, métamorphosa en cerf un veau qu'il avoit dérobé.

### *Explication des Fables II. III. & IV.*

JASON après avoir enlevé les trésors d'Eta, s'embarqua avec Médée, pour retourner dans la Gréce. Poursuivi par l'armée du Roi, que conduisoit Absyrte, frere de cette Princesse, il fut sur le point de l'abandonner, de peur de tomber entre leurs mains, mais elle s'avisa d'un stratagême qui lui réussit. Elle envoya quelques présens à ce jeune Prince, & lui fit dire qu'elle n'avoit point pris volontairement le parti des Grecs, qu'on l'emmenoit contre son gré, & que s'il vouloit se rendre la nuit suivante dans un lieu qu'elle lui marqua, elle lui auroit obligation de sa liberté. Ce Prince trop crédule se trouva au rendez-vous sans avoir pris aucune précaution, & y fut massacré. Ses membres répandus dans le chemin arrêterent quelque temps l'armée, ce qui donna le temps aux Grecs de s'embarquer. Cette circonstance se trouve dans les vers d'un ancien Auteur que cite Cicéron, dans son *troisieme Livre de la Nature des Dieux*. On ajoute que Jason & Médée, étant

arrivés auprès de l'Isle d'Æea, allerent à la Cour de Circé qui en étoit Souveraine, pour être expiés du meurtre d'Absyrte, & que cette Princesse, Sœur du Roi de Colchide & Tante de Médée, les expia sans les connoître : mais qu'ayant ensuite appris leur nom, elle les chassa de sa Cour.

L'Auteur du Poëme des Argonautes fait un détail trop instructif de cette célebre expiation pour ne pas le rapporter ici (*a*). Jason & Médée, dit cet Auteur, en arrivant à la Cour de Circé, s'avancerent l'un & l'autre les yeux baissés, & sans proférer aucune parole, selon la coutume des supplians, jusqu'au foyer où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué son beau frere. Leur silence & leur situation firent aisément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables d'un homicide, & elle se prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon qui tettoit encore, & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Médée. Elle fit ensuite quelques libations en l'honneur de Jupiter expiateur. Auprès quoi ayant fait jetter hors du Palais les restes du sacrifice, elle brûla sur l'autel des gâteaux paîtris de farine, de sel & d'eau, & accompagna ces actions de prieres propres à fléchir la colere des Euménides. Dès que la cérémonie fut achevée, Circé fit asseoir ses hôtes sur des sieges magnifiques pour les traiter splendidement.

Les Argonautes au sortir de la Cour de Circé s'arrêterent dans la Thrace, pour satisfaire au vœu que Castor & Pollux avoient fait en allant dans la Colchide, durant une tempête qui avoit mis leur vaisseau en danger de périr. Cependant Pélias qui crut qu'ils avoient fait naufrage, fit boire du sang de Taureau à Eson, & à Promachus frere de Jason, qui en moururent sur le champ. Ovide semble avoir

(*a*) *Argon.* Lib. IV.

ſuivi une autre tradition, puiſqu'il raconte de quelle maniere Médée à ſon arrivée à Iolcos avoit rajeuni ce Prince qui étoit alors dans une vieilleſſe qui ne lui permettoit point de participer aux réjouiſſances qu'on faiſoit, pour l'heureux ſuccès du voyage de ſon fils.

L'hiſtoire de cette opération a partagé ceux qui ont voulu l'expliquer. Il y a des Auteurs qui ont cru qu'ils s'agiſſoit du myſtere de la transfuſion du ſang, remede qui a été tenté quelquefois, mais qui a toujours très-mal réuſſi. Pour moi je ſuis perſuadé que Médée, qui n'a paſſé pour magicienne, que parce qu'elle avoit appris de ſa mere à connoître la vertu de quelques plantes, fit prendre au vieil Eſon un breuvage qui lui redonna des forces. Sur quoi on peut conſulter Pline, Servius & Elien. Les filles de Pélias ayant voulu obtenir pour leur pere la même faveur, Médée, pour venger ſon époux des maux que ce Prince avoit faits à ſa maiſon, mêla dans ſon breuvage des herbes venimeuſes, qui le firent mourir.



# FABLES V. VI. VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. & XIX.

## ARGUMENT.

*Toutes ces Fables ne contiennent que le Voyage de Médée, où le Poëte mêle plusieurs Métamorphoses. Médée s'étant retirée à Corinthe, & ayant appris que Jason avoit épousé la fille de Créon, elle mit le feu au Palais de ce Prince, qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason, & se sauva à Athenes où Egée l'épousa.*

MÉDÉE traversa ensuite le pays où le pere de Corithe étoit inhumé, & les plaines qui avoient retenti autrefois des aboyemens de Méra, qui fut changée en chienne. Elle rencontra aussi sur sa route la Ville de Co, où régnoit Eurypyle, & où quelques femmes furent changées en vaches, lorsqu'Hercule en retiroit ses troupeaux, l'isle de Rhodes qui est consacrée à Apollon, & la Ville de Jalysie, célebre par les Telchines ses habitans, qui infectoient tout

tout ce qu'ils regardoient, & que Jupiter ensévelit sous les flots ; l'ancienne ville de Cée, où Alcidamas devoit voir un jour avec étonnement sa fille convertie en colombe ; le lac d'Hyrie & la vallée de Tempé * devenue fameuse par le chant d'un cygne dont voici l'aventure.

Phyllius, pour plaire au fils d'Hyrie, apprivoisoit des oiseaux & des lions, dont il lui faisoit présent. Dans ce dessein, il avoit combattu contre un taureau indompté, & l'avoit vaincu, mais voyant que tous ses soins étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de gagner son amitié, il le lui refusa dans le temps qu'il le lui demandoit avec empressement. Le jeune homme se voyant rebuté lui dit avec dédain, vous souhaiterez en vain dans la suite de m'avoir accordé ma demande, & sur cela il se précipita du haut d'un rocher : ceux qui étoient présens à ce spectacle, crurent qu'il alloit périr, mais il se soutint en l'air sous le plumage d'un cygne. Sa mere Hyrie qui le crut mort, versa tant de larmes, qu'il s'en forma un lac qui porte son nom. La Ville de Pleuros n'est pas loin de là ; Combe fille d'Ophias, y prit des aîles pour éviter la fureur de ses enfans.

* Le Poëte parle ici non pas de la vallée de Tempé qui étoit dans la Thessalie, mais d'une autre Tempé de la Béotie qui étoit près du mont Témese, & qu'on appelloit ordinairement *Temesia Tempe*.

Delà Médée passa près de l'Isle de Calaurée. Cette Isle, dont le Roi & la Reine avoient été aussi changés en oiseaux, est consacrée à Latone. Laissant à sa droite le mont Cyllene, ou Ménéphron avoit formé le dessein d'un inceste affreux, elle apperçut de loin Céphise qui pleuroit le malheur de son petit-fils qu'Apollon avoit changé en monstre Marin, & le Palais d'Eumele, où tout le monde étoit en deuil de la Princesse sa fille, qui avoit été métamorphosée en oiseau. Enfin elle arriva à Corinthe, Ville célebre qui avoit été peuplée dès le commencement du monde par des hommes que la pluie & l'humidité de la terre avoient engendrés. Ce fut-là qu'ayant appris que Jason avoit épousé Créüse, fille de Créon, elle mit le feu au Palais de ce Prince qui y fut brûlé avec sa fille, poignarda les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason, & étant remontée sur son char, pour éviter par une prompte fuite le juste châtiment de ses crimes, elle vint à Athenes, où avoit vécu autrefois le juste Phinéé, le vieux Périphe & la petite-fille de Polypémon, tous trois changés en oiseaux. Egée la reçut; mais peu content de lui avoir accordé les droits de l'hospitalité, il l'épousa; en quoi on ne sauroit l'excuser.

### *Explication des Fables V. VI. VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. & XIX.*

JASON après s'être ainsi vengé de son oncle, se réconcilia avec ses cousins, laissa la Couronne à Acaste & maria ses cousines, se contentant de vivre comme un particulier avec Médée, qu'il aimoit toujours avec beaucoup de tendresse ; mais s'en étant dégoûté dans la suite, il épousa Glaucé (*a*) fille de Créon, Roi de Corinthe, ce qui mit Médée dans un tel désespoir, qu'elle alla à Corinthe pendant les préparatifs de ce mariage, laissa ses deux enfans en dépôt dans un Temple de Junon, & mit le feu aux Palais de Créon qui fut brûlé avec sa fille. Allant ensuite au Temple où elle avoit mis ses enfans, elle les massacra. Euripide dans sa Tragédie de Médée, fait dire à un chœur de femmes Corinthiennes, que c'étoient les Corinthiens eux-mêmes qui avoient commis ce meurtre, & que la peste qui avoit ravagé leur Ville, étoit la punition que les Dieux avoient tirée d'une action si cruelle. Cet endroit de la Tragédie a paru outré, & même contre toute sorte de vraisemblance : mais y a-t-il apparence qu'un Poëte si sage & si éclairé eût osé avancer un fait si déshonorant pour une Ville célebre, s'il n'eût été fondé sur quelque tradition ? Ce qui est vrai, c'est qu'Aristote, Plutarque & quelques autres Anciens cités par le Scholiaste, rapportent que les Corinthiens avoient offert cent talens à Euripide pour l'engager à ôter ce trait de sa piece. Pausanias ajoute dans ses Corinthiaques, qu'on voyoit encore de son temps le tombeau des enfans de Médée, que les Corinthiens avoient lapidés &

(*a*) Ovide la nomme *Creüse*.

qu'on y offroit tous les ans des sacrifices pour expier leurs manes ; ainsi que l'oracle l'avoit ordonné.

Apollodore (*a*) conte cette histoire d'une maniere un peu différente. Médée, selon lui, envoya à sa rivale une couronne enduite d'une gomme très-aisée à s'enflammer, & dès que Glaucé l'eût mise sur sa tête, le feu y prit & la fit périr misérablement. Ce que nous dirons dans la suite de la tunique d'Hercule prouvera que la chose a pu arriver ainsi. Médée après une action si hardie & si cruelle, se retira à Thèbes pour se mettre sous la protection d'Hercule, qui s'étoit engagé avec les autres Argonautes à la venger, si Jason devenoit infidele ; mais ce Héros ne lui ayant offert aucun secours, elle alla à Athenes où elle épousa Egée. Thésée étant venu en ce temps-là de Trésene à la Cour de son pere, Médée voulut l'empoisonner dans le temps qu'il alloit boire dans la coupe qu'elle lui présentoit. Egée reconnut son fils à la garde de l'épée qu'il avoit laissée à la fille de Pitthée, mere de ce jeune Prince, & Médée alloit être punie de cette nouvelle cruauté, si elle ne se fût promptement embarquée. Depuis ce temps-là on ne sait pas trop ce qu'elle devint ; cependant Pausanias dans ses Corinthiaques assure qu'elle alla dans l'Asie, & donna son nom aux Médes. Ceux qui écrivirent cette retraite, persuadés que cette Princesse étoit magicienne, publierent qu'elle s'étoit sauvée sur un char tiré par deux dragons volans. Ils auroient peut-être parlé plus juste s'ils avoient dit que son vaisseau se nommoit le Dragon. Car encore un coup, si nous en croyons Diodore de Sicile (*b*), Médée n'a passé pour magicienne, que parce qu'elle avoit appris de sa mere Hécate, à connoître la vertu des simples.

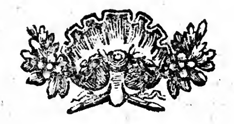
Ovide dans les deux voyages qu'il fait faire à

(*a*) Lib. I. (*b*) Lib. IV.

Médée, sur son char volant, touche en passant plusieurs Fables, dont la plupart sont inconnues. Il seroit fort inutile de s'étendre sur des sujets peu intéressans, & sur lesquels l'Histoire garde un profond silence. Il suffira d'établir quelques principes généraux, qui sont comme la clef de ces anciennes fictions. Lorsque quelqu'un échappoit d'un danger évident, on publioit qu'il avoit été changé en oiseau. Si pour éviter quelque poursuite on se cachoit dans un antre, on étoit métamorphosé en serpent. Lorsque la douleur faisoit verser des larmes, on devenoit une fontaine. Si quelque jeune personne se perdoit dans les bois, on en faisoit une Nymphe, une Dryade. La ressemblance des noms donnoit aussi lieu à la fiction ; ainsi Alopis fut changé en renard, Cygnus en cygne, Coronis en corneille, Cérambe en cette espece d'escarbot, qui a des cornes à la tête. Avec ces regles on entendra la plupart des Fables qu'on vient de raconter. Mais comme il s'en trouve parmi celles-là quelques-unes qui présentent des événemens historiques, je vais tâcher de les expliquer en peu de mots. Celle des femmes de l'Isle de Cos, qui furent changées en vaches, est fondée sur ce que les Compagnons d'Hercule en immolerent quelques-unes aux Dieux du pays. On disoit que les habitans de l'Isle de Rhodes avoient été changés en rochers, parce qu'ils périrent dans une inondation qui submergea une partie de cette Isle, & en particulier la Ville de Jalysie. La fille d'Alcidamas étoit extrêmement féconde, c'est ce qui a donné lieu à la métamorphoser en colombe. On marquoit la rage & le désespoir de Méra, en la changeant en chienne. En métamorphosant Méphron en bête brute, on nous apprenoit l'horreur qu'on avoit conçue pour son inceste, Arné en chouette, parce qu'ayant vendu sa Patrie, on voulut, sous le symbole de cet oiseau, qui selon l'opi-

nion populaire aime l'argent, marquer son avarice & sa cupidité ; Phillyre, mere du Centaure Chiron, en tilleul, à cause que cette Nymphe portoit le nom de cet arbre, nommé par les Grecs φίλυρα (a).

(a) Voyez *Hygin* sur cette Fable.



# FABLES XX. XXI. XXII. XXIII. ET XXIV.

## ARGUMENT.

*Hercule enchaîne le Chien infernal à trois têtes, qui transporté de rage, souilla de son écume la Terre, qui depuis ce temps-là produit des herbes venimeuses. Médée voulant faire mourir Thésée avec un poison composé de l'Aconit, Egée reconnoît son fils à la garde de son épée, lui arrache de la main la coupe fatale, & Médée évite par sa fuite le châtiment qu'elle méritoit. On raconte ensuite les réjouissances publiques que l'on fit à l'arrivée de Thésée, & l'on chante dans cette Fête les grandes actions de Thésée, & principalement la victoire qu'il avoit obtenue sur Scyron ce fameux Pirate, qui fut converti en rocher qui porte son nom. Minos pour venger la mort d'Androgée son fils, se prépare à faire la guerre aux Athéniens, & va dans plusieurs isles pour demander du secours. L'on conte aussi par occasion le changement d'Arné en Chouette.*

THÉSÉE, après avoir purgé l'Isthme de Corinthe des voleurs, qui y commet-

toient beaucoup de désordres, & avoir rétabli la tranquillité & la sûreté dans ce pays, arriva dans ce temps-là à Athenes. Comme Egée son pere ne le reconnoissoit pas encore pour son fils, Médée forma le dessein de le faire périr, & elle composa pour cela un breuvage avec l'aconit qu'elle avoit apporté de Scythie, & que l'écume de Cerbere y avoit produit. Dans cette contrée est une caverne sombre, dont l'entrée est presque impénétrable. C'est de-là qu'Hercule arracha Cerbere avec une chaîne de diamant, malgré la résistance qu'il faisoit pour ne point voir la lumiere du jour. Transporté de rage & de fureur, ce monstre à trois têtes fit retentir l'air de ses hurlemens, & souilla de son écume la terre, qui depuis ce temps-là devint féconde en herbes venimeuses. Les rochers où elles croissent leur ont fait donner le nom d'aconit. C'étoit un poison composé de cette plante, qu'Egée, par le conseil de son épouse, alloit faire avaler à son fils, & ce prince étoit prêt à le boire, lorsque son pere, qui le reconnut à la garde de son épée, où son cachet étoit gravé, lui arracha de la main la coupe fatale Médée étant montée sur son char, évita le châtiment qu'elle méritoit.

Egée comblé de joie de voir son fils, frémit au souvenir du danger où il avoit été

exposé, & remercia par des sacrifices réitérés les Dieux qui l'en avoient délivré. On immola par son ordre un grand nombre de victimes, dont les cornes étoient ornées de rubans. Jamais Fête ne fut célébrée dans Athenes avec plus de magnificence. Les Grands & le Peuple furent également invités au festin que le Roi avoit fait préparer; & lorsque le vin & la bonne chere eurent répandu la joie dans l'esprit des convives, on commença à chanter les louanges de Thésée. « C'est vous, jeune Héros, lui disoit-on, qui avez délivré la plaine de » Marathon du taureau qui la ravageoit. » Les habitans de Corinthe vous doivent » l'heureuse tranquillité qui regne dans les » champs de Cromyon, qu'on laboure maintenant en assurance. Epidaure a été té» moin de la victoire que vous avez rem» portée sur ce monstrueux fils de Vulcain; » le fleuve Céphise a vu périr le cruel Pro» custe, & Eleusis vous doit la défaite du » fameux Cercyon: vous avez fait mourir » le féroce Sinis si redoutable par cette for» ce, dont il ne se servoit que pour opprimer » l'innocence: le cruel faisoit courber jus» qu'à terre les plus gros arbres, qui en se » retirant déchiroient les malheureux qu'il » y avoit attachés; depuis la défaite de Scy» ron, on peut aller avec assurance à Méga-

» re, dont il assiégeoit le chemin. La terre » refusa son sein aux os de ce scélérat, les » flots les rejetterent, & l'air où ils demeu- » rerent exposés les ayant pétrifiés, ils fu- » rent changés en ces rochers qui portent » encore son nom. Enfin, ajoutoit-on, si » nous voulions compter vos victoires, nous » trouverions qu'elles surpassent le nombre » de vos années. Nous ferons sans cesse des » vœux pour la conservation d'une vie si » précieuse, & c'est en votre honneur que » nous célébrons aujourd'hui une fête si so- » lemnelle ». A ce chant d'allégresse tout le Palais retentissoit des cris de joie & des applaudissemens que l'on donna au jeune Prince, & toute la Ville partageoit la joie de la Famille Royale.

Comme on ne goûte jamais de plaisirs bien purs, & qui ne soient troublés par quelque sujet de chagrin, Egée ne jouit pas longtemps du bonheur d'avoir trouvé son fils. Minos se préparoit à faire bientôt sentir aux Athéniens toutes les horreurs de la guerre. Il avoit des troupes bien disciplinées & une flotte nombreuse; mais ce qui le rendoit encore plus redoutable, c'étoit la juste colere dont il étoit animé contre ce peuple. Résolu de venger la mort de son fils Androgée, il voulut, avant de commencer la guerre, faire alliance avec ses voisins, & il s'em-

barqua pour aller leur demander du secours. Après avoir engagé par des promesses l'Isle d'Anaphe à traiter avec lui, il y força celle d'Astypalé. Il mit aussi dans son parti Cimole, Cythne, Mycone, Scyros, Sériphe, Paros si célebre par les beaux marbres, Sithone, que l'avare Arné avoit autrefois trahi pour de l'argent. Les Dieux pour la punir la changerent en chouette, oiseau qui a les pieds noirs & les plumes de même couleur, & qu'on croit encore après son changement, avoir la même passion pour l'argent.

## *Explication des Fables* XX. XXI. XXII. XXIII. & XXIV.

Il n'y a rien de plus connu dans la Mythologie que le Chien Cerbere, que les Poëtes avoient mis à la porte de l'enfer pour en garder l'entrée. J'ai prouvé dans le second Tome de mon Explication des Fables, que l'idée de ce Chien étoit tirée de l'Histoire des Egyptiens, qui faisoient garder le champ de leurs momies par des dogues. Et à prendre la chose dans son origine, il est sûr que les Grecs avoient puisé tout leur systême de l'enfer & des Champs Elysées dans la Théologie de cet ancien peuple. Cependant ce que conte ici Ovide de la ciguë & des autres herbes venimeuses que l'écume de Cerbere avoit fait sortir de terre dans les lieux qui en avoient été infectés, est une aventure qui tire son origine de l'Histoire Grecque. Dans la caverne de Ténare (*a*) habitoit autrefois un serpent qui ravageoit les environs de ce Promontoire ; & parce qu'on

(*a*) *Pausanias in Lacon.*

regardoit cet antre comme une des avenues du Royaume de Pluton, on prit de-là occasion de dire, que ce dragon en étoit le portier, voilà l'origine de Cerbere qu'on appelle le chien de l'enfer, parce qu'en effet il mordoit & dévoroit ceux qui s'approchoient de ce lieu, ainsi que le remarque Hecatée de Milet (*a*). Pausanias observe qu'Homere est le premier qui ait dit que Cerbere etoit un chien, quoiqu'en effet ce ne fut qu'un serpent dont le nom Grec qu'on lui a donné signifie *celui qui devore la chair*. Les Poëtes qui ont suivi Homere, ont à la vérité nommé Cerbere un chien, mais ils l'ont peint en effet comme un serpent.

*Cui vites, horrere videns jam colla colubris* (*b*).
—— (*c*) *Quamvis furiale centum*
*Muniant angues caput ejus*, ——
—— (*d*) *Sordidum tabo caput*
*Lambunt colubræ : Viperis horrent jubæ,*
*Longusque tortâ sibilat caudâ draco.*

Les monumens anciens nous représentent ce monstre de la même maniere que les Poëtes l'avoient peint dans leurs ouvrages ; ainsi qu'on peut le voir dans l'*Antiquité expliquée* par les figures, & dans le Supplément. Hercule délivra la Laconie de ce monstre qui la ravageoit, & c'est ce qui a donné lieu à la Fable que rapporte Ovide. Cet événement est représenté sur plusieurs monumens, principalement dans le beau marbre de Narbonne, publié par *du Choul*, & rapporté avec quelques autres par le *R. P. Dom Bernard de Montfaucon*. Si on a ajouté à cette Histoire que Cerbere enchaîné par ce Héros, avoit empoisonné de son écume les herbes qui croissoient dans la Thessalie, & que c'étoit depuis

(*a*) *L. cit.* (*b*) *Virgile, Æneid.* Lib. IV. vs. 419. (*c*) *Horace*, Lib. III. Od. XI. (*d*) *Seneque, in Hercule Fur.* vs 785.

ce temps-là que la ciguë & les autres plantes venimeuses y avoient crû en abondance, c'est qu'en effet on en trouvoit en grande quantité dans ce pays-là. Plusieurs femmes les employoient dans leurs maléfices, & voilà l'origine de la Fable de ces magiciennes de Thessalie, qu'on croyoit assez puissantes pour attirer par leurs enchantemens la Lune sur la terre. Circonstance qui n'est fondée que sur ce que ces femmes prenoient ordinairement la nuit & la lune pour témoins de leurs opérations magiques.

Il ne faut pas finir cet article sans remarquer qu'on trouve souvent Cerbere joint avec Sérapis : ce qui prouve encore que l'idée de ce gardien des enfers étoit venue d'Egypte. Serapis étoit confondu avec Pluton ; ainsi il n'est pas étonnant que Cerbere l'accompagne dans les monumens qui le représentent. Si on vouloit encore d'autres preuves de mon sentiment, je me servirois d'une figure très-singuliere de Cerbere, que le *Sr. Paul Lucas* apporta d'Egypte, il y a quelques années, & qui a passé dans le cabinet de M. *de Boze*. Cette Antique est des plus extraordinaires. Cerbere y est représenté avec trois têtes, une d'homme, une de chien, & une de singe. Pour rendre cette figure encore plus singuliere, deux serpens entortillent ses trois têtes & font plusieurs fois le tour de ses jambes avec leurs queues. Le Pere Dom Bernard prétend que les Egyptiens ont enchéri en cela sur les Grecs & sur les Romains ; ne vaudroit-il pas mieux dire, que les Romains & les Grecs, qui avoient puisé chez les Egyptiens leur Théologie, & tout ce qui regardoit le culte des Dieux, y avoient fait les changemens que le caprice leur avoit dictés? Certainement personne ne croit aujourd'hui que l'idolâtrie des Egyptiens soit venue de la Gréce.

# FABLE XXV.

## ARGUMENT.

*Minos n'ayant pu obtenir aucun ſecours de divers peuples, alla à Egine pour demander du ſecours à Eaque, fils de Jupiter & d'Egine qui le lui refuſe, ſous prétexte d'une alliance contractée avec les Athéniens; à peine Minos eſt-il parti que Céphale arrive, envoyé de la part des Athéniens, pour demander du ſecours contre Minos; Eaque lui accorde ſa demande, & lui raconte comment ſes Etats avoient été dépeuplés par la contagion.*

MINOS n'ayant pu tirer aucun ſecours des Iſles de Didyme, d'Oiiare, d'Andros, de Ténos, de Gyare, & de Péparethe, ſi féconde en oliviers, alla à Egine où régnoit Eaque. Cette Iſle étoit autrefois nommée Enopie; mais ce Prince lui faiſoit porter alors le nom d'Egine ſa mere. On ſortit en foule de la Ville pour voir un Conquérant qui s'étoit acquis une ſi grande réputation. Télamon, Pélée ſon frere & Phoque leur cadet vinrent auſſi à ſa rencontre. Eaque lui-même, quoique dans un âge fort avancé, ſortit de ſa Capitale, & lui deman-

da quel étoit le sujet de son voyage. A ce discours Minos sentant renouveller toute son affliction, lui répondit ainsi : * « C'est „ pour vous engager dans une guerre juste, „ que je viens ici ; prenez part à l'affliction „ d'un pere infortuné, aidez-lui à venger la „ mort d'un fils, ne refusez pas ce service „ aux mânes d'Androgée. Vous me deman- „ dez, lui dit Eaque, une chose qu'il n'est „ pas en mon pouvoir de vous accorder, „ mes sujets ne sauroient prendre parti avec „ vous; nous avons contracté avec les Athé- „ niens une alliance que les loix les plus sa- „ crées rendent inviolable ». Minos piqué de ce refus, lui dit en se retirant : « que cette „ alliance pourroit bien lui devenir funeste »; mais il se contenta de cette menace, ne voulant pas pour lors pousser plus loin sa vengeance, de peur d'affoiblir son armée.

La flotte de Minos pouvoit encore être apperçue des murs d'Egine, lorsqu'on vit entrer dans le port un vaisseau Athénien, commandé par Céphale, qui venoit demander du secours contre le Roi de Crête. Les fils d'Eaque reconnurent ce Prince, quoiqu'ils ne l'eussent vu depuis long-temps, & après l'avoir embrassé, ils le conduisirent au Palais. Ce héros, dans un âge avancé, conservoit encore quelques traits de sa premiere

* Le texte ajoute, ce Prince qui étoit maître de cent Villes.

beauté : il étoit accompagné des deux enfans de Pallas, Clyton & Buté, dont l'un marchoit à sa gauche, & il portoit à la main une branche d'olivier. Après les premiers complimens, Céphale exposa les ordres qu'il avoit reçus des Athéniens, & demanda du secours contre l'ambitieux Minos, qui vouloit opprimer la liberté de la Gréce. Pour engager Eaque à le lui accorder, il fit valoir l'alliance & les anciens traités des deux peuples, & son éloquence soutint parfaitement toutes les raisons qu'il exposa.

Le Roi d'Egine s'appuyant alors sur son sceptre, lui dit que les Athéniens étoient les maîtres des troupes qui étoient sous son obéissance, & qu'ils pouvoient en disposer à leur gré. « J'en ai assez, graces aux Dieux, „ ajouta-t-il, pour moi, & pour mes Alliés : „ heureusement vous êtes arrivé dans un „ temps favorable, & quand vous aurez em- „ mené celles qui vous sont nécessaires, il „ m'en restera suffisamment pour défendre „ mes Etats. Que votre puissance, lui ré- „ pondit Céphale, puisse croître sans cesse ; „ que rien ne trouble le bonheur dont vous „ jouissez ! J'ai été charmé en arrivant de „ voir une florissante jeunesse, presque tou- „ te composée de gens de même âge ; ce- „ pendant je n'y ai point remarqué la plu- „ part de ceux que j'ai vus autrefois à votre » Cour ».

» Cour ». Eaque que ce discours fit soupirer, lui répondit ainsi, la larme à l'œil: « Vous allez entendre le récit d'une histoire „ déplorable dont cependant la fin pourra „ vous donner de la consolation : comme il „ n'est pas possible de vous en faire com- „ prendre toute l'horreur, je me contente- „ rai de vous la raconter en peu de mots & „ sans ordre. Ceux dont vous venez de me „ parler sont morts, & j'ai perdu avec eux „ presque tous mes sujets: une horrible peste „ a ravagé cette Isle. La fiere Junon, qui „ ne pouvoit souffrir qu'elle portât le nom „ de sa rivale, s'en est vengée de la maniere „ la plus cruelle. Tandis que nous crûmes „ que ce fleau n'étoit qu'une maladie ordi- „ naire, nous employâmes tous les secours „ de la Médecine, mais tous les remedes „ étoient inutiles. D'abord des nuages som- „ bres& obscurs couvrirent l'air,& on sentit „ une chaleur étouffante. Le vent du midi „ si propre à infecter l'air, souffla pendant „ quatre mois sans discontinuer.

„ Les lacs & les fontaines furent infectés „ du poison funeste qu'y avoit répandu un „ nombre infini d'insectes inconnus dans le „ pays. Le mal attaqua d'abord les chiens, „ les oiseaux, les brebis, les bœufs, & les „ autres animaux. Le Laboureur consterné, „ vit expirer à ses yeux au milieu des sillons

„ les taureaux qui labouroient. Les brebis
„ dépouillées de leur toiſon, maigres & dé-
„ charnées, rempliſſoient la campagne de
„ cris lugubres & languiſſans. Le Courſier
„ le plus vigoureux dédaignant les combats
„ & les victoires qu'il avoit tant de fois rem-
„ portées, languiſſoit ſur la litiere. Le ſan-
„ glier avoit oublié ſa férocité naturelle ; la
„ biche n'avoit plus cette légéreté qui lui eſt
„ ordinaire ; l'ours n'oſoit plus attaquer les
„ troupeaux : tout languiſſoit ; les forêts,
„ les campagnes, les grands chemins étoient
„ jonchés de cadavres qui infectoient l'air de
„ leur puanteur ; & ce qui vous étonnera
„ ſans doute, les chiens, les oiſeaux & les
„ loups même n'oſoient y toucher : ils pour-
„ riſſoient ſur la terre, & portoient par-tout
„ la contagion. Des animaux, le mal ſe ré-
„ pandit dans les villages & parmi les gens
„ de la campagne, & de là il pénétra dans
„ les villes. On ſentit d'abord les entrailles
„ brûler d'un feu, dont les rougeurs qui pa-
„ roiſſoient ſur le viſage, marquoient l'ar-
„ deur. On ne reſpiroit qu'avec peine, & la
„ langue ſeche & enflée obligeoit de tenir la
„ bouche ouverte. Le lit devenu inſupporta-
„ ble, ainſi que toutes ſortes de couvertu-
„ res, on cherchoit vainement ſur la terre,
„ un rafraîchiſſement qu'on n'y trouvoit pas.
„ Les Médecins, qui auroient pu apporter
„ quelque adouciſſement à un mal ſi vio-

„ lent en avoient été attaqués eux-mêmes, „ & leur art n'avoit pu les en garantir. „ Les plus empressés à secourir les malades, „ devenoient les premieres victimes de leurs „ charitables soins.

„ Sûr de mourir dès qu'on se sentoit atta- „ qué, on négligeoit les remedes, & on pre- „ noit sans choix tout ce que l'ardeur du mal „ faisoit désirer. Tout étoit égal, & le mal „ étoit sans ressource. Chacun couroit aux „ puits, aux fontaines & aux rivieres pour „ étancher la soif dont il étoit dévoré, mais „ on ne l'étanchoit qu'en mourant, & la „ langueur empêchoit ceux qui s'étoient dé- „ saltérés, de se relever & de se retirer de „ l'eau où ils expiroient. Comme on igno- „ roit la cause du mal, on la croyoit atta- „ chée à ses foyers qu'on regardoit avec „ horreur *. Vous auriez vu des gens demi- „ morts, pâles & livides, se traîner dans les „ rues jusqu'à ce que les forces leur man- „ quassent tout-à-fait ; d'autres qui pleu- „ roient, d'autres qui étendus à terre, ou- „ vroient des yeux languissans que la mort „ fermoit un instant après: ainsi tournés vers „ le Ciel, ils rendoient les derniers soupirs „ dans le même lieu, où ce mal les avoit surpris.

* Le Poëte ajoute ici qu'on sortoit de sa maison pour se coucher à terre ; mais comme il l'avoit dit un moment auparavant, je n'ai pas cru devoir le répéter.

„ Représentez-vous, Prince, le triste état „ où je me trouvois; vous devez croire que „ je ne regardois la vie qu'avec horreur, & „ que je souhaitois ardemment d'avoir le mê„ me sort que mes sujets. De quelque côté „ qu'on jettât les yeux, on appercevoit des „ monceaux de morts dont le nombre égaloit „ celui des fruits & des glands qui tombent „ par l'agitation de l'arbre; vous voyez d'ici „ un Temple fort élevé qui est dédié à Ju„ piter : on y alloit de toutes parts offrir des „ sacrifices; mais tout étoit inutile: com„ bien de fois avons-nous vu l'époux qui ve„ noit y prier pour son épouse, le pere pour „ son enfant, perdre la vie avant que d'ache„ ver leurs sacrifices? On trouvoit après leur „ mort entre leurs mains une partie de l'en„ cens qu'ils étoient venus offrir. Combien „ de fois les taureaux conduits à l'Autel pour „ y être immolés, sont-ils tombés morts, „ tandis que le Prêtre faisoit les prieres & „ les libations? Moi-même, comme j'offrois „ un sacrifice à Jupiter, pour moi, pour mes „ sujets & pour mes trois fils, la victime „ poussa d'horribles mugissemens, & tom„ ba sans être frappée au pied des Autels: le „ couteau sacré fut à peine teint de son sang „ & les fibres de ses entrailles effacées par la „ violence de la contagion, ne nous présen„ terent rien qui pût nous faire connoître la

„ volonté des Dieux. Il m'est arrivé plusieurs fois de voir des cadavres tristement „ étendus à l'entrée même des Temples ; j'en „ ai vu, qui pour finir leurs maux, avoient „ employé le cordon fatal, la mort leur „ ayant paru plus supportable que l'appréhension continuelle qu'ils avoient de mourir. Les morts étoient privés des honneurs „ de la sépulture, on les voyoit par monceaux près des portes de la Ville ; comme „ il n'y avoit pas assez de monde pour les emporter hors des murs, on les laissoit pourrir sur la terre, ou on les brûloit sans cérémonie : on ne faisoit même point de scrupule de porter son mort sur un bûcher, qui „ étoit construit pour un autre. On ne voyoit „ point couler de larmes pour la mort des „ personnes les plus cheres ; les ames des enfans & des meres, des jeunes & des vieux, „ descendoient sans être pleurées sur les rives infernales. On manquoit de place pour „ les sépultures & de bois pour les bûchers.

## *Explication de la quinzieme Fable.*

Minos, second du nom (*a*), étant monté sur le Trône, après la mort de son pere Lycaste, fit plu-

(*a*) J'ai prouvé dans mon *Explication des Fables* & dans le *troisieme Tome des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, qu'il y avoit eu deux Minos, & que les aventures que raconte Ovide, & qui font le sujet de cette Explication, devoient être sur le compte de Minos second.

ſieurs conquêtes dans les Iſles voiſines de celle de Crète, où il régnoit, & ſe rendit enfin le maître de la mer. Thucydide, Apollodore & Diodore de Sicile parlent fort au long des progrès que fit ſa flotte, la plus nombreuſe qu'on eût vue avant lui; & ce Prince auroit joui de la réputation d'un des plus grands hommes de ſon ſiecle, ſans la malheureuſe aventure que je vais raconter. Cet événement troubla toute la tranquillité de ſa vie, & donna lieu aux Grecs & aux Athéniens ſur-tout, qu'il avoit outragés, de le déchirer par leurs calomnies: tant il eſt dangereux, comme le remarque Plutarque (*a*), d'offenſer une Ville ſavante, & qui aime à ſe venger.

La fête des Panathénées attirant beaucoup de monde à Athenes (*b*), Minos y envoya ſon fils Androgée, qui combattit dans les Jeux, qui faiſoient partie de cette ſolemnité, avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix. Les manieres polies & nobles de ce jeune Prince, jointes à la gloire qu'il venoit d'acquérir, lui attirerent l'amitié du peuple & l'eſtime des fils de Pallas, freres d'Egée. Le commerce des Pallantides avec un étranger devint ſuſpect au Roi, qui n'ignoroit pas que ſes neveux tramoient des conjurations contre lui. Egée n'avoit pas encore fait reconnoître ſon fils Théſée, qui étoit élevé à Tréſene chez ſon grand-pere Pitthée; il ſe défioit extrêmement, & du peuple & de ſon frere; ainſi ayant appris qu'Androgée alloit faire un voyage à Thébes, il le fit aſſaſſiner prés du Bourg d'Oenoé, ſur les confins de l'Attique. Il eſt vrai qu'Apollodore dit que ce jeune Prince fut tué par le Taureau de Marathon, qui faiſoit beaucoup de ravage dans la Grece, mais il y a apparence que les Athéniens ne firent courir

(*a*) Dans la Vie de Théſée. (*b*) *Diodore de Sicile, Apollodore, Plutarque, Servius, &c.*

ce bruit, que pour disculper leur Roi d'une action si injuste : Diodore de Sicile & Plutarque avouent que ce fut Egée lui-même qui le fit assassiner. Minos n'eut pas plutôt appris cette triste nouvelle, qu'il résolut de venger la mort de son fils. Il fit équipper une flotte, & alla lui-même dans différentes Cours pour se faire des Alliés & solliciter du secours. Voilà le sujet de la Fable que l'on vient de lire. Les autres aventures de cette guerre feront le sujet des Explications suivantes, & formeront une histoire suivie.

# FABLE XXVI.

## ARGUMENT.

*Jupiter, à la priere d'Eaque son fils, métamorphose en Hommes les Fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux Chêne. Ces Hommes furent appellés Myrmidons, du nom que les Grecs appellent ces petits animaux, car il les nomment Myrmeces.*

« AU milieu de tant de malheurs, j'adressai cette priere à Jupiter : Grand „ Dieu, s'il est vrai que vous ayez été autrefois sensible aux charmes de ma mere, si „ vous ne dédaignez pas de me reconnoître „ pour votre fils, rendez-moi mes sujets, „ ou faites-moi périr avec eux. Jupiter

„ écouta ma priere, & un coup de tonnerre
„ qui se fit entendre, me fit connoître qu'el-
„ le étoit exaucée. J'accepte cet augure,
„ m'écriai-je, je souhaite qu'il me soit favo-
„ rable. Près du lieu où j'étois alors, s'éle-
„ voit un grand chêne, qui étoit consacré à
„ Jupiter : le gland qui l'avoit produit avoit
„ été pris dans la forêt de Dodone. Je voyois
„ auprès de cet arbre une infinité de four-
„ mis, qui y portoient le grain qu'elles
„ avoient ramassé. Hélas! que je serois heu-
„ reux, disois-je en moi-même, si Jupiter,
„ me donnoit autant de citoyens pour re-
„ peupler mes Villes désolées, que je vois
„ ici de fourmis. Dans ce moment le chêne
„ trembla, & quoiqu'il ne fît point de vent,
„ on apperçut ses feuilles s'agiter. A ce pro-
„ dige je me sentis saisi d'une secrette hor-
„ reur, & mes cheveux se dresserent sur ma
„ tête. Rempli de je ne sais quelle espéran-
„ ce, je baisai la terre & le tronc de l'ar-
„ bre sacré. Cependant la nuit succéda au
„ jour, & malgré mes inquiétudes, je m'en-
„ dormis. Dans le temps que je jouissois des
„ charmes du repos, je vis le même chêne
„ dont les branches & les feuilles étoient
„ couvertes de fourmis; il me parut qu'il
„ laissoit tomber sur terre un nombre infini
„ de ces petits insectes. Je les voyois croître
„ tout d'un coup, s'élever, se tenir debout.
» Je

„ Je ne voyois plus ces fourmis ni si petites „ ni si noires, ni avec tant de pieds, & elles „ me paroissoient ressembler à des hommes. „ Je m'éveillai & je regardai mon rêve comme „ me une imagination frivole : je me plaignis „ gnis même des Dieux qui me laissoient „ dans la même désolation. Cependant j'entendis „ tendis un grand murmure : la voix de plusieurs „ sieurs hommes, dans un temps où il „ m'en restoit si peu, vint frapper mes oreilles „ les ; & je croyois que c'étoit encore une „ suite du trouble où mon songe m'avoit „ laissé, lorsque Télamon vint d'un air empressé „ pressé ouvrir les portes de mon appartement. „ ment. Vous allez voir, mon Pere, me „ dit-il, une chose tout-à-fait incroyable, „ & qu'on n'auroit osé espérer; venez vous-„ même en être le témoin. Je sortis promptement „ tement de ma Chambre, & je vis un „ grand nombre d'hommes, que je reconnus „ nus être les mêmes que ceux que j'avois „ apperçus en songe. Ils s'approcherent „ tous de moi, & me rendirent les hommages „ ges dûs à leur Souverain. J'allai sur le „ champ rendre graces à Jupiter : ensuite je „ distribuai ces nouveaux Habitans dans la „ Ville & dans la Campagne, & pour conserver „ server le souvenir de leur origine, je leur „ donnai le nom de Myrmidons. Ils ont „ encore les mêmes inclinations que les

„ Fourmis ; ménagers, laborieux, ardens
„ pour amasser du bien, ils gardent avec
„ un grand soin ce qu'ils ont acquis ; vous
„ venez de les voir ; ce seront ces Soldats,
„ tous de même âge & également coura-
„ geux, qui vous accompagneront lorsque
„ le vent d'Orient qui vous a si heureuse-
„ ment amené ici, aura fait place au vent
„ de midi.

## *Explication de la XXVI. Fable.*

MINOS après avoir parcouru les Isles d'Oliare, de Didyme, de Ténos, d'Andros, & plusieurs autres, s'arrêta quelque temps dans celle d'Egine où régnoit Eaque. Etonné de n'y voir que de jeunes gens, & de n'y reconnoître aucun de ses anciens amis, ce Prince lui apprend que son Isle ayant été ravagée par une cruelle Peste, qui en avoit fait périr presque tous les Habitans, Jupiter l'avoit repeuplée en métamorphosant en hommes des Fourmis qui étoient dans le creux d'un vieux Chêne. Fable qui n'a, je crois, pour fondement que la retraite des Sujets de ce Prince dans les Bois & dans les Cavernes, d'où ils sortirent après la contagion, & dans un temps où Eaque n'espéroit plus de les revoir. Presque tous les Vieillards avoient été emportés par la Peste, les jeunes gens qui avoient plus de force y avoient résisté. Voilà, je crois, tout le mystere renfermé dans le récit d'Eaque, à moins qu'on ne pense avec quelques Auteurs que les Myrmidons, qui étoient des Gens sauvages & ménagers, & qui demeuroient ordinairement dans quelques Cavernes de

la Thessalie, en ayant été retirés par Eaque, vinrent peupler son Isle que la Peste avoit rendue déserte. Leur nom conforme à celui de la Fourmi, que les Grecs nomment μύρμηξ a fait dire que c'étoient des Fourmis que Jupiter avoit changées en hommes. Mais il est nécessaire de faire connoître un Prince, qui fut de son temps l'Oracle de toute la Gréce, & qui mérita après sa mort d'être un des Juges de l'Enfer.

Eaque étoit Fils de Jupiter; c'est-à-dire, si nous en croyons Pausanias (*a*), d'un Roi d'Arcadie qui portoit le nom de ce Dieu, & d'Egine, Fille du Fleuve Asope. Pour venger l'affront fait à sa Fille que le Roi d'Arcadie avoit débauchée, Asope lui déclara la Guerre & fut vaincu, ainsi qu'on l'apprend de Théodontius, cité par Boccace (*b*). Comme on mêloit toujours la Fable dans ces anciennes Histoires, ceux qui écrivirent cet événement, publierent que le Fleuve Asope, avec ses eaux, avoit fait la guerre à Jupiter, & que ce Dieu s'étant changé en feu, l'avoit foudroyé.

*Namque ferunt raptam patriis Eginam ab undis,*
*Amplexu latuisse Jovis; furit Amnis & astris*
*Infensus bellare parat, &c.* (*c*).

A cette Fable on en ajouta une autre. On dit que Jupiter pour dérober sa maîtresse à la vengeance d'Asope, l'avoit métamorphosée en Isle : ce qui veut dire, qu'il la cacha dans cette Isle du Golphe Saronique, qui s'appella depuis ce temps-là, l'Isle d'Egine. Ce fut-là que naquit Eaque, le Prince le plus équitable de la Gréce. Pendant tout le temps de son Régne, qui fut fort long, on venoit le con-

(*a*) *In Arcad.* (*b*) Lib. I. Cap. 55. (*c*) *Statius Theb.* Lib. VII.

fulter de toutes parts, & les Princes des Isles voisines le prenoient souvent pour arbitre de leurs différends. L'Attique étant affligée d'une grande sécheresse, qu'on regardoit comme la punition du meurtre d'Androgée, les Athéniens envoyerent consulter l'Oracle, & ils apprirent que ce fléau cesseroit dès qu'Eaque deviendroit leur intercesseur auprès des Dieux irrités contre le perfide Egée.

La réputation dont ce Prince jouissoit ne le mit pas à couvert des chagrins domestiques. Il avoit eu de sa Femme deux Fils, Pélée & Télamon, & de Psammathe, une de ses Maîtresses, un autre Fils nommé Phoque. Comme ce dernier jouoit un jour avec ses deux Freres, le Palet de Télamon lui cassa la tête & le tua (*a*). Eaque informé de cet accident, & ayant appris en même temps que ces jeunes Princes avoient eu auparavant quelque démêlé avec Phoque, les chassa de sa Cour, & les condamna à un exil perpétuel. Télamon se retira à Salamine, où il régna dans la suite. Pélée chercha une retraite dans la Thessalie, où il épousa Antigone, Fille d'Eurion (*b*), & après la mort de cette Princesse, il se maria avec Thétis, ainsi que nous le dirons plus au long en parlant d'Achille son Fils.

La Peste qui ravagea l'Isle d'Egine, fut encore un nouveau sujet de chagrin pour Eaque; mais ayant trouvé le moyen de repeupler ses Etats, il donna du secours à Minos, qui entreprenoit une Guerre juste contre les Athéniens. Honoré dans toute la Gréce pendant son Regne, Eaque fut mis après sa mort au nombre des Juges de l'enfer avec Minos premier & Rhadamanthe.

(*a*) *Diod.* Lib. IV. (*b*) Voyez *Apollodore.*

# FABLES XXVII. & XXVIII.

## ARGUMENT.

*Céphale abandonne l'Aurore qui l'avoit ravi ; & vient retrouver Procris son épouse qu'il aimoit uniquement ; ce Prince ayant voulu éprouver en se déguisant, si sa femme l'aimoit autant qu'elle paroissoit l'aimer, la trouva infidele : ce qui la jetta dans une si grande confusion, l'orsqu'elle eut reconnu son mari, qu'elle alla de honte se cacher dans les bois. Cependant ce Prince qui ne pouvoit souffrir cette séparation, se réconcilia avec elle. Elle lui donna à son retour un Dard & un Chien, qui fut depuis converti en pierre, à la chasse d'un animal furieux, que Thémis, en colere de ce que le fils de Laïus avoit développé l'obscurité de ses Oracles, avoit envoyé alentour de Thébes pour faire du dégât dans le Pays.*

CETTE conversation dura une partie de la journée ; le soir on soupa, & chacun alla ensuite jouir des charmes du repos. Le lendemain matin, comme le vent étoit encore contraire, les Pallantides allerent

prendre Céphale dans son appartement, pour aller ensemble chez le Roi. Ce Prince étoit encore au lit, & comme Télamon & Pélée étoient alors occupés à lever des Troupes pour les Athéniens, Phoque le plus jeune des enfans d'Eaque reçut ces Ambassadeurs à la porte du palais, & les conduisit dans une salle en attendant le lever du Roi. Phoque ayant remarqué que Céphale avoit à la main un Dard d'un bois extraordinaire ; après l'avoir entretenu pendant quelques momens de choses indifférentes, il lui adressa ainsi la parole : « J'ai » assez fréquenté les Forêts, où je vais sou- » vent à la chasse : je vous avouerai cepen- » dant que je n'ai jamais vu de bois sembla- » ble à celui de votre Javelot. S'il étoit de » Frêne, il seroit noirâtre ; si c'étoit du » Cormier, on y verroit des nœuds : je n'en » ai jamais vu de plus beau. Si vous en con- » noissiez toutes les qualités, lui répliqua » alors un des Fils de Pallas, vous l'admire- » riez bien davantage : il ne manque jamais » son coup ; rien ne le détourne du but, & » ce qui est encore plus étonnant, il revient » ensuite de lui-même dans la main de celui » qui l'a lancé ». Phoque voulant alors s'informer plus particuliérement de toutes les qualités d'un Dard si mystérieux ; Céphale contenta sa curiosité : mais un reste

de honte l'empêcha de lui apprendre de quelle main il lui venoit. Ce Dard, *dit-il*, en versant quelques larmes, que le souvenir de la mort de son épouse lui arracha; « ce » même Dard sera pour moi un sujet éternel » d'affliction & de désespoir: c'est lui qui » est la cause de la mort de Procris : plût » aux Dieux que je n'eusse jamais reçu ce » fatal présent! Procris étoit Sœur de la cé- » lebre Orithye dont vous avez sans doute » oui parler. Si l'on comparoit la beauté, » l'esprit & les agrémens de ces deux aima- » bles personnes, Procris auroit dû être » enlevée préférablement à sa sœur. Lorsque » l'Amour & le Pere de cette Princesse m'en » eurent rendu l'Epoux, on me crut l'hom- » me du monde le plus heureux : je l'étois » en effet, & je le serois encore si les Dieux » jaloux de mon bonheur, ne l'avoient » point troublé. Il n'y avoit qu'un mois que » l'Hymen nous unissoit, lorsque faisant » tendre des toiles sur le Mont Hymete, » l'Aurore m'apperçut & m'enleva. Qu'il » me soit permis de dire la vérité, sans of- » fenser cette Déesse : Quoiqu'elle soit par- „ faitement belle; que les couleurs les plus „ charmantes réhaussent l'éclat de son teint; „ qu'elle regne dans ce brillant intervalle „ qui est entre la nuit & le jour, & qu'elle „ boive le Nectar des Dieux, il ne m'étoit

„ pas possible d'oublier Procris ; je ne cessai
„ jamais un moment de l'aimer : seule elle
„ occupoit mon esprit & mon cœur ; je ne
„ parlois que d'elle, & regrettant des délices
„ que j'avois goûtées avec une épouse si char-
„ mante, j'en entretenois continuellement
„ l'Aurore. La Déesse en conçut de la ja-
„ lousie : faites cesser, me dit-elle un jour,
„ des plaintes qui m'offensent : allez cher-
„ cher votre Procris : je serai bien trompée
„ si vous ne vous repentez un jour de l'avoir
„ tant aimée. Après ce discours, pendant
„ lequel elle fit paroître beaucoup de dépit
„ & de colere, elle me renvoya. A mon re-
„ tour je fis quelques réflexions sur ce que
„ l'Aurore venoit de me dire : je craignis
„ que Procris n'eût été infidele pendant
„ mon absence : sa beauté & son âge au-
„ roient pu me le faire appréhender ; mais sa
„ vertu me rassuroit & dissipoit mes soup-
„ çons. Cependant j'avois été absent, &
„ la Déesse, que je venois d'abandonner,
„ étoit une preuve du pouvoir de l'Amour.
„ Comme on craint tout quand on aime, je
„ formai la résolution de tenter par des soins
„ & par des présens la fidélité de mon épou-
„ se, & l'Aurore en changeant les traits
„ de mon visage, favorisa mon entreprise.
„ Comme je m'apperçus que j'étois mécon-
„ noissable, dès que je fus arrivé à Athé-

„ nes, j'entrai dans mon palais, où cependant je ne vis rien qui pût me donner le moindre soupçon.

„ Procris paroissoit inquiete de mon absence, & son air sage & modeste sembloit ne respirer que la vertu. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'obtins la permission d'entrer dans son appartement : il fallut pour cela employer mille artifices. Ciél, quelle fut ma surprise en la voyant ! Je fus sur le point de renoncer au fatal dessein que j'avois formé ; & au-lieu de mettre sa vertu à une épreuve si délicate, je pensai me découvrir & me jetter à son cou. Quoique triste & languissante, elle étoit extrêmement belle, & jamais l'affliction ne parut avec tant de charmes. Jugez, Prince, quelle étoit sa beauté, puisque la douleur même en augmentoit l'éclat. Quelques discours que je lui tinsse, elle ne paroissoit occupée que du desir de revoir son Epoux : sa modestie & sa retenue lui faisoient rejetter avec mépris toutes mes caresses. Tous vos soins, me disoit-elle, tous vos empressemens sont inutiles ; mon cœur est à mon Epoux ; je lui réserve toute ma tendresse. En falloit-il davantage pour assurer le repos d'un Mari, qui auroit eu quelque reste de raison ? Falloit-il encore d'autres épreuves ? Cependant je ne fus

„ pas entiérement satisfait, & je m'obstinai
„ à me rendre malheureux. Je lui offris de
„ grands présens, & je mapperçus enfin que
„ sa fidélité en étoit ébranlée. Ah ! m'é-
„ criai-je alors en me découvrant, recon-
„ noissez votre Epoux dans l'Amant pour
„ qui vous étiez devenue sensible : c'est lui-
» même qui est le triste témoin de votre peu
„ de vertu. Procris ne me répondit rien ;
„ sa confusion & sa honte furent si grandes,
„ qu'elle sortit sur le champ du Palais, dans
„ le dessein de m'abandonner pour jamais.
» Uniquement occupée du plaisir de la
» chasse, elle conçut une haine irréconci-
» liable pour tous les Hommes. Son absence
» ralluma bientôt l'amour dont j'avois brû-
» lé pour elle : je la cherchai ; je lui deman-
» dai pardon de mon imprudence, & je lui
» avouai que j'aurois été ébranlé moi-même
» par des promesses aussi éblouissantes que
» celles que je lui avois faites. L'aveu de ma
» foiblesse adoucit le chagrin que lui cau-
» soit le souvenir de la sienne : elle revint
» avec moi, & nous vécumes pendant plu-
» sieurs années dans une parfaite union. Peu
» contente de m'avoir rendu son cœur, elle
» me fit présent d'un Chien que Diane lui
» avoit donné, & qui étoit si bon, qu'il n'y
» en avoit point qui le surpassât à la course.
» Elle ajouta à ce présent celui du Javelot

» que vous me voyez à la main. Vous ferez » fans doute curieux d'apprendre l'aventure » de ce Chien ; elle a en effet de quoi vous » furprendre. Lorfque le fils de * Laïus eut » expliqué l'énigme du Sphinx, que per- » fonne avant lui n'avoit entendue, le » monftre de dépit fe précipita du haut » d'un rocher. Thémis piquée de voir ainfi » développer l'obfcurité de fes Oracles, en- » voya dans les campagnes de Thébes un » Animal furieux, qui, par les ravages qu'il » caufoit, fe rendit également redoutable » aux Laboureurs, & aux troupeaux ; toute » la Nobleffe des environs s'affembla pour » le prendre, ou pour le tuer. On fit une » enceinte d'hommes, de filets & de tout » ce qu'on put trouver de plus fort. Elle fut » inutile ; le monftre franchiffoit toutes les » barrieres. On découpla les Chiens, mais

* Comme on lit dans plufieurs Editions & dans quelques Scoliaftes, *Carmina Nayades non intellecta priorum, folvunt ingeniis*, *M. du Ryer* & M. l'Abbé de *Bellegarde* après lui, ont traduit ainfi. *Depuis que les Nayades eurent commencé à expliquer les Oracles avec tant de lumiere & de certitude, on ne fe foucia plus de Thémis ni de fes réponfes.* Mais où ont-ils lu que les Nayades aient jamais expliqué les oracles? Ovide rapporte ici en peu de mots l'Hiftoire d'Œdipe & du Sphinx, & une fimple lettre changée par un Copifte ignorant a fait toute la méprife, en mettant *Nayades* au-lieu *de Laïades*, le *Fils de Laïus*, Œdipe. Le dernier traducteur pouvoit corriger du Ryer, puifque l'Edition Dauphine avoit rétabli de fon temps la véritable Leçon. Les deux Vers fuivans ne laiffent aucun doute à cette remarque ; autrement il faudroit dire de Thémis elle-même ; *præcipitata jacebat.* Ce qui certainement doit s'entendre du Sphinx.

» il couroit avec tant de légéreté qu'il leur
» fut impossible de l'atteindre. On l'eût pris
» pour un Oiseau. On me pria enfin de lâ-
» cher Lélape, ( c'est le nom du Chien que
» Procris m'avoit donné; ) il y avoit déja
» long-temps qu'il faisoit tous ses efforts
» pour rompre la lesse qui le retenoit. A
» peine fut-il en liberté qu'on le perdit de
» vue. On ne voyoit que les traces de ses
» pieds dans la poussiere. Le Dard qu'on
» lance avec vigueur, la pierre qui sort de la
» fronde, & la Fléche qui vient d'être dé-
» cochée par le plus habile Crétois, ne vont
» pas avec plus de vîtesse. Il y avoit au mi-
» lieu de la Campagne, où nous étions,
» une colline où je montai pour avoir le
» plaisir de cette course. Elle avoit en effet
» quelque chose de fort amusant: d'abord
» il me sembloit que Lélape étoit prêt à se
» jetter sur la bête, mais elle évitoit le coup
» de dent, & pour le mettre en défaut, elle
„ se détournoit, & le laissoit passer. Tantôt
„ elle lui donnoit le crochet: quelquefois
„ elle revenoit sur ses pas, ou faisoit en
„ courant une espece de cercle, afin qu'il ne
„ pût pas s'élancer sur elle. Lélape cepen-
„ dant faisoit tous ses efforts pour l'attein-
„ dre & le suivoit de si près, qu'il ouvroit à
„ tous momens la gueule pour la saisir; mais
„ il ne mordoit que le vent. J'eus recours

„ alors à mon Javelot, & comme je me » mettois en état de le lancer, je détournai » les yeux un instant ; mais quelle fut ma » surprise, lorsque voulant ensuite viser sur » la Bête, je n'apperçus au milieu de la » plaine que deux figures de marbre, dont » l'une étoit dans la posture d'un Animal » qui fuit, l'autre dans celle d'un Chien qui » abboie après lui. Quelque Dieu, sans dou- » te, s'il est vrai que quelqu'un d'eux ait été » témoin de cette Chasse, ne voulant pas » permettre qu'aucun de ces deux Animaux » fût vaincu, les avoit métamorphosés en » Pierres ».

*Explication des Fables XXVII. & XXVIII.*

APOLLODORE (*a*) semble d'abord reconnoître deux Céphales, l'un Fils de Mercure & de Hersé, Fille de Cécrops, l'autre (*b*) Fils de Déionée, Roi de Phocide, & de Diomede, Fille de Xutus. Le premier fut ravi par l'Aurore, & alla habiter avec elle dans la Syrie où il eut un Fils nommé Titon, Pere de Phaéton. Le second épousa Procris, Fille d'Erectée, Roi d'Athenes. Cependant dans le Livre troisieme, cet Auteur semble confondre les actions de ces deux Princes ; Ovide, & après lui tous les autres Anciens n'ont parlé que du Fils de Déionée, qui fut ravi par l'Aurore, & qui l'ayant abandonnée retourna avec Procris, ainsi que je le dirai plus au long dans l'Explication de la Fable suivante.

(*a*) *Liv.* III. (*b*) *Liv.* I.

# FABLE XXIX.

## ARGUMENT.

*Procris ayant à son tour, sur quelque rapport, conçu de la jalousie contre Céphale, qu'elle croyoit amoureux, alla dans les bois où il chassoit pour le surprendre; le bruit qu'elle fit dans les broussailles ayant fait croire à ce Prince que c'étoit quelque bête, il lui lança son javelot, dont elle lui avoit fait présent, & la tua.*

APRÈS que Céphale eut cessé de parler, Phoque lui demanda quelle raison il avoit eue de se plaindre, lorsqu'il lui avoit parlé du Dard qu'il avoit à la main. « Hélas ! lui » répliqua-t-il, ce qui nous fait d'abord le » plus de plaisir, devient souvent la source ,, de nos malheurs. Pour donner quelque ordre à ce que j'ai à vous raconter, je vous ,, parlerai d'abord de mon bonheur passé. ,, Le souvenir m'en est toujours également ,, précieux & agréable. Heureux pendant les ,, premieres années de mon Mariage, je ,, voyois avec plaisir Procris partager mon ,, bonheur. Unis l'un & l'autre par l'amour

„ le plus tendre, nous avions les mêmes in-
„ clinations, les mêmes penchans. Elle ne
„ m'auroit pas préféré Jupiter lui-même, je
„ ne l'aurois pas abandonnée pour Vénus.
„ Pour tout dire en un mot, notre ardeur
„ étoit égale. Comme j'étois alors fort jeu-
„ ne, & que j'aimois passionnément la
„ Chasse ; si-tôt que le jour paroissoit, j'al-
„ lois dans les Forêts voisines, sans suite,
„ sans Chevaux, sans Chiens, & sans faire
„ porter les Toiles. Ce Javelot que vous
„ voyez me tenoit lieu de tout ; il ne me fal-
„ loit point d'autres armes. Lorsqu'à force
„ d'avoir tué du Gibier, je me trouvois fa-
„ tigué, j'allois me reposer & me rafraîchir
„ à l'ombre des Arbres. Ce doux Zéphire,
„ qui pendant la chaleur pénétre dans les
„ Bocages les plus sombres, faisant alors
„ toutes mes délices, je l'appellois des mê-
„ mes noms que j'aurois pu donner à quelque
„ Nymphe. Je le priois de venir soulager
„ mon ardeur, je lui prodiguois les noms les
„ plus tendres, peut-être même que j'ajou-
„ tois mille autres folies, qui n'auroient pu
„ convenir qu'à une Maîtresse. C'est vous,
» lui disois-je, qui soutenez mes forces ab-
» battues : c'est vous qui me faites chérir les
» Forêts & la solitude ; la douceur de votre
» haleine me charme, me ranime & fait toute
» ma joie. Telle étoit ma folie, ou plutôt

» mon malheureux destin. Quelqu'un enten-
» dit par hasard ces paroles, qui, en effet
» pouvoient avoir un sens fort équivoque, &
» le nom d'*Aura* tant de fois répété fut
» pris pour celui d'une Nymphe, dont
» on me crut amoureux. Procris fut bien-
» tôt instruite de cette prétendue galante-
» rie. Comme l'Amour est crédule, elle
» ne douta point que je ne fusse infidele.
» Cette nouvelle lui causa une douleur si
» cruelle, qu'elle s'évanouit, & demeura
» long-temps sans connoissance. Dès qu'elle
» eut repris ses sens, elle s'abandonna à
» toute sa douleur, elle dit cent fois qu'elle
» étoit la plus malheureuse de toutes les
» Femmes. Elle se plaignit, elle pleura, &
» fut aussi affligée que si elle eût eu vérita-
» blement une rivale. Quelquefois cepen-
» dant elle doutoit de la sincérité du rapport
» qu'on venoit de lui faire, & refusoit d'a-
» jouter foi aux preuves qu'on lui avoit don-
» nées de mon infidélité. Comme elle souhai-
» toit que la nouvelle qu'on lui en avoit don-
» née fût fausse, elle eut l'équité, avant que
» de me condamner, de vouloir s'assurer elle-
» même de ma perfidie. Le lendemain, au
» lever de l'Aurore, je sortis à mon ordinai-
» re pour aller à la Chasse; & lorsque je me
» trouvai fatigué, je me couchai sur l'her-
» be, & je ne manquai pas d'abord d'ap-
» peller

» peller à mon secours cette douce fraîcheur
» qui faisoit toutes mes délices. Venez, lui
» disois-je, me soulager après tant de fati-
» gues; c'est de vous que j'attends ma con-
» solation. Comme je continuois ce dis-
» cours, je crus entendre quelqu'un qui
» soupiroit; & m'étant tourné pour voir ce
„ que c'étoit, je vis remuer les broussailles
„ qui étoient autour de moi, & ne doutant
„ point que ce ne fût quelque bête, je lan-
„ çai mon Javelot. Hélas! c'étoit Procris
„ elle-même, à qui je venois de percer le
„ sein. Je reconnus sa voix au cri qu'elle fit:
„ j'y accourus tout interdit, & je la trouvai
„ baignée dans son sang; je m'efforçai d'a-
„ bord de retirer de la plaie ce funeste
„ Dard, dont elle-même m'avoit fait pré-
„ sent. Je l'embrassai tendrement: je déchi-
„ rai ses habits, & je mis un appareil à sa
„ blessure, pour arrêter le sang qui en sor-
„ toit; la priant, les larmes aux yeux, de ne
„ point abandonner un Epoux, que ce fu-
„ neste accident rendoit le plus malheureux
„ de tous les Hommes. Procris prête à expi-
„ rer me parla ainsi: Je vous conjure, Cé-
„ phale, par notre Hymen, par tous les
„ Dieux du Ciel, par ceux des Enfers où je
„ vais descendre; par la tendresse que j'ai
„ toujours conservée pour vous, par cet
„ Amour fatal qui cause ma mort; n'épou-

„ sez point la Nymphe *Aura* qui vous atti-
„ roit dans ces Bois. A ce discours, je re-
„ connus son erreur : je la désabusai ; mais
„ hélas ! à quoi me servit de l'avoir détrom-
„ pée ! elle se laissa tomber entre mes bras,
„ & elle perdit la vie avec son sang. Tant
„ qu'elle eut la force de lever ses yeux mou-
„ rans, elle les tint toujours attachés sur
„ moi, jusqu'à ce qu'enfin je reçus avec ma
„ bouche son dernier soupir. Ainsi mourut
„ l'infortunée Procris, contente du moins
„ de savoir que je lui avois été fidele „.
Céphale la larme à l'œil finissoit le triste récit de cette aventure, & toute l'assemblée marquoit par ses larmes la part qu'elle y prenoit, lorsqu'Eaque accompagné de ses deux Fils arriva avec les Troupes qui devoient aller au secours des Athéniens.

*Explication de la vingt-neuvieme Fable.*

CEPHALE, Fils de Déionée, Roi de Phocide, étoit un Prince fort accompli. Comme il aimoit passionnément la chasse, & qu'il se levoit tous les jours de grand matin pour y aller, on disoit qu'il étoit amoureux de l'Aurore. Procris son Epouse qui aimoit Ptéléon, comme nous l'apprenons d'Apollodore, faisoit sans doute courir ce bruit afin de cacher ou d'autoriser son intrigue. Cependant Céphale qui en eut quelque soupçon, abandonna la Campagne où il se tenoit ordinairement, & revint à Thoricus où demeuroit la Reine. Procris

informée du retour de son Mari, alla chercher un asyle à la Cour de Minos second qui en devint amoureux ; sa Femme Pasiphaé, pour se venger des galanteries de son Mari, lia avec un Capitaine de sa Cour, nommé Taurus, cette intrigue qui fit tant de bruit dans le monde, & que les Grecs qui haïssoient Minos pour les raisons que nous avons dites, représenterent sur leurs Théatres d'une maniere si déshonorante pour le Roi de Crête & pour son Epouse.

Pasiphaé, peu contente de s'être vengée de son Mari par une intrigue qui le couvroit de honte, chercha tous les moyens de faire périr sa Rivale, & empoisonna son lit. Procris avertie des mauvais desseins de la Reine, sortit de l'Isle de Crête, & retourna à Thoricus, où elle se réconcilia avec Céphale, & lui donna le Chien fameux & ce Dard mystérieux, qui sont si célebres dans les Poëtes.

En ce temps-là un Renard monstrueux envoyé par Thémis, ravageoit la Campagne. Les Thébains, au rapport d'Apollodore (*a*), s'étoient obligés de lui donner tous les mois un de leurs Enfans, afin de l'empêcher d'en dévorer un plus grand nombre. Amphitryon qui devoit épouser Alcmene, après avoir vengé la mort des Freres de cette Princesse tués par les Téléboens, pria Créon, Roi de Thébes, de lui donner quelques Troupes pour cette Expédition. Créon lui en promit, à condition qu'il délivreroit auparavant le Pays, du Renard qui le désoloit. Amphitryon accepta cette proposition, & alla à Athenes où Céphale demeuroit alors, pour le prier de venir à Thébes avec le Chien & le Dard que Procris lui avoit donnés, lui promettant de lui faire part des dépouilles & du Pays des Téléboens. Céphale partit sans hesiter, & Lélape, c'est le nom

(*a*) Liv. II.

qu'Ovide donne à ce Chien, poursuivit si vivement le Renard, qu'il alloit le prendre, lorsque Jupiter les changea l'un & l'autre en Rochers.

Les Poëtes ont fait la généalogie & l'histoire de ce Chien. Vulcain, selon eux, l'avoit formé, & en avoit fait présent à Jupiter qui le donna à Europe. Procris qui le reçut de Minos, le donna ensuite à Céphale. Je serois fort porté à croire que le Roi de Créte avoit renvoyé cette Princesse sous la conduite de quelque Capitaine fin & rusé, qui s'étant établi à Athenes, alla avec Céphale à la chasse du Renard, qui désoloit la Thébaïde; que ce Renard lui-même étoit un Corsaire, qui fut poursuivi par le Capitaine Crétois, & que leurs Vaisseaux ayant fait naufrage auprès de quelques Rochers, on publia, en écrivant cette Aventure, que le Chien & le Renard avoient été métamorphosés en Pierres. Ma conjecture sera encore plus vraisemblable, si on veut s'en rapporter à Tzetzès qui nomme le Chien *Cyon* & le Renard *Alôpis*, & qui dit positivement que Cyon étoit ce Capitaine qui avoit ramené Procris lorsqu'elle fut obligée de sortir de l'Isle de Créte.

Quoi qu'il en soit, après la chasse du Renard de Thèbes, Amphitryon alla faire la guerre aux Téléboëns, qui furent vaincus. Pour récompenser Céphale des services qu'il lui avoit rendus, ce Prince lui donna une petite Isle, qui depuis ce temps-là a porté le nom de Céphalénie. Elle est dans la Mer d'Ionie, au-dessus de celle d'Ithaque, vis-à-vis de l'Acarnanie. Ce fut dans cette guerre contre les Téléboens, que Cometo charmée de la beauté de Céphale, coupa le cheveu fatal d'où dépendoit la vie de Ptérélas; c'est-à-dire, qu'elle fit une conjuration contre son Pere. Amphitryon se rendit maître de Taphos, & Céphale qui s'étoit réconcilié avec sa Femme, eut tant de mépris pour cette Fille

dénaturée, qu'elle alla se précipiter au saut de Leucade, ainsi qu'on peut le voir dans Strabon, dont le passage a éte heureusement retabli.

Quoique Céphale fût réconcilié avec Procris, cependant comme il la tua à la chasse, on crut que ce n'étoit pas par un pur accident que cela étoit arrivé, mais par un reste de ressentiment; ainsi l'Aréopage qui jugea cette affaire, le condamna à un exil perpétuel, ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore (*a*), de Pausanias & d'Eustathe, sur le second Livre de l'Iliade. Son Fils Céléus lui succéda & régna dans l'Isle de Céphalénie. Celéus fut Pere d'Arcésius, Grand-Pere d'Ulysse, qui conduisit à Troye les Céphaléniens avec les Ithaciens. Œnée, second Fils de Céphale, régna dans la Phocide après la mort de son Grand-Pere Déionée. Céphale vivoit du temps de Minos second, c'est-à-dire, environ cent ans avant la guerre de Troye (*a*).

(*a*) *Liv. III. Pausan. In Atticis. Homer. Lib. II. Eustath*

(*b*) Ulysse vivoit trois générations après lui, & trois générations font ordinairement cent ans. Ces trois générations composent cinq personnes, dont la premiere, qui est la souche, ne doit point être comptée, non plus que la derniere, Céphale, Céléus, Arcésius, Laërte, Ulysse.



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE HUITIEME.

## FABLE I.

### ARGUMENT.

*Minos commence la guerre par le Siége de Mégare. La destinée de cette Ville étoit attachée à un poil rouge que Nisus, qui en étoit Roi, portoit parmi ses cheveux blancs. Scylla sa fille, amoureuse de Minos, coupa ce poil fatal pour le lui donner, & le Roi de Créte profitant de cette trahison, se rendit maître de Mégare, & marqua beaucoup de mépris pour cette perfide Princesse, qui s'étant jettée dans la mer pour le suivre, atteignit le Vaisseau. Nisus qui avoit déjà été changé en Epervier l'ayant apperçue, fondit sur elle pour la déchirer à coups de bec. La peur lui ayant fait lâcher prise, elle fut métamorphosée en Alouette.*

DÈS que l'Aurore eut ramené le jour, le vent changea & devint favorable au retour de Céphale, qui s'étant embarqué,



MÉLÉAGRE ET ATALANTE.

arriva en peu de temps à Athenes. Cependant Minos après avoir ravagé les Côtes de Mégare, avoit mis le Siége devant cette Ville, dont la destinée dépendoit d'un poil rouge que Nisus, qui en étoit Roi, portoit parmi ses cheveux blancs. Le Siége avoit déjà duré six moix, sans que la fortune se fût déclarée pour l'un ou pour l'autre parti. Dans Mégare étoit une Tour dont les murailles rendoient un son harmonieux, depuis qu'Apollon qui les avoit bâties y avoit laissé sa Lyre. Scylla montoit souvent en temps de paix sur cette Tour, pour avoir le plaisir de titer de ces murailles quelques sons en y jettant de petites pierres. Durant le Siége elle y alloit aussi pour voir de-là les attaques & les combats qui se donnoient autour de la Ville. Comme il y avoit long-temps que l'ennemi étoit campé autour, elle en connoissoit les principaux Officiers, leurs Armes, leurs Chevaux, & leur maniere de se battre. Elle avoit sur-tout remarqué leur Chef avec une attention particuliere, & plus qu'il n'auroit été nécessaire pour son repos. Soit que ce Prince parût armé de son Casque & de son Bouclier, soit qu'il lançât son Javelot, il lui sembloit toujours l'homme le mieux fait & le plus aimable de toute son Armée. Elle trouvoit tant de grace dans tout ce qu'il faisoit, qu'elle ne pouvoit se lasser de louer,

ſa force & ſon adreſſe. S'il venoit à tirer une Fléche, elle le prenoit pour Apolion. Lorſqu'il ôtoit ſon Caſque pour manier un Cheval & lui faire faire l'exercice, elle étoit tranſportée de joie & ne ſe poſſédoit plus. Tout ce qu'il touchoit, ſon Javelot, les rênes de ſon Cheval, tout lui cauſoit de la jalouſie. Si elle l'eût oſé, elle auroit traverſé les Eſcadrons ennemis, & ſe ſeroit précipitée du haut de la Tour, pour aller trouver ſon Amant. Elle étoit diſpoſée à lui ouvrir les portes de la Ville. Enfin elle étoit prête à tout entreprendre pour lui plaire. Aſſiſe ſur la Terraſſe de cette Tour, & regardant la Tente de Minos, elle diſoit en elle-même : « Je ne ſais » pas bien encore ſi je dois me réjouir ou » m'affliger de cette Guerre ; il eſt triſte, à la » vérité, que Minos ſoit notre Ennemi ; pen- » dant que je l'aime avec tant de tendreſſe : » mais enfin je ne l'aurois jamais connu s'il ne » l'étoit pas. Plût aux Dieux qu'il eût voulu » la terminer, cette fatale Guerre, en me pre- » nant pour ôtage, & que devenue moi-mê- » me le gage de la paix, il m'eût emmenée » avec lui ! Charmant Minos, Prince le plus » accompli qui ſoit au monde ; ſi celle qui » vous donna le jour fut auſſi belle que vous, » il n'eſt pas étonnant qu'elle ait inſpiré des » ſentimens ſi tendres à Jupiter. Que je ſe- » rois heureuſe, ſi portée ſur les aîles de l'A-

» mour,

» mour, je pouvois voler dans votre camp,
» pour vous découvrir les ſentimens que j'ai
» pour vous, & vous demander à quel prix
» on peut mériter votre cœur. Si vous excep-
» tez mon Pere & ma mere, j'abandonne-
» rai tout pour le poſſéder. J'aimerois
» mieux cependant éteindre l'ardeur qui
» m'enflamme, & renoncer pour jamais à
» l'eſpérance de vous plaire, que de me ren-
» dre heureuſe par une trahiſon. Quoiqu'a-
» près tout il arrive ſouvent que la clémence
» du vainqueur rende plus douce & plus
» tranquille la condition des vaincus. La
» guerre que Minos vient d'entreprendre
» pour venger la mort de ſon Fils, eſt une
» guerre juſte; puiſque la juſtice & la for-
» ce ſont de ſon côté, nous ne pourrons ja-
» mais éviter de tomber ſous ſa puiſſance.
» S'il doit ſe rendre maître de cette Ville,
» pourquoi faut-il qu'il en doive la conquête
» à ſa valeur plutôt qu'à mon amour? Non,
» il vaut mieux lui en ouvrir les portes;
» j'épargnerai beaucoup de ſang, & je n'au-
» rai rien à craindre pour lui. Hélas! que
» j'appréhende, cher Minos, que quelqu'un
» ſans vous connoître, ne vous porte quel-
» que coup fatal; je dis ſans vous connoî-
» tre, car qui ſeroit aſſez téméraire pour oſer
» vous attaquer s'il vous connoiſſoit? Il faut
» exécuter mon entrepriſe: livrons-nous

» au vainqueur ; livrons notre patrie ; elle » sera la dot que je lui apporterai. J'aurai la » gloire d'avoir terminé une guerre sanglan- » te : mais à quoi me sert de former ce fu- » neste projet ; les portes de la Ville sont » fermées & mon pere en a les clefs ; c'est lui » seul que je crains : seul il m'arrête. Plût » aux Dieux que je fusse sans Pere ! mais » pourquoi m'adresser aux Dieux, leur se- » cours nous est-il nécessaire ? Non, non, » la fortune ne se déclare jamais pour les lâ- » ches. Tout autre que moi, qui auroit au- » tant d'amour, auroit déjà surmonté tous » les obstacles qui se seroient opposés à sa » passion ; pourquoi n'aurai-je pas le courage » de les vaincre, quand même il faudroit » pour cela s'exposer au fer & au feu ? Mais » je n'ai point tant de dangers à essuyer ; je » n'ai besoin que d'un seul cheveu : c'est lui » qui doit me tenir lieu de tout, faire ma » félicité & mettre le comble à mes desirs ». Pendant que Scylla s'occupoit de ces différentes pensées, la nuit arriva, & les ténébres, si propres à entretenir nos inquiétudes, redoublerent son audace. Dans le temps que le tranquille sommeil commence à délasser les mortels des travaux du jour, elle entra dans l'appartement de son Pere & lui coupa le cheveu fatal. Munie de ce précieux dépôt, cette Princesse, à qui le crime don-

noit un nouvelle hardiesse, sortit de la Ville, traversa le camp ennemi, arriva à la Tente de Minos, qui parut extrêmement surpris de la voir, & elle lui tint ce discours: « Prince, ne soyez point étonné de voir la » Fille de Nisus venir vous livrer sa Patrie » & ses Dieux : cette démarche est un crime » de l'amour. Prenez ce cheveu, & vous êtes » le maître de la destinée de mon Pere ; vo» tre cœur est la seule récompense que je de» mande pour un service si important ». Minos qui eut horreur d'une action si noire, lui dit, en la repoussant : « Fille dénaturée : » la honte & l'opprobre de notre siécle, » puissent les Dieux vengeurs punir un tel » crime ! puissent la Terre & la Mer te re» fuser un asyle ! Pour moi, ne crois pas que » je permette que ton indigne présence » vienne profaner l'Isle de Crête, où je re» gne, cette Isle qui servit autrefois de ber» ceau à Jupiter. Un Monstre tel que toi » doit en être à jamais banni ». Après ce discours, ce Prince se rendit maître de la Ville, imposa des Loix équitables aux Vaincus, & mit à la voile. Scylla se voyant si cruellement abandonnée, se livra à tous les transports de son amour. Aux prieres elle fit succéder tout ce que la rage & la fureur lui inspirerent. Les bras étendus, les cheveux épars, elle lui adressa ainsi la paro-

le : « Tu me fuis, ingrat, pourquoi n'em-
» menes-tu pas avec toi celle qui t'a procuré
» la victoire ? Tu sais, perfide, que je t'ai
» préféré à mon Pere & à ma Patrie ; & ce-
» pendant tu m'abandonnes avec tant de
» lâcheté ? Quoi, ni mon amour, ni le fatal
» présent que je t'ai apporté, n'ont pu te
» toucher ! Infortunée, où trouverai-je
» désormais une retraite puisque tu étois
» l'unique objet de mon espérance ? Dans
» ma Patrie ? il n'en est plus pour moi ; ma
» perfidie m'en éloigne pour jamais. Pour-
» rois-je encore soutenir la vue d'un Pere
» que je t'ai livré, celle de ses Sujets que
» je viens de trahir, de ses Alliés qui crain-
» droient avec raison une pareille lâcheté ?
» Je me suis bannie de l'Univers entier pour
» la seule Isle de Crête. Si tu m'empêches
» d'y aller ; si tu me refuses avec tant de
» cruauté ce seul asyle qui me reste, tu
» n'es point le Fils d'Europe ; c'est une
» Tigresse qui te donna le jour, c'est
» Charybde qui te vomit avec les flots.
» L'Amour de Jupiter changé en Taureau
» pour enlever ta Mere, n'est qu'une vaine
» fiction qu'on inventa pour te donner une
» illustre origine. C'est à un infâme Taureau
» que tu dois la naissance. O mon Pere,
» que vous êtes bien vengé ! O murs que
» j'ai trahis, goûtez le plaisir de me voir

» ſouffrir tant de maux ! je ne les ai que » trop mérités. Oui, je dois périr, je l'a» voue ; mais du moins qne je périſſe par » les mains de ceux que j'ai trahis : faut-il » que ce ſoit toi-même, ingrat, toi qui me » dois la victoire, à qui la vengeance de ma » lâcheté ſoit réſervée ? Le crime que j'ai » commis, n'eſt un crime que pour mon » Pere & pour ma Patrie ; pour toi, c'eſt » un ſervice ſignalé. O que celle qui conçut » Pour un Taureau un amour déteſtable, » & qui mit au jour le monſtreux Mino» taure, étoit une Epouſe bien digne de » toi ! mais les triſtes regrets d'une Amante » déſeſpérée viennent-ils juſqu'à ce perfide ? » Le vent qui emporte ſes Vaiſſeaux, ne les » emporte-t-il pas avec lui ? Non, encore » un coup, il n'eſt point étonnant que Paſi» phaé t'ait préféré un Taureau ; en eſt-il » d'auſſi féroce que toi ? Malheureuſe que » je ſuis, l'ingrat s'éloigne avec joie, & je » vois l'onde gémir ſous les rames. Mais » c'eſt vainement que tu cherches à t'éloi» gner de moi ; je te ſuivrai par-tout : atta» chée à la Pouppe de ton Vaiſſeau je traver» ſerai les vaſtes Mers ». Elle dit, & l'amour lui donnant des forces, elle ſe jette dans la mer, nage juſqu'au Navire de Minos & s'y arrête malgré lui. Niſus ſon Pere qui avoit déjà été changé en Epervier, l'ayant

apperçue du milieu des airs, fond sur elle, & la déchire à coups de bec. La peur lui fait lâcher prise; mais au-lieu de tomber dans la Mer, elle se soutient en l'air sous la forme de cette espece d'Alouette, qui tire son nom du cheveu qu'elle avoit coupé à son Pere.

### *Explication de la premiere Fable.*

MINOS ayant levé des Troupes, & reçu le secours de ses Alliés, ainsi que je l'ai dit dans le Livre précédent, alla faire la Guerre aux Athéniens, pour venger la mort de son Fils Androgée. Après s'être rendu maître de la Ville de Nisea, qui avoit pris le parti des Athéniens, il alla mettre le Siége devant Mégare. Nisus qui en étoit Roi auroit long-temps arrêté le progrès de ses armes, sans la perfidie de sa Fille Scylla, qui, étant devenue amoureuse de Minos qu'elle avoit vu souvent du haut d'une Tour, lui livra la Ville. Les Poëtes disent que le sort de Mégare dépendoit d'un poil rouge, que Nisus portoit sur sa tête, & que cette Fille dénaturée coupa pendant qu'il dormoit pour le porter à son Amant; que Minos profitant de cette trahison, entra dans la Ville, y imposa des Loix, & partit sans vouloir parler à Scylla qui de desespoir se jetta dans la Mer, & fut changée en Alouette. C'est-à-dire, car cette Aventure est véritable, comme l'attestent Pausanias & plusieurs autres anciens Auteurs, que Scylla eut quelque correspondance avec Minos, pendant le Siége de Mégare; qu'elle lui donna avis des résolutions les plus secrettes du Conseil, & qu'enfin elle l'introduisit dans la Ville, en lui ouvrant les portes avec les clefs qu'elle avoit prises pendant que son Pere

dormoit, & dont Ovide a voulu sans doute parler sous l'emblême de ce poil fatal que Nisus avoit à la tête : la métamorphose de cette Princesse en Alouette, & celle de son Pere en cette espece d'Aigle qu'on nommoit parmi les Grecs *Halyaëtos*, ne sont que des ornemens Poëtiques, qui sont cependant fondés sur des équivoques liées avec cet événement, l'une Grecque & l'autre Hébraïque : car, comme l'insinue notre Poëte, le nom de Ciris vient du mot κείρειν *tondre*.

*Ciris & à tonso est hoc nomen adepta capillo.*

Et celui de Nisus de l'Hébreu *Netz*, *Epervier*, Oiseau, qui ressemble assez à l'Aigle de la mer.

Apollodore ajoute à ce que je viens de raconter (*a*) que Minos fit jetter Scylla dans la Mer, & Zénodote dit qu'il la fit pendre au mât de son Vaisseau. Pausanias dit dans ses Attiques que Nisus avoit les cheveux rouges & que Scylla les lui coupa. Ce même Auteur nomme Nisée la Ville qu'Ovide appelle Mégare. Du reste, il convient avec notre Poëte.

(*a*) Lib. III.



# FABLE II.

## ARGUMENT.

*Minos ayant vaincu les Athéniens, les oblige d'envoyer en Crête, de neuf en neuf ans, sept jeunes hommes, & autant de filles des meilleures maisons d'Athenes pour être exposés au Minotaure dans le Labyrinthe, où Minos l'avoit enfermé pour le dérober aux yeux du public. Le sort tombe entr'autres sur Thésée; mais par le secours d'Ariadne, fille de Minos, qui en devint amoureuse, il tue ce monstre, se délivre du Labyrinthe & emmene cette Princesse dans l'Isle de Naxe, où il l'abandonne. Bacchus pour la consoler lui offrit son cœur, & pour rendre son nom immortel, plaça dans le Ciel la couronne qu'il lui avoit donnée.*

MINOS, vainqueur des Athéniens, retourne en Crête, où après avoir immolé une Hécatombe en l'honneur de Jupiter, il conserve dans le Temple de ce Dieu les dépouilles de ses ennemis. Cependant le Minotaure, ce monstre demi-homme & demi-taureau, l'opprobre de la maison de ce Prince, croissoit de jour en jour,

C'étoit le fruit de l'amour insensé de Pasiphaé. Pour dérober aux yeux du Public un objet qui couvroit d'infamie lui & sa femme, Minos l'enferma dans le Labyrinthe, lieu sombre & ténébreux, dont mille routes rendoient la sortie impossible. Dédale, l'Architecte le plus habile de son temps, qui l'avoit bâti, avoit tellement embarrassé les uns dans les autres, les différens chemins qu'il y avoit tracés, qu'on n'en pouvoit plus retrouver l'issue, quand une fois on y étoit entré. Tel qu'on voit le Méandre dans les campagnes de la Phrygie, former un nombre presque infini de détours, jouer dans la plaine en serpentant, revenir dans les lieux où il a déjà passé, comme s'il vouloit voir couler ses ondes, remonter même jusqu'à sa source, & porter enfin ses eaux dans la Mer, sans qu'on puisse s'appercevoir de son mouvement; Dédale avoit rempli le Labyrinthe de tant de routes qui se coupoient, & qui rentroient les unes dans les autres, qu'il ne peut qu'à peine en retrouver lui-même la sortie: ce fut dans ce Labyrinthe qu'on enferma le Minotaure. Le Roi de Crête avoit condamné les Athéniens à lui envoyer tous les neuf ans sept jeunes garçons & autant de filles, pour les livrer à la cruauté de ce Monstre. Le tribut avoit été payé deux fois & tous ceux sur qui le sort étoit tom-

bé, avoient été dévorés par le Minotaure. La troisieme fois qu'on le paya, Théfée fut du nombre de ces malheureuses victimes de la vengeance de Minos; mais Ariadne sa fille ayant donné au jeune Héros un fil qu'il attacha à l'entrée du Labyrinte, il en sortit heureusement après la défaite du Minotaure, & emmena avec lui la Princesse dans l'Isle de Naxe, où malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, il eut la cruauté de l'abandonner. Tandis qu'elle se livroit au désespoir dont elle étoit accablée, & qu'elle faisoit retentir l'Isle de Naxe, de ses tristes regrets, Bacchus pour la consoler de l'infidélité de son amant, vint lui offrir son cœur & sa main. Dans le dessein de rendre immortel le souvenir d'une Princesse si aimable, ce Dieu plaça dans le Ciel la couronne qu'il lui avoit donnée. On l'apperçut d'abord s'élever dans les airs, où les perles dont elle étoit composée se changerent en Astres, & formerent cette couronne céleste qu'on voit encore entre la constellation du Dragon & celle du Serpent.

*Explication de la seconde Fable.*

LES Athéniens désolés par une cruelle famine, & voyant l'ennemi à leurs portes, allerent encore une fois consulter l'Oracle, qui leur apprit que pour être delivrés des deux fléaux qui les affligeoient, il falloit donner à Minos une entiere sa-

tisfaction. Dès qu'ils eurent appris cette réponse, ils lui envoyerent des Ambassadeurs en état de supplians, pour lui demander la paix (*a*) que ce Prince leur accorda, à condition que tous les neuf ans, selon Plutarque & Ovide, ou tous les ans, selon Diodore de Sicile & Apollodore, les Athéniens lui envoyeroient sept jeunes Garçons & autant de Filles. Cet Article étant accepté de part & d'autre, la paix fut signée, & Minos leva le Siége, emmenant avec lui ceux que le sort avoit rendus les premieres victimes du salut de leur patrie.

C'est à l'occasion de ce tribut que les Grecs (*b*), pour rendre Minos odieux, publierent qu'il destinoit les jeunes Athéniens qu'on lui envoyoit, à combattre dans le Labyrinthe contre le Minotaure, qui étoit le fruit de l'infâme passion de Pasiphaé sa Femme pour un Taureau blanc que Neptune avoit fait sortir de la Mer. Ils ajouterent à cette Fable que Dédale avoit favorisé l'amour insensé de la Reine (*c*), que de ce commerce étoit né le Minotaure, monstre qui, selon Euripide cité par Plutarque, étoit moitié homme & moitié Taureau, & que c'étoit Vénus qui avoit inspiré cette passion à Pasiphaé, pour se venger de ce que le Soleil son Pere l'avoit surprise avec Mars. Il est bien aisé de voir que la haine que les Grecs avoient contre le Roi de Crête, les porta à inventer cette Fable : Platon (*d*), Plutarque (*e*) & les autres Anciens le reconnoissoient ; mais comme les Fables les plus absurdes ont toujours quelque fondement dans l'Histoire, il faut voir ce qui peut avoir donné lieu à celle-ci. Servius (*f*), Tzetzès & Zénobius rapportent que pendant l'absence de Minos, Pasiphaé devint amoureuse d'un jeune Seigneur

(*a*) Voyez Plutarque dans la Vie de Thésée. (*b*) *Plut.* (*c*) *Apollod. Virg. Æneid. Lib. IV.* (*d*) *In Minos.* (*e*) *In Thes.* (*f*) *Sur le VI. Livre de l'Enéide.*

de la Cour de Crête nommé Taurus, qui étoit ſelon Plutarque, Amiral de la Flotte de ce Prince, que Dédale, confident de cette intrigue, recevoit les deux Amans dans ſa maiſon, & que la Reine accoucha de deux Jumeaux, dont l'un reſſembloit à Minos, & l'autre à Taurus : Voilà, ſelon ces Auteurs, ce qui donna lieu à la Fable du Minotaure.

Pour ce qui regarde le combat auquel on deſtinoit les Athéniens qui alloient en Crête, Philochorus cité par Plutarque (*a*), dit que Minos avoit inſtitué des Jeux funèbres en l'honneur de ſon Fils Androgée, & que ceux qui avoient le malheur d'y être vaincus, devenoient les eſclaves des vainqueurs. Cet ancien Auteur ajoute que celui, qui le premier remporta tous les prix de ces Jeux, fut l'Amiral Taurus, homme fier & ſuperbe, & qui traita avec beaucoup de dureté ceux des Athéniens qui devinrent ſes Eſclaves : circonſtance qui ne contribua pas peu à la Fable que j'explique. Car il eſt certain qne ces jeunes Grecs ne combattirent jamais contre un Monſtre, qui n'étoit que le fruit de l'imagination des Poëtes. Ariſtote même nous apprend (*a*) que ces Athéniens, dont le tribut fut payé trois fois, ſelon Plutarque, vieilliſſoient ſouvent dans l'eſclavage, & étoient obligés de gagner leur vie par les travaux les plus rebutans. Dédale qui s'étoit retiré en Crête, à cauſe du meurtre de ſon Neveu, ainſi que je le dirai dans l'explication ſuivante, y avoit bâti un Labyrinthe, dans lequel apparemment on célébroit les Jeux dont je viens de parler *, ce qui donna lieu à d'autres Fables, comme on va le voir.

Quoi qu'il en ſoit, Théſée qui venoit d'être re-

(*a*) *In Theſ.* (*b*) Cité par *Plutarque.*

* Quelques Auteurs prétendent que ces Jeux étoient célébrés dans la Place publique. Paléphate dit que Théſée ſe battit dans une Caverne où le Fils de Taurus avoit été relégué, & d'où il ſortoit pour ravager la Campagne.

connu à Athénes, voulant étouffer les murmures du Peuple, s'offrit volontairement d'aller en Crête avec les autres Athéniens, ainsi que le rapportent Plutarque & Catulle (*a*), contre le sentiment de Diodore (*b*) qui dit que le sort étoit tombé sur lui. Dès qu'il y fut arrivé, sa bonne mine lui gagna le cœur d'Ariadne, Fille de Minos, qui lui donna le fil, dont il se servit si heureusement pour sortir du Labyrinthe après la défaite du Minotaure, ainsi que le racontent Ovide & Catulle, après tous les Historiens, qui, selon Plutarque, sont en cela d'accord avec les Poëtes. C'est-à-dire, au rabais du merveilleux, qu'Ariadne donna à son Amant le plan du Labyrinthe, afin qu'il en reconnût tous les détours & l'issue. Ce qui confirme ma conjecture, c'est qu'Eustathe (*c*) & Lutatius (*d*) disent que cette Princesse avoit reçu ce fil de Dédale lui-même; ce qui ne sauroit s'entendre que du plan que cet habile Architecte avoit dessiné.

La défaite de Taurus causa beaucoup de joie à tout le monde, & le vainqueur partit peu de temps après avec la belle Ariadne; sa tendresse pour elle ne dura pas long-temps, & il l'abandonna dans l'Isle de Naxe, où elle épousa dans la suite un Prêtre de Bacchus. Ce mariage est représenté sur une belle Antique du Cabinet du Roi, que Madame *Le Hay* a gravée, & sur une autre pierre du Marquis *de Maffei*. Les Poëtes ont placé dans le Ciel la Couronne que Bacchus donna à Ariadne, où elle forme la Constellation qui porte son nom (*e*).

J'ai abrégé, autant que je l'ai pu, toute cette Histoire, que Plutarque conte fort au long. Il s'y rencontre des circonstances difficiles à expliquer,

(*a*) *In Epith. Petii.* (*b*) *Lib.* IV. (*c*) Sur le II. *Livre de l'Odyssée.* (*d*) Sur le II. *Livre de la Thébaïde.* (*e*) *Hygin. Poët. Astron.*

dont la discussion m'auroit jetté trop loin. On peut consulter ce que j'en ai dit dans mon Explication des Fables, Tome II.

# FABLE III.

## ARGUMENT.

*Dédale ennuyé de son exil, trouva le moyen de se sauver de l'Isle de Crête avec des aîles. Son fils Icare n'ayant pas suivi le conseil qu'il lui avoit donné de ne point s'élever trop haut, la chaleur du Soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles, & ce jeune téméraire tomba dans la mer, où il périt : cette mer a toujours porté son nom depuis ce funeste accident. La sœur de Dédale lui ayant confié son fils Perdix, pour l'instruire dans les Arts, Dédale jaloux des progrès que son neveu faisoit, le précipita du haut d'une tour; Minerve qui a toujours favorisé les beaux-Arts le changea, avant qu'il tombât à terre, en Perdrix.*

DÉDALE ennuyé du long séjour qu'il faisoit en Crête, & d'un exil qui l'éloignoit de sa Patrie, résolut de sortir d'un lieu qu'il ne regardoit qu'avec horreur; mais la Mer opposoit à son dessein un obstacle invin-

cible : « Si la terre & les ondes, *dit-il un*
„ *jour*, me ſont fermées par le Tyran, il ne
„ ſauroit me fermer le chemin des airs.
„ Quand il ſeroit le Maître du monde en-
„ tier, le Ciel du moins n'eſt pas ſous ſa
„ puiſſance, & je ſaurai m'y faire un paſſa-
„ ge „. En parlant ainſi, Dédale formoit un projet que perſonne n'avoit imaginé avant lui. Il prit des plumes & les arrangea avec une adreſſe ſi admirable, qu'il en forma des aîles parfaitement ſemblables à celles des Oiſeaux. Les petites plumes qui devoient en former le fonds, furent attachées avec du fil, les plus longues avec de la cire. Il leur donna enſuite cette courbure qu'on remarque dans les aîles naturelles. C'eſt ainſi qu'on aſſembla jadis des roſeaux d'inégale grandeur, pour en faire la Flûte à ſept tuyaux. Icare ſon fils, qui ne ſavoit pas qu'il travailloit à ſa propre perte, raſſembloit avec un air riant les plumes que le vent écartoit, ou amolliſſoit la cire qui devoit les attacher; il regardoit même quelquefois en badinant l'ouvrage de ſon pere. Dès qu'il fut achevé, Dédale en fit l'eſſai, & ayant pris l'eſſor, ſe tint ſuſpendu au milieu des airs; ce fut delà, qu'adreſſant la parole à Icare, il lui parla de la ſorte. " Ayez ſoin mon fils, de voler
» toujours dans le milieu des airs; ſi vous
» deſcendiez trop bas, l'humidité de l'eau

» appesantiroit vos aîles; si vous vous éleviez » trop haut la chaleur du Soleil les brûle» roit : tenez un juste milieu entre ces deux » extrémités. N'approchez point sur-tout » des Constellations de l'Ours, du Bouvier » & d'Orion, & prenez-moi toujours pour » guide ». Après ce discours, il lui attacha en tremblant, & la larme à l'œil, les aîles qu'il avoit faites pour lui, & lui apprit en peu de mots de quelle maniere il devoit s'en servir. Enfin après l'avoir embrassé pour la derniere fois, il prit son vol le premier pour lui montrer le chemin : semblable à l'Oiseau qui fait sortir ses petits du nid, il lui apprend l'art dangereux de voler, l'exhorte à le suivre, & pendant qu'il est obligé de remuer lui-même les aîles, il tient toujours les yeux attachés sur celles de son Fils. Surpris d'étonnement à la vue d'un prodige si inoui, pour les considérer plus à leur aise, le Pêcheur qui les prend pour des Dieux s'appuye sur sa ligne, le Berger sur sa houlette, & le Laboureur sur sa charrue. Déjà Dédale & Icare avoient laissé à leur gauche l'Isle de Samos si célebre par le culte de Junon; celle de Délos & de Paros, & ils avoient à leur droite celles de Lébynthe, & de Calymne si abondante en miel, lorsque le jeune Icare, devenu plus hardi commença à prendre l'essor, & abandonna son guide

pour

pour s'élever plus haut : l'ardeur du Soleil ayant fondu la cire qui attachoit les plumes de ses aîles, il eut beau remuer les bras pour se soutenir & appeller son pere à son secours, il tomba pâle & tremblant dans cette Mer, que sa chûte a rendue célebre, & qui depuis ce funeste accident a toujours porté son nom. Dédale qui venoit de perdre son Fils de vue, ou pour mieux dire, qui l'avoit perdu pour toujours, l'appelle en vain. « Icare, s'écrioit-„ il, mon cher Icare, où êtes-vous ? Qu'êtes-„ vous devenu ? Dans quelle région puis-je „ espérer de vous trouver? » Il parloit encore, lorsqu'il apperçut les plu mes des aîles de son Fils qui flottoient sur l'onde. Après avoir détesté mille fois une invention qui lui devenoit si funeste, il rendit enfin les derniers devoirs à Icare dans l'Isle près de laquelle il venoit de perdre la vie. Tandis qu'il étoit occupé à ce pieux devoir, la Perdrix qui le vit de dessus un arbre, témoigna par un battement d'aîles, & par son chant, la joie que lui donnoit l'affliction de ce Pere infortuné. C'étoit le seul Oiseau qu'il y eût alors de cette espece; on n'en avoit point encore vu de semblable. La perfidie de Dédale lui avoit donné la naissance. Dédale avoit une Sœur qui ne prévoyant pas la triste destinée de son fils, le lui avoit confié, espérant qu'un maître si habile l'instruiroit dans les arts qu'il possédoit. Quoi-

qu'il n'eût encore que douze ans, le jeune Perdix, c'étoit ainsi qu'il s'appelloit, avoit un génie si heureux qu'il profitoit des leçons de son Oncle au delà de ce qu'on auroit osé espérer. Comme il remarqua un jour avec quelque attention l'arête que les Poissons ont sur le dos, il travailla sur ce modele un morceau de fer, & en ayant fait une scie, il eut la gloire d'avoir inventé un instrument très-utile. Ce fut lui encore, qui, ayant attaché ensemble deux morceaux de fer d'égale grandeur, de maniere que l'un démeurât immobile, pendant que l'autre en tournant formoit un cercle, trouva ainsi le compas. Dédale, que tant de progrès rendirent jaloux, le précipita du haut de la Tour de Minerve, & fit courir le bruit qu'il en étoit tombé par accident. Heureusement le jeune Perdix ne périt point de cette chûte, la Déesse qui a toujours favorisé les beaux-Arts, le couvrit de plumes & le changea en Oiseau. La vivacité du jeune homme se communiqua à ses pieds & à ses aîles, & il conserva son même nom. Cependant comme il se souvient encore de sa chûte; il n'ose s'élever bien haut, ni faire son nid sur les arbres, il vole terre à terre & couve ses œufs au pied des buissons.

## *Explication de la troisieme Fable.*

DÉDALE (a) étoit un Athénien distingué autant par sa naissance, puisqu'il étoit de la Famille d'Erectée, que par la beauté de son génie & par ses Ouvrages, qui firent l'admiration de son Siecle. Savant Architecte, autant qu'habile statuaire, il porta ces deux Arts dans leur derniere perfection, & surpassa tous ceux qui s'y étoient le plus distingués. Une basse jalousie le porta à commettre un crime qui fut la source de tous ses malheurs. Il avoit pris tant de soin de former l'esprit & les talens d'un Fils de sa sœur nommé Talos, (a) que ce jeune homme devenu habile en peu de temps, parut devoir bientôt surpasser son Oncle ; il inventa l'usage de la scie & l'art de tourner, ce qui causa tant de jalousie à Dédale, qu'il le tua en secret. Le meurtre fut découvert, & Dédale obligé de se retirer dans l'Isle de Crête, trouva auprès de Minos, qui étoit en guerre avec les Athéniens, une retraite favorable *. Ce fut-là qu'il s'appliqua à bâtir ce Labyrinthe qui devint si fameux dans l'Antiquité. On sait, par les descriptions que nous ont laissées les Anciens, que ce Labyrinthe étoit un édifice rempli de chambres & d'avenues, disposées de maniere, que l'on entroit de l'une dans l'autre, sans pouvoir retrouver l'issue, ainsi que Virgile (c), Catulle (d) & Ovide (e) le marquent. Pline (f) prétend que Dedale avoit voyagé en Egypte,

(a) Voyez *Apollod. Lib.* II. & III. *Pausanias Lib.* IX. *Diod. Lib.* IV. &c (b) Ovide le nomme Perdix.

* *Diodore* & *Apollodore* disent que l'Aréopage le condamna à la mort. *Servius* croit cependant qu'il ne fut condamné qu'à un exil perpétuel.

(c) *Enéid. Liv.* V. (d) *Carm.* IV (e) *Metamor. Lib.* VIII. (f) *Lib.* XXXIV. *Cap.* XIII.

& que c'étoit-là qu'il avoit pris l'idée de ce fameux Labyrinthe qui a passé pour une des merveilles du monde ; ainsi qu'on peut le voir dans Hérodote (*a*), dans Diodore, & dans Strabon. Si cependant nous en croyons Philochorus, cité par Plutarque (*b*), le Labyrinthe de Crête ne ressembloit en rien à celui d'Egypte, ce n'étoit qu'une prison dans laquelle on enfermoit les criminels. Eustathe & Cédrene, après lui, ont cru que ce n'étoit qu'un Antre, où il se trouvoit beaucoup d'avenues & de détours & où l'art avoit un peu aidé la nature. M. Huet, après le Voyageur Bellon, a avancé qu'il n'y eut jamais d'autre Labyrinthe en Crête, que les carrieres que Minos premier avoit fait creuser dans le Mont Ida, lorsqu'il bâtit la Ville de Gnosse. Sur quoi on peut consulter M. de Tournefort (*c*) qui les visita dans son Voyage du Levant. Malgré toutes ces autorités, je suis persuadé sur le témoignage d'Apollodore, de Strabon, de Diodore, de Pausanias & de Pline, que Dédale avoit construit dans l'Isle de Crête un Labyrinthe, dans le goût de celui d'Egypte, quoique moins magnifique & moins étendu. Goltzius rapporte des Médailles de la Ville de Gnosse, sur lesquelles on voit le Labyrinthe : & le Pere Montfaucon (*d*) a fait dessiner une Pierre gravée du Cabinet du Marquis Maffei, sur laquelle est représenté cet Edifice avec ses détours, & le Minotaure au milieu.

Minos informé que Dédale avoit favorisé les galanteries de la Reine son Epouse, le retint prisonnier ; mais ayant trouvé le moyen de se sauver, il s'embarqua sur un Vaisseau que Pasiphaé lui avoit fait preparer ; il y attacha des voiles, dont

(*a*) *Lib.* II. (*b*) *In Theseo.*

(*c*) *Voyage du Levant, Tome I. page* 19. *Edit. d'Amsterdam, in*-4°.

(*d*) *Ant. expliq. Tom. I. pag.* 75.

l'usage n'étoit pas connu alors dans la Gréce, ainsi que Pausanias & Paléphate nous l'apprennent, & il devança par ce moyen la Galere de Minos, qui informé de sa fuite, le poursuivit à force de rames. Le jeune Icare n'ayant pu supporter les fatigues du Voyage, ou étant tombé dans la mer, mourut près d'une Isle de l'Archipel, qui a depuis porté son nom. On sait que les Poëtes out enveloppé cette fuite sous l'ingénieuse fiction des aîles, dont Dédale & son Fils s'étoient munis (*a*), & qu'ils ont ajouté qu'Icare n'avoit perdu la vie que pour n'avoir pas suivi les conseils de son Pere. L'Antiquité nous a laissé des Monumens qui représentent Dédale travaillant à ses aîles, & Icare qui vole dans les airs, ainsi qu'on peut le voir dans le Pere Montfaucon. Il est sûr cependant que cette Fable n'a d'autres fondemens que les voiles dont je viens de parler; Pausanias (*b*) l'explique ainsi, & Virgile fait assez entendre que c'est le sens qu'il lui faut donner en appellant ces aîles *remigium alarum.*

Dédale après avoir rendu les derniers devoirs à son fils, alla dans l'Isle de Sicile, où il trouva auprès de Cocalus une retraite, que d'autres Princes lui avoient refusée, dans la crainte de déplaire à Minos, qui étoit très-puissant sur la Mer. Le Roi de Crête, après avoir long-temps cherché son prisonnier fugitif, ayant appris qu'il étoit à la Cour de Cocalus, y alla lui-même, & le redemanda d'une maniere à n'être point refusé (*c*). Cocalus ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, fit prier Minos de venir à Camique, pour traiter cette affaire à l'amiable, & ce Prince qui y vint sur sa parole, fut étouffé dans une étuve où il prenoit

(*a*) Voyez *Horace, Od.* I. *Lib.* I. *Ovid. Metamor. Lib.* VIII. *Juvenal, Sat. I. &c.*

(*b*) *Lib.* IX.

(*c*) Voyez *Diod. Lib.* IV.

le bain, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile. Si nous en croyons Hygin, Conon cité par Phocius (*a*), Pausanias (*b*), Eusebe (*b*) & quelques autres anciens Auteurs, ce furent les Filles de Cocalus elles-mêmes, qui, charmées des petits automates que Dédale leur donnoit, pour les amuser, firent mourir Minos dans le bain, & cela ne doit pas paroître surprenant, puisque les Filles, les Princesses mêmes, au rapport d'Athénée (*d*), baignoient leurs hôtes, & elles s'acquittoient de ce devoir avec tant de retenue, que la modestie la plus scrupuleuse n'avoit pas lieu d'en être allarmée.

Ainsi mourut Minos second, environ 35 ans, avant le dernier siége de Troye, & cette époque que j'ai prouvée ailleurs contre Marsham & quelques autres Auteurs, peut servir pour fixer celles de tous les événemens qui sont renfermés dans les Fables que je viens d'expliquer.

Dédale, pour reconnoître les obligations qu'il avoit à Cocalus, signala son séjour dans la Sicile par plusieurs beaux Ouvrages. Il fit d'abord creuser ce grand canal, où se jettoit le Fleuve Alabas, qu'on nomme aujourd'hui Cantéra. Il fit aussi construire sur un Rocher, près du lieu où fut bâie la Ville d'Andrigente, une Citadelle imprenable, ainsi que plusieurs autres Ouvrages aussi utiles que magnifiques, dont on peut voir la description dans Diodore de Sicile (*e*) qui a pu les connoître mieux que les autres anciens qui en parlent. Dédale avoit fait aussi de son temps plusieurs statues qui étoient si belles & si bien travaillées, que si nous en croyons Aristote, elles avoient du mouvement, ce qui peut être vrai de quelques Automates, ou plutôt c'est une exagération qui marque l'habileté de cet

(*a*) *Narrat.* XXV. (*b*) *In Achaïcis.* (*c*) *In Chron.*
(*d*) Lib. X. (*e*) Lib. IV.

Ouvrier, au temps duquel la Statuaire étoit très-imparfaite. On trouvoit encore, au rapport de Pausanias, dans plusieurs autres lieux, des monumens de l'adresse de ce fameux Ouvrier; les Egyptiens se vantoient d'en avoir un grand nombre dans leur Pays; & Virgile fait la description d'un beau monument où Dédale avoit gravé son Histoire & ses malheurs.



# FABLE IV.

## ARGUMENT.

*Œnée, Roi de Calydon ayant oublié Diane dans un sacrifice qu'il offroit à tous les autres Dieux, cette Déesse en fut si irritée, qu'elle envoya un sanglier monstrueux dans la campagne, qui y fit mille ravages: il fallut assembler toute la Noblesse du Pays pour lui donner la chasse. Méléagre, fils d'Œnée, se mit à la tête des jeunes Princes qui arriverent à Calydon, & ayant tué ce sanglier, il en donna la hure à sa maîtresse Atalante, fille du Roi d'Arcadie. Ses oncles Plexippe & Toxée ayant voulu la lui enlever, ce Prince les tua. Althée leur sœur & mere de Méléagre, outrée de désespoir de la perte de ses deux freres, dévoua son fils aux Furies; & ayant pris un tison fatal que les Parques lui avoient donné quand ce Prince naquit, & de la conservation duquel dépendoit sa vie, elle le fit brûler. Méléagre perdit la vie avec de mortelles douleurs, au moment que le tison fut consumé. Les sœurs de ce Prince infortuné, couvertes de deuil, lui rendirent les deniers devoirs jusqu'à ce que Diane les ayant changées en Oiseaux, elles s'envolerent.*

DÉDALE étoit arrivé dans la Sicile, & Cocalus qui en étoit Roi avoit pris les arme[s]

armes en sa faveur; lorsque la valeur de Thésée délivra sa patrie du tribut qu'elle payoit à Minos. Athenes retentissoit des louanges qu'on donnoit à ce jeune Héros, on y offroit des Sacrifices à Minerve & à Jupiter; les Temples étoient magnifiquement parés; l'encens y brûloit, & on y faisoit couler le sang des victimes. La réputation de ce Prince étoit tellement répandue dans toutes les Villes de la Gréce & dans le Péloponnese, qu'on venoit de toutes parts dans les besoins pressans implorer son assistance, & quoique la Ville de Calydon eût la gloire de posséder Méléagre, elle ne laissa pas d'avoir recours à ce Héros, & de le prier avec instance de venir à son secours. Un horrible sanglier, instrument de la vengeance de Diane, irritée contre les Calydoniens, ravageoit leurs Campagnes. Œnée Roi de cette Ville infortunée, voulant rendre graces aux Dieux, qui lui avoient donné une abondante récolte, avoit offert les prémices des grains à Cérès, celles du vin à Bacchus, & celles de l'huile à Minerve. Tous les autres Dieux, à commencer par ceux de la Campagne, eurent part à ces sacrifices; Diane seule fut oubliée, & pendant que l'encens brûloit dans tous les autres Temples, le sien fut le seul excepté. Les Dieux ne sont pas exempts des mouvemens qu'inspire la colere.

« Je me vengerai, dit alors Diane, & ce » ne sera pas impunément qu'on m'aura » outragée ». Après ce discours elle envoya dans les champs de Calydon un Sanglier si prodigieux, que la Sicile & l'Epire ne nourrissent point de Taureau qui le surpasse en grandeur. Ce monstre avoit les yeux rouges & étincelans, & ses défenses, aussi redoutables que la foudre, égaloient les dents des Eléphans; son dos couvert d'un poil long & épais paroissoit hérissé de fléches & de dards. L'écume qui tomboit de sa gueule blanchissoit ses épaules, & le souffle ardent & embrasé qui sortoit de son gosier, séchoit l'herbe & les fleurs. Quelquefois foulant les blés dès qu'ils commençoient à paroître, il détruisoit en un instant la douce espérance du Laboureur. Quelquefois il les ravageoit quand on étoit sur le point de les moissonner. Les Granges demeuroient sans récolte & attendoient vainement le grain qu'on n'y portoit pas. Les Vignes désolées, les Oliviers abattus avec leur fruit; les Troupeaux, les Bergers, les Chiens, les Taureaux même les plus furieux, rien ne pouvoit se garantir de sa rage: tout le monde fuyoit; les campagnes étoient désertes, & les Villes seules offroient un asyle assuré contre sa fureur. Méléagre brûlant du desir de se signaler dans une occasion si périlleuse,

résolut de l'exterminer. Il fut accompagné, à cette chasse, de la plus brillante jeunesse de la Gréce, des deux Tyndarides, Castor & Pollux, dont l'un se distinguoit dans le combat du Ceste, l'autre par son adresse à manier un Cheval; de Jason qui avoit monté le premier vaisseau qui eût paru sur la Mer; de Thésée & de son ami Pirithoüs; des deux fils de Testias, Toxée & Plexippe: de Lyncée, fils d'Apharée, du brave Leucippe, d'Acaste si adroit à lancer un javelot; d'Idas, que personne ne surpassoit à la course; de Cénée, qui de fille étoit devenu garçon: on comptoit encore parmi ceux qui furent de cette chasse Hippothoüs, Dryas, les deux fils d'Actor, Phénix, fils d'Amyntor, le pere de Patrocle, Philée, Télamon, Pelée, Admete, Iolas, le vigilant Eurition, Echion qui couroit avec une légéreté surprenante, Lelex, Panopée, Hylée, le fier Hippase, Nestor qui étoit alors dans la vigueur de la jeunesse, les quatre fils d'Hippocoon, Laërte, pere d'Ulysse, l'Arcadien Ancée, le rusé Amphycide, & Amphiaraüs, qui n'avoit pas encore été trahi par sa femme. Atalante, l'ornement de la Ville de Tégée & des Forêts d'Arcadie, brilloit parmi cette florissante jeunesse; une seule agraffe attachoit sa robe, & ses cheveux étoient noués avec un ruban. Elle

portoit ſur l'épaule un carquois d'ivoire, & tenoit l'arc de la main gauche. Telle étoit ſa parure ; pour ſa beauté, on peut dire qu'elle raſſembloit toutes les graces des deux ſexes. Méléagre en devint amoureux, & cette paſſion fut la ſource de tous ſes malheurs. « Heu» reux, s'écria-t-il, en la voyant arriver, » celui qu'elle choiſira pour époux » ! Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, & il n'auroit pas même oſé parler d'amour dans une occaſion où il ne falloit ſonger qu'à la gloire. La Forêt où s'aſſemblerent ces jeunes Héros, n'ayant jamais été coupée, étoit extrêmement touffue ; l'entrée cependant en étoit unie & aboutiſſoit inſenſiblement à un agréable vallon. Dès que les Chaſſeurs y furent entrés, ils ſe mirent en devoir de ſurprendre le Sanglier, qui les avoit obligés de s'aſſembler. Pendant que les uns travailloient à tendre les toiles, que d'autres découploient les Chiens, il y en avoit pluſieurs qui ſuivoient la piſte de la Bête ; ils cherchoient à ſe mettre ſur la voie, ils ſouhaitoient avec ardeur de la rencontrer, & le danger ne les décourageoit point. Dans le fond d'un Vallon, étoit un bourbier, environné de ſaules, & rempli de joncs, de roſeaux & d'autres plantes marécageuſes. C'étoit-là que ſe rendoient toutes les eaux, & que ſe retiroit ordinairement le Sanglier.

Au mouvement que firent les Chaſſeurs, on le vit s'élancer comme un éclair qui fend la nue. La Forêt retentit du bruit effroyable qu'il fit en ſortant, & tous les Arbres qui ſe trouverent ſur ſon paſſage furent renverſés. Les Chaſſeurs jetterent un grand cri, & lui préſenterent l'épieu pour l'arrêter ; mais il franchit toutes les barrieres, & écarta à coups de défenſes les Chiens qui le pourſuivoient. Echion qui lui lança le premier ſon javelot, le manqua, & le coup porta contre un arbre. Jaſon auroit été plus heureux, s'il avoit pouſſé ſon dard avec moins de force. Amphycide ſe tournant alors vers le Soleil, lui fit cette priere : « Aſtre du jour, ſi » le culte que je vous ai toujours rendu vous » fut agréable, exaucez mes vœux, faites en-» ſorte que le javelot que je vais lancer, ne » porte point à faux ». Apollon écouta ſa priere, le dard frappa le Sanglier, mais il ne le bleſſa pas, parce que Diane en avoit ôté le fer dans le temps même qu'il étoit en l'air. Cependant le coup redoubla la fureur de la Bête, & on vit ſortir de ſes yeux & de ſa gueule un feu étincelant comme la foudre. Semblable à une machine qui bat avec impétuoſité les murailles d'une Ville, ou une Tour pleine de Soldats, le Monſtre s'élance avec fureur au milieu des Chaſſeurs. Eupalamon & Pélagone, qui étoient à la

droite font renversés, & leurs corps retirés par leurs compagnons. Enesime, fils d'Hippocoon cherche en vain à éviter sa rage, d'un coup de défenses il lui coupa le jarret. Nestor n'eût jamais vu le siege de Troye, si pour se mettre en sûreté, il ne fût monté sur un arbre, d'où il eut le plaisir de regarder le Sanglier enfoncer ses dents dans un arbre, comme pour les aiguiser. Animé par cette action d'une nouvelle fureur, le Monstre se jette sur Orithias & lui déchire la cuisse. Les deux Tyndarydes qui n'avoient pas encore été reçus au nombre des Dieux, montés sur deux superbes coursiers plus blancs que la neige, & remarquables l'un & l'autre par leur bonne mine, n'auroient pas manqué de le blesser en cette occasion, s'il ne se fût enfoncé dans un endroit du bois, si épais que les chevaux ni les dards même ne pouvoient y pénétrer. Télamon qui voulut le poursuivre avec trop d'ardeur heurta contre une racine d'arbre qui le fit tomber; & pendant que Pélée son frere le relevoit, Atalante d'un coup de fléche blessa le Sanglier au-dessous de l'oreille. Méléagre ne sentit pas moins de joie d'un coup si heureux qu'Atalante elle-même. Il fit remarquer à ses compagnons le sang qui couloit de la plaie; & adressant la parole à cette Princesse, il lui dit qu'elle avoit tout l'honneur de cette

chasse. Ce discours ayant fait rougir ceux qui y étoient présens, ils s'animerent les uns les autres par de grands cris, & firent tomber sur la Bête une grêle de coups, mais avec si peu d'ordre, qu'elle n'en fut point blessée. L'Arcadien Ancée, piqué de ce mauvais succès autant que du discours de Méléagre, parla ainsi à ceux qui l'accompagnoient : « Vous allez voir combien le bras » d'un homme est plus redoutable que celui » d'une femme ; quand Diane elle-même » couvriroit ce Monstre de ses propres » armes, elle ne sauroit le mettre à l'abri de » mes coups ». En prononçant ce fier & téméraire discours, il prit sa hache des deux mains, & s'étant levé sur la pointe des pieds pour la laisser tomber avec plus de roideur, il alloit le frapper; mais le Sanglier qui le prévint le blessa mortellement à l'aine. Le coup le fit tomber, & ses entrailles sortirent avec son sang, par sa blessure. Pirithoüs tenant son épieu à la main alloit fondre sur cette redoutable Bête, lorsque Thésée effrayé du danger qu'il couroit, lui cria de loin : « Où allez-vous, Pirithoüs, cher ami que » j'aime plus que moi-même : n'approchez » pas de ce cruel animal ; les plus coura- » geux peuvent quelquefois combattre de » loin : Ancée ne s'est perdu que par une té- » méraire confiance ». Dans le temps qu'il

parloit ainsi, il lança son javelot contre le Sanglier avec tant de force & d'adresse, qu'il l'auroit immanquablement blessé, si une branche d'arbre n'avoit rompu le coup. Jason qui lui jetta le sien, au lieu de le blesser, perça un chien de part en part, & l'attacha contre terre. Méléagre lui en lança dans le même-temps deux qui eurent un sort bien différent, l'un alla se ficher dans le sable, l'autre frappa le Sanglier au dos, & pendant qu'il s'agitoit & qu'il tournoit plusieurs fois en rond pour arracher le dard de la plaie, vomissant des flots d'écume & de sang avec un bruit épouvantable, le jeune Héros lui passa son épieu au travers du corps. Tous ses Compagnons jetterent un grand cri, & vinrent l'embrasser. Etonnés à la vue de ce Monstre, dont le corps couvroit un espace considérable de terre, ils n'osent en approcher, & sont assez vains pour croire qu'il y a de l'honneur à tremper leurs dards dans son sang. Méléagre lui tenant le pied sur la tête pour la lui couper, parla ainsi à Atalante. « Il est juste, belle Princesse, que vous » partagiez avec moi l'honneur d'une vic-» toire à laquelle vous avez eu tant de part »: Et en disant cela, il lui donna la peau & la hure du Sanglier. Atalante fut également charmée du présent, & de celui qui le faisoit; mais tous les autres Chasseurs en con-

çurent de la jalousie, & se mirent à murmurer. Les deux fils de Thestias, sur-tout, crierent plus haut que les autres: « Non, » non, dirent-ils à Atalante, en lui arrachant » la dépouille qu'elle venoit de recevoir, » vous n'usurperez pas ainsi un honneur qui » nous est dû; c'est sans aucun droit que » votre amant vous préfere à nous, & votre » beauté est un foible titre pour vous attirer » cette distinction ». Apprenez, lâches, leur dit Méléagre, qu'un reproche si insultant avoit extrémement piqué: « Apprenez, » vous, qui prétendez me ravir la gloire que » je viens d'acquérir, quelle différence il y a » de l'effet à de vaines menaces ». Après ce peu de paroles, il passa son épée au travers du corps de Plexippe qui n'avoit pas eu le temps de se mettre en défense, & pendant que Toxée hésitoit entre la crainte d'un sort pareil à celui de son frere, & l'envie de le venger, il fut percé de la même épée, qui fumoit encore du sang de Plexippe. Cependant Althée, qui alloit remercier les Dieux de la victoire que son fils venoit de remporter, rencontra les deux corps de ses Freres que l'on portoit à Calydon. A ce spectacle elle quitte son habit de cérémonie; se couvre de deuil, & fait retentir toute la Ville de ses cris & de ses gémissemens. Quand elle apprit ensuite que son fils étoit le meurtrier

de ses deux Oncles, elle fit cesser ses larmes & ne songea plus qu'à se venger. Lorsqu'elle accoucha de Méléagre, les Parques avoient mis dans le feu un tison, auquel elles avoient attaché la destinée de ce Prince, & commençant alors à filer ses jours, elles avoient prédit qu'ils dureroient autant que ce morceau de bois. Comme elles étoient sorties après cet oracle, Althée avoit retiré du feu le fatal tison & l'avoit enfermé, pour conserver, en le gardant soigneusement, la vie de son fils; pénétrée de douleur à la mort de ses freres, elle le prit, & fit allumer du feu pour l'y jetter. Quatre fois elle voulut l'approcher de la flamme, & elle sentit autant de fois l'amour maternel combattre dans son cœur, la tendresse qu'elle avoit pour ses freres: l'horreur d'un si grand crime la faisoit pâlir; un instant après enflammée de colere, on voyoit sur son visage & dans ses yeux je ne sais quoi de farouche & de menaçant. Quelquefois elle s'attendrissoit, & lorsque l'emportement & la fureur avoient séché ses larmes, la compassion lui en arrachoit de nouvelles. Semblable à un Vaisseau, qui se trouvant en même-temps poussé par deux vents contraires, est forcé de leur obéir, & se voit entraîné tantôt d'un côté tantôt d'un autre, la malheureuse Althée éprouve des mouvemens si opposés, qu'elle ne sait à quoi se résoudre. Quelque-

fois la pitié vient calmer les transports de sa colere, quelquefois la colere reprend le dessus, & les sentimens de la sœur l'emportant sur ceux de la mere, sa tendresse pour ses freres ne lui laisse que de la cruauté pour son fils, qu'elle est prête d'immoler à leurs Manes. « Que ce feu, dit-elle, tenant à la main » le tison fatal, & se tournant du côté de la » flamme, consume mes propres entrailles : » Déesses, ajoute-t-elle en adressant la parole aux Euménides, qui êtes établies pour » punir les forfaits, soyez témoins du sacri- » fice que je vais offrir : si je commets un » crime, c'est pour en expier un autre ! Le » meurtre de mes freres ne sauroit être ven- » gé que par la mort de mon fils, & le sang » ne peut être expié que par le sang. Que » cette Maison impie & sacrilége soit désor- » mais livrée aux plus grandes calamités. » Quoi ! Œnée aura le bonheur d'avoir un » fils comblé de gloire, pendant que Thes- » tias mon pere sera privé de ses deux en- » fans ? Non, non, il faut que nos larmes » coulent pour le même sujet. Manes de mes » freres, cheres ombres, qui venez de » descendre dans le séjour ténébreux, voyez » quelle est la victime qui doit honorer vos » funérailles. Malheureuse ! où m'emporte » une aveugle fureur ! Princes infortunés, » pardonnez à une mere qui n'ose vous ven-

» ger : mes mains tremblantes se refusent au
» crime que j'étois prête de commettre. Mon
» fils, il est vrai, mérite la mort; mais est-ce
» à moi à la lui donner? Son crime ne sera
» donc point vengé; fier de son impunité,
» autant que de son triomphe, il regnera sur
» les Calydoniens, pendant que mes chers
» freres ne seront plus qu'un peu de cendre
» & de vains fantômes? Non, encore une
» fois, je ne le souffrirai jamais. Qu'il pérüs-
» se, & qu'il emporte dans le tombeau tou-
» tes les espérances de son pere; que le Scep-
» tre qu'il attendoit, & ses Etats périssent
» avec lui. Hélas! Sont-ce donc là les senti-
» mens d'une mere? que sont devenus les
» liens sacrés qui doivent unir les enfans à
» ceux qui leur ont donné le jour? est-ce
» donc là la récompense des maux que j'ai
» soufferts en le portant neuf mois dans mon
» sein? Que je serois heureuse s'il eût perdu
» la vie au moment que les Parques mirent
» dans le feu le tison fatal, plus heureuse
» encore si je ne l'en eusse pas retiré! Mon
» fils, tu me devois la vie, & tu la perds
» aujourd'hui par ton crime : je n'ai rien à
» me reprocher : rends-moi cette même vie
» que tu me devois deux fois, ou fais-moi
» périr comme mes deux freres. Mais je vois
» que je ne forme que de vaines résolutions,
» & des projets qui se détruisent. A quoi dois-

» je donc enfin me résoudre? D'un côté mes » freres encore sanglans me demandent vengeance ; de l'autre, c'est un fils qui doit en » être la victime. Infortunée que je suis! » vous allez vaincre enfin, mes freres ; mais » que cette victoire va me coûter! Heureuse » si après avoir satisfait à vos Manes irrités, » je puis moi-même vous suivre dans le tombeau »! Lorsqu'Althée eut fini ce discours, elle jetta en tremblant & en détournant les yeux le tison dans le feu. Le bois fatal gémit en y tombant, ou du moins il parut former un son plaintif, & quoique la flamme semblât ne le brûler qu'à regret, il fut enfin consumé. Cependant Méléagre qui étoit absent, & qui ignoroit ce qui se passoit, se sent dévorer par un feu secret ; mais son courage lui fait surmonter avec fermeté les douleurs les plus cruelles ; sensible au seul chagrin de mourir d'une maniere indigne d'un Héros, il porte envie au sort d'Ancée qui venoit de perdre la vie en attaquant le Sanglier. Enfin pendant qu'il appelle son pere, son frere, ses sœurs si recommandables par la tendresse qu'elles avoient pour lui, sa chere épouse, & peut-être même sa mere, & qu'il leur dit le dernier adieu, le feu qui le consume redouble son ardeur, & ses douleurs augmentent à chaque moment. Leur vivacité venant ensuite à diminuer, il de-

meure dans une triste langueur, jusqu'à ce que le tison étant entiérement consumé, il rend le dernier soupir. A la nouvelle d'un accident si funeste, toute la Ville de Calydon paroît dans une extrême consternation : les jeunes & les vieux, les grands & le peuple, tous sont accablés de la plus vive douleur. On n'entend de tous côtés que pleurs & que gémissemens; les femmes couvertes de deuil s'arrachent les cheveux; l'infortuné Œnée couché sur la terre & couvert de cendre & de poussiere, se plaint tristement que ses jours ayent été prolongés jusqu'à ce fatal moment; je ne dis rien d'Althée sa mere, qui, n'ayant pu survivre au désespoir où l'avoit jettée un crime si énorme, s'étoit donné elle-même la mort; mais quand les Dieux m'auroient donné mille bouches; quand je pourrois les faire toutes parler dignement; quand je posséderois seul tous les talens des Déesses qui habitent l'Hélicon, il ne me seroit pas possible de peindre toute l'affliction des sœurs de ce Prince. Couvertes de deuil, elles se frappent la poitrine, se meurtrissent le sein; tiennent le corps de leur frere entre leurs bras, le réchauffent, le baisent ainsi que le lit de parade sur lequel on l'avoit mis, & après que le feu l'a consumé, elles recueillent ses cendres, & les tenant sur leur sein, elles cherchent encore à les aimer. Couchées près de son tom-

beau, elles baisent la pierre où son nom est gravé, & leur deuil dure jusqu'à ce que Diane rassasiée enfin, si j'ose parler ainsi, des calamités de la déplorable famille d'Œnée, les change en Oiseaux. Le corps de ces infortunées Princesses, si l'on excepte Gorgé & Déjanire, est couvert de plumes; leurs bras deviennent de longues aîles, leur bouche paroît sous la forme d'un bec, & elles s'envolent.

## *Explication de la quatrieme Fable.*

QUOIQUE toute l'Antiquité convienne que la Chasse du Sanglier de Calydon, à laquelle plusieurs Princes Grecs assisterent, soit un fait certain, cependant les Poëtes & les Historiens varient beaucoup sur les circonstances de ce célèbre événement. On vient de voir de quelle maniere Ovide le raconte; je vais rapporter ce qu'en dit Homere, qui étant plus voisin du temps où il est arrivé, a pu en être mieux instruit. « Autrefois les Curetes (a), *dit-il*, se faisoient une guerre cruelle devant les murs de Calydon, & se tuoient les uns les autres avec un acharnement déplorable. Les Etoliens défendoient la Ville, & les Curetes l'attaquoient en déterminés qui vouloient ou la saccager ou périr. Diane, qui est assise sur un trône d'or, près de celui de Jupiter, avoit suscité cette fameuse guerre, pour accabler de maux les Etoliens; car leur Roi Œnée faisant un jour des sacrifices à tous les Dieux, pour leur rendre graces de la fertilité de l'année, n'en fit point à Diane; de sorte que pendant que les autres Dieux prenoient plaisir à recevoir l'odeur des Hécatom-

(a) *Ibid.* Lib. IX.

» bes, la seule Diane voyoit ses Autels nus & né-
» gligés. Soit oubli, soit mépris, elle sentit très-vi-
» vement cette injure, & dans sa colere, cette Déesse,
» qui fait ses délices de ses traits, envoya un
» Sanglier furieux, qui ravagea toutes les terres
» d'Œnée, déracina les Arbres chargés de fruits,
» & désola les campagnes. Le fils du Roi, le brave
» Méléagre, assembla de toutes les Villes voisines
» un grand nombre de Chasseurs & de Chiens, car
» il ne falloit pas moins qu'une armée contre cet
» affreux Sanglier, qui étoit d'une grandeur énorme
» & monstrueuse, & qui par ses carnages avoit
» déjà allumé dans toute l'Etolie une infinité de
» bûchers. Méléagre le tue; mais Diane, qui n'étoit
» pas encore satisfaite, excite entre les Etoliens
» & les Curetes un funeste démêlé pour la hure &
» pour la peau de la bête, chacun prétendant que
» cette glorieuse dépouille étoit due à sa valeur. La
» guerre s'allume; on en vient aux mains. Pen-
» dant que Méléagre combat à la tête de ses peuples,
» les Curetes, quoiqu'en plus grand nombre sont
» maltraités, & ne trouvent aucun lieu à se mettre
» à couvert contre les furieuses sorties qu'il fait
» tous les jours contr'eux. Mais bien-tôt après
» irrité contre sa mere, qui avoit pris le parti de ses
» freres contre son propre fils, il s'abandonne à sa
» colere, qui s'allume souvent dans le cœur des
» sages, des plus prudens, & se retire avec sa femme
» la belle Cléopatre, fille de la charmante Mar-
» pesse, & d'Idas le plus brave de tous les hommes
» qui fussent alors sur la terre..... Méléagre donc se
» renferme avec sa femme, outré de colere de ce
» qu'Althée au désespoir de la mort de ses freres,
» qu'il avoit tués dans le combat, faisoit contre
» lui les plus affreuses imprécations, en frappant
» la terre de ses mains, & en conjurant à genoux
» le Dieu Pluton & la cruelle Proserpine d'en-

» voyer

» voyer la mort à son fils. La Furie qui erre dans les » airs, & qui a toujours un cœur violent & sanguinaire, entendit ces imprécations du fond des Enfers. Aussi-tôt les Curetes ranimés par l'absence » de Méléagre, recommencent leurs attaques & » donnent de furieux assauts. Les Etoliens dans » cette extrêmité députent à Méléagre, Œnée lui-» même monte à l'appartement de son fils, & le » presse de reprendre les armes; ses freres joignent » leurs prieres à celles du Roi; sa mere même reve-» nue de son emportement, & touchée de repentir, » le conjure avec larmes : son cœur demeure inflexi-» ble. Enfin Cléopatre sa femme ayant joint ses prie-» res à celle des amis de Méléagre, il s'arme, re-» pousse les Curetes & sauve les Etoliens ».

A ces deux traditions, joignons ce que l'Histoire nous a laissé de plus vraisemblable sur ce sujet. Œnée Roi d'un Pays gras & fertile, offrant tous les ans aux Dieux les prémices des fruits qu'il recueilloit, avoit oublié Diane dans un de ses Sacrifices. Un affreux Sanglier vint ravager cette même année ses champs, & sur-tout une Vigne qu'il prenoit grand soin de faire cultiver. Il n'étoit pas extraordinaire de voir ces sortes d'animaux se jetter dans les champs; cependant la circonstance du mepris ou de l'oubli d'Œnée, fit publier que celui-ci avoit été envoyé par Diane. Comme il avoit blessé & tué quelques gens de la campagne, Méléagre publia un ban pour une chasse générale, & plusieurs Princes du voisinage, charmés de trouver cette occasion de se distinguer, y vinrent avec leurs amis. Thésée, Jason, Pirithoüs, Pelée, Télamon, & plusieurs autres, que nomment Apollodore (a) & Hygin, furent du nombre des Chasseurs, avec la belle Atalante, que Méléagre aimoit, quoiqu'il fût

(a) Lib. I.

déjà marié à Cléopatre, fille d'Idas & de Marpésse (*a*). Atalante blessa la premiere le Sanglier, & Meléagre l'ayant tué, lui donna la hure & la peau, ce qui piqua ses deux Oncles Plexippe & Toxée. Des paroles on en vint aux mains, & Méléagre les tua. Althée au désespoir de la mort de ses deux freres, dévoua son Fils aux Furies, & joignant quelque acte magique (*b*) à ses imprécations, on publia la Fable du tison fatal, telle qu'on vient de la lire dans Ovide. Les Curetes firent la guerre aux Etoliens, à l'occasion de ce différend, & Méléagre les obligea de lever le siége de Calydon. Pausanias (*c*) & après lui M. Paulmier de Grentemenil (*d*) parlent fort au long des Curetes & de leurs guerres : les curieux pourront les consulter.

Homere, comme on vient de le voir, ne parle point de la mort de ce Prince, il dit même que sa mere s'appaisa : cependant presque tous les autres Auteurs disent qu'il mourut de la maniere que le raconte Ovide, soit que sa mere l'eût empoisonné, soit qu'elle l'eût fait périr de quelqu'autre maniere. Plusieurs Monumens anciens, qu'on peut voir recueillis dans l'Antiquité expliquée (*e*), représentent Méléagre avec une tête de Sanglier, & on en trouve deux (*f*) qui font voir ce Prince mourant, avec Althée sa mere, qui met dans le feu le tison fatal d'où dépendoit la conservation de sa vie.

On peut voir le temps auquel est arrivé cet événement par les Héros qui y assisterent. Comme aucun Auteur ne dit qu'Hercule ait été de cette Chasse, à laquelle il n'auroit pas manqué de se trouver s'il eût été encore en vie, étant gendre d'Œnée, il y a apparence qu'elle ne se fit qu'après sa mort, qui arriva

(*a*) Voyez *Apollod. Lib. I.* (*b*) *Sabinus* & M. *Bayle*, après lui dans son Tome IV. des Réponses & Questions d'un Provincial. (*c*) *Pausanias in Arcade.* (*d*) *Dans sa Gréce*. (*e*) *Tome I.* (*f*) *Admirandæ Ant. Romæ.*

cinquante-trois ans avant le Siége de Troye, ou dans le temps qu'il étoit en Lydie à la Cour d'Omphale, ou qu'il étoit occupé dans le Peloponnese à exécuter les ordres d'Euristhée. Quelque difficulté qu'il y ait à fixer la date de cet événement, je suis persuade qu'il est arrivé avant la mort d'Hercule, car nous voyons dans Apollodore, qu'Althée, premiere femme d'Œnée, s'etant tuée dès que Méléagre eut perdu la vie, le Roi de Calydon épousa Péribée dont il eut Tydée, Pere de Diomede, & qu'ayant été détrôné sur la fin de ses jours par Agrius son frere, Diomede le retablit. C'est ce même Diomede qui est si connu dans l'Iliade, & il se trouve petit-fils d'un homme, qui n'epousa sa Grand'Mere, qu'après la chasse de Calydon, qui par conséquent doit s'être faite plus de cinquante ans avant la guerre de Troye.

Quoi qu'il en soit, Œnée rétabli sur le trône, se trouvant accablé de vieillesse, & voulant suivre son petit-fils Diomede, laissa l'administration de ses Etats à son gendre Andremon, mais ayant été tué dans une embuscade, que lui dresserent ses Neveux, son corps fut transporté dans l'Argolide, & enterré dans une petite Ville, qui porta depuis le nom d'*Oenea*. Ce Prince étoit de la race des Eolides; son Pere se nommoit Parthaon, & sa mere Eurire. Il avoit eu de sa femme Althée quatre garçons, Méléagre, Oxée, Thircé & Climene, & deux filles, savoir, Déjanire qui épousa Hercule, & Gorgé qui fut mariée à Andremon. Il devoit, selon Ovide, en avoir eu plusieurs autres, puisque ce Poëte dit que les sœurs de Méléagre, furent changées en Oiseaux; quoique ce ne soit qu'une fiction qui marque la douleur qu'elles eurent de la mort prematurée de ce jeune Prince. De Péribee sa seconde femme, il eut Tydée, pere de Diomede.

(a) Voyez *Apollodore*, *Lib. I.*

# FABLES V. ET VI.

## ARGUMENT.

*Théfée à fon retour de la chaffe de Calydon, ayant trouvé l'Achéloüs débordé, fe retira chez le Dieu de ce Fleuve, qui après le repas lui conte l'Hiftoire des cinq Nayades, qui avoient été changées en ces Ifles Echinades, & celle de l'Ifle Périmele, dont il avoit autrefois été amoureux, & que fon pere précipita dans la mer.*

THÉSÉE, après la Chaffe de Calydon où il avoit été invité, s'en retournant à Athenes, fe trouva arrêté au paffage du Fleuve Achéloüs, que les pluies avoient extrêmement augmenté. Le Dieu de ce Fleuve l'ayant rencontré, le pria de venir fe repofer chez lui, en attendant que les eaux fe fuffent retirées : « Illuftre & généreux Théfée, *lui dit-il*, ne vous expofez pas à la rapidité » d'un Fleuve fi dangereux. Lorfqu'il eft groffi » comme vous le voyez, rien ne réfifte à fon » torrent ; il entraîne avec un bruit épou» vantable les plus gros Arbres & les Ro» chers même. Je l'ai vu quelquefois renver» fer les Maifons les plus folides, lorfqu'elles

» se trouvoient trop près de ses bords, &
» emporter avec elles les troupeaux & leurs
» étables, sans que ni la force des Taureaux,
» ni la légéreté des Chevaux pussent les sau-
» ver de la violence de ses ondes. Souvent
» les neiges fondues ont formé tout d'un
» coup des torrens impétueux qui ont en-
» traîné les jeunes gens les plus robustes.
» Vous ferez mieux sans doute d'attendre
» ici, & de jouir chez moi des douceurs du
» repos, jusqu'à ce que le Fleuve soit rentré
» dans son lit. J'accepte, lui dit Théséé, une
» offre si obligeante, & je profiterai avec
» plaisir de l'honneur que vous me faites ».
Après ce compliment, ils se rendirent ensemble au Palais de ce Dieu. C'étoit une grotte faite de rocailles & de pierres ponces, dont la voûte étoit ornée de coquillages de différentes couleurs, très artistement arrangés, & le fond couvert de mousse & de gazon. Lorsque l'heure du repas fut arrivée, Thésée se plaça sur le lit qu'on lui avoit préparé, Pirithoüs étoit d'un côté, & le Thrésénien Lelex de l'autre. Ce Héros étoit alors assez avancé en âge, & ses cheveux commençoient déja à blanchir. Achéloüs, charmé de recevoir chez lui un hôte tel que Thésée, eut soin de faire placer aussi tous ses compagnons. Quand tout le monde fut assis, un grand nombre de belles Nymphes,

vinrent ſervir les mets, & après qu'on eut mangé, elles préſenterent le vin dans une coupe précieuſe. Le repas fini, Théſée regardant la mer, qu'on voyoit de-là : « Quel » eſt, *dit-il*, en le lui montrant avec la main, » le lieu que nous obſervons d'ici? apprenez-» nous je vous prie, le nom de cette Iſle, » ou plutôt de toutes celles qui ſont en cet » endroit, car elle ne paroît pas ſeule. Vous » en jugez très-bien, lui répondit Achéloüs, » il y a cinq Iſles dans le lieu dont vous » venez de parler; mais elles ſont ſi proches » l'une de l'autre, qu'il eſt aiſé de les con-» fondre d'ici; & afin que vous ne ſoyez » plus étonné d'avoir vu Diane ſe venger ſi » cruellement des Calydoniens, je vais vous » apprendre l'Hiſtoire de ces Iſles. Il y avoit » autrefois dans cette contrée cinq Nayades » qui, ayant fait un ſacrifice de dix Tau-» reaux, inviterent à la Fête qu'elles célébre-» rent en cette occaſion, toutes les Divinités » champêtres, ſans m'en avoir prié. Piqué » de cette marque de mépris, j'enflai les » eaux de mon Fleuve, & devenu moi-» même furieux autant que mes ondes, je » ravageai les Forêts & les Campagnes, & » j'entraînai dans la mer ces Nymphes avec » le lieu même où elles célébroient la Fête. » En vain ſe ſouvinrent-elles alors de moi, je » fus ſourd à leur priere. Mes eaux & celles

» de la Mer diviserent ce petit continent &
» en formerent les cinq Echinades que vous
» voyez d'ici.

» Parmi toutes ces Isles, continua-t-il, ne
» remarquez-vous pas celle qui est la plus
» éloignée ? On la nomme l'Isle Périmele.
» Hélas, elle doit m'être bien chere ! j'étois
» amoureux de la Nymphe qui portoit ce
» nom. Son pere Hippodamas irrité de voir
» qu'elle avoit répondu à ma tendresse, la
» précipita du haut d'un Rocher dans la
» Mer dans le temps qu'elle étoit prête d'ac-
» coucher. M'étant trouvé heureusement
» sous ce Rocher, je la soutins entre mes
» bras & je l'empêchai de périr. Neptune,
» m'écriai-je, Dieu de la Mer, qui avez eu
» pour partage le second Empire du monde,
» & à qui tous les Fleuves rendent homma-
» ge en mêlant leurs eaux avec celles qui
» sont sous votre puissance, soyez favorable
» à mes vœux. Cette Nymphe que vous
» voyez prête à perdre le jour, est moins
» coupable que moi, & si son Pere avoit eu
» pour elle quelque tendresse, ou plutôt s'il
» n'eût pas été le plus injuste & le plus cruel
» de tous les hommes, il lui auroit sans dou-
» te pardonné le crime d'avoir su me plai-
» re : Dieu puissant, laissez-vous toucher à
» mes larmes ; accordez dans votre Empire
» un asyle à une fille infortunée, qu'un pere

» barbare a voulu immoler à son ressenti-
» ment : ou faites ensorte qu'elle devienne
» elle-même le lieu de sa retraite. J'aurai du
» moins en la perdant la douce consolation
» de voir couler mes ondes autour d'une Isle
» si chere. Neptune marqua d'un signe de
» tête qu'il exauçoit ma priere ; & ce mou-
» vement fit frémir les flots. Périmele en fut
» effrayée, & comme elle continuoit tou-
» jours de nager, pendant que je la soute-
» nois, je sentis que son cœur palpitoit. Un
» moment après tout son corps commença
» à se durcir, & la terre qui croissoit autour
» l'ayant entiérement enveloppée, elle fut
» en un instant changée en Isle ».

## *Explication des Fables V. & VI.*

OVIDE feint que Thésée retournant à Athenes, après la chasse de Calydon, ayant trouvé l'Achéloüs débordé, fut invité par le Dieu de ce Fleuve de s'arrêter quelque temps chez lui, ce qui donne occasion à ce Poete de rapporter plusieurs Fables, qui feront le sujet des Explications suivantes.

Achéloüs rapporte d'abord comment il avoit entraîné dans la Mer quelques Nymphes qui l'avoient oublié dans leurs Sacrifices, où elles furent changées en ces Isles qu'on nomme Echinades. Ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est que le Fleuve Achéloüs, ainsi que le rapporte Thucydide (*a*), entraînant dans la Mer une grande quantité de sable & de limon, y avoit formé les Isles que

(*a*) Lib. II.

je viens de nommer. Elles sont dans la mer d'Ionie près de l'embouchure de ce Fleuve qui coule entre l'Acarnanie & l'Etolie.

Ce que le même Poëte raconte de la Nymphe Périmele, que son pere Hippodamas fit jetter dans la mer, pour la punir de la foiblesse qu'elle avoit eue pour Achéloüs, & qui fut changée en Isle par Neptune, n'a pas sans doute d'autre fondement, & il seroit inutile de s'arrêter plus long-temps à de pareilles fictions.

# FABLES VII. VIII. IX. & X.

## ARGUMENT.

*Jupiter & Mercure ayant pris une forme humaine, trouvent chez Philémon & Baucis l'hospitalité que tout le voisinage leur avoit refusée. C'est pourquoi ces Dieux ayant reconnu leur zele, changerent leur cabane en un Temple, dont ils leur donnerent la charge de Prêtres, & après une longue vie, ces deux bonnes gens furent eux-mêmes convertis en arbres. Le village où ils demeuroient fut submergé par les eaux avec tous ses habitans, & changé en un étang. Achéloüs conte aussi par occasion le pouvoir que Protée avoit de se revêtir de plusieurs figures.*

Après ce discours Achéloüs se tut, & on fut pendant quelque temps à admirer

ces prodiges. Pirithoüs, qui n'avoit pas beaucoup de respect pour les Dieux, & qui étoit extrêmement emporté, se moqua de la crédulité de ses compagnons. « Vous nous » faites-là, *dit-il*, en adressant la parole à » Achéloüs, des contes frivoles & chiméri» ques. Les Dieux, selon vous, sont bien » puissans, puisqu'ils peuvent nous méta» morphoser à leur gré ». Toute l'assemblée fut surprise d'un discours si audacieux, & on n'eut garde de l'approuver. Lelex, que l'âge rendoit respectable, ayant pris la parole, dit, « que le pouvoir des Dieux n'étoit point » borné, & que rien ne s'opposoit à leur vo» lonté; & pour que vous n'en doutiez pas, » continua-t-il, je vais vous apprendre un » fait qui doit vous en convaincre. Il y a en » Phrygie, dans un lieu qui depuis a été en» fermé de murailles, un chêne près d'un til» leul, que je vis moi-même, lorsque Pit» thée m'envoya autrefois dans ce pays, où » son pere Pélops avoit regné avant que de » venir s'établir dans la Gréce. Près de cet » endroit est un lac rempli de plongeons & » de poules d'eau. C'étoit autrefois un lieu » fort habité. Jupiter accompagné de Mer» cure, qui en cette occasion avoit eu soin » de quitter ses aîles, alla un jour visiter ce » canton. Après avoir demandé dans plu» sieurs maisons l'hospitalité, qui leur fut

» refusée, ils allerent enfin à une petite caba-
» ne couverte de chaume & de roseaux, où
» ils furent reçus avec beaucoup d'accueil
» par Philémon & Baucis. Tous deux de mê-
» me âge, ils s'étoient mariés fort jeunes &
» avoient vieilli dans cette chaumiere. Pau-
» vres & sans bien, ils avoient su par leur
» vertu diminuer les rigueurs de l'indigence.
» Seuls dans cette cabane, ils composoient
» tout leur domestique & toute leur famille.
» Comme c'étoient eux qui donnoient les
» ordres, c'étoient eux-mêmes aussi qui les
» exécutoient. Lorsque Jupiter & Mercure
» furent entrés en se baissant, parce que la
» porte étoit très-basse, Philémon les pria
» de se reposer & leur présenta des siéges,
» sur lequels Baucis mit un peu de chaume,
» pour les faire asseoir plus à leur aise, après
» quoi elle se mit en devoir d'allumer du
» feu. Elle ramassa pour cela quelques étin-
» celles qui étoient sous la cendre, les mit
» sur des feuilles & sur des écorces d'arbres:
» & à force de souffler & de se tourmenter
» elle fit du feu. Pour l'entretenir & faire
» bouillir le pot, elle ramassa quelques co-
» peaux & arracha quelques branches qui
» soutenoient le toit de la cabane. Pendant
» qu'elle épluchoit & coupoit les herbes
» que son mari venoit de cueillir dans son
» jardin, lui de son côté prit du vieux lard

» qui étoit pendu au plancher, & en ayant
» coupé un petit morceau, le mit dans le
» pot. En attendant que le dîné fût prêt, il
» entretint ses hôtes, pour les empêcher de
» s'ennuyer. Dans un coin de la chaumiere
» étoit suspendu un vaisseau de hêtre, que
» Philémon remplit d'eau chaude pour leur
» laver les pieds. Au milieu de la chambre
» étoit un lit de bois de saule, dont quel-
» ques feuilles d'arbres faisoient toute la
» garniture ; pour le décorer, ils étendirent
» dessus un tapis dont ils ne se servoient que
» dans les grandes fêtes, & ce tapis digne
» ornement d'un tel lit, étoit un vieil habit
» & fort usé. Ce fut-là qu'ils firent asseoir
» Jupiter & Mercure. Cependant Baucis pré-
» paroit le couvert ; mais malheureusement
» la table avoit un pied plus court que les
» deux autres, elle y remédia en mettant
» une brique dessous. Après l'avoir bien es-
» suyée, elle la couvrit d'olives & de cor-
» niers, qu'elle avoit conservés fort soigneu-
» sement dans de la lie de vin. Elle y mit aussi
» de la chicorée, des raves, du fromage
» blanc, & des œufs cuits sous la cendre, le
» tout servi dans des plats de terre. Un pot
» de la même matiere avec des tasses de bois
» bien cirées en dedans, formoient tout le
» buffet. A peine le couvert fut-il préparé,
» que le dîné se trouva prêt. Le premier ser-

» vice ne fut pas long, & après qu'on eut
» bu chacun un coup d'un vin qui n'étoit pas
» bien vieux, on vit paroître le second ser-
» vice, qui étoit composé de noix, de fi-
» gues séches, de dattes, de prunes, d'une
» corbeille de pommes, & d'un panier de
» raisins noirs. Un rayon de miel fort blanc
» étoit le plat du milieu. Le repas étoit fru-
» gal à la vérité; mais il étoit donné de bon
» cœur, & sur-tout bonne mine. Cependant
» nos deux bonnes gens s'apperçurent que
» la coupe se remplissoit d'elle-même, à me-
» sure qu'on la vuidoit, & que le vin aug-
» mentoit, bien-loin de diminuer. Saisis d'é-
» tonnement à la vue de ce prodige, ils le-
» verent l'un & l'autre leurs mains trem-
» blantes vers le Ciel, en demandant par-
» don à leurs hôtes de ce qu'ils leur avoient
» donné un repas si pauvre & si mal apprêté.
» Il leur restoit encore une oye qui gardoit
» la cabane, ils se mirent en état de la tuer:
» vous les auriez vu l'un & l'autre courir
» d'un pas chancelant après ce pauvre ani-
» mal, qui les esquivoit & faisoit tous ses
» efforts pour leur échapper. Enfin après les
» avoir mis hors d'haleine, il se réfugia en-
» tre les jambes de Jupiter & de Mercure,
» qui, après leur avoir défendu de le tuer,
» se firent connoître, & leur annoncerent
» en même temps la juste vengeance qu'ils

» vouloient tirer de tout le pays du voiſina-
» ge. Tous ces impies qui habitent ce can-
» ton, vont périr, *leur dirent-ils*, vous ſeuls
» ne ſerez point enveloppés dans leur perte ;
» mais il faut pour cela abandonner votre
» cabane & nous ſuivre : venez avec nous
» ſur cette montagne. Philémon & Baucis
» obéiſſent à cet ordre, & s'appuyant ſur
» leur bâton, y montent avec peine. Ils
» étoient à la portée d'un trait du ſommet de
» la montagne, lorſque regardant derriere
» eux, ils virent le pays tout couvert d'eau
» excepté leur cabane. Pendant qu'ils ad-
» miroient ce prodige, & déploroient le
» triſte ſort de leurs voiſins, ils remarque-
» rent qu'elle étoit devenue un Temple. Des
» colonnes magnifiques s'élevoient à la pla-
» ce des fourches de bois qui la ſoutenoient
» auparavant; le chaume qui la couvroit s'é-
» toit converti en or; la terre qui lui ſervoit
» de plancher, étoit pavée de marbre, la
» porte ornée de ſculptures & de bas-reliefs;
» en un mot toute la maiſon jettoit un éclat
» ſurprenant. Ils étoient encore dans l'ad-
» miration, lorſque Jupiter leur parla ainſi:
» Sage vieillard, & vous digne épouſe d'un
» mari ſi vertueux, dites-moi ce que vous
» ſouhaitez, vous pouvez le demander avec
„ aſſurance. Tous nos deſirs, lui dit Philé-
„ mon, après avoir conſulté un moment

„ avec sa femme, se bornent à devenir les „ Prêtres de ce nouveau Temple; & comme „ nous avons toujours vécu dans une par- „ faite union, nous voudrions aussi que le „ même jour nous vît mourir l'un & l'au- „ tre : accordez-moi la grace de ne voir ja- „ mais le bûcher de mon épouse, & qu'elle „ de son côte ne soit jamais obligée de me „ rendre les derniers devoirs. Jupiter leur „ accorda leur demande, & ils desservirent „ le Temple le reste de leur vie. Lorsqu'ils „ furent arrivés à une extrême vieillesse, „ un jour qu'ils étoient assis sur les marches „ de ce même Temple, & qu'ils s'entrete- „ noient de cette aventure, Baucis s'apper- „ çut tout d'un coup que le corps de Philé- „ mon se couvroit de feuilles, & il remar- „ qua de son côté que la même chose arri- „ voit à sa femme. Voyant ensuite l'un & „ l'autre que l'écorce commençoit à gagner „ jusqu'à la tête, ils se parlerent ainsi : Adieu, „ ma chere épouse, lui dit tendrement Phi- „ lémon; adieu, mon cher mari, lui répli- „ qua Baucis. A peine avoient-ils prononcé „ ce peu de paroles, que leur bouche se fer- „ ma pour jamais. On montre encore en ce „ même endroit, les troncs de ces deux ar- „ bres l'un près de l'autre. Telle est, ajouta „ Lelex, l'histoire que m'ont racontée des „ vieillards dignes de foi, & qui n'avoient

„ nul intérêt à m'en impofer. J'ai vu moi-
„ même les branches de ces arbres, ornées
„ de bouquets & de guirlandes. J'y en atta-
„ chai moi-même, en difant : c'eft ainfi que
„ les Dieux récompenfent la piété, & qu'on
„ honore après leur mort ceux qui les ont
„ honorés pendant leur vie „.

Ce difcours fait par un homme auffi fage que Lelex, avoit touché toute la compagnie. Comme Théfée, qui en avoit été extrêmement frappé, marquoit beaucoup d'envie d'apprendre les merveilles que les Dieux avoient opérées, Achéloüs appuyé fur fon fceptre, lui parla de la forte. « Plufieurs per-
„ fonnes, après avoir été métamorphofées,
„ ont vécu fous leur nouvelle forme; d'autres
„ ont eu le pouvoir d'en changer eux-mê-
„ mes diverfes fois : on peut nommer parmi
„ ceux-ci le fameux Protée, qui fait fon fé-
„ jour dans la mer, & qu'on a vu quelque-
„ fois fous la forme d'un jeune homme,
„ quelquefois fous celle d'un lion, d'un fan-
„ glier, d'un ferpent, d'un taureau, d'une
„ pierre, ou d'un arbre. Il prenoit même
„ quand il vouloit celles du feu ou de l'eau.

## *Explication des Fables VII. VIII. IX. & X.*

LA Fable de Philémon & de Baucis, que notre Poëte raconte avec une naïveté si fine & si naturelle, est un de ces événemens que l'on rapportoit pour prouver que la vertu de l'hospitalité étoit récompensée. Les personnages de cette Fable sont inconnus, & je n'ai rien d'intéressant à en dire. Car de penser avec M. Huet, qu'elle nous cache l'histoire des Anges qui allerent visiter Abraham, c'est une de ces imaginations hasardées, dans lesquelles ce savant Prélat a donné si souvent, lorsqu'il a entrepris de rapporter la plupart des Fables au mauvais usage que les Payens avoient fait de l'Ecriture-Sainte. Celle de Protée, que conte Achéloüs à Thésée, nous fournira quelque chose de plus curieux. Homere (*a*) dans le discours de Ménélas à Télémaque, lui fait raconter que s'étant égaré près d'une Isle voisine de l'Egypte, Idothée lui avoit conseillé d'aller consulter son pere Protée sur ses destinées, l'avertissant qu'il falloit profiter du temps où il dormoit pour le lier & le garotter, & ne point le laisser échapper, quelque figure qu'il prît, jusqu'à ce qu'enfin revenu à son état ordinaire, il lui eût appris ses aventures. Virgile (*b*) raconte qu'Aristhée ayant vu mourir ses abeilles, alla trouver Cyrené sa mere pour apprendre d'elle les moyens de réparer cette perte, & qu'elle lui avoit dit qu'il falloit pour cela avoir recours à Protée, qui avoit des secrets merveilleux, que Neptune, dont il gardoit les troupeaux, lui avoit appris; elle avoit ajouté que Protée connoissoit le passé, le présent & l'avenir; mais que pour l'obliger à lui répondre, il étoit nécessaire de le

(*a*) *Odyss.* Lib. IV. (*b*) *Georg.* Lib. IV.

lier pendant ſon ſommeil, & de ne point s'effrayer de le voir métamorphoſé en ſerpent, en tigre, en cochon, en lion, &c. Les autres Poëtes, qu'il eſt inutile de citer, ont parlé de Protée comme Homere & Virgile. Les Auteurs qui ont voulu développer l'hiſtoire d'un homme ſi extraordinaire, ont ſouvent débité de nouvelles Fables ſur ſon ſujet. Les uns diſent que c'étoit un Orateur habile qui ſavoit l'art de faire changer de ſentiment à ſes Auditeurs. Lucien aſſure que c'étoit un Pantomime extrêmement ſouple, & qui ſe métamorphoſoit en pluſieurs figures. Mais l'opinion la plus vraiſemblable eſt celle d'Hérodote (*a*), de Diodore de Sicile (*b*), de Clément d'Alexandrie (*c*) & de pluſieuts autres Anciens, qui prétendent que Protée étoit un ancien Roi de l'Egypte, ſucceſſeur de Pheron, qu'il vivoit du temps de la guerre de Troye, & que Ménélas aborda dans ſes Etats, ainſi que le raconte Homere (*d*). Le même Hérodote, qui s'étend beaucoup ſur l'article de Protée, & qui convient que c'étoit un Prince extrêmement ſage & fort équitable, ne dit rien qui ait rapport à ces métamorphoſes que les Poëtes lui font prendre. Cherchons à découvrir dans le caractere de ce Prince, ce qui peut y avoir donné lieu. Comme il étoit ſage & éloquent, on peut penſer qu'il connoiſſoit l'avenir, c'eſt-à-dire, qu'il prévoyoit par ſes lumieres & dans les conjonctures, ce qui pouvoit arriver. Extrêmement ſecret, il ſavoit cacher ſes deſſeins, & il falloit, pour ainſi dire, le lier & le ſurprendre, lorſqu'on vouloit les découvrir. Fier & paroiſſant peu en public, il n'étoit permis à perſonne de ſe trouver en ſon chemin, il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs qu'Homere nomme allégorique-

(*a*) Lib. II. (*b*) Lib, I. (*c*) *Strom.*
(*d*) *Odyſſ.* Lib. IV.

ment Φῶκας. qui puſſent l'accompagner. C'étoit ordinairement ſur le midi qu'il ſortoit de ſon Palais, que le même Poete appelle ſa caverne; il alloit prendre ſur le bord de la mer la fraîcheur du vent du Nord, couvert peut-être d'un paraſol qu'il appelle un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ſes ſoldats, comme un paſteur au milieu de ſes troupeaux; il en ſavoit le nombre & les noms, & en faiſoit ſouvent la revue. Voilà les troupeaux de Neptune, un peuple maritime. Prompt & vif juſqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu; & maître de ſa paſſion, il paroiſſoit un moment après plus ſimple & plus coulant que l'eau. N'eſt-il pas évident par tous ces traits que nos deux Poëtes ont voulu peindre allégoriquement un Roi ſage & prévoyant, fin & ruſé, & non pas un monſtre marin, ou un Caméléon qui changeoit de forme ou de figure? Rien n'eſt plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte que ces deſcriptions ſymboliques, qui marquent ſous des termes myſtérieux le caractere de quelqu'un. De même par ce peuple maritime, *Gens humida Ponti*, il eſt évident qu'Homere veut parler des Egyptiens voiſins de la mer, & par ces veaux, que Virgile nomme, *Turpes Phocas*, des Satrapes d'Egypte; & s'il les appelle les troupeaux de Neptune, c'eſt dans le même ſens qu'il avoit dit, que Protée étoit fils de ce Dieu, parce qu'apparemment il étoit très-puiſſant ſur mer. Peut-être auſſi que l'équivoque du nom de *Cetes*, que Diodore lui donne, & qui veut dire une baleine, ou un gros poiſſon, a donné lieu à cette circonſtance de la Fable. Les Egyptiens de qui Homere l'avoit appriſe, cachoient ſouvent leur hiſtoire ſous l'ingénieux voile de l'allégorie & de la fiction. Diodore ajoute (*a*) que ce qui peut avoir

(*a*) Lib. I,

donné lieu à toutes ces métamorphoses, c'est que Protée ornoit son casque tantôt de la peau d'une Panthere, tantôt de celle d'un lion, d'un serpent ou de quelqu'autre animal. Lorsque Lycophron (*a*) dit que Neptune sauva Protée de la cruauté de ses enfans, en le faisant aller par des cavernes, de Pallene en Egypte, il suit la tradition qui portoit que ce Prince étoit originaire de cette Ville de Thessalie, & qu'il s'étoit retiré de-là en Egypte. Virgile & après lui Servius prétendent qu'il y revint après la mort de ses enfans, auxquels Hercule ôta la vie.

——— *Patriamque revisit*,
*Pallenen* (*b*).

En quoi ils ont abandonné l'opinion d'Homere & d'Hérodote qui est la plus vraisemblable.

(*a*) *In Alex.* (*b*) *Georg.* Lib. IV. Voyez *Servius sur cet endroit.*



# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Achéloüs conte à Théſée l'hiſtoire de Métra, qui, pour nourir ſon pere, qui étoit dévoré d'une faim canine, pour avoir coupé un arbre conſacré à Cérès, demanda à Neptune qui l'avoit autrefois aimée, la vertu de ſe tranſformer. Ainſi Eréſichthon qui avoit été forcé de la vendre, afin d'avoir quelque argent pour vivre, la revendit pluſieurs fois, parce qu'auſſitôt qu'il l'avoit vendue, elle prenoit une autre forme, & s'échapoit facilement. Mais enfin cette ruſe ayant été découverte, ce miſérable pere fut contraint de ſe dévorer lui-même, & reçut la peine que ſon impiété méritoit.*

« LA fille d'Eréſichthon, continua-t-il, » celle-là même qui avoit épouſé Autolycus, » avoit auſſi le pouvoir de prendre différentes » figures. Son pere étoit un de ces impies qui » mépriſent les Dieux & ne leur offrent ja- » mais des ſacrifices. On dit de lui qu'il eut la » témérité de profaner à coups de hache ces » antiques forêts que la Religion rend ſi reſ-

» pectables, sur-tout un bois qui étoit con-
» sacré à Cérès. Au milieu de ce bois étoit un
» vieux chêne extrêmement haut, dont les
» branches étoient toujours ornées de guir-
» landes, de rubans, & de tableaux qui con-
» tenoient l'histoire des prodiges qu'avoit
» opérés la Divinité de ce lieu. Les Dryades
» alloient souvent danser sous ce chêne;
» souvent elles se tenoient par la main pour
» faire le tour du tronc qui avoit quinze cou-
» dées de circonférence, & qui surpassoit au-
» tant tous les autres arbres, qu'ils surpassent
» eux-mêmes l'herbe & les roseaux. Quoi-
» que tout cela dût rendre ce chêne respec-
» table, Eréfichthon ordonna à ses gens de
» le couper; & comme il s'apperçut qu'ils
» hésitoient: quand même la Nymphe qui
» habite cet arbre, *dit-il*, en prenant lui-
» même la coignée, seroit sous la protection
» de Cérès; quand ce seroit Cérès elle mê-
» me, il sera abattu. Après ce discours il
» commença à lui porter les premiers coups;
» mais à peine l'arbre fut-il frappé qu'on le
» vit trembler; les feuilles, les branches, &
» le gland dont il étoit couvert, changerent
» de couleur: on l'entendit même pousser
» des gémissemens, & dès le premier coup
» le sang en coula avec autant d'abondance
» que celui d'un taureau qu'on immole. A
» la vue de ce prodige, tous les assistans fu-

» rent saisis d'horreur ; il y en eut même un » qui après avoir reproché à son maître le » sacrilége qu'il étoit sur le point de com- » mettre, voulut lui arracher la coignée ; » mais Eréfichthon le regardant avec indi- » gnation, reçois, *dit-il*, en lui coupant la » tête d'un coup de cette même coignée, la » récompense de ta piété. Ensuite il se mit à » frapper l'arbre. On entendit alors sortir » du creux du chêne une voix qui prononça » ces paroles : Je suis une Nymphe chérie de » Cérès ; tu m'arraches la vie, mais j'aurai » du moins en mourant la consolation de » t'apprendre que je serai bientôt vengée. » Peu effrayé de cette menace, l'impie Eré- » fichthon continue de frapper l'arbre, & » voyant qu'il étoit déjà ébranlé, il y attache » une corde & le fait tomber. Sa chûte en » entraîna un grand nombre d'autres. Les » Dryades de la forêt craignant pour elles » & pour les bois qu'elles habitoient, se cou- » vrirent de deuil & allerent d'un air triste » & abattu prier la Déesse qui les proté- » geoit, de punir une action si impie. Cérès » ayant marqué par un mouvement de tête » qui fit trembler toutes les campagnes & les » moissons dont elles étoient couvertes, » qu'elle leur accordoit leur demande, ré- » solut de les venger de la maniere la plus » cruelle ; si toutefois on pouvoit punir trop

» cruellement un si grand crime. Eréfich-
» thon fut condamné à endurer une horri-
» ble faim; mais parce qu'il ne convenoit
» pas à Cérès d'aller elle-même trouver la
» Famine (ces deux Déesses ne pouvant ja-
» mais se rencontrer ensemble), elle parla
» ainsi à une des Nymphes qui étoient venues
» implorer son secours. Dans l'extrêmité de
» la Scythie est un pays triste & ténébreux,
» où l'on ne trouve ni arbres ni fruits. Cet
» affreux climat où regne un froid éternel
» est le séjour de la pâleur, de la crainte &
» de la famine. Partez & ordonnez de ma
» part à cette Déesse qu'elle pénétre jusqu'au
» fond des entrailles de l'impie Eréfichthon:
» qu'elle fasse ensorte que rien ne puisse l'en
» chasser, & qu'elle rende inutiles par son
» opiniâtreté à le tourmenter tous les secours
» que je donne contre la faim. Ne soyez pas
» épouvantée, continua-t-elle, de la lon-
„ gueur du chemin, voilà mon char que je
„ veux bien vous prêter, & ces dragons qui
„ vous conduiront aux travers des airs. La
„ Nymphe y étant montée arriva en peu de
„ temps dans la Scythie, sur le sommet du
„ mont Caucase, où elle trouva la Famine
„ au milieu d'un champ couvert de pierres,
„ qui arrachoit quelques herbes avec les on-
„ gles & les dents. Elle avoit les cheveux hé-
„ rissés & en désordre, les yeux enfoncés &
„ livides,

„ livides, le visage pâle, les levres noires,
„ la bouche effroyable; sa peau rude & plei-
„ ne de rides laissoit voir des os qui sortoient
„ de tous côtés: on auroit presque pu décou-
„ vrir jusqu'au fond de ses entrailles. Sa poi-
„ trine extrêmement avancée paroissoit ne
„ tenir qu'à l'épine du dos, & au lieu du ven-
„ tre on ne voyoit que la place où il auroit
„ dû être. Son extrême maigreur laissoit à
„ découvert ses muscles & ses nerfs; & la
„ grosseur de ses genoux & de ses talons pré-
» sentoit un objet hideux. La Nymphe l'ayant
„ apperçue, & n'osant l'approcher, lui ap-
„ prit de loin l'orde de la Déesse. Malgré
„ cette précaution le peu de séjour qu'elle fit
„ en cet endroit, lui fit sentir les atteintes de
„ la faim; ce qui l'obligea de remonter
„ promptement sur son char pour s'en re-
„ tourner dans la Thessalie.

„ La Famine, quoique toujours opposée
» à Cérès, se mit en devoir d'exécuter ses
» ordres. Conduite par les vents elle arriva
» bientôt dans la maison d'Eréfichthon. Il
„ étoit nuit, & le sommeil avoit appesanti
„ ses paupieres. L'affreuse Déesse s'étant in-
„ sinuée dans ses entrailles, répandit son ve-
„ nin dans sa bouche, dans son gosier, dans
„ sa poitrine, & le fit couler dans ses veines.
„ Après avoir accompli l'ordre de Cérès,
„ elle abandonna un séjour où régnoit l'a-

„ bondance & retourna dans le climat ſté-
» rile, qui eſt ſa demeure ordinaire. Eréſich-
» thon étoit encore livré aux charmes du
» ſommeil, lorſqu'il commença à ſentir les
» rigueurs de la faim. En rêvant il croyoit
» manger, & remuoit la bouche & les dents,
» comme ſi en effet il eût mangé, fatiguant
» ainſi ſon goſier par la vaine repréſentation
» d'un mets imaginaire. Dès qu'il fut réveil-
» lé, il ſe ſentit dévorer par la faim la plus
„ cruelle, & il fit chercher avec empreſſe-
„ ment ce que la mer, la terre & l'air pro-
» duiſent d'alimens. Lorſque ſa table étoit
» couverte avec profuſion, il ſe plaignoit en-
» core de n'avoir pas de quoi ſe raſſaſier, &
» au milieu de l'abondance il cherchoit avec
„ avidité de quoi ſatisfaire la faim qui le dé-
„ voroit. Ce qui auroit ſuffi pour nourrir des
„ villes & des peuples entiers, ne ſuffiſoit
„ pas pour lui : plus il mangeoit, plus il ſou-
„ haitoit de manger : ſemblable à la mer,
„ qui reçoit dans ſon vaſte ſein tous les fleu-
„ ves de la terre, ſans qu'il paroiſſe qu'elle
„ en ſoit augmentée ; ou tel que le feu qui
„ dévore tout ce qu'il rencontre, & qui bien-
„ loin de rallentir ſon ardeur par la quantité
„ des matieres qu'il conſume, n'en reprend
„ que de nouvelles forces : Eréſichthon,
„ après avoir englouti les viandes qu'on lui
„ a ſervies, en demande encore d'autres : ce

„ qu'il mange ne fait qu'augmenter sa faim,
„ & rien ne peut le rassasier. Il avoit consu-
„ mé tout son bien, & l'ardeur qui le pres-
„ soit ne faisoit qu'augmenter. Il ne lui res-
„ toit pour toute ressource qu'une fille, qui
„ auroit été digne d'un meilleur pere ; il la
„ vendit. Métra, c'étoit son nom, se voyant
„ dans l'esclavage, leva les mains du côté de
„ la mer, qui n'étoit pas éloignée de la mai-
„ son de son maître, & adressa cette priere à
„ Neptune : O Dieu des ondes, à qui je fus
„ chere autrefois, délivrez-moi de l'indigne
„ état où je suis réduite ; vous devez cette ré-
„ compense à une fille qui répondit à votre
„ tendresse. Neptune écouta favorablement
„ la priere de Métra, & quoiqu'elle fût alors
„ sous les yeux de son maître, il la changea
„ sous la figure d'un pêcheur. Le maître
„ voyant près de lui un homme qui tenoit
„ une ligne à la main, lui parla ainsi : qui
„ que vous soyez, je souhaite de tout mon
„ cœur que la mer se calme en votre faveur :
„ puissent les poissons ne connoître le hame-
„ çon que lorsqu'ils y seront pris : apprenez-
„ moi, je vous prie, ce qu'est devenue une
„ esclave mal vêtue & dont les cheveux
„ étoient en désordre : je viens de la voir sur
„ le rivage, & il ne paroît pas à ses traces
„ qu'elle ait été plus loin. Métra, qui s'ap-
„ perçut de l'erreur de son Maître, fut char-

„ mée de voir qu'il s'informât d'elle à elle-
„ même : Je suis peu en état, *lui dit-elle*, de
„ contenter votre curiosité : uniquemenr oc-
„ cupé de ma pêche, je n'ai point détourné
„ les yeux de l'endroit où vous me voyez, &
„ pour mieux vous persuader que ce que je
„ vous dis est vrai, je consens que Neptune
„ rende ma pêche infructueuse, s'il a paru
„ même depuis long-temps sur cette côte,
„ d'autre homme ou d'autre femme que
„ moi. Le maître le crut & s'en retourna;
„ & Métra reprit sa premiere forme. Eré-
„ sichthon voyant que sa fille avoit le pou-
„ voir de se métamorphoser, la vendit à dif-
„ férentes personnes, & elle se déroboit peu
„ de temps après, tantôt sous la forme d'une
„ génisse, sous celle d'une jument, d'un oi-
„ seau, ou d'un cerf: trouvant par-là le
„ moyen de faire subsister son pere : mais
„ tous ces secours ne suffisoient pas pour
„ rassasier la cruelle faim qui le tourmen-
„ toit. Enfin se voyant réduit à la derniere
„ extrêmité, & n'ayant aucune ressource,
„ il prit l'affreuse résolution de se manger
„ lui-même, & de se nourrir en se dévo-
„ rant. Mais pourquoi, continua Achéloïs,
„ aller chercher ailleurs des exemples de
„ semblables métamorphoses, puisque j'ai
„ eu moi-même le pouvoir de me revêtir
„ de trois différentes figures ? Je suis, quand

„ il me plaît, sous celle où vous me voyez „ présentement ; quelquefois je prends celle „ d'un serpent ; j'ai emprunté quelquefois „ aussi celle d'un taureau : & toute ma „ force alors consistoit dans mes cornes. „ Malheureusement aujourd'hui je n'en ai „ plus qu'une, comme vous voyez, l'autre „ m'a été arrachée „. A ces mots il se mit à soupirer.

*Explication de la onzieme Fable.*

Après les Métamorphoses de Protée, Ovide raconte celles de Métra fille d'Eréfichthon, qui n'ont d'autre fondement que les soins empressés que cette fille charitable prit de nourrir son pere, que ses débauches avoient ruiné. Il y a des Auteurs qui prétendent que tous ses changemens marquent les gages qu'elle recevoit de ceux qu'elle servoit en qualité d'esclave & qu'elle donnoit à son pere; & il est vrai que dans ces anciens temps où l'argent étoit très-rare, on payoit en effets les prix des marchandises & le salaire des domestiques. D'autres prétendent que ses métamorphoses cachent le prix qu'elle recevoit de ses déréglemens : ce qui revient au même. Ovide ajoute qu'elle avoit épousé Autolycus ce fameux voleur, si connu pour avoir dérobé les bœufs d'Eurythus. Callimaque dans son hymne à Cérès, décrit au long la Fable d'Eréfichthon, & lui donne pour pere, Triopas, fils de Neptune & de Canace fille d'Eole. Jules Scaliger (*a*) a tâché d'ajuster la narration d'Ovide avec celle du Poëte Grec, par les parens d'Eréfichthon que l'Antiquité

(*a*) *Poët.* Lib. V, *Cap.* VIII.

a regardé comme un impie & ſur-tout par ſon gendre Autolycus grand-pere d'Ulyſſe : on voit qu'il vivoit environ quarante ou cinquante ans avant la priſe de Troye.

*Fin du Livre huitieme.*







*Le Centaure NESSUS tué par Hercule.*



# LES METAMORPHOSES D'OVIDE.

## LIVRE NEUVIEME.

## FABLE I.

### ARGUMENT.

*Déjanire fille d'Œnée étant recherchée en mariage par un grand nombre de Héros, son pere la promit à celui qui vaincroit les autres. Hercule & Achéloüs combattirent l'un contre l'autre à qui demeureroit un si beau prix. Achéloüs s'étant métamorphosé en Serpent & puis en Taureau, Hercule néanmoins le vainquit & lui arracha une de ses cornes. Les Nayades filles de ce Fleuve, la releverent de terre, & l'ayant remplie de tous les fruits que l'Automne peut fournir, ils la nommerent corne d'abondance.*

THÉSÉE s'étant informé du sujet de la disgrace & des soupirs d'Achéloüs, dont les cheveux étoient négligemment couverts de roseaux, il lui répondit ainsi : « Prince,

» vous me demandez une chose que je ne vous
» apprendrai qu'avec peine. Personne n'aime
,, à raconter sa défaite ; cependant je veux
,, bien vous en apprendre l'histoire, puisqu'il
,, s'agit d'une entreprise où il est moins hon-
,, teux d'avoir succombé, qu'il n'est glorieux
,, de l'avoir tentée. J'ai la consolation dans
,, mon malheur d'avoir Hercule pour vain-
,, queur. Vous avez sans doute oui parler de
,, la belle Déjanire, qui fut l'objet des recher-
,, ches de plusieurs Princes. J'allai à la Cour
,, de Calydon pour la demander à son pere
,, Œnée. Hercule y vint en même temps.
» Deux prétendans comme nous, firent
» bientôt retirer tous les autres. Hercule pour
» engager le Roi à lui accorder la Princesse sa
» fille, lui faisoit entendre, que s'il étoit assez
» heureux pour la posséder, elle auroit Ju-
» piter pour beau-pere. Outre cet avantage,
» il faisoit valoir ses exploits, & les dan-
» gers auxquels il avoit été exposé pour exé-
» cuter les ordres de Junon. De mon côté je
» ne manquai pas de faire sentir à Œnée
» combien il lui seroit honteux de me préfé-
» rer un simple mortel : car Hercule n'étoit
» pas encore au nombre des Dieux. Vous
» n'ignorez pas, lui disois-je, que je regne sur
» les eaux qui bornent votre Empire ; & vous
» voyez par-là que ce n'est point un étran-
» ger ni un inconnu qui vient briguer votre
,, alliance :

» alliance : j'habite dans vos Etats & j'en fais
» moi-même une partie. Si Junon ne me hait
» pas, & si pour se venger, elle ne me pres-
„ crit point de travaux difficiles, ce ne doit
„ point être pour moi un obstacle à notre
„ alliance. Hercule, ajoutois-je, en lui
„ adressant la parole, c'est à tort que vous
„ vous vantez d'avoir Alcmene pour Mere.
„ Car, ou Jupiter n'est point votre pere, ou
„ il ne l'est que par un crime qui la desho-
„ nore. Vous pouvez opter; mais si vous
„ soutenez que ce Dieu vous donna le jour,
„ il faut que vous conveniez en même-temps
„ que vous êtes le Fils d'une Mere adultere.
„ Hercule, qui, pendant tout ce discours,
„ m'avoit regardé d'un œil plein de cour-
„ roux, ne pouvant plus retenir sa colere,
„ me répondit ainsi: „ Mon bras est plus
„ redoutable que ma langue. Content de
„ savoir vaincre, je vous céde le frivole
„ avantage de mieux parler que moi. A
„ peine avoit-il proféré ce peu de paroles,
„ qu'il m'attaqua avec fureur. J'eus honte
„ de refuser le combat, après avoir parlé
„ d'une maniere si fiere & si hautaine. Je
„ quittai sur le champ mon habit, & roi-
„ dissant mes bras comme un Athléte prêt
„ à combattre, je l'attendis dans cette pos-
„ ture. D'abord, pour m'éblouir, il me
„ couvrit de poussiere, & je ne manquai pas

„ aussi de prendre sur lui le même avantage ;
„ il se jette sur moi, me serre la gorge, tâche
„ de me saisir aux cuisses qui lui échappent, me
„ presse, & fait vainement tous ses efforts
„ pour me renverser. Inébranlable comme
„ un Rocher qui est battu par les flots en
„ courroux, la seule masse de mon corps me
„ soutenoit contre toutes ses attaques. Fati-
„ gués l'un & l'autre, nous lâchâmes prise
„ pour respirer ; un moment après nous re-
„ commençâmes le combat avec une nou-
„ velle ardeur, bien résolus l'un & l'autre de
„ ne point céder la victoire. Nos pieds se
„ touchoient, nos bras étoient entrelassés : le
„ front appuyé contre le sien, je le pressois
„ de toute ma force. Deux Taureaux qui
„ disputent une Génisse, pendant que tout
„ le Troupeau regarde en tremblant le com-
„ bat, sans savoir de quel côté tournera la
„ victoire, ne se battent pas avec plus de
„ fureur ni plus de fierté ; trois fois Hercule
„ tenta inutilement de se débarrasser de moi ;
„ à la quatrieme il m'échappa, & me poussa
„ avec tant de roideur, qu'il me fit chance-
„ ler. Il est inutile de feindre, & de chercher
„ une fausse gloire dans le déguisement, lors-
„ que ce jeune Héros, profitant de cet avan-
„ tage, se fut jetté sur moi, je crus être ac-
„ cablé de la chûte d'une montagne. Quel-
„ ques efforts que je fisse, il ne me fut pas

„ possible de me dégager; j'étois tout en
„ sueur, & je ne respirois qu'à peine, lorsque
„ me prenant à la gorge, il me pressa si vive-
„ ment qu'il me renversa & me fit mordre la
„ poussiere. Obligé de lui céder du côté de la
„ force, j'eus recours à mes artifices ordinai-
„ res, & ayant pris la figure d'un serpent, je
„ me débarrassai de lui, & comme je voulois
„ l'épouvanter par d'horribles sifflemens, il
„ me regarda avec dédain, & joignant l'in-
„ sulte au mépris: « Dompter des Serpens,
„ *me dit-il*, c'étoient les exploits de mon
„ enfance. Quand tu serois aussi redoutable
„ que les monstres les plus terribles, tu ne
„ le serois pas autant que l'Hydre de Lerne,
„ cet affreux Dragon à cent têtes, qui tiroit
„ une nouvelle force de ses blessures. A me-
„ sure que je lui en coupois quelqu'une, il
„ en renaissoit d'autres à la place; & ce qui
„ auroit dû le faire périr, ne faisoit qu'au-
„ gmenter sa fureur & sa rage. Je le domptai
„ cependant. Le Monstre & tous ceux que
„ son sang avoit enfantés tomberent sous
„ mes coups. Quelle est donc l'espérance
„ dont tu t'es flatté en prenant la figure ram-
„ pante d'un Serpent? Ce vain déguisement
„ ne te dérobera pas à ma vengeance „. Her-
„ cule, après ce discours, me serra la gorge
„ avec autant de force que si ses mains avoient
„ été des tenailles. Je faisois pour me débar-

„ rasser d'inutiles efforts. Enfin vaincu deux „ fois, je n'avois plus d'autre ressource qu'à „ me métamorphoser en Taureau ; mais cette „ troisieme tentative fut aussi malheureuse „ que les deux autres. L'intrépide Héros me » prit par les cornes, me renversa & ne quitta » prise qu'après en avoir arraché une. Les » Nayades la ramasserent, & l'ayant remplie » de fleurs & de fruits, elle devint à mes » dépens la corne d'abondance ». Lorsqu'Achéloüs eut fini ce récit, on vit paroître une Nymphe, les cheveux flottans & l'habit retroussé comme Diane, qui portoit dans cette corne les plus beaux fruits de l'Automne, & qui en couvrit la table. Le lendemain matin dès que l'Aurore eut ramené le jour, quoique le Fleuve fût encore enflé, & ses flots fort agités, Thésée partit avec ses Compagnons, & Achéloüs pour cacher sa disgrace se replongea sous les eaux. La honte de sa défaite l'accabloit de désespoir, & rien ne pouvoit l'en consoler ; car pour ce qui regardoit la perte d'une de ses cornes, il lui étoit facile d'en cacher la difformité en se couvrant la tête de feuilles de Saule & de Roseaux.

*Explication de la premiere Fable.*

Le Fleuve Achéloüs, qui couloit entre l'Acarnanie & l'Etolie, ravageoit souvent par ses inondations les Campagnes voisines, & confondant les

limites de ces deux Peuples, les obligeoit à se faire continuellement la guerre. Hercule y mit des digues, & rendit le cours de ce Fleuve si uniforme, qu'il donna pour jamais la paix à ces Peuples. Ceux qui écrivirent cet événement, le raconterent d'une maniere entiérement fabuleuse; ils dirent qu'il avoit combattu contre le Dieu de ce Fleuve, qui s'étoit d'abord changé en Serpent, par où l'on marquoit son cours tortueux, & ensuite en Taureau, ce qui nous découvre ses débordemens rapides & les ravages qu'il causoit dans les Campagnes; & cela est d'autant plus vraisemblable, qu'on représentoit souvent les Fleuves sous la figure d'un Taureau, pour marquer les ravages qu'ils caussoient: *Taurorum specie simulacra fluminum, id est cum cornibus, quòd sunt atrocia ut tauri* (a). On dit qu'Hercule l'avoit enfin vaincu, & on ajouta qu'il lui avoit arraché une corne, c'est-à-dire, qu'il remit dans un seul lit les deux bras de ce Fleuve, ainsi que nous l'apprend Strabon; que cette corne devint celle d'abondance dans la Campagne; quoique souvent on entende par la corne d'abondance celle de la Chevre Amalthée qui avoit nourri Jupiter. Les Nymphes l'avoient donnée à Achéloüs, qui la troqua ensuite avec Hercule pour celle qu'il lui avoit arrachée. Ce Héros est en effet représenté avec une corne à la main dans une antique du Cabinet de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prez. Déjanire fut la récompense du service important qu'Hercule venoit de rendre à Œnée, Roi de Calydon; on feignit qu'elle avoit été promise à Achéloüs qui fut vaincu par son Rival, & voilà le fondement de ce fameux combat que décrit notre Poëte. Hercule, après avoir demeuré quelque temps à la Cour de son beau-pere, fut obligé de se retirer, pour avoir tué le Fils d'Architrile, qui étoit échanson de ce Prince.

(a) Voyez *Festus*, *Elien*, *Acron sur Horace*, *Strabon*.

# FABLE II.

## ARGUMENT.

*Hercule s'en retournant victorieux avec Déjanire qu'il venoit d'épouser, la confie à Nessus pour lui faire passer le Fleuve Evene, qui étoit débordé. Le Centaure en devient amoureux, & voyant Hercule à l'autre bord, veut l'enlever.*

LA belle Déjanire t'inspira aussi de la tendresse, féroce Nessus; mais il t'en coûta la vie. Hercule voulant retourner dans son Pays avec cette Princesse, qu'il venoit d'épouser, & se trouvant arrêté sur le bord du Fleuve Evene que la pluie & la fonte des neiges avoient extrêmement grossi, n'osa l'exposer à la rapidité de ses flots. Peu effrayé du danger auquel il alloit s'exposer, il craignoit tout pour son épouse. Nessus qui étoit fort & robuste, & qui connoissoit le gué, s'offrit de la passer, pendant qu'Hercule traverseroit de son côté le Fleuve à la nage. Ce Héros accepta l'offre de Nessus, & lui confia Déjanire, qui pâle & tremblante redoutoit également le Fleuve & le Centaure.

Hercule qui avoit déjà jetté de l'autre côté de la Riviere sa massuë & son arc, & qui n'avoit gardé que ses fléches & la peau de Lion dont il étoit toujous revêtu, sans s'amuser à chercher le lieu le moins dangereux, & dédaignant la facilité que la Riviere auroit pu lui fournir ailleurs, se jetta dans l'endroit où il se trouva, en disant, « puisque » j'ai commencé à vaincre les Fleuves, ce» lui-ci ne m'arrêtera pas.

Hercule étoit arrivé à l'autre bord, & comme il reprenoit son arc, il entendit Déjanire qui imploroit son secours contre le Centaure qui alloit l'enlever : « Témé» raire, s'écria-t-il, la confiance que te » donne ta vîtesse te rend-t-elle assez au» dacieux pour entreprendre de ravir mon » épouse ? C'est à toi que je parle, Nessus, » réponds. Si le respect que tu me dois n'a » pu t'arrêter, la roue où ton Pere * est at» taché devoit t'apprendre de quelle ma» niere le crime est puni dans ta famille. Ta » légéreté peut bien te dérober à ma pour» suite ; mais elle ne te mettra pas à couvert » de mes fléches ». L'effet suivit de près la menace : il lui tira une fléche qui le perça de part en part.

* *Ixion.*

## *Explication de la seconde Fable.*

HERCULE sortant de la Cour de Calydon (*a*), emmena avec lui Déjanire sa femme, pour aller à Trachine, dans le dessein de se faire expier par Ceyx qui en étoit Roi, du meurtre qu'il venoit de commettre, mais ayant trouvé le Fleuve Evene débordé, il fut obligé de confier son Epouse au Cavalier Nessus, pour la passer de l'autre côté, pendant qu'il traversoit lui-même le Fleuve à la nage ; Nessus voyant Hercule éloigné, forma le dessein d enlever Déjanire.

(*a*) Voyez *Diodore*, Lib, I. *Apollodore*, Lib. II. &c.



# FABLES III. ET IV.

## ARGUMENT.

*Hercule s'étant apperçu du dessein de Nessus, lui tira une fléche, qui le perça de part en part, & le mit hors d'état d'exécuter son entreprise. Nessus prêt à expirer, donne à Déjanire une tunique trempée dans son sang, l'assurant qu'elle seroit un préservatif contre l'infidélité de son mari. Déjanire ayant appris qu'Hercule étoit amoureux d'Iole, lui envoya la tunique du Centaure Nessus, croyant le ramener à elle. Dès qu'Hercule l'eût revêtue, il sentit des douleur si violentes & devint si furieux, qu'il précipita dans la mer Lichas, qui l'avoit apportée, qui fut ensuite changé en un Rocher. Ce Héros prépara un bûcher que Philoctete alluma, il s'étendit dessus & fut consumé par la flamme, après avoir fait lui-même le récit de ses exploits. Lorsque le feu eut consumé ce qu'Hercule avoit de mortel, Jupiter l'enleva dans le Ciel & le mit au rang des Dieux.*

DÈS que le Centaure eût arraché la fléche, son sang mêlé avec le venin de l'Hydre de Lerne, sortit en abondance de

sa blessure. Nessus sur le point de rendre le dernier soupir & pour venger sa mort, prit sa Tunique ensanglantée, & la donna à Déjanire, comme un remede assuré pour se faire aimer de son mari. Long-temps après, quand les belles actions d'Hercule eurent rempli tout l'Univers de sa gloire, & mis le comble à la haine de Junon, ce Héros vainqueur de l'Œchalie se disposoit à offrir à Jupiter un sacrifice pour lui rendre graces des Victoires qu'il avoit remportées: lorsque la rénommée qui se plaît à confondre le vrai avec le faux, & qui en grossissant les objets, fait des monstres des plus petites choses, apprit à Déjanire que son époux étoit amoureux d'Iole. L'Amour est crédule. A cette nouvelle, Déjanire pénétrée de douleur, chercha d'abord dans ses larmes un secours qu'elle n'y trouva pas: « Mais pourquoi pleurer, *dit-elle ensuite*, „ mes larmes seroient un sujet de triomphe „ pour ma Rivale. Elle arrive, vengeons-„ nous, avant qu'elle vienne occuper une „ place qui m'appartient. Infortunée, quel „ parti dois-je prendre? Faut-il faire enten-„ dre mes plaintes ou garder le silence? Dois-„ je l'attendre ou retourner à Calydon? Faut-„ il abandonner ce Palais, ou, si je ne puis me „ venger autrement, lui en défendre l'entrée? „ Ressouviens-toi que la Sœur de Méléagre „ doit agir avec éclat. Il faut qu'en arrachant

„ la vie à ſa Rivale, elle faſſe voir de quoi „ eſt capable une Femme outragée ». Après avoir roulé dans ſon eſprit mille penſées diverſes, Déjanire, dans le deſſein de ramener ſon mari, & de rallumer ſon amour pour elle, ſe détermina enfin à lui envoyer la Tunique de Neſſus, ſans prévoir que ce préſent alloit lui devenir fatal & la précipiter dans le plus grand de tous les malheurs. Elle la donna à Lichas, lui recommandant de dire de ſa part à ſon Maître les choſes les plus tendres & les plus obligeantes. Hercule avant que de commencer le Sacrifice, revêtit cette Tunique; mais à peine avoit-il fait les premieres Libations & allumé le feu ſacré, que le venin de l'Hydre de Lerne venant à s'échauffer, ſe répandit par-tout ſon corps. D'abord il ſouffrit avec patience, & tâcha de ſurmonter par ſon courage la douleur qu'il reſſentoit; mais enfin cédant à la violence du mal, il abandonna l'Autel & le Sacrifice, & fit retentir le Mont Œta de ſes cris & de ſes plaintes. Il fit tous ſes efforts pour ôter la fatale Tunique, mais il ne put l'arracher qu'en enlevant en même-temps la peau, à laquelle elle s'étoit tellement collée, qu'en la déchirant il emportoit la chair. Son ſang brûlé par la violence du venin, faiſoit entendre le même bruit qu'un fer chaud que l'on plonge dans l'eau. L'ardeur qui lui dévoroit les entrailles faiſoit ſortir de ſon

corps une ſueur brûlante, & pétiller ſes muſcles & ſes nerfs, & fondre la moëlle dans les os. « Cruelle Junon, diſoit-il, en levant les „ mains vers le Ciel, jouis maintenant du „ barbare plaiſir de me voir dévorer par un „ poiſon mortel; repais-toi de ma douleur; „ ta vengeance n'a plus rien à déſirer; ou „ plutôt ſi mes maux ſont aſſez grands pour „ inſpirer de la compaſſion même à mes ennemis, Déeſſe implacable, dont la haine „ a tant éclaté contre moi, arrache-moi ce „ reſte déplorable d'une vie qui n'étoit deſtinée qu'aux travaux & aux ſouffrances, „ que je ne regarde plus qu'avec horreur. „ La mort qui ſera pour moi la plus douce „ des conſolations, eſt un préſent digne d'une „ Marâtre. Suis-je donc cet Hercule, qui ai „ vengé les Dieux du barbare Buſiris, qui „ ſouilloit leurs Temples du ſang de ſes „ hôtes? Eſt-ce moi qui ai ſu vaincre le fier „ Antée, malgré le ſecours que lui prêtoit „ la Terre ſa mere? Moi, que le monſtreux „ Géryon avec ſes trois corps ni Cerbere avec „ ſes trois têtes n'ont pu effrayer? Eſt-ce-là „ ce même bras qui a dompté autrefois un „ Taureau furieux? L'Elide a éte témoin de „ ma valeur: le Lac Stymphale, la Biche aux „ pieds d'airain, à laquelle la Forêt de Parthénie ſervoit de retraite, & le Dragon, „ qui malgré ſa vigilance ne put garantir les

„ Pommes d'or qu'on avoit confiées à sa
„ garde, sont des preuves de ma valeur &
„ de mon courage. C'est par la force de ce
„ même bras que j'ai enlevé à une Amazone
„ le baudrier dont elle étoit si fiere. Les
„ Centaures vaincus, le Sanglier d'Eryman-
„ the terrassé; tout cela n'entre-t-il pas dans
„ le nombre de mes exploits? Quoique l'Hy-
„ dre de Lerne tirât de nouvelles forces
„ des blessures que je lui faisois, n'expira-
„ t-elle pas sous mes coups? Quoi! n'est-ce
„ donc pas moi encore, qui, étant entré dans
„ le Pays du cruel Dioméde, qui nourris-
„ soit ses Jumens de sang humain, & voyant
„ avec horreur ses écuries pleines des mem-
„ bres sanglans des malheureux qu'il avoit
„ égorgés, arrachai la vie à ce Prince bar-
„ bare, & fis mourir ses Jumens? Ces mê-
„ mes bras n'ont-ils pas terrassé le monstreux
„ Lion de Némée? Et cette tête n'a-t-elle
„ pas soutenu le Ciel? Enfin la cruelle Ju-
„ non s'est plutôt lassée de me prescrire des
„ travaux difficiles, que moi de les exécuter.
„ Maintenant un Monstre d'une nouvelle
„ espece m'attaque, & malheureusement le
„ courage & les armes sont inutiles contre
„ ses coups. Un feu dévorant brûle mes
„ entrailles & me consume, pendant que
„ le lâche Eurysthée jouit d'un indigne re-
„ pos. Que l'on publie après cela qu'il est

„ des Dieux dans le Ciel ». Ces plaintes finies, Hercule ſe mit à courir ſur le Mont Œta, comme un Tigre qui porte le trait fatal qui l'a bleſſé. On le voyoit frémir de rage, pouſſer d'horribles hurlemens, & faire tous ſes efforts pour arracher la fatale Tunique, quelquefois même déraciner les plus gros arbres, & faire trembler toute la Montagne: quelquefois enfin devenu plus tranquille, lever les mains vers le Ciel, & implorer le ſecours de ſon Pere. Dans ces entrefaites, il apperçoit Lichas pâle & tremblant, qui cherchoit à ſe cacher dans une caverne. A cette vue ſa rage & ſa fureur ſe renouvellent: « C'eſt donc toi, malheureux, *dit-il*, qui » m'as apporté ce funeſte préſent? c'eſt toi » qui ſeras la cauſe de ma mort »? Effrayé de ces paroles menaçantes, Lichas s'excuſoit d'un air humble & timide; mais dans le temps même qu'il ſe laiſſoit tomber à ſes genoux, Hercule le ſaiſit à travers du corps, après l'avoir fait pirouetter pendant quelque temps, il le jetta dans la Mer avec plus de force & de roideur qu'une machine qui lance une pierre. Le corps de ce malheureux ſe durcit en l'air, comme les gouttes d'eau que le froid Aquilon convertit en neige ou en grêle, & la crainte lui ayant en même temps glacé le ſang, il fut changé en ce Rocher qu'on voit encore aujourd'hui dans cet en-

droit de la Mer Eubée, avec quelques traits d'une figure humaine. Les Matelots qui le nomment Lichas, n'osent en approcher, comme s'il conservoit encore sa sensibilité.

Après s'être ainsi vengé de ce trop fidele Serviteur, Hercule donna à Philoctete son arc & ses fléches, qui devoient être une seconde fois fatales à la Ville de Troye, coupa quelques Arbres sur le Mont Œta, éleva un bûcher, étendit dessus la peau du Lion de Némée, & s'y étant couché, sur un lit, la tête appuyée sur sa Massue, avec la même tranquillité que s'il eût été à un Festin, au milieu des plaisirs & de la bonne chere, il ordonna a son ami de l'allumer.

Le Bûcher étoit allumé, & la flamme qui montoit à gros tourbillons, environnoit le corps d'Hercule, qui la regardoit avec un tranquille mépris, lorsque les Dieux commencerent à craindre pour un Héros qui avoit purgé la terre des Monstres & des Tyrans qui la ravageoient. Jupiter qui s'apperçut de l'intérêt qu'ils prenoient au malheur de son Fils, leur parla ainsi : « Le trouble où » je vous vois, & cette affliction que vous » partagez avec moi me consolent, & je vois » avec plaisir que tout ce qui est soumis à ma » puissance, conspire à sauver un Fils qui » m'est si cher : quoiqu'il doive à ses belles » actions les sentimens favorables que vous

» avez pour lui, je n'y suis pas moins sensi-
» ble. Mais la flamme que vous croyez prête
» à le dévorer ne doit vous donner aucune
» inquiétude. Ce Héros, à qui rien n'a résisté
» pendant sa vie, doit surmonter encore la
» violence du feu que vous voyez allumé sur
» le Mont Œta : il ne consumera que ce qu'il
» a reçu de sa Mere : ce qu'il tient de moi
» est immortel, & doit braver la flamme &
» la mort. Dès qu'il sera dépouillé de ce
» qu'il a de terrestre, je le placerai dans le
» Ciel, & je ne doute pas que vous n'ap-
» plaudissiez tous à une action si juste & si
» raisonnable. Si toutefois il s'en trouvoit
» quelqu'un parmi vous, qui voulût lui re-
» fuser la récompense que je lui destine, il
» sera du moins forcé de reconnoître qu'il
» la méritoit ». Tous les Dieux approuve-
rent le discours & la résolution de Jupiter;
Junon elle-même, quoique piquée des der-
nieres paroles de son Epoux, qui s'adres-
soient à elle, parut accepter la chose de bonne
grace. Cependant la flamme qui avoit con-
sumé tout ce qu'Hercule avoit de mortel,
avoit épargné ce qu'il avoit reçu de Jupiter
son Pere. Tel que le Serpent, qui, après s'être
dépouillé de sa vieille peau, reprend une
nouvelle vigueur & un nouvel éclat, Hercu-
le, après avoir perdu ce qu'il avoit de terres-
tre, parut plus grand, plus majestueux &
plus

plus redoutable ; & Jupiter l'ayant enlevé dans le Ciel sur un Char tiré par quatre Chevaux, le plaça au rang des Dieux.

*Explication des Fables III. & IV.*

HERCULE s'étant apperçu que Nessus vouloit enlever Déjanire, le perça d'un coup de fléche. Comme ses fléches avoient été empoisonnées par le sang de l'Hydre, le Centaure jugea que la plaie étoit mortelle : résolu de se venger, il donna à Déjanire sa Tunique teinte de son sang, en lui disant qu'elle seroit un remede contre l'infidélité de son Epoux. Nessus après cela expira, & fut enterré dans le Mont Thaphiuse, ainsi que nous l'apprend Strabon (*a*) qui ajoute que son tombeau dans lequel étoient aussi sans doute plusieurs autres Centaures, exhaloit une odeur si désagréable, que les Locriens qui en étoient voisins, furent surnommés *Ozoles*, c'est-à-dire, sentant mauvais. Remarquons en passant, que pour aller de Calydon à Trachine, il falloit passer le Fleuve Evene, qui ne couloit pas au milieu de la Ville, comme l'ont cru mal-à-propos quelques Auteurs ; car en ce cas-là Hercule l'auroit passé, ou sur un Pont, ou dans une Barque, sans avoir recours au Cavalier Nessus. Sur quoi on peut consulter M. Paulmier de Grentemenil (*b*).

Hercule s'étant dégoûté de Déjanire, dont il avoit eu un Fils nommé Hyllus, devint amoureux d'Iole, Fille d'Euryte, & ce Prince la lui ayant refusée, il subjuga l'Œchalie, enleva cette Princesse, & tua le Roi. Etant de retour de cette expédition, il envoya Lichas pour chercher ses habits de Cérémonie, dont il avoit besoin dans un Sacrifice qu'il vouloit faire. Déjanire jalouse de l'amour qu'il avoit

(*a*) Lib. IX. (*b*) *Page* 481.

pour Iole, lui envoya un Philtre qui le fit mourir ou une Tunique enduite d'un certain bitume qui croissoit près de Babylone, & qui, lorsqu'il étoit échauffé, se colloit à la peau; & c'est-là apparemment ce que les Poëtes & les Historiens ont voulu nous marquer par la Tunique de Nessus. Quoi qu'il en soit, Hercule tomba dans une maladie désespérée, tua Lichas, & après l'avoir jetté dans la Mer, où Ovide dit qu'il fut changé en Rocher, s'en alla à Trachine, obligea Déjanire de se pendre, & ayant consulté l'Oracle sur sa maladie, il n'en eut d'autre réponse, sinon qu'il devoit aller avec ses amis sur le Mont Œta, & y élever un Bûcher. Il comprit le sens de l'Oracle, & se mit en devoir de l'exécuter. Dès que le Bûcher fut prêt, Hercule monta dessus, & s'y étant couché avec un air paisible & tranquille, Philoctete alluma le feu qui le consuma. Sénéque dans la Tragédie qu'il a faite sur cet événement, met dans la bouche de ce héros des Discours si élevés & si touchans, qu'il semble qu'il ait voulu épuiser tous les plus beaux sentimens de l'humanité. Ainsi mourut le vaillant Alcide à l'âge de cinquante ans, & cinquante-trois ans avant la prise de Troye. Quelques anciens rapportent qu'il mourut à Trachine, & qu'on fit bruler son corps sur le Mont Œta. Ce fut dans la Cérémonie de son Bûcher qu'on fit son Apothéose, & au temps même de sa mort il fut honoré comme un Demi-Dieu, de ce culte qu'on rendoit aux Héros. Diodore de Sicile (a) dit que ce fut Iolas son ami qui fit son Apothéose. Comme le feu l'avoit entiérement consumé, on publia que Jupiter avoit enlevé dans le Ciel ce qu'il avoit de Divin. On ajouta, que dès que Philoctete eût allumé le feu, le tonnerre s'étoit fait entendre, & que la foudre qui étoit tombée sur le Bûcher avoit consumé ce Héros. On lui éleva un Tombeau sur le Mont Œta, avec un Autel sur le-

(a) Lib. IV.

quel Ménécius immola un Taureau, un Sanglier & un Bouc, ce qui fut renouvellé tous les ans dans une Fête qui fut établie en son honneur. Les Thébains, & après eux les autres peuples de la Gréce, suivirent bientôt l'exemple des Trachiniens, & on éleva en plusieurs endroits des Temples & des Autels, où ce Héros fut honoré comme un Demi-Dieu.

# FABLES V. ET VI.

## ARGUMENT.

*Junon prie Lucine, Déesse qui préside aux Accouchemens, d'empêcher Alcmene d'accoucher heureusement d'Hercule. De sorte que Lucine, sous la figure d'une vieille femme, se mit à la Porte du Palais d'Alcmene dans une posture qui l'empêchoit d'accoucher, & lui faisoit sentir des douleurs violentes. Galanthis l'une des servantes d'Alcmene ayant apperçu cette vieille en cette posture, s'imagina qu'elle nuisoit à sa Maîtresse, & pour la faire retirer, elle publia que sa Maîtresse étoit enfin délivrée, & la vieille qui le crut, s'étant levée, Alcmene accoucha d'abord heureusement. Lucine pour punir l'esclave la métamorphosa en Belette, animal qui fait ses petits par la bouche.*

A L'arrivée d'Hercule, Atlas sentit redoubler le poids du Ciel qu'il porte sur ses

épaules. Cependant la haine d'Eurysthée n'étoit pas encore assouvie, & le Tyran en faisoit ressentir les effets au fils de ce Héros. Alcmene déjà avancée en âge, étoit pénétrée de la plus vive douleur, & sa plus grande consolation étoit de s'entretenir avec Iole de ses propres malheurs, ou des actions d'un fils dont la gloire s'étoit répandue sur toute la terre. Iole étoit devenue l'épouse d'Hyllus après la mort d'Hercule : elle étoit grosse & prête d'accoucher, lorsqu'Alcmene lui parla ainsi. « Puissent les Dieux vous être propices, ,, ma fille, & vous procurer une heureuse ,, délivrance ! Puisse Lucine sur-tout vous ,, être favorable, cette Déesse, que la jalouse ,, Junon me rendit si contraire, lorsque ,, j'accouchai d'Hercule ! J'étois dans mon ,, neuvieme mois, & le fardeau que je portois ,, dans mon sein étoit si pesant qu'il étoit ,, aisé de juger que Jupiter en étoit le pere : ,, je ne pouvois plus supporter les douleurs ,, qu'il me causoit, & le souvenir m'en fait ,, encore horreur. Pour comble de maux je ,, fus sept jours & sept nuits en travail. Dans ,, cet état, je levai les mains vers le Ciel ,, pour implorer le secours de Lucine & des ,, autres Divinités qui président aux accouchemens. ,, Cette Déesse vint à la vérité, ,, mais à la sollicitation de ma rivale, dont ,, elle vouloit servir le ressentiment, elle ne

„ vint que dans le deſſein de me nuire. Lorſ-
„ qu'elle entendit les cris que je faiſois, elle
„ s'aſſit près de la porte du Palais, & ayant
„ croiſé ſes jambes l'une ſur l'autre, & tenant
„ ſes doigts entrelaſſés les uns dans les autres,
„ elle prononça d'une voix baſſe quelques
„ paroles magiques, pour m'empêcher d'ac-
„ coucher. Je ſouffrois cependant des maux
„ incroyables : je donnois à Jupiter le nom
„ du plus ingrat de tous les Dieux, & je
„ l'accablois de reproches. J'appellois la
„ mort à mon ſecours, & je pouſſois des cris
„ & des plaintes capables d'attendrir les
„ Rochers. Les Dames de Thébes, qui
„ étoient accourues à mon ſecours, faiſoient
„ pour moi d'inutiles vœux, & tâchoient de
„ me conſoler par leurs diſcours. Cependant
„ Galanthis, une de mes eſclaves, femme
„ fort entendue, & que j'aimois beaucoup,
„ ſoupçonna que la jalouſe Junon pouvoit
„ bien avoir quelque part aux maux que je
„ ſouffrois. Comme pendant tout mon tra-
„ vail elle avoit été obligée de ſortir ſou-
„ vent de ma chambre, elle avoit remarqué
„ près de la porte du Palais une vieille fem-
„ me dans une poſture fort extraordinaire.
„ Qui que vous ſoyez, *lui dit-elle*, en lui
„ adreſſant la parole, réjouiſſez-vous, ma
„ Maîtreſſe vient d'accoucher. A cette nou-
„ velle, Lucine ſe leva & je fus délivrée dans

„ le moment. Galanthis fit un grand éclat „ de rire ; mais la Déeſſe piquée de ſe voir „ ainſi la dupe de cette femme, la prit par „ les cheveux, la renverſa par terre, & dans „ le temps qu'elle faiſoit tous ſes efforts pour „ ſe relever, elle la changea en Belette. Ga-„ lanthis ſous cette métamorphoſe ne perdit „ ni ſa couleur, car elle étoit blonde, ni ſon „ adreſſe ; elle aime encore comme aupara-„ vant les maiſons qu'elle fréquente familié-„ rement, mais en punition de la trompe-„ rie qu'elle avoit faite à Lucine, ce petit „ animal, depuis ce temps-là, fait ſes petits „ par la bouche ».

## *Explication des Fables V. & VI.*

LA naiſſance d'Hercule, qui fait le ſujet de la Fable qu'Ovide vient de raconter, renferme des circonſtances, qui, pour être bien développées, demandent un peu d'étendue. Selon Diodore de Sicile (a) & Apollodore (b), Amphitryon étoit fils d'Alcée, fils de Perſée, & Alcmene ſa femme, d'Electryon fils du même Héros ; ainſi ils étoient couſins germains. Dans le temps que leur mariage étoit prêt à être conclu, il fut différé par un accident imprévu. Electryon, Roi de Mycenes, obligé d'aller venger la mort de ſes enfans, que les fils de Taphius avoient tués dans un combat, revenoit victorieux, & faiſoit conduire ſes troupeaux, qu'il avoit repris ſur les Taphiens. Amphitryon, qui étoit allé au-devant de ſon oncle pour le féliciter

(a) Lib. IV. (b) Lib. II.

de l'heureux succès de cette expédition, ayant jetté sa massue contre une Vache qui s'éloignoit, la tua malheureusement. Cette mort, quoiqu'involontaire, lui fit perdre le Royaume de Mycenes, qui devoit être la dot d'Alcmene. Sthénélus, frere d'Electryon, profitant de la haine publique, que cet accident avoit attirée sur ce Prince, le chassa de l'Argolide, & se rendit maître des Etats de son frere, qu'il laissa en mourant à son fils Eurysthée, le grand persécuteur d'Hercule. Amphitryon, obligé de se retirer à Thébes, y fut expié par Créon; mais dans le temps qu'il croyoit épouser Alcmene qui étoit venue avec lui à la Cour de ce Prince, elle déclara publiquement que n'étant pas contente de la vengeance que son pere avoit tirée des Téleboens *, elle seroit le prix de celui qui leur déclareroit la guerre. Amphitryon accepta le parti, & ayant fait alliance avec Créon, Céphale & quelques autres Princes, il alla ravager les Isles qu'occupoient ses ennemis : & s'en étant rendu maître, en donna une à Céphale, ainsi que nous l'avons dit dans son Histoire.

C'est pendant cette guerre qu'Hercule vint au monde, & soit qu'Amphitryon eût consommé son mariage avant que de partir, soit qu'il fût revenu à Thébes *incognito*, où à Tyrinthe où l'on croit qu'il naquit, on fit courir le bruit que Jupiter étoit le pere de ce jeune Prince, & que pour tromper Alcmene, il avoit pris la figure de son mari. Fable qu'on fit courir pour cacher quelque intrigue d'Alcmene, ou peut-être qu'on ne donne dans la suite Jupiter pour pere à Alcide, au-lieu

* Taphius avoit fait appeller ses sujets Téléboens pour marquer qu'il les avoit établis dans un lieu éloigné de leur Patrie.

d'Amphitryon, qu'à cause de la valeur de ce Prince, & il y a bien de l'apparence que c'est dans ce dernier sens qu'on regardoit la chose, puisque Sénéque fait dire à Hercule lui-même en parlant de sa naissace : *Soit qu'on regarde comme une chose véritable, ou qu'on prenne pour une Fable tout ce qu'on a publié sur ce sujet, & que mon pere ne soit en effet qu'un simple mortel, la faute de ma mere est suffisamment effacée par ma valeur : j'ai bien mérité d'avoir Jupiter pour pere.* C'est pour la même raison qu'on a publié que la nuit où Jupiter prit la figure d'Amphitryon, dura le temps de trois nuits, & d'autres l'étendent jusqu'à neuf. Hygin & Sénéque décrivent cette Fable, ainsi que Plaute dans son Amphitryon. Quelques Auteurs disent que cette Princesse accoucha de deux Jumeaux, dont l'un passoit pour être le fils d'Amphitryon, & l'autre reconnoissoit Jupiter pour son pere.

Pour ce qui regarde la métamorphose de Galanthis, c'est un Episode que l'on a ajouté pour donner plus de cours à la Fable que je viens d'expliquer, à quoi il faut ajouter que la ressemblance du nom de cette esclave avec celui de la Belette, que les Grecs nomment γαλῆ, n'y a pas peu contribué. Cependant Elien (a) dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmene. Les anciens Poëtes ajoutoient que Junon avoit retardé la naissance d'Hercule, jusqu'à ce que la mere d'Eurysthée fût accouchée; ce qui fit qu'il se trouva soumis, & comme esclave de ce Roi; quoique d'autres prétendent que ce fut l'Oracle de Delphes qui en décida. Quoi qu'il en soit, voilà la source de l'héroïsme d'Hercule, que le Roi de Mycenes obligea de purger la Gréce des Voleurs & des Bêtes féro-

(a) *De. animal.*

ces qui la désoloient : ce qu'il exécuta à la tête des troupes d'Euryſthée, qu'il commandoit, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnaſſe (a). Voilà encore le dénouement des prétendues perſécutions qu'on attribuoit à la jalouſie de Junon & qui doivent ſe rapporter à la politique du Conſeil de Mycenes.

Quoiqu'Ovide ne parle qu'en paſſant de tous les travaux & des autres actions qui mériterent l'immortalité à Hercule, je dois cependant en rendre compte en peu de mots, après avoir averti que l'on a chargé l'hiſtoire de ce Héros, des aventures de tous ceux qui avoient porté le même nom. Cicéron (b) reconnoit ſix Hercules, & ſi on vouloit les compter tous, on en trouveroit encore un plus grand nombre : chaque nation ayant donné ce nom aux grands hommes qui s'étoient rendus célebres par leurs belles actions : ainſi on en trouve un en Egypte du temps d'Oſiris, en Phénicie, dans les Gaules, en Eſpagne, & preſque par-tout ; mais comme il ne s'agit ici que de l'Hercule Grec, ſurnommé Alcide, c'eſt de lui ſeul que nous allons parler. On renferme ordinairement l'hiſtoire de ſes belles actions dans ces douze travaux qui ont été tant chantés par les Poëtes ; mais lorſque l'on entre dans le détail, on en trouve un bien plus grand nombre, & les Anciens varient beaucoup ſur ce ſujet.

*Explication des travaux d'Hercule.*

Dès ſa plus tendre jeuneſſe Alcide tua quelques ſerpens, & on publia, pour donner du merveilleux à cette action, qu'il n'étoit encore qu'au berceau, & que c'étoit Junon qui les avoit envoyés pour le dévorer. La forêt de Némée ſervoit de re-

(a) *Lib. I.* (b) *De Nat. Deorum Lib. II.*

traite à un grand nombre de Lions qui ravageoient la campagne. Notre Héros leur donna la chasse & tua de sa main le plus furieux de tous, & en porta toujours la dépouille. Quelques voleurs, au rapport de M. Nasfeair, se tenoient auprès du lac Stymphale en Arcadie, Hercule en délivra le pays. Les ongles & les ailes que les Poëtes leur donnent, en les représentant comme des oiseaux, marquent leur cruauté & leur adresse. Les marais de Lerne près d'Argos, étoient infectés par un grand nombre de serpens, qui multiplioient à mesure qu'on les détruisoit; il y mit le feu, & les fit tous périr. Voilà l'Hydre de Lerne avec ses têtes renaissantes. La forêt d'Erymante étoit pleine de Sangliers qui désoloient les environs; il les détruisit & en porta un si monstrueux à la Cour d'Eurysthée, que ce Prince qui en fut effrayé, fut obligé de se cacher. Les étables d'Augias, Roi d'Elide, étoient si remplies de fumier, par la grande quantité de bœufs que ce Prince nourrissoit, qu'Hercule qu'on avoit forcé de les nettoyer, fut obligé d'y faire passer le fleuve Alphée. Ayant poursuivi pendant un an une biche, qu'Eurysthée lui avoit donné ordre de prendre, on publia qu'elle avoit des pieds d'airain. Le fleuve Achéloüs inondoit souvent la campagne; il y mit des digues, comme nous l'avons dit. Thésée étoit prisonnier en Epire, où il avoit été avec Pirithoüs pour enlever la fille d'Aidonée; Hercule le délivra; & c'est-là le fondement de la fable qui le fait descendre aux enfers. La caverne de Ténare renfermoit un serpent monstrueux; il eut ordre de l'aller tuer; & voilà le Cerbere enchaîné par ce Héros. Pélias ayant été tué par ses filles, Acaste son fils les poursuivit jusqu'à la Cour d'Admete, qui, n'ayant pas voulu rendre Alceste, dont il étoit amoureux, fut pris dans un combat, & délivré par cette généreuse Princesse, qui voulut

bien être elle-même sa rançon ; Hercule qui étoit alors en Thessalie, l'enleva à Acaste qui alloit la faire mourir, & la rendit à Admete. Voilà le fondement de la Fable, qui dit qu'il l'avoit retirée de l'enfer, après avoir vaincu la mort & l'avoir enchainée. Les Amazones étoient en grande réputation du temps d'Alcide, & leurs conquêtes sur leurs voisins les rendoient redoutables. Euristhée ordonna à ce Prince d'aller enlever la ceinture d'Hippolyte, c'est-à-dire, de leur aller faire la guerre & piller leurs trésors. Hercule s'embarqua sur le Pont-Euxin, arriva sur les bords du Thermodon, & ayant livré le combat à ces Héroïnes, il les défit, en tua une partie, mit les autres en fuite, prit Hippolyte ou Antiope prisonniere qu'il donna à Thesée, & Ménalippe leur Reine se racheta, en donnant la fameuse ceinture : c'est-à-dire, en payant sa rançon. Ce fut apparemment dans ce voyage qu'il tua Dioméde Roi de Thrace, & enleva ses jumens qu'on dit que ce Prince nourrissoit de chair humaine. En revenant par la Thessalie, il s'embarqua avec les Argonautes, mais les ayant abandonnés dans la suite, il alla à Troye, délivra Hésione du monstre qui alloit la dévorer, & n'ayant point reçu de Laomédon la récompense qui lui avoit été promise, il le tua, saccagea la Ville, & emmena Hésione qu'il donna à Telamon, qui l'avoit accompagné dans cette expédition.

Tels sont à peu près les travaux d'Hercule dans la Gréce, dans la Thrace & dans la Troade. Les Poëtes lui en font exécuter plusieurs autres dans des pays éloignés, que j'ai séparés à dessein, parce qu'il y a bien de l'apparence qu'ils ne doivent pas être mis sur le compte de l'Hercule Grec. Quoi qu'il en soit, on dit qu'étant parti pour aller combattre Géryon, il fut si fort incommodé du soleil, qu'il se mit en colere contre cet astre, & lui lança

ses fléches. Le soleil admirant son courage lui fit présent d'un gobelet d'or, sur lequel, au rapport de Phérécyde, il s'embarqua, & étant arrivé en Espagne, défit Géryon, ce Prince si fameux par ses trois têtes : ce qui veut dire, ou qu'il régnoit sur trois Isles, qu'on croit être Majorque, Minorque & Ebuse, ou bien qu'Hercule défit trois Princes qui étoient extrêmement unis. Delà ayant passé le détroit de Gibraltar pour aller en Afrique, il se battit contre Antée qui s'opposa à sa descente : ce Prince, dit-on, enfant de la terre, reprenoit de nouvelles forces, toutes les fois qu'il étoit terrassé, & Hercule fut obligé de le tenir entre ses bras jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé ; ce qui veut dire sans doute qu'Antée trouvant toujours de nouveaux secours dans un pays où il regnoit, notre Héros sut bien lui en fermer les chemins, & l'ayant engagé à un combat naval, le défit sans peine, ainsi que les Pygmées, qui étoient venus à son secours : ce qui doit s'entendre de quelques Africains d'une petite taille, qui étoient ses Alliés, ainsi que je l'ai expliqué fort au long dans une dissertation que j'ai faite sur ce sujet. Hercule revenant par terre de ces deux expéditions, traversa les Gaules avec les troupeaux de Géryon & alla en Italie, où Cacus, fameux brigand, qui se retiroit dans les cavernes du Mont aventin lui ayant volé quelques bœufs, notre Héros avec le secours d'Evandre & de Faunus, ainsi que le rapporte Denys d'Halicarnasse (*a*), le fit périr & partagea ses dépouilles avec ses Alliés. Dans son voyage d'Afrique, Hercule délivra Atlas de la persécution de Busiris qu'il tua, & donna de si bons conseils à ce Roi de Mauritanie, qu'on publia que, pour le soulager, il avoit porté pendant quelque temps le Ciel sur ses épaules. Atlas, pour re-

(*a*) Lib. I.

connoître les services importans que ce Héros lui avoit rendus, lui donna en récompense quelques belles brebis, ou plutôt des oranges & des citroniers, qu'il porta dans la Gréce (*a*). Voilà ces fameuses pommes d'or gardées par un dragon dans le jardin des Hespérides. Comme l'Océan arrêta là les conquêtes de notre Héros, on dit qu'il mit deux colonnes sur ces rivages, qui marquoient qu'il étoit impossible d'aller plus avant : *Nec plus ultrà*.

On met encore sur le compte d'Hercule la délivrance de Prométhée, que nous avons expliquée dans l'histoire de ce prince, la mort des deux freres Cercops, ces deux fameux brigands, dont parlent les Anciens. La défaite du taureau de Marathon, la mort de Lygis qui lui disputoit le passage des Alpes, celle du géant Alcyoneus qui lui avoit lancé une pierre si grosse qu'elle écrasa vingt-quatre hommes ; celle d'Erix, Roi de Sicile, qu'il tua d'un coup de ceste, pour avoir refusé de lui rendre les bœufs qu'on lui avoit volés ; son combat avec Cycnus, qui fut terminé par un coup de foudre, qui sépara les deux combattans ; un autre combat contre les Geans dans la plaine de la Craux en Provence, pendant lequel Jupiter fit pleuvoir cette grande quantité de pierres qu'on y voit encore aujourd'hui. On lui donne aussi un nombre prodigieux d'enfans, & on assure qu'il en eut cinquante en une nuit des cinquante filles de Thespius.

J'ai été obligé d'abréger, pour ne point ennuyer les Lecteurs, l'histoire de ce Héros, dont on pourroit faire un gros volume, si on vouloit rassembler tout ce que les Mythologues en ont dit : ceux qui en voudront savoir davantage pourront lire Dio-

(*a*) *Diodore de Sicile*, *Liv. IV.* fournit ces deux explications, dont la derniere paroît la plus vraisemblable.

dore de Sicile, (a), Denys d'Halicarnasse (b), Paléphate, (c), & parmi les Modernes Vossius (d), *Lilio Giraldy* (e), mon Explication des Fables (*f*), & le Pere Montfaucon qui a rassemblé dans le premier tome de son Antiquité expliquée presque toutes les figures qui représentent les travaux de ce Héros, & les belles actions qui lui ont mérité l'immortalité, les Temples & les Autels qu'on lui éleva dans tous les lieux où il s'étoit signalé.

Je finirois cette Explication, si M. Freret ne m'avoit communiqué un abregé chronologique que j'ai cru mériter ici sa place.

(a) *Lib. IV.* (b) *Lib. I.* (c) *Des choses incroyables.* (d) *Tract. de Idol.* (e) *De Hercul.* (f) *Tome III.*



| ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE DES PRINCIPALES ACTIONS D'HERCULE. | Age d'Hercule. | Ans devant la Guere de Troye. |
|---|---|---|
| NAISSANCE d'Hercule descendu de Persée par sa mere Alcmene, fille d'Electryon, gendre de Pélops. Eurysthée, aussi petit-fils de Persée, vient au monde en même-temps qu'Hercule. La mere d'Eurysthée étoit fille de Pélops. | 1 | 101 ou 100 |
| Expédition des Argonautes suivant Thrasylle l'Astronome. | 13 | 89 |
| Meurtre d'Androgée, fils de Minos, tué à Athenes, lorsqu'il alloit combattre aux jeux funebres de Laius, Roi de Thébes, que son fils Œdipe avoit tué sans le connoitre. Le meurtre d'Androgée causa une guerre entre Minos & Egée. Cette guerre ayant duré plusieurs années fut terminée par un traité dans lequel les Athéniens se soumirent à envoyer un certain nombre d'enfans à Minos tous les neuf ans. | 16 | 86 |
| Créon frere de Jocaste, veuve de Laius, regna à Thébes après la mort de son beau-frere. | | |
| Naissance de Thésée fils d'Egée, & d'Ethra fille de Pittheus, Roi de Tresene. | 17 | 85 |
| Hercule fils d'Alcmene, élevé à Thébes, commence à se signaler par la mort du lion du mont Cythéron; la même année il remporte une vic- | 18 | 84 |

| Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. | |
|---|---|---|
| | | toire sur les Minyens d'Orchomene. Cet exploit delivre les Thébains du tribut qu'ils leur payoient, & lui acquiert la faveur de Créon qui lui donne en mariage sa fille Megare. |
| [illegible] | 83 | Sthénelus meurt à Argos, & la Couronne passe à Euristhée; mais comme son pere l'avoit usurpée, on supposa que de droit Hercule avoit succedé à Sthénelus, & Apollodore fait commencer en cette année le regne d'Hercule à Argos; le même Apollodore dans sa Chronique, citée par Clément d'Alexandrie, mettoit l'expédition des Argonautes à cette même année 83. Les anciens Chronologistes varient beaucoup sur le temps de ce voyage, mais selon les plus habiles des Grecs, Hercule n'y eut point de part, & s'étant embarqué avec eux, il se fit remettre à terre sur les côtes de Thessalie. |
| [illegible] | 79 | Hercule tombe dans un accès de fureur, pendant lequel il tue les fils qu'il avoit eus de Megare: selon Diodore, il fut guéri de cette maladie par Médée, qui vint d'abord chercher un asyle à Thébes auprès de lui, après s'être vengée de l'infidelité de Jason, en faisant mourir le Roi de Corinthe & la Princesse sa fille que Jason avoit épousée; ce qui prouve que l'expédition de Colchos étoit antérieure de plusieurs années à la fureur dans laquelle tomba Hercule. Eusebe dans sa Chronologie |

| | Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. |
|---|---|---|
| donne quatre dates différentes du voyage des Argonautes, savoir, l'an 90. l'an 88. l'an 83. & l'an 77 avant la prise de Troye. | | |
| Hercule revenu dans son bon sens alla consulter l'Oracle, qui lui ordonna de se soumettre aux ordres d'Eurysthée qui le mandoit à sa Cour. Il obéit, & Eurysthée promit de lui rendre la Ville de Tyrinthe qui avoit appartenu à Amphitryon par le partage des Etats de Persée. | | |
| Hercule âgé de 24 ans commence ses *douze travaux*. Les Anciens ne sont pas d'accord sur l'ordre dans lequel ils ont été accomplis. On varie même sur quelques-uns. Apollodore nous apprend seulement que les dix premiers l'occuperent pendant huit ans & un mois. | 24 . | 78 |
| Hercule accomplit les deux derniers de ses travaux. Libre de l'engagement qu'il avoit pris avec Eurysthée, il repassa à Thèbes. | 32 . | 70 |
| Il répudie Mégare fille de Créon; ce Prince avoit été obligé de céder le trône à Œdipe, il y avoit déjà quelques années, vers l'an 73 ou 74. Cette même année Hercule rechercha Iole fille d'Euryte, Roi d'Œchalie, mais ce Prince la lui ayant refusée, il tomba dans un second accès de fureur, & tua Iphitus frere d'Iole. Personne ne l'ayant voulu expier de ce meurtre, quoiqu'il eût été pour cela chez la plupart des Princes du Pélo- | 33 . | 69 |

| Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. | |
|---|---|---|
| | | ponnese, il alla consulter l'Oracle qui lui ordonna de se faire conduire en Lydie, de s'y faire vendre comme esclave à la Reine Omphale, veuve de Tmolus, qui régnoit dans ce pays. Cet esclavage devoit durer trois ans. |
| 34 . | 68 | Hercule avant de passer en Lydie est expié par Thésée, âgé pour lors de 17 ans, selon Apollodore, & qui venoit de quitter Thresene pour aller chercher les aventures, afin de se rendre célebre dans la Gréce, avant de se présenter à son pere Egée à qui il étoit inconnu. |
| | | Premiere année de l'esclavage d'Hercule. Des amours de ce Héros avec Malis, esclave d'Omphale, naquit un fils auquel il donna le nom de son grand-pere Alcée; c'est de ce second Alcée que descendoient les Heraclides qui regnerent en Lydie pendant 505 ans, jusqu'à Gygès qui détrôna Candaule *. |
| | | Expédition d'Hercule contre les Cercopes. |
| 35 . | 67 | Naissance d'Alcée. Amours d'Hercule & d'Omphale. |
| 36 . | 66 | Troisieme & derniere année de l'esclavage d'Hercule. Naissance d'Agélaüs fils d'Omphale; c'est de lui que descendoit la famille de Crésus, selon Apollodore. |

* Apollodore nous apprend dans son Histoire fabuleuse, que, selon une opinion commune, l'Expédition des Argonautes & la Chasse du Sanglier de Calydon s'étoient faites pendant l'esclavage d'Hercule en Lydie.

| | Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. |
|---|---|---|
| Hercule après la fin de son esclavage repassa en Grèce, & se mit à la tête d'une escadre de six vaisseaux, selon quelques-uns, & selon d'autres de dix-huit, pour aller attaquer la Ville de Troye, & punir Laomédon de quelque manque de parole aux Argonautes, sur lequel on n'est pas d'accord. | 37 . | 64 |
| Hercule surprit la Ville de Troye, tua Laomedon, emmena Hésione captive, & la maria à Télamon, qui, d'une autre femme fut pere de l'un des deux Ajax. Il mit sur le trône Priam ou Podarce qui étoit alors extrêmement jeune. Au retour de cette expédition, Hercule fit une descente dans l'Isle de Cos, dont il se rendit maître, & pendant son séjour dans cette Isle, il devint amoureux de Calciopé, fille d'Eurypilus, & la rendit mere de Thessalus, dont les fils se trouverent au siége de Troye. | | |
| Hercule de retour dans le Péloponese, se prépare à la guerre contre Augias Roi d'Elide. Mais une blessure qu'il avoit reçue à la prise de Cos, s'étant r'ouverte, il tombe malade, & fait un traité avec Augias. Les fils de Molion, à qui ce Prince avoit donné le commandement de ses troupes, ayant violé ce traité, Hercule les attaqua comme ils alloient aux jeux de l'Isthme, les vainquit & les tua. C'étoit la troisieme | 38 . | 64 |

| Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. | |
|---|---|---|
| | | solemnité de ces jeux depuis celle où Hercule avoit été expié par Thesée, & comme ces jeux se célébroient tous les deux ans, cette année étoit la cinquième depuis celle du commencement de l'esclavage d'Hercule. |
| | | Après la mort des Molionides, Hercule marcha contre Augias, le défit & le tua. Delà il passa à Olympie, où il assista aux jeux funébres qui se célébroient en mémoire de Pélops, mort 18 à 20 ans auparavant. Comme il changea beaucoup de choses aux cerémonies de cette fête, qu'il régla les loix des combats que l'on y faisoit, il passa pour l'instituteur de ces jeux, quoiqu'ils fussent beaucoup plus anciens que lui, & du temps des Dactyles Idéens, près de 200 ans avant la prise de Troye. |
| | | Polybe assure qu'Hercule y prononça une espece d'apologie pour justifier sa conduite, & montrer qu'il n'avoit entrepris aucune guerre sans en avoir des motifs légitimes. |
| 32 | 63 | Hercule, après la fin des jeux, marcha à Pyles dont Nélée étoit Roi. Comme ce Prince lui avoit refusé de l'expier après le meurtre d'Iphitus, il lui fit la guerre pour s'en venger. Ce fut dans cette guerre que les onze fils de Nélée furent tués. Nestor qui étoit encore un enfant fut le seul qui échappa. |

| | Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. |
|---|---|---|
| De Pyles, Hercule passa à Lacédémone, dont Hippocoon avoit usurpé le Royaume sur Tyndare, mari de Leda; dans cette guerre Hercule perdit son frere Iphiclus. Il remit Tyndare sur le trône, après cela il voulut se mettre en possession de Tyrinthe; mais Euristhée s'y opposa, & l'obligea de se retirer à Phenée, Ville d'Arcadie, où il passa quatre ans entiers. | | |
| Hercule âgé de 44 ans quitte Phenée, la cinquieme année de son exil. Eurysthée qui ne pouvoit sans inquiétude le souffrir si près de lui, l'obligea de sortir du Péloponese, & de passer en Ætolie à la tête d'une bande d'aventuriers qui suivoient sa fortune. Œnée, Roi de Calydon, résolu de se l'attacher, lui donna sa fille Déjanire en mariage. Méléagre son fils étoit mort, & il s'étoit remarié à Péribée, de laquelle il eut Tydée qui se trouva à la premiere guerre de Thébes. Diomede le fils de ce Tydée assista à la guerre de Troye. Tydée étoit déja né lorsque sa sœur Déjanire épousa Hercule. La fameuse chasse du sanglier de Calydon étoit arrivée dans le temps des premiers exploits d'Hercule: Phœnix la raconte à Achille dans Homere, comme un événement très-ancien: de plus Tydée étoit un homme fait lors de la premiere guerre de Thébes, & il | 44 | 58 |

| Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. | |
|---|---|---|
| | | étoit né depuis cette chasse; c'est pourquoi je crois qu'on doit la placer au plus tard pendant l'esclavage d'Hercule chez Omphale, vers l'an 67 ou 68, selon l'opinion rapportée par Apollodore. |
| 45 | 57 | Naissance d'Hyllus, fils d'Hercule & de Déjanire. Guerre d'Hercule contre le Roi des Thesprotes. Prise de la Ville Ephyra où étoit un oracle des morts. Thésée est délivré de la prison, où il étoit retenu pour avoir voulu enlever la fille d'Aidonée Roi des Molosses. |
| | | Thésée va cette année même à Athenes, où il se fait reconnoître par son pere Egée. Medée qui étoit encore à la Cour de ce Prince, ayant essayé inutilement de faire périr Thésée, abandonne la Gréce. |
| 46 | 56 | Naissance de Tlépoleme fils d'Hercule, & d'Astyoche fille du Roi des Thesprotes. Tlépoleme se trouva à la guerre de Troye, & y fut tué par Sarpédon. |
| | | Cette même année Hercule fut obligé d'abandonner la Cour de Calydon pour un meurtre involontaire. Il alla chercher une retraite chez Ceyx, Roi de Trachine, avec sa femme Dejanire & son fils Hyllus. Dans ce voyage arriva l'histoire de Nessus. |
| | | Hercule étant chez Ceyx, entreprit une guerre contre les Dryopes & les Lapithes, en faveur d'un Roi |

| | Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye. |
|---|---|---|
| des Doriens qui lui céda le tiers de son Royaume. Hercule s'y établit avec ses soldats, & c'est de-là qu'est venu le nom de Doriens qu'on donna aux Heraclides après qu'ils furent retournés dans le Peloponése. | | |
| Hercule demande Astydamie en mariage à Orménius, Roi des Pelasges du mont Pélion, & lui déclare la guerre pour se venger de son refus. Cet Orménius étoit le grand-pere de Phœnix & d'Eurypile qui se trouverent à la guerre de Troye. | 47 | 55 |
| Hercule ne pouvoit pardonner à Euryte Roi d'Œchalie le refus qu'il lui avoit fait autrefois de sa fille Iole; pour s'en venger, il lui déclara la guerre, tailla en pieces son armée, le tua avec ses enfans, & emmena Iole prisonniere. Quoique cette Princesse ne fût plus dans sa premiere jeunesse, puisqu'il y avoit quinze ans qu'Hercule l'avoit demandée en mariage, son amour se ralluma, & Déjanire craignit d'être répudiée par son mari, qui depuis son exil de la Cour de Calydon ne trouvoit aucun avantage dans ce mariage, au-lieu que celui d'Iole lui eût apporté des droits sur le Royaume d'Œchalie. | 48 | 54 |
| Ainsi Déjanire crut qu'il étoit temps d'employer la robe teinte du sang du Centaure Nessus, qu'elle croyoit un Philtre puissant pour | | |

Age d'Hercule. | Ans devant la Guerre de Troye.

ranimer l'amour conjugal presque éteint dans le cœur de son mari.

Hercule empoisonné par le sang du Centaure Nessus dont cette robe étoit teinte, tomba dans une maladie longue & cruelle. Après avoir essayé vainement toutes sortes de
37 . 53 remedes, il prit le parti de terminer par une mort volontaire des douleurs qu'aucun remede ne pouvoit adoucir, & il se brûla sur le mont Œta, comme je l'ai déja dit au commencement de ce Livre.



# FABLES VII. VIII. IX. & X.

## ARGUMENT.

*Une Nymphe en fuyant Priape qui la poursuivoit, est métamorphosée en arbre ; Dryope ayant coupé un rameau de cet arbre pour le donner à son fils qu'elle tenoit entre ses bras, éprouve le même changement ; & tandis qu'Iole fait à Alcmene le récit de cette aventure, elle apprend que son frere Iolas étoit revenu dans sa premiere jeunesse. Le Poëte raconte aussi à cette occasion l'histoire des enfans de Callirrhoé.*

LE souvenir de la perte d'un femme si affectionnée, fit soupirer Alcmene. « Est-» il possible, ma chere mere, lui dit Iole, » que le malheur d'une esclave vous trouve » si sensible ? quelle seroit donc votre af-» fliction si je vous apprenois l'histoire tragi-» que de ma sœur ? Je veux cependant vous » la raconter, si mes larmes & mes sou-» pirs me le permettent. Dryope étoit ma » sœur de pere, & sa mere n'avoit eu » qu'elle de fille. Elle étoit belle, & sa beauté » faisoit beaucoup de bruit dans l'Œchalie.

» Apollon en fut amoureux & la rendit sen-
» sible. Après cette intrigue elle épousa An-
» drémon que tout le monde estimoit heu-
» reux d'avoir une aussi belle femme. Un
» jour, sans songer au malheur qui devoit lui
» arriver, elle alla près d'un lac, dont les
» bords qui formoient une pente douce
» étoient plantés de myrthes. Ce qui vous
» surprendra, quand vous saurez son aven-
» ture, c'est qu'elle y étoit allée dans le des-
» sein d'offrir des couronnes de fleurs aux
» Nymphes de ce lieu. Elle tenoit entre ses
» bras son fils, qui n'avoit pas encore un an,
» & lui donnoit à tetter. Près de cet étang
» étoit un arbre nommé Lotos, dont les
» fleurs couleur de pourpre charmoient la
» vue & promettoient d'excellens fruits.
» Dryope en donna à son fils pour l'amuser,
» & j'étois prête de mon côté, ( car j'avois
» accompagné ma sœur dans cette prome-
» nade ) à en cueillir, lorsque je m'ap-
» perçus qu'il en sortoit quelques gouttes de
» sang, & que les branches de l'arbre mar-
» quoient en tremblant je ne sais quelle se-
» crette horreur. Les plus anciens habitans
» du pays racontent à ce sujet qu'une Nym-
» phe nommée Lotos, fuyant les poursuites
» de l'infame Priape, avoit été changée en
» cet arbre.

» Ma sœur effrayée d'un prodige, dont

» elle ignoroit la cause, voulut, après avoir
» adressé sa priere aux Nymphes du lieu,
» faire quelques pas en arriere pour s'éloi-
» gner; mais elle sentit que ses pieds s'é-
» toient attachés à la terre, & qu'elle faisoit
» de vains efforts pour les dégager. L'écorce
» montant peu à peu, avoit déjà enveloppé
» la moitié de son corps; désespérée d'un
» accident si funeste, elle voulut s'arracher
» les cheveux; mais elle n'arracha que des
» feuilles. Son fils, à qui Euryte son grand-
» pere avoit donné le nom d'Amphyse,
» prit ses mammelles pour tetter, mais il
» les trouva séches & sans lait. Témoin
» d'un spectacle si triste, & ne pouvant
» donner aucun secours à ma sœur, je la
» tenois étroitement embrassée, pour em-
» pêcher, s'il étoit possible, l'écorce de ga-
» gner & de monter plus haut. Hélas! j'au-
» rois souhaité d'être enveloppée avec elle
» sous la même écorce. Dans ces entrefaites,
» mon pere & Andrémon étant arrivés, me
» demanderent où étoit Dryope: la voilà,
» leur dis-je, en leur montrant l'arbre; ils
» l'embrasserent l'un & l'autre, & s'apperçoi-
» vent en le baisant qu'il avoit encore quel-
» que reste de chaleur. Déjà tout le corps de
» ma sœur étoit métamorphosé, le visage ne
» l'étoit pas encore, & on voyoit ses larmes
» couler sur les branches & sur les feuilles

» qui l'environnoient. Comme sa bouche
» étoit encore libre, elle eut le temps de pro-
» férer ces paroles : Si l'on doit ajouter quel-
» que foi aux malheureux, je prends tous
» les Dieux à témoins que je n'ai pas mé-
» rité un pareil châtiment : c'est sans être cri-
» minelle que je suis si cruellement punie :
» je nai rien à me reprocher, & si le témoi-
» gnage que je vous rends de mon inno-
» cence n'est pas sincere, je consens que les
» rameaux & les feuilles de cet arbre soient
» condamnés à une éternelle stérilité, que
» l'arbre lui-même soit coupé & consumé
» par le feu. Prenez ce cher enfant, ajouta-
» t-elle, engagez la nourrice que vous lui
» donnerez, à le porter souvent sous cet ar-
» bre, qu'elle l'y fasse jouer ; & lorsqu'il
» sera en état de parler, apprenez-lui à nom-
» mer sa mere, & à dire : hélas, ma mere,
» ma chere mere est cachée sous l'écorce de
» cet arbre. Tâchez de lui inspirer de l'a-
» version pour les étangs & pour les lacs,
» & une telle vénération pour les arbres,
» qu'il n'en arrache jamais aucune branche,
» comme si en effet ils cachoient tous sous
» leur écorce quelque divinité. Adieu mon
» cher époux, dit-elle ensuite ; adieu mon
» pere, adieu ma sœur : si vous conservez
» encore quelque tendresse pour moi, faites
» ensorte qu'on n'arrache point les bran-

» ches de cet arbre, & que les troupeaux n'en
» viennent pas brouter les feuilles. Comme
» je ne suis plus en état de faire le moindre
» mouvement pour vous embrasser, venez
» vous-mêmes me donner cette marque d'a-
» mitié, & approchez de moi mon fils, afin
» que je le baise pour la derniere fois. Adieu,
» l'usage de la parole m'est interdit, & je
» sens l'écorce de l'arbre qui gagne ma tête.
» Il est inutille que vous songiez à me fer-
» mer les yeux, elle vous épargnera le soin
» de me rendre ce pieux devoir ». A ces
mots Driope cesse de parler : elle n'étoit
plus alors qu'un arbre dont les rameaux
conserverent encore long-temps de la cha-
leur. Dans le temps qu'Iole racontoit cette
histoire déplorable, & qu'Alcmene & elle
fondoient en pleurs, un spectacle nouveau
vint bientôt tarir la source de leurs larmes.
Iolas, frere d'Iole, entra dans l'appartement
où étoient ces deux Princesses avec le visage
d'un jeune homme.

C'étoit Hébé, fille de Junon, qui venoit
de rajeunir Iolas : épouse d'Hercule elle n'a-
voit pu lui refuser cette grace ; mais comme
elle étoit sur le point de juger de ne l'accor-
der désormais à personne, Thémis l'empê-
cha d'en faire le serment. « Il doit y avoir
» dans peu de temps, *lui dit-il*, Déesse,
» une Guerre Sanglante dont Thébes sera la

» Théâtre : Capanée y fera paroître tant de
» courage & tant de valeur, que Jupiter seul
» pourra le vaincre, les deux freres ennemis
» s'entretueront dans un combat : un célebre
» Devin se verra englouti dans la terre ; &
» son fils qui vengera sa mort, en tranchant
» les jours de sa mere, fera voir dans la même
» action un fils également tendre & dénaturé.
» Tourmenté par l'image de son crime, per-
» sécuté par les furies & par l'ombre d'une
» mere en courroux, il perdra entiérement la
» raison, & se bannira de sa patrie ; enfin il
» sera tué par ses beaux-freres, lorsqu'il ira
» redemander à sa premiere femme le collier
» fatal qu'il destinoit à celle qu'il venoit d'é-
» pouser en sa place. Callirrhoé, fille d'A-
» chéloüs, qui doit être cette seconde fem-
» me, priera Jupiter d'avancer l'âge de ses
» deux enfans, pour les mettre en état de
» venger la mort de leur pere, & Jupiter
» touché des larmes d'une mere affligée, se
» servira en leur faveur d'un pouvoir qui
» étoit réservé à la seule Hébé sa belle-fille &
» sa bru *, & en fera des hommes parfaits ».

* Hébé, comme fille de Junon, sans la participation de son mari, étoit belle-fille de Jupiter & sa bru, comme femme d'Hercule son fils ; je l'ai marqué dans ma traduction, & je ne sçai pourquoi les autres Traducteurs ne l'ont pas exprimé non plus que ces deux mots, *dona praecipit*; qui veulent dire que Jupiter se servira du pouvoir d'Hébé, ou qui n'étoit réservé qu'à elle.

*Explication des Fables VII. VIII. IX. & X.*

L'AVENTURE de Dryope est un de ces faits détachés, dont la connoissance est peu importante. Le nom de Dryope, vient vraisemblablement de *Drys*, qui veut dire chêne, arbre qui a beaucoup de rapport au *Lotos*; & c'est peut-être ce qui a donné lieu à la Fable; ou si vous voulez la rapporter à l'Histoire, il y a apparence que cette Princesse fut punie pour avoir voulu profaner un arbre consacré aux Dieux, ainsi qu'Erésichthon, qui, pour en avoir coupé un qui étoit sous la protection de Diane, devint si famélique, qu'il se mangeoit lui-même pour se nourrir, quelque soin que sa fille Métra prît de lui chercher des alimens. Ce que l'on sait de cette Dryope, c'est qu'elle étoit fille d'Euryte & sœur d'Iole, femme d'Hercule, & qu'elle avoit épousé Andrémon. Ovide dit que pendant qu'Iole contoit cette aventure à Alcmene, Iolas qu'Hercule avoit eu d'Hebe depuis son Apothéose, redevint jeune à la priere de cette Deesse qui appaisa Junon.

Le même Poëte raconte l'addition d'années à celles des enfans de Callirrhoé, dont voici l'histoire. Amphiaraüs, ayant prevu par les principes de son art, ainsi qu'Homere, Diodore de Sicile, Pline & Stace le racontent, que la guerre de Thebes, sa patrie, lui seroit funeste, sortit de la Cour d'Adraste, Roi d'Argos, dont il avoit épousé la sœur, pour aller se cacher dans quelque lieu, où il ne put point être découvert. Les Argiens, à qui les Oracles avoient appris que Thebes ne seroit prise que lorsqu'Amphiaraüs seroit dans leurs troupes, le firent chercher de tous côtés; mais leurs soins auroient été vains, si Eriphile sa femme gagnée par un col-

lier de grand prix, qu'Adraste son frere lui donna, n'eût découvert le lieu où il étoit. Amphiaraüs arraché de sa retraite, partit avec les Argiens, & dans le temps qu'il considéroit le vol des oiseaux, pour en tirer des augures, ses chevaux tomberent dans un précipice, où il perdit la vie (*a*). Stace, pour décrire cet évenement d'une maniere poëtique, dit (*b*) que la terre s'entr'ouvrit pour l'engloutir avec son chariot. Amphiaraüs avoit engagé son fils Alcméon, en cas qu'il mourût dans cette guerre, de le venger & de faire mourir Eriphile : ce qu'il ne manqua pas de faire dès qu'il eut appris la nouvelle de la mort de son pere. Alcméon fut obligé d'aller à la Cour de Phlégée pour être expié de son crime, & se délivrer en même temps des furies qui le persécutoient comme un autre Oreste ; c'est-à-dire, pour calmer par les cérémonies de l'expiation sa conscience qui lui reprochoit son crime. Ce Prince le reçut favorablement, & lui donna en mariage sa fille Alphésibée, à qui Alcméon fit present du collier d'Eriphile sa mere ; mais l'ayant ensuite répudiée pour épouser Callirrhoé ou Arsinoé, fille d'Achelous, il voulut aller demander ce collier à ses beaux-freres, qui l'assassinerent. Amphitere & Acarnanus qu'il avoit eus de Callirrhoé, vengerent la mort de leur pere, dès leur plus tendre jeunesse ; & c'est ce qui a fait dire à notre Poëte que la Déesse Hébé avoit augmenté le nombre de leurs années pour les mettre promptement en état de tirer cette vengeance. Ainsi au rabais du merveilleux, Eson & Iolas rajeunis, sont deux personnes, qui, dans leur vieillesse donnerent quelques marques de vigueur ; Amphitere & Acarnanus, à qui Hébé donne des années, nous font voir deux jeunes Princes, qui vengent

(*a*) Voyez *Strabon*, Lib IX. *Pauf. in Atticis*, *Plutarque*, *Apollod.* &c. (*b*) Lib. IV.

gent la mort de leur Pere dans un temps où l'on les regardoit encore comme deux enfans.

# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Byblis ayant conçu pour son frere Caune une flamme criminelle, l'obligea d'éviter en fuyant les transports d'une sœur insensée; elle le poursuit & arrive dans la Carie, où elle est métamorphosée en Fontaine.*

APRÈS que Themis, qui lisoit dans l'avenir eut cessé de parler, on entendit de tous côtés les Dieux murmurer, & demander pourquoi on n'accorderoit pas à d'autres une faveur, qui venoit d'être accordée au fils d'Hercule. L'Aurore se plaignoit d'avoir un Epoux cassé de vieillesse. Cérès ne voyoit qu'avec peine vieillir Jason. Vulcain auroit souhaité le rajeunissement d'Erichthon, son fils, & Vénus celui d'Anchise. Enfin chaque Dieu s'intéressoit pour quelqu'un; & le murmure alloit devenir une sédition, lorsque Jupiter leur tint ce discours. « Est-ce „ ainsi que vous perdez le respect qui m'est „ dû? Que prétendez-vous faire? Vous flat- „ tez-vous de pouvoir ainsi renverser l'ordre „ des destinées? C'est par elles qu'Iolas est re-

» venu dans l'âge de la jeunesse; par elles les
» enfans de Callirrhoé deviendront des
» hommes : ici la force ni la brigue ne peu-
» vent rien. C'est à vous à vous soumettre,
» sans murmurer, aux loix du Destin, puis-
» que je suis forcé moi-même à m'y soumet-
» tre. Croyez-vous sans cela que je souffri-
» rois qu'Eaque fût accablé d'années ? Non,
» Rhadamanthe & mon fils Minos qu'on
» méprise aujourd'hui à cause de la vieilles-
» se, qui l'empêche de se faire respecter
» comme autrefois, jouiroient encore d'une
» florissante jeunesse ». Ce dicours appaisa les Dieux, qui n'oserent plus se plaindre, voyant gémir sous le poids des années Rhadamanthe, Eaque & Minos sur-tout, dont le nom seul, lorsqu'il étoit jeune, portoit l'épouvante chez les peuples les plus formidables, & qui maintenant foible & abattu par son grand âge, redoutoit le jeune Milet, si fier d'avoir Apollon pour Pere. Ce prince venoit de faire une irruption dans les Etats du fils de Jupiter, sans qu'il eût osé le repousser. Heureusement un ennemi si redoutable se retira de lui-même quelque temps après ; traversa la mer Egée, & entra dans l'Asie, où après avoir bâti une Ville à laquelle il donna son nom, il eut de la belle Cyanée fille de Méandre, un fils nommé Caune, & une fille appellée Byblis, qui doit apprendre

par ſon exemple à toutes les perſonnes de ſon ſexe à régler les penchans de leur cœur & à n'avoir que des paſſions légitimes. Cette Fille eut pour Caune une tendreſſe qu'une Sœur ne doit pas reſſentir pour ſon frere. D'abord ne ſoupçonnant rien de criminel dans l'amour qu'elle avoit pour lui, elle regardoit comme innocentes les careſſes qu'elle lui faiſoit; trompée ſous l'apparence d'un amour légitime, ſa paſſion croiſſoit de jour en jour, & déjà elle ne voyoit plus ſon Frere ſans être parée. Le ſoin de ſa beauté l'occupoit entiérement; & elle devenoit jalouſe de toutes celles dont les charmes auroient pu effacer les ſiens. Cependant elle ne connoiſſoit point encore l'état de ſon cœur, & elle ne formoit aucun déſir. Dévorée par un feu ſecret, elle commença bientôt à ne pouvoir plus ſupporter les noms qu'on a introduits entre ceux qui ſont unis par le même ſang. Elle aimoit beaucoup mieux que Caune l'appellât Byblis, que ſa ſœur; & au nom de Frere, elle ſubſtituoit volontiers celui de Seigneur. La Nuit lorſque le ſommeil avoit fermé ſes paupieres, l'objet de ſa tendreſſe étoit ſans ceſſe préſent à ſon eſprit: elle croyoit en être aimée, & elle en rougiſſoit même en dormant. Lorſqu'elle étoit réveillée, le ſouvenir du ſonge qu'elle avoit fait la flattoit pendant quelque temps. « Malheu-

» reuse ! disoit-elle ensuite, quel présage tirer d'un songe que je ne dois regarder qu'avec horreur ! Puissent les Dieux en détourner l'effet ! Il est vrai que Caune est beau aux yeux même de ses ennemis. Je le trouve aimable, & je l'aimerois hélas, s'il n'étoit pas mon frere ! Il est digne de moi ; mais le sang qui nous unit met un obstacle invincible à ma tendresse. Ah ! pourvu que la pudeur regle mes desirs tandis que je veille, qu'il me soit du moins permis de penser à lui pendant le sommeil ; du moins je n'aurai point pendant la nuit de témoins de ma foiblesse. O Vénus ! ô Amour ! qu'il m'est doux de m'en ressouvenir ! S'il n'étoit pas mon Frere, quel charme pour moi de devenir son Epouse ! Que celle qui aura le bonheur de posséder son cœur, sera heureuse ! Ah que je souhaiterois, cher Caune, que votre naissance fût plus illustre que la mienne ! Mais encore un coup, il n'y faut plus penser : vous êtes mon Frere. Que m'annoncent donc ces songes ? De quelle espérance viennent-ils me flatter ? Ces vains fantômes ont-ils quelque réalité ? Mais quoi ! les Dieux eux-mêmes n'ont-ils pas épousé leurs propres Sœurs ? Saturne partagea son lit avec Opis, l'Océan avec Thétis, & Jupiter avec Junon. Helas ! les Dieux ont des privileges

» qui sont refusés aux mortels. En vain je » prétendrois régler nos droits sur leur » exemple. Faisons un effort généreux, surmontons un penchant trop criminel, ou » mourons, s'il n'est pas possible de le vaincre. Je serai contente si mon Frere, en » me fermant les yeux, me donne quelque » marque de tendresse. Car enfin, quand je » m'obstinerois à conserver cette fatale passion, l'amour demande l'union de deux » cœurs, & peut-être que ce penchant qui » me charme paroîtra un crime à mon Frere. » Les enfans d'Eole épouserent leurs Sœurs. » Mais où vais-je chercher ces exemples » odieux, que je devrois ignorer? Où m'emporte une aveugle erreur? Flamme impure, » sors pour jamais de mon cœur: je ne veux » avoir pour mon frere que les sentimens » d'une Sœur. Si c'étoit lui qui m'aimât, » peut-être l'aurois-je écouté: faut-il que je » lui fasse la premiere une déclaration, que » j'aurois entendue avec plaisir de sa bouche ? Insensée! pourrois-tu te résoudre à » en faire la démarche ? Pourrois-tu lui » avouer ta foiblesse? Oui, l'amour m'en » donnera la hardiesse, ou si la pudeur me » retient, une Lettre découvrira le fatal mystere ». Ce dernier parti plut à Byblis, & fixa son irrésolution. « Quoi qu'il en arrive, » dit-elle, en s'appuyant sur une table pour

» écrire, il faut lui déclarer ma passion. Ah!
» malheureuse, dans quel abîme vais-je me
» plonger? Quelle affreuse résolution »!
Malgré ces réflexions elle commence sa
Lettre d'une main tremblante, & munie
d'une plume & de ses Tablettes, elle hésite
encore: elle trace quelques lignes, & les
efface en même temps, pour y substituer
d'autres termes qui lui paroissent plus convenables,
& dont elle n'est pas plus satisfaite
que des premiers. Elle jette les Tablettes &
les ramasse ensuite. Elle ne sait ni ce qu'elle
veut, ni ce qu'elle doit faire; & dans le même
temps toute sa passion paroissoit peinte sur
son visage avec un reste de pudeur qui la retenoit.
En relisant le nom de sœur qu'elle avoit
écrit, elle l'effaça. Enfin elle se détermina à
lui écrire ainsi. « Celle qui vous envoie cette
» Lettre, & qui vous souhaite toute sorte
» de bonheur, ne peut elle-même être heu-
» reuse sans vous. Elle n'ose vous dire son
» nom, & si vous voulez savoir ses sentimens,
» elle voudroit bien vous les faire entendre,
» sans nommer Byblis, avant que d'être sûre
» du succès de son entreprise. Ma langueur,
» mes soupirs, mes larmes, des caresses trop
» tendres pour une sœur, ont dû vous décou-
» vrir l'amour que j'ai pour vous. Quelque
» violent qu'il soit, je prends les Dieux à té-
» moins, que j'ai tout tenté pour le bannir de

» mon cœur: j'ai combattu long-temps, vous » pouvez m'en croire, & je n'ai rien oublié » pour l'éteindre. Ma résistance & les efforts » que j'ai faits, sont au-dessus des efforts & » de la résistance ordinaire à notre sexe. En- » fin je suis obligée d'avouer votre victoire & » ma foiblesse. Seul vous pouvez faire mon » bonheur, ou me rendre la plus malheu- » reuse de toutes les amantes. C'est à vous à » décider de mon sort. Mais considérez, je » vous prie, que celle qui vous écrit n'est » point votre ennemie, que c'est une per- » sonne qui vous touche de près, & qui sou- » haiteroit de s'unir à vous par des liens plus » étroits encore que ceux du sang. C'est à ceux » que l'âge doit avoir rendus sages, à exami- » ner ce qui est légitime ou ce qui ne l'est pas, » ce que les loix permettent ou ce qu'elles » défendent, le nôtre ne doit connoître que » l'amour & les plaisirs. Nous ne savons pas » encore ce qui nous est défendu, nous pou- » vons croire que tout nous est permis, & » nous avons pour nous l'exemple des Dieux; » d'ailleurs nous n'avons point à craindre le » courroux d'un Pere: notre réputation ne » court aucun risque, & puisque nous n'a- » vons rien à redouter, ne nous laissons » point effrayer par des vains fantômes. No- » tre commerce sera à couvert sous les noms » de Frere & de Sœur. Vous savez qu'on ne

» nous interdit point les entretiens secrets &
» familiers, & que personne ne trouve à re-
» dire aux caresses que nous nous faisons.
» Qu'il s'en faut peu que nous ne soyons heu-
» reux! Ah! de grace, n'ayez pas la cruauté
» de réduire au désespoir une amante qui
» vous déclare sa passion, & qui n'auroit ja-
» mais fait cette démarche, si l'amour le plus
» violent ne l'y avoit forcée. Voudriez-vous
» qu'on écrivît sur mon tombeau, que
» Caune donna la mort à sa Sœur » ? Telle fut la Lettre de Biblis, qu'elle ne finit que lorsque ses Tablettes furent remplies. Lorsqu'elle voulut la cacheter, elle fut obligée de mouiller son anneau avec ses larmes, sa langue étant entierement desséchée par l'excès de sa douleur. Elle fit venir un esclave ; & après lui avoir fait quelque caresse, elle lui dit : « portez cette Lettre à mon » ....... Elle s'arrêta-là, & ce ne fut qu'après quelque temps qu'elle ajouta le mot de Frere: comme elle trembloit en donnant les Tablettes à l'Esclave, elle les laissa tomber, ce qui lui parut de mauvais augure, & la jetta dans un grand trouble. Cependant elle lui ordonna de rendre la Lettre; & il prit si bien son temps pour cela, que Caune la reçut sans témoins. Dès qu'il en eût lu les premieres lignes, sa surprise fut si grande, que sans vouloir continuer, il jetta les Tabletes de dépit,

&peu s'en fallut qu'il ne fit reſſentir à celui qui les lui avoit remiſes, & qui paroiſſoit interdit & tremblant, les effets de ſon juſte courroux. « Malheureux confident d'une paſſion » criminelle, *lui dit il*, retire-toi; ta mort ſe» roit la récompenſe de ton zele, ſi je ne crai» gnois qu'elle ne découvrît un fatal myſtere ». A ces paroles l'eſclave ſe retira & alla rapporter mot à mot à ſa Maîtreſſe ce que Caune lui avoit dit. Biblis ſe voyant refuſée avec tant de mépris, pâlit, & un froid mortel ſe répandit dans tout ſon corps. Dès qu'elle eut repris ſes eſprits, ſa paſſion ſe ralluma, & elle tint ce diſcours, qu'elle eut bien de la peine à prononcer, tant elle étoit agitée. « J'ai bien » mérité le traitement que j'endure : falloit» il lui déclarer mon amour & révéler un ſe» cret qui devoit être enſeveli dans un éternel » oubli ? J'aurois dû du moins auparavant » pénétrer ſes ſentimens, ſonder ſon eſprit, » & ne pas m'expoſer comme une perſonne » qui ſe livre témérairement à la merci des » vents & des flots. Si j'avois pris ces précau» tions, je ſerois ſûre des démarches que j'au» rois eu à faire, & je ne me ſerois pas jettée » dans un abîme dont il m'eſt à préſent im» poſſible de me tirer. N'avois-je pas un pré» ſage funeſte qui m'annonçoit ce malheur ? » & lorſque mes Tablettes me tomberent » des mains, en les donnant à l'Eſclave, ne

» devois-je pas prévoir dès-lors, que mes espérances étoient vaines? Il falloit, ou choisir un temps moins funeste, ou ne point envoyer du tout cette fatale Lettre, & renoncer à mon amour. Il eût été mieux de différer de quelques jours. Les Dieux m'avertissoient assez de ce qui devoit m'arriver : mais me possédois-je assez pour y faire attention ? S'il m'étoit resté une ombre de raison, j'aurois pris le parti de l'entretenir moi-même, & je lui aurois fait connoître mes sentimens, sans m'en rapporter au succès d'une Lettre. L'ingrat auroit peut-être été touché de mes larmes : on s'exprime de bouche avec bien plus de force que par écrit. Je me serois jettée à son cou malgré lui; je serois tombée à ses pieds, en le conjurant de ne point me donner la mort ; & s'il avoit eu la cruauté de me rebuter, je lui aurois fait craindre pour ma vie. Tout ce qui peut exciter la compassion auroit été mis en usage; & quand il auroit eu assez de cruauté pour n'être pas sensible à quelques-unes des marques de ma tendresse; réunies toutes ensemble, elles l'auroient sans doute touché à la fin. Que sais-je? Peut-être qu'il y a eu de la faute de celui qui a rendu la Lettre, il n'aura pas bien pris son temps, il n'aura pas pris le moment où mon Frere pouvoit être de

» bonne humeur. C'eſt-là ſans doute ce qui » a renverſé mes projets. Car enfin, Caune » n'eſt pas né d'une Tigreſſe, il n'a pas ſucé » le lait d'une Lionne: ſon cœur n'a rien de » la dureté ni des Rochers, ni du Fer, ni du » Diamant, & ſi je l'attaque encore une fois, » je le fléchirai. Ne nous rebutons point, je » conviens qu'il eût été plus à propos de ne » point tenter une entrepriſe ſi dangereuſe; » & plût au Ciel que je ne m'y fuſſe point » engagée! Mais puiſque la faute eſt com- » mencée, il faut l'achever. Il n'oubliera ja- » mais la déclaration que je lui ai faite, & » quand il verra qu'après cette démarche, » j'abandonne mon deſſein, il auroit raiſon » de croire, ou que je ne l'aimois que foi- » blement, où que j'avois ſeulement voulu » l'éprouver. Du moins ſe perſuadera-t-il » que les ſentimens que je lui ai fait voir, » étoient plutôt l'effet d'une paſſion groſſiere » & dereglée, que d'un amour tendre & dé- » licat. Enfin, il ne m'eſt pas poſſible de ne » point paroître coupable: j'ai écrit; j'ai » prié; il ne faut point ſe flatter, toutes mes » démarches me condamnent; ce qui me » reſte à faire peut me rendre heureuſe, & ne » ſauroit me rendre plus criminelle ». Ainſi parloit Byblis, & ſes ſentimens étoient ſi confus, que quoiqu'elle ſe repentît d'avoir commencé cette intrigue, elle réſolut cepen-

dant de la continuer ; & sans garder désormais aucunes mesures, elle s'exposa à de nouveaux refus. Caune jugeant enfin que la passion de sa sœur étoit sans remede, résolu de ne jamais l'écouter, aima mieux se bannir de sa Patrie, pour aller bâtir une Ville dans un Pays étranger. L'éloignement de ce Prince jetta Byblis dans un affreux désespoir: elle déchira ses habits, s'arracha les cheveux, se meurtrit le sein, & bien loin de chercher à dérober aux yeux du public le motif de ses emportemens, elle déclara hautement que la cruauté de son Frere & ses mépris en étoient la cause. Après cet aveu, elle abandonna sa Patrie & ses Dieux Pénates, qui lui étoient devenus odieux depuis l'absence de Caune : courant après lui, elle laissa à la Carie l'image de ces Femmes insensées, qui célebrent les Orgyes. Après avoir traversé la Carie, elle passa par le pays des Léleges, & par la Lycie. De-là elle parcourut le Mont Cragus, les environs de la Ville de Lymire & les rives du Xante. Elle monta sur cette fameuse Montagne, où la Chimere, ce monstre qui avoit la tête & le corps d'un Lion & la queue d'un Dragon, vomissoit autrefois des torrens de flammes. Fatiguée enfin de tant de courses, sans avoir aucune nouvelle de son Frere, après avoir traversé tant de Campagnes & de Forêts, elle s'arrêta cou-

chée sur quelques feuilles, triste & les cheveux épars, elle gardoit un morne & profond silence. Les Nymphes du Pays & des Léleges, n'oublioient rien pour la secourir, & mettoient tout en usage pour la guérir de sa passion. Sourde à leurs remontrances, & sans répondre à des soins si obligeans, Byblis demeuroit obstinément couchée sur l'herbe, qu'elle arrosoit de ses larmes. On dit que les Nayades firent de ses veines la source d'une Fontaine intarissable: c'étoit le seul remede qu'elle pouvoient apporter aux malheurs de Byblis. Comme on voit couler la gomme du tronc de l'Arbre qu'on vient de couper, ou la glace se fondre peu à peu aux premieres chaleurs du Printemps, Byblis fondit incontinent en larmes, & fut changée en une Fontaine, qui à depuis porté son nom, & dont la source est sous un chêne de la vallée où elle coule.

*Explication de la onzieme Fable.*

ANTONINUS Libéralis (*a*), & Ovide ont écrit l'Histoire de la passion insensée de Byblis pour son Frere Caune, & ils l'ont embellie d'une circonstance qui n'est que le fruit de leur imagination. Ils font traverser plusieurs Pays à cette Fille pour chercher son Frere qui la fuyoit, & la font enfin arriver dans la Carie, où selon le premier, elle fut changée en Hamadryade, dans le temps qu'elle

(*a*) *Mat. Cap. XXX.*

alloit se précipiter du haut d'une Montagne ; & selon le second, en une Fontaine qui a depuis porté son nom. Ils devoient dire au contraire que cette Aventure étoit arrivée dans la Carie même, puisqu'il est sûr, selon le témoignage d'Apollodore (*a*) & de Pausanias (*b*), que Milet leur Pere étoit sorti de l'Isle de Crête, pour aller conduire une Colonie dans la Carie, où il conquit une Ville à laquelle il donna son nom : Pausanias ajoute que tous les hommes qui étoient dans cette Ville ayant été tués pendant le Siége, les Vainqueurs épouserent leurs Femmes & leurs Filles. Milet eut pour son partage Cyanée, fille de Méandre ; & c'est de ce mariage que naquirent Caune & Byblis. Cette Princesse ayant conçu pour son Frere une flamme criminelle, & l'ayant obligé de quitter la Cour de son Pere, elle mourut de chagrin. Comme elle alloit souvent pleurer près d'une Fontaine, qui étoit hors de la Ville ; ceux qui écrivirent cette aventure, publierent qu'elle avoit été changée en cette Fontaine, qui en effet porta depuis son nom. Pausanias (*c*) dit seulement que dans le Pays des Miléfiens étoit la Fontaine de Byblis, près de laquelle étoit arrivée l'aventure célebre des amours de cette Princesse. Conon dans Photius, rapporte que ce fut Caune qui aima Byblis, & qu'elle se pendit à un Noyer. Ovide qui a suivi la tradition commune dans ses Métamorphoses, convient dans son Art d'aimer, qu'elle se pendit, *arsit, & est laqueo fortiter ulta nefas.* Milet vivoit du temps de Minos premier, & il avoit épousé, selon quelques Auteurs, Acacallide sa Fille ; mais s'étant brouillé avec son beau-pere, il fut obligé de sortir de l'Isle de Crête, & de se retirer dans la

(*a*) *Lib.* III. (*b*) *In Achaïcis. Strabon. Lib.* X, dit que la Colonie des Crétois fut conduite par Sarpédon qui bâtit l'ancienne Milet, & il nomme Nileus le Fondateur de la nouvelle Ville de ce nom. (*c*) *In Achaïcis.*

Carie. Ainsi l'époque du regne de Minos que j'ai marquée dans le premier Livre, servira à faire voir le temps auquel on doit rapporter l'Histoire que je viens de raconter.

Ovide a écrit cette Fable avec tout l'art d'un homme qui connoissoit parfaitement les foiblesses du cœur humain. Mais il entre dans des détails trop délicats pour des oreilles chastes. Heureux ceux qui, la lisant, profiteront de l'instruction qu'il donne aux jeunes Filles, en les avertissant de régler les sentimens de leur cœur.

---

# FABLE XII.

## ARGUMENT.

*Ligdus ayant ordonné à sa femme Téléthuse, qu'au cas qu'elle accouchât d'une fille, elle la fît mourir; Isis qui lui apparut en songe lui défendit d'exécuter l'ordre de son mari, & lui promit de lui être favorable. Téléthuse ayant accouché d'une fille qui fut nommée Iphis, la fit passer pour être un garçon, qui ayant ensuite épousé Ianthe changea de sexe par le secours d'Isis, qui voulut récompenser la piété de Téléthuse.*

L'HISTOIRE que je viens de raconter auroit fait l'entretien de toute l'Isle de Crête, si on n'y eût été occupé d'un prodige

encore plus surprenant. C'étoit la métamorphose d'Iphis. Dans la Ville de Pheste, près de Gnosse, étoit un certain Ligdus, homme pauvre & d'une naissance obscure, d'une honnête famille cependant, & d'une conduite irréprochable, qui voyant sa femme prête d'accoucher, lui tint ce discours: « dans l'état où vous êtes, je n'ai que deux » vœux à faire; l'un que vous accouchiez » heureusement, l'autre que ce soit d'un » garçon: les filles sont trop à charge, surtout lorsqu'on n'a pas le moyen de les » pourvoir honnêtement. Je ne regarde » qu'avec horreur l'ordre que je vais vous » prescrire, & veuille la tendresse paternelle » que j'offense me pardonner. Si vous mettez » au monde une Fille, je vous commande de » la faire mourir ». Un ordre si inhumain fit également verser des larmes à celui qui le donnoit, & à celle qui le recevoit. Téléthuse eut beau conjurer son mari d'abandonner un dessein si barbare, il demeura ferme dans sa résolution. Cependant le temps où elle devoit accoucher approchoit, lorsqu'une nuit, pendant qu'elle dormoit, Isis accompagnée de son cortege ordinaire, se présenta devant son lit, ou du moins Téléthuse crut la voir. La Déesse avoit un Croissant sur la tête, une Couronne d'épis & un Sceptre à la main: Anubis sous la figure d'un Chien, Diane,

Apis

Apis reconnoiſſable à ſon habit de différentes couleurs, le Dieu qui tient le doigt ſur la bouche, ſymbole du ſilence, Oſiris qu'on cherche toujours, & qu'on cherche vainement; tous environnoient Iſis avec leurs ſiſtres, & avoient auprès d'eux un Serpent étranger à l'Iſle de Crête. La Déeſſe adreſſant la parole à Téléthuſe, qui s'imaginoit veiller, lui dit: « Téléthuſe qui me fûtes tou-
» jours ſi chere, ceſſez de vous affliger: n'o-
» béiſſez point à l'orde de votre époux, &
» lorſque vous accoucherez, prenez ſoin de
» votre enfant, ſoit que ce ſoit un garçon ou
» une fille. Vous voyez devant vous une
» Déeſſe bienfaiſante, qui ne refuſe jamais
» ſon ſecours à ceux qui l'implorent, & qui
» n'oublie pas les honneurs qu'on lui rend ».
Après une promeſſe ſi conſolante, Iſis ſe retira & Téléthuſe ſe jettant promptement hors du lit, leva les mains vers le Ciel, & pria les Dieux d'être favorables au ſonge qu'elle venoit de faire. Quelque temps après étant accouchée d'une fille, elle la donna à une nourrice, qui fut ſeule dépoſitaire du ſecret, & fit croire à ſon Mari que c'étoit un garçon. Ligdus, après en avoir remercié les Dieux, donna à l'enfant le nom d'Iphis ſon Aïeul; ce qui fit plaiſir à la mere; ce nom convenant également à une fille & à un garçon. Ce myſtere demeura long-temps caché ſous

ce pieux Menfonge, & il auroit été difficile de le découvrir, Iphis ayant dans le visage tous les agrémens & toutes les graces des deux fexes. A l'âge de treize ans, fon Pere la deftina à Ianthe, fille de Télefte, la beauté la plus accomplie de toute la Ville; tous deux de même âge, tous deux également beaux, ils avoient été l'un & l'autre à la même école, & avoient eu les mêmes maîtres. Ce commerce avoit fait naître dans leurs jeunes cœurs une eftime & un amour mutuel; mais leurs efpérances étoient bien différentes; Ianthe étoit charmée de l'époux qu'on lui deftinoit; Iphis ne voyoit que trop qu'elle ne pouvoit le devenir, & cet obftacle ne faifoit qu'augmenter fon amour. « Quel fuc-
» cès, difoit-elle, en verfant un torrent de
» larmes, puis-je efpérer d'une paffion fi
» inouie? les Dieux devoient me laiffer pé-
» rir en naiffant, & s'il ont voulu fauver
» mes jours du malheur qui les menaçoit,
» pourquoi ne m'ont-ils point donné un
» penchant légitime, & qui ne faffe point
» rougir la nature? Les animaux même &
» les Oifeaux ne donnent point l'exemple
» d'une paffion fi bizarre & fi finguliere.
» Heureufe fi je n'avois jamais vu la lumie-
» re! mais il faut que l'Ifle de Crête foit def-
» tinée aux prodiges les plus inouis; le feu
» qui me confume eft encore plus furpre-

» nant, que celui dont Pasiphaé se sentit brû-
» ler pour un Taureau. L'Ouvrier le plus ha-
» bile, Dédale lui-même, quand il seroit en-
» core au monde, ne seroit pas en état de me
» donner aucun secours. Pourroit-il chan-
» ger mon sexe, ou celui d'Ianthe ? Infor-
» tunée Iphis, que ne prens-tu enfin la réso-
» lution d'éteindre une flamme aussi inutile
» qu'insensée ? Tu n'ignores pas quel est ton
» état, à moins que tu ne te trompes toi-
» même. N'ayons désormais que des desirs
» légitimes, & n'aimons que ce qu'une fem-
» me peut aimer. Les Amans les plus mal-
» heureux peuvent toujours se flatter de
» quelque espérance, & je ne puis en conce-
» voir aucune. Hélas ! ce n'est ni la vigilance
» d'un mari jaloux, ni la fermeté d'un pere,
„ ni les rigueurs d'Ianthe, ni le soin qu'on
„ prend de la garder, qui s'opposent à mon
„ bonheur : Ianthe ne me refuse rien, & ce-
„ pendant je ne puis rien obtenir ; & quoi-
„ qu'il puisse arriver, quand les hommes &
„ les Dieux même s'en mêleroient, je ne
„ saurois être heureuse. Quelle est la bizar-
„ rerie de mon sort ! tous mes vœux semblent
„ être accomplis, le Ciel favorable à mes
„ desirs, m'a accordé tout ce qui dépendoit
„ de lui ; mon pere les a prévenus ; le pere
„ d'Ianthe ne s'y oppose point ; Ianthe m'ai-
„ me : faut-il que la nature seule plus puis-

,, sante que les hommes & les Dieux, mette
,, un obstacle invincible à mon bonheur? Le
,, jour de notre mariage approche, ce jour
,, que j'ai souhaité avec tant d'empressement:
,, la belle Ianthe va devenir mon Epouse &
,, je ne pourrai la posséder. Junon qui présidez
,, aux mariages, Hyménée, pourquoi
,, venez-vous assister au nôtre? Nous sommes
,, d'un même sexe, & il ne doit point s'y
,, trouver d'Epoux pour donner la main à
,, l'Epouse ». Ainsi se plaignoit l'infortunée Iphis. Ianthe de son côté brûloit d'impatience pour ce mariage, & auroit souhaité qu'on en eût avancé le jour; mais Téléthuse qui en prévoyoit les inconvéniens, ne cherchoit qu'à l'éloigner. Une maladie feinte, un songe prétendu, un présage funeste, tout lui servoit de raison pour le différer. Enfin, quand tous les prétextes furent épuisés, & que le jour du mariage fut arrêté, elle alla la veille avec sa Fille se jetter aux pieds d'Isis.
« Grande Déesse, *lui dirent-elles*, que l'Egy-
» pte révere, que la fameuse Ville d'Ammon,
» les campagnes qui environnent le Lac Ma-
» réotis, l'Isle du Phare, & le Nil avec ses sept
» embouchures reconnoissent pour Souve-
» raine, soyez-nous favorable, venez dissi-
» per nos allarmes: vous m'apparûtes autre-
» fois avec ces mêmes symboles que je vois
» dans le Temple: je vous reconnus à ces

„ marques, aux torches allumées qui sont „ autour de vous, au bruit des Sistres, & à „ tout votre brillant cortége. Je me soumis „ sans hésiter à l'ordre que vous me donnâ- „ tes, c'est pour l'avoir suivi que ma Fille „ voit encore le jour, & si je n'ai point été „ punie pour avoir désobéi à mon Epoux, „ c'est un effet de votre bonté & de votre „ protection. Achevez votre ouvrage; ayez „ compassion de la mere & de la fille, & dé- „ livrez-nous du cruel embarras, où nous „ nous trouvons aujourd'hui ». Cette priere fut accompagnée d'un torrent de larmes. A peine étoit-elle finie, que l'Autel leur parut faire quelque mouvement: elles ne se trompoient pas, il trembla en effet, ainsi que les portes du Temple. Le Croissant que la Déesse porte sur la tête, devint éclatant de lumiere, & son Sistre fit entendre quelques sons. Quoique Téléthuse ne fût pas entiérement rassurée par un présage si heureux, elle sortit néanmoins du Temple pleine de consolation, & Iphis qui la suivoit, s'apperçut qu'elle marchoit avec plus de fermeté qu'à son ordinaire. Son teint commença à perdre sa grande blancheur, & prit une couleur plus mâle; ses forces augmenterent, ses cheveux s'accourcirent, & elle sentit dans toute sa personne une vigueur qui ne convenoit point à la foiblesse de son sexe. « Iphis,

» vous n'étiez plus alors une fille. Allez sans » tarder rendre graces aux Dieux de cet » heureux changement, & ne rougissez pas » de le publier ». Iphis ne manqua pas en effet d'aller avec sa mere dans le Temple de la Déesse, & après y avoir offert un Sacrifice, il y laissa cette Inscription : *Iphis, Garçon, accomplit les vœux qu'il avoit faits étant fille.* Le lendemain le mariage fut accompli : Vénus, Junon & le Dieu Hyménée y assisterent, & Iphis devint heureux en possédant la belle Ianthe.

*Explication de la douzieme Fable.*

LA Fable d'Iphis devenu garçon de fille qu'il étoit auparavant, & dont Ovide met la Scene dans l'Isle de Crête, est un de ces faits sur lesquels l'Histoire garde un profond silence. Le Poëte a-t-il voulu nous marquer par-là un déguisement poussé jusqu'au temps du mariage, ou un de ces événemens extraordinaires rapportés dans les Livres des Médecins, ou enfin a-t-il voulu nous apprendre que les Dieux récompensoient la piété ? Quoi qu'il en soit, cette Fable peut avoir son fondement dans la nature elle-même, qui a souvent développé après plusieurs années, des Sexes qui n'avoient pas paru auparavant.

*



*VENUS ET ADONIS*



# ES METAMORPHOSES
# D'OVIDE.

## LIVRE DIXIEME.

## FABLE I.

### ARGUMENT.

*Eurydice, femme d'Orphée, comme elle couroit sur l'herbe avec d'autres Nymphes, meurt de la morsure d'un serpent, qui l'avoit mordue au talon.*

LE Dieu Hyménée, couvert d'une robe couleur de feu, ayant pris son essor au milieu des airs, vola du côté de la Thrace, où il étoit attiré par le charme de la voix d'Orphée qui le prioit de rendre son mariage heureux. Ce Dieu assista à ses noces, mais ce fut avec un air triste & sombre; il ne proféra point les paroles qui présagent un heureux hyménée, & son flambeau qui ne jettoit qu'une fumée noire & lugubre ne put jamais être allumé. Le succès ré-

pondit à des présages si funestes; car comme la belle Eurydice couroit un jour au milieu d'une troupe de Nymphes, un Serpent, qui étoit caché sous l'herbe, l'ayant piquée au talon, elle perdit la vie peu de jours après son mariage.

---

# FABLE II.

## ARGUMENT.

*Orphée, après avoir long-temps pleuré sa chere Eurydice, descend aux enfers. Pluton & les Parques la lui rendent à condition qu'il ne la regarderoit qu'après être sorti du séjour des Ombres; mais comme il ne put résister au plaisir de la voir, elle lui fut ravie pour toujours. Ovide prend ici occasion de conter la Fable d'un Berger qui fut changé en Rocher à l'aspect de Cerbere, & celle d'Olene & de Léthée qui furent aussi convertis en pierres.*

ORPHÉE, après avoir pleuré la perte d'une épouse si chere, & tâché de fléchir par ses plaintes, & de rendre sensibles à ses maux les Divinités du Ciel, forma enfin le hardi dessein de descendre dans le séjour des Ombres,

Ombres, pour implorer le ſecours des Divinités infernales. Il traverſa ce vaſte empire, qui n'eſt peuplé que de vains fantômes, & s'étant préſenté devant Pluton & Proſerpine, qui regnent dans ces triſtes lieux, il accorda ſa voix au ſon de ſa lyre, & leur fit entendre ces paroles: « Puiſſantes » Divinités, qui régnez dans ces lieux, où » tout ce qui reſpire doit ſe rendre, ce n'eſt » point une vaine curioſité qui m'a engagé » à venir dans votre empire, ce n'eſt pas » pour enchaîner Cerbere, ce monſtre dont » les trois têtes ſont environnées de Serpens. » Mon épouſe qui vient de perdre le jour » dans ſa plus tendre jeuneſſe, eſt l'unique » ſujet qui m'amene: j'ai voulu ſurmonter » ma douleur; j'ai fait tous mes efforts pour » en venir à bout; mais je ſuis obligé d'a» vouer que l'amour a enfin triomphé. Le » pouvoir de ce Dieu eſt connu dans le Ciel » & ſur la terre: je ne ſais s'il l'eſt autant » dans les enfers: je crois cependant que ſon » empire n'y eſt pas ignoré; & ſi ce que » l'on raconte de l'enlévement de Proſerpi» ne eſt véritable, c'eſt l'amour qui a formé » les tendres liens qui vous uniſſent avec » elle. Je vous conjure donc, grand Dieu, » par ces lieux remplis d'horreur, par ce » cahos, par ce triſte ſilence, de rendre à » mon épouſe une vie que la Parque lui

» enleva dans la fleur de son âge. Tout ce » qui respire vous appartient, & après avoir » demeuré quelque temps sur la terre, nous » devons tous nous rendre ici, les uns plu» tôt, les autres plus tard. Ce séjour est » notre derniere demeure, & vous pou» vez vous vanter d'avoir l'Empire le plus » étendu de l'Univers. Lorsqu'Eurydice, » que je vous conjure de me rendre, au» ra terminé sa carriere, elle rentrera sous » votre puissance : ce n'est qu'un simple dé» lai que je vous demande. Si le destin s'op» pose à mes vœux, je suis résolu de ne » point sortir de ces lieux, & vous au» rez deux Ombres à la fois ». C'est ainsi qu'Orphée accordoit sa voix au son de sa lyre. Les Ombres attendries par ces doux accens, répandoient des larmes. Tantale cessa de courir après l'eau qui le fuit. La roue d'Ixion s'arrêta, les cruels Vautours qui déchiroient impitoyablement le cœur du malheureux Tytie, lui donnerent quelque relâche; les filles de Bélus cesserent de verser de l'eau dans le Tonneau fatal, qui se vuide à mesure qu'elles le remplissent; Sisyphe s'assit sur la Pierre qu'il est forcé de rouler éternellement. Ce fut en cette occasion qu'on vit pour la premiere fois les implacables Furies répandre des larmes. Proserpine & Pluton lui-même furent

attendris, ils ordonnerent qu'on fît approcher Eurydice qui étoit parmi les Ombres nouvellement descendues aux Enfers. Elle vint d'un pas lent & tardif à cause de sa blessure, & fut rendue à Orphée, à condition toutefois qu'il ne tourneroit la tête pour la voir, qu'après qu'il seroit sorti des Enfers, & que s'il contrevenoit à cet ordre, elle lui seroit ravie pour toujours; ce tendre époux se mit en chemin avec sa chere Eurydice, par des lieux difficiles & escarpés, où régnoient l'obscurité, le silence & l'horreur. Déjà il étoit près des bornes de l'Empire des morts, lorsque l'impatience qu'il avoit de revoir son épouse, & la crainte qu'elle ne se fût égarée, l'ayant obligé de tourner la tête, elle disparut à l'instant. Il lui tendit les bras; mais il n'embrassa qu'une vapeur légere. Eurydice soumise une seconde fois à l'Empire de la mort, ne fit aucune plainte contre son époux. Hélas! elle n'auroit eu à se plaindre, que d'avoir été trop aimée. Elle lui dit le dernier adieu, mais d'une voix si foible, qu'à peine fut-elle entendue. Ainsi retourna pour toujours l'infortunée Eurydice dans le Royaume de Pluton. On peut comparer l'étonnement d'Orphée dans cette occasion, à celui de ce berger, qui fut tellement interdit à la vue de Cerbere, qu'Hercule

avoit enchaîné, qu'il fut changé en Rocher, ou à celui d'Olene, qui s'étant chargé du crime de sa femme Lethée & du châtiment qu'elle avoit mérité, en comparant sa beauté à celle des immortelles, fut métamorphosé avec elle en rocher sur le Mont Ida. Ainsi demeurerent inséparables ces deux époux qui s'aimoient avec tant de tendresse. L'infortuné Orphée fit de vains efforts pour descendre une seconde fois dans le Royaume de Pluton. Il demeura sept jours & sept nuits sur les rives du Fleuve infernal, sans d'autre nourriture que ses larmes & sa douleur, & l'inflexible Caron refusa toujours de le passer dans sa barque. Enfin, après s'être plaint inutilement de la cruauté des Dieux des enfers, il se retira sur le Mont Rhodope & sur l'Hémus, où regne le froid Aquilon. Là, trois années s'écoulerent sans qu'il eût voulu entendre parler d'aucune femme: & quoiqu'il eût inspiré de tendres sentimens à un grand nombre de belles Nymphes, il n'eut pour elles que du mépris; soit que le malheur qui lui étoit arrivé lui eût donné cette indifférence, soit qu'il eût promis à Eurydice une fidélité éternelle. Cependant il conçut des désirs plus criminels, & on croit que c'est lui qui donna aux Thraces l'exemple d'une passion détestable.

## *Explication des Fables I. & II.*

Quoiqu'Ovide ait féparé les aventures d'Orphée dont il ne raconte la mort qu'au commencement du onzieme Livre, j'ai cru qu'il étoit à propos de raffembler ici ce que l'Hiftoire nous fournit fur ce fujet.

Orphée eft un des Perfonnages les plus célebres de l'Antiquité : cependant il n'y en a point fur lequel on foit plus partagé. Tâchons de rapporter ce qu'il y a de plus vraifemblable dans fon Hiftoire, en la dégageant des Fables qu'on y a mêlées. Comme la Mufique & la Poéfie étoient peu perfectionnées de fon temps dans la Gréce, & qu'il excella dans l'un & dans l'autre de ces deux Arts, on dit d'abord qu'il étoit Fils d'Apollon & de la Mufe Calliope ; on ajouta qu'il charmoit les Tigres & les Lions, & rendoit les Arbres fenfibles au fon de fa Lyre ; hyperboles qui marquoient autant la douceur de fon éloquence, dont il fe fervit fi heureufement pour cultiver l'efprit d'un peuple groffier, que la beauté de fa Poéfie, qui, felon Diodore (*a*) & Horace (*b*), a donné lieu à cette Fable :

*Silveftres homines facer interprefque Deorum ;*
*Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,*
*Dictus ob hoc lenire Tigres rabidofque Leones.*

M. Loercher fait venir Orphée de l'Afie dans la Thrace, & il prétend que c'eft lui qui, avec Eumolpe & Linus, porta dans la Gréce la Poéfie & la Mufique, dont l'ufage étoit inconnu dans ce beau Pays ; & que c'eft pour cela qu'on a tant débité de Fables fur leur fujet : il ajoute qu'ils y porterent auffi le culte de Cérès, Mars, & fur-tout

(*a*) *Lib. IV.* (*b*) Horace. *Art. Poët.*

les Orgyes & les autres Fêtes de Bacchus, qui prirent de leur instituteur le nom d'Orphiques. Orphée avoit joint la charge de Pontife à la qualité de Roi, aussi Horace lui donne-t-il le titre d'Interprête des Dieux : c'est lui qui fit des vœux publics pour délivrer les Argonautes d'une Tempête qui les mettoit en danger. Il s'étoit instruit en Egypte, où il avoit voyagé, des Cérémonies & des mysteres de l'ancienne Religion des Egyptiens, & il doit être regardé comme le Pere de la Théologie des Grecs. Si nous en croyons saint Justin, il avoit appris des Hébreux qui étoient alors en Egypte la connoissance du vrai Dieu.

La Reine Eurydice sa Femme étant morte fort jeune, il en fut inconsolable. On vient de voir de quelle maniere Ovide peint son affliction, & on peut lire ce que Virgile en dit dans le quatrieme Livre de ses Géorgiques. *Te dulcis conjux, te solo in littore secum, te veniente die, te decedente canebat.* Pour trouver quelque soulagement à sa douleur, il alla dans la Thesprotide, où l'on invoquoit par des enchantemens les ames des morts : trompé par un fantôme qui lui apparut, il mourut de regret, ou du moins selon quelques Auteurs, il renonça pour jamais à la société des hommes, & se retira sur les Montagnes de Thrace : c'est, pour le dire en passant, ce Voyage de la Thesprotide qui a fait dire, qu'il étoit descendu dans les Enfers. Il avoit écrit lui-même sous cette idée dans le Poëme des Argonautes, qui n'est pas l'Ouvrage que nous avons aujourd'hui sous ce nom (*a*). Pausanias (*b*) confirme ce que je viens de dire de ce Voyage, qui a donné lieu à tant de Fables. Il y a des Ecrivains, dit cet Auteur, *qui prétendent qu'Or-*

(*a*) Ce Poëme des Argonautes a pour Auteur Onomacrite qui vivoit du temps de Pisistrate. (*b*) *In Bœot.*

*phée ayant perdu sa Femme, alla dans la Thesprotide, où il y avoit un Oracle des morts.* Diodore de Sicile dit qu'il avoit appris des Egyptiens le Systême des Enfers, auquel il ajouta plusieurs circonstances. Cependant Tzetzès (*a*) dit que cette Histoire est fondée sur ce qu'Orphée avoit guéri sa femme de la morsure d'un Serpent, qu'on croyoit mortelle, ce que les Poëtes avoient exprimé heureusement, en disant qu'il l'avoit délivrée des Enfers. Ce même Auteur ajoute qu'Orphée avoit appris en Egypte la funeste science de la Magie, qui y étoit fort en vogue, & sur-tout l'art de charmer les Serpens.

Orphée après ce malheur, s'étant retiré sur le Mont Rhodope, tâchoit de calmer ses chagrins, lorsque les Bacchantes, pour se venger du mépris qu'il avoit pour elles, allerent le chercher dans sa retraite & le mirent en pieces, de la maniere que le conte Ovide, & c'est ce qui a donné lieu à la Fable qui dit que Vénus irritée contre Calliope Mere d'Orphée, qui avoit adjugé à Proserpine la possession d'Adonis, avoit rendu les Dames de Thrace si amoureuses de lui, que chacune le tirant de son côté, elles le mirent en pieces. Cependant si nous en croyons un ancien Auteur cité par Hygyn (*b*), Orphée fut frappé d'un coup de foudre. Comme il avoit accompagné les Argonautes, ainsi que nous l'apprenons d'Apollodore (*c*), il est aisé, après ce que nous avons dit de cette expédition, de connoître le temps auquel il a régné, car Diodore de Sicile (*d*) prétend qu'il a été Roi de Thrace. Malgré ces autorités, il y a d'anciens Auteurs, parmi lesquels on peut mettre Aristote & Cicéron (*e*), qui prétendent qu'Orphée n'a jamais existé. Vossius (*f*) assure que le mot Phé-

(*a*) *Chil. I. Hist.* V. (*b*) *Astron. Poët. Cap.* VII.
(*c*) *Lib. I.* (*d*) *Lib.* IV. (*e*) *De Nat. Deorum. Lib. I.*
(*f*) *De Poët. Cap. III.* §. 3.

nicien *Ariph*, qui signifie *sçavant*, a donné lieu au nom & à la Fable d'Orphée, ou bien selon M. Furner, le mot Hébreu *Rapha*, qui veut dire *guérir*; & c'est ce qui a fait passer ce prétendu Orphée pour un grand Médecin. M. le Clerc prétend qu'en confondant deux mots Grecs, on a dit qu'Orphée étoit un habile Chantre, au-lieu de dire qu'il étoit un Enchanteur ou un Magicien; aussi les hymnes qu'on lui attribue, ressemblent plutôt à des Evocations qu'à des Cantiques. Quoiqu'il en soit de ces Etymologies, il est sûr, si on en croit les Anciens, que c'est Orphée qui a le premier établi le culte des Dieux, sur-tout celui de Bacchus, comme nous l'apprend Apollodore (*a*). C'est lui qui a aussi introduit l'Expiation des crimes, l'Evocation des Mânes, & qui a mis en vogue la Magie dans la Gréce. C'est lui encore, selon Lucien, qui a enseigné les premiers principes de l'Astronomie. Enfin la Musique lui doit les grands progrès qu'elle fit dans la suite. On lui attribue aussi plusieurs Ouvrages, qui ne subsistent plus aujourd'hui, parmi lesquels on nomme un Poëme sur la guerre des Géans, un autre sur l'enlévement de Proserpine, un sur les travaux d'Hercule; sans parler de plusieurs autres. On croit même qu'après sa mort Orphée fut mis au rang des demi-Dieux & des Héros, & si nous en croyons Philostrate (*b*), sa tête rendoit des Oracles à Lesbos.

(*a*) *Lib. I.* (*b*) *Dans son Philoctete.*

# FABLE III.

## ARGUMENT.

*Orphée étant ſur le Mont Rhodope, attiroit au ſon de ſa voix & de ſa lyre les animaux, les rochers & les arbres. Le Pin connu ſeulement depuis la Métamorphoſe d'Attis, Prêtre de Cybele, ſe trouva au nombre de ceux qui y furent attirés.*

SUR la Montagne où Orphée avoit choiſi ſa retraite étoit une belle plaine toujours couverte de gazon, mais qui n'étoit ombragée par aucun arbre. Dès que ce divin Chantre s'y fut aſſis, & qu'il eut commencé à toucher les cordes de ſa Lyre, les arbres d'alentour ſenſibles aux doux ſons qu'elle rendoit, y vinrent en foule, les chênes, les corniers, les tilleuls, les hêtres, les lauriers, les coudriers, les frênes, les ſapins, les yeuſes, les planes, les érables, les ſaules, les lotos, le buis toujours verd, les bruyeres, les myrthes & les figuiers : tous ces arbres y accoururent en foule. On y vit paroître auſſi le lierre & les ormeaux entrelaſſés de ſeps de vigne, l'arboiſier chargé d'un fruit rouge, le palmier dont on couronne les Vain-

queurs, & le pin dont la tête touffue porte des branches hérissées : Cet arbre est cher à la Mere des Dieux depuis qu'Attis, Prêtre de cette Déesse, en a pris la figure.

### *Explication de la troisieme Fable.*

L'HISTOIRE d'Attis est racontée par les Anciens de tant de manieres différentes, qu'il n'est pas possible de les concilier ensemble. Pour éviter l'embarras dans lequel me jetteroit une discussion aussi désagréable qu'inutile, j'ai cru devoir m'arrêter à deux Traditions. La premiere est celle que rapporte Diodore de Sicile (*a*) dont voici la substance. Cybele étant devenue amoureuse d'un jeune Berger nommé Attis, Méon Roi de Phrygie & Pere de cette Princesse, craignant que cette intrigue ne lui fît tort, ordonna qu'on le fît mourir. Cybele désespérée de la perte de son Amant, sortit du Palais de son Pere & se mit à courir avec Marsyas à travers les Montagnes de la Phrygie. Apollon, c'est-à-dire, comme le prétend avec beaucoup de raison le savant Vossius (*b*), quelque Prêtre de ce Dieu, touché des malheurs, peut-être aussi sensible aux charmes de la jeune Princesse, l'emmena avec lui dans le Pays des Hyperboréens, où elle mourut. Quelque temps après, la Peste ravagea la Phrygie, & on alla consulter l'Oracle. On reçut pour toute réponse, que pour faire cesser la contagion, il falloit chercher le corps d'Attis, lui accorder les honneurs de la Sépulture, & rendre à Cybele le culte qu'on rend aux Dieux : ce qui fut exécuté avec tant d'exactitude, que dans la suite elle devint une des plus grandes Divinités du Paganisme.

(*a*) *Lib. I.* (*b*) *De Orig. Idol. Lib. I. Cap. XX.*

Arnobe, Auteur de la seconde Tradition (*a*), prétend qu'Attis etoit un jeune Garçon qui gardoit les troupeaux, dont Cybele, quoique dans un âge fort avancé, devint amoureuse ; Attis peu sensible au rang de la Princesse, n'eut pour elle que du mépris. Midas Roi de Pessinunte, voyant la fierté avec laquelle ce jeune Berger traitoit Cybele, en conçut bonne espérance, & lui destina Agdistis sa fille. Comme il craignoit le ressentiment de la Reine, il prit la précaution de faire fermer les Portes de la Ville, le jour qu'on devoit célébrer le mariage. Cybele, qui en fut avertie, courut à Pessinunte & en ayant fait rompre les portes ; ( ce que la Fable exprime, en disant qu'elle les avoit brisées d'un coup de tête, ) elle entra dans la Ville avec ses Troupes, y fit beaucoup de ravages, & ayant rencontré Attis qui s'étoit caché derriere un Pin, le fit mutiler. Agdistis ne pouvant survivre à la disgrace de son Amant, se tua de désespoir. Servius (*b*), Lactance & S. Augustin racontent autrement cette Histoire, mais il paroît toujours qu'il s'agit de l'amour d'une Reine pour un jeune homme qui la méprisa. D'autres Auteurs cités par Arnobe, ont mêlé dans cette Fable des circonstances impénétrables. Nana, disent-ils, en touchant une grenade ou un amandier qui s'étoit formé du sang d'Agdistis, que Bacchus avoit fait mourir, conçut Attis, qui dans la suite fut si cher à Cybele, qu'elle fit pour lui les folies que je viens de raconter.

Ce que l'on peut conclure d'une Fable si embrouillée, est que le culte de Cybele s'étant introduit dans la Phrygie, Attis fut un de ses Prêtres; & comme il s'étoit fait mutiler, les autres Prêtres de cette Déesse, qui porterent le nom de *Galles*

(*a*) *Lib.* IV. *Adv. Gentes.* (*b*) *Sur le Liv.* XI. *de l'Enéid.*

ou *Archigalles*, se soumirent à la même opération. Je n'entrerai point ici dans le détail des Fêtes de Cybele, dont les Prêtres devenus extrêmement méprisables par leurs débauches, alloient de Ville en Ville demander l'aumône, portant sur leur poitrine l'image de cette Déesse, comme on peut le voir dans quelques-unes de leurs Statues que l'Antiquité nous a conservées, sur-tout dans l'Archigalle du Cabinet de M. de Boze, que le Pere Montfaucon a fait graver dans le premier Tome de son Antiquité expliquée par les Figures.

# FABLE IV.

## ARGUMENT.

*Cyparisse ayant tué par mégarde un Cerf privé qu'il aimoit, & voulant se donner la mort, fut changé en Cyprès par Apollon.*

LE Cyprès qui s'éleve en Pyramide, se trouva aussi parmi les autres arbres, que le son de la lyre d'Orphée avoit attirés sur le mont Rhodope. Il n'étoit que depuis peu de jours au nombre des arbres ; c'étoit autrefois un jeune homme chéri d'Apollon, dont voici l'Histoire. Il y avoit un Cerf consacré aux Nymphes des champs de Carthée; son bois qu'on avoit pris soin de dorer, étoit si spacieux qu'il lui couvroit entié-

rement la tête. Un collier de perle, dont les Nymphes l'avoient orné, lui descendoit jusqu'aux épaules; elles lui avoient mis aussi des pendans d'oreille, & sur le front une houpe d'argent qui jouoit avec grace. Le Cerf apprivoisé, & moins timide que les autres animaux, entroit familiérement dans les maisons, & se laissoit caresser par tout le monde; mais personne ne l'aimoit tant que Cyparisse, le plus beau jeune homme de toute l'Isle de Cos *. Il avoit soin de le conduire dans les meilleurs pâturages & de le faire boire dans les Fontaines les plus pures. Il ornoit son bois de bouquets & de guirlandes, & il le conduisoit avec un cordon couleur de pourpre. Un jour dans la saison la plus chaude de l'année, ce Cerf fatigué se coucha sur l'herbe, pour se reposer à l'ombre. Cyparisse, qui l'apperçut sans le reconnoître, le perça d'un coup de fléche, & cette méprise le jetta dans un si grand désespoir, qu'il résolut de se donner la mort. Apollon employa tous ses soins pour le consoler, & pour tâcher de lui faire comprendre que la perte qu'il venoit de faire étant légere, sa douleur devoit être modérée; mais rien ne fut capable d'adoucir son chagrin, & il prioit sans cesse les Dieux de lui ôter la vie. Les larmes qu'il répandoit en

* Une des Cyclades dans la Mer Egée.

abondance, eurent bientôt épuisé tout son sang: son corps prit une couleur verdâtre, les beaux cheveux qui ombrageoient son front plus blanc que la neige, se hérisserent, & s'éleverent en Pyramide vers le Ciel. Apollon témoin de cette métamorphose gémit, & lui dit en soupirant : « Je » pleurerai votre perte, Cyparisse, mais » comme vous serez toujours présent aux » funérailles, vous serez à jamais le compa- » gnon des personnes affligées ».

### *Explication de la quatrieme Fable.*

CYPARISSE, qui, selon Ovide, avoit pris naissance à Carthée Ville de l'Isle de Cos, étoit un jeune homme, qui avoit beaucoup de talens pour la Poésie & pour les beaux-Arts, ce qui le fit passer pour le favori d'Apollon. Sa métamorphose en Cyprès est fondée sur la ressemblance des noms, cet Arbre étant appellé par les Grecs *Cyparisson.* On a ajouté à la Fable, qu'Apollon pour se consoler avoit établi que le Cyprès seroit le Symbole de la tristesse, qu'il accompagneroit les funérailles & qu'on ne planteroit point d'autres arbres auprès des Tombeaux : circonstances qui ne sont fondées que sur la nature de cet Arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a d'anciens Auteurs qui prétendent que Cyparisse fut aussi aimé du Dieu Sylvain, & que c'est pour cette raison qu'on voit souvent cette Divinité avec des Cyprès à la main.

# FABLE V.

## ARGUMENT.

*Jupiter charmé de la beauté de Ganymede, se métamorphose en Aigle pour l'enlever, & l'ayant conduit dans le Ciel, le fait Echanson de la table des Dieux.*

C'étoient-la les Arbres qu'Orphée avoit attirés autour de lui, & il demeuroit ordinairement assis à l'ombre au milieu des animaux & des oiseaux que le charme de sa voix faisoit venir de tous côtés. Un jour, après avoir accordé sa Lyre, de maniere que les tons différens sur lesquels il l'avoit montée, formoient des accords parfaits, il se mit a chanter ainsi : « Muse de qui » je reçus le jour, fais que Jupiter, ce grand » Dieu qui soumet tout à sa puissance, soit » toujours le premier objet de mes vers. J'ai » déjà célébré plusieurs fois son pouvoir, & » montant ma Lyre sur le ton héroïque, je » chantai jadis la victoire qu'il remporta sur » les Géans, qu'il terrassa autrefois d'un » coup de foudre dans les champs Phlé» gréens : aujourd'hui il faut en modérer les

» accens, pour chanter d'une maniere plus » tendre & plus touchante les amours des » Dieux, & faire voir en même temps com- » ment un penchant criminel a attiré à de » jeunes filles leur indignation, & mérité » leur vengeance.

» Jupiter, touché des charmes de Gany- » mede, bornoit toute sa félicité à lui plai- » re ; son amour lui auroit fait préférer tout » autre état à celui de Souverain des Dieux. » Cependant, sans emprunter d'autre figu- » re, il prend celle de l'Oiseau qui porte la » foudre, traverse la vaste étendue des airs, » & enleve dans l'Olympe le jeune Phry- » gien, qui, malgré la jalouse Junon, ver- „ se aujourd'hui le Nectar à la table des „ Dieux „.

*Explication de la cinquieme Fable.*

L'ENLÉVEMENT de Ganymede renferme un événement que je vais développer. Tros, Roi de Troye, ayant fait plusieurs conquêtes sur ses voisins, ainsi que le rapportent Eusebe, Cédrene & Suidas, envoya en Lydie son Fils Ganymede avec quelques Seigneurs de sa Cour pour offrir des Sacrifices dans un Temple consacré à Jupiter : Tantale * qui ignoroit le dessein du Roi de Troye, prit ces gens pour des Espions, & ayant fait arrêter le jeune Ganymede, le fit mettre en prison,

* Voyez sa Généalogie dans le Livre XII. Expl. 4. & 5.

&

& ce qui a donné lieu à la Fable du rapt de Ganymede par Jupiter changé en Aigle, c'est qu'il fut arrêté dans un Temple de Jupiter par les ordres d'un Prince qui portoit un Aigle dans ses Drapeaux. Je ne sais pas au reste pourquoi Homere a dit que Jupiter fit servir d'Echanson ce jeune Ganymede, à moins que de penser que cette Fable est fondée sur ce que ce jeune Prince servit peut-être dans cet emploi à la Cour du Roi de Lydie, d'où les Poëtes prirent occasion de publier que les Dieux l'avoient placé parmi les Astres, où, selon quelques Anciens, il forme un signe du Verseau. Quoiqu'il en soit, il y eut à ce sujet une longue guerre entre ces deux Princes, & après leur mort, Ilus Fils de Tros, la continua contre Pélops Fils de Tantale, & l'obligea de sortir de son Royaume pour se retirer chez Œnomaüs Roi de Pise, dont il épousa la Fille, & en eut un Fils nommé Atrée; ainsi on peut dire que Pâris, arriere-petit-fils d'Ilus, Frere de Ganymede, enleva Hélene par une espece de représailles contre Ménélas, arriere-petit-fils du Ravisseur de Ganimede, & qu'Agamemnon ménagea avec habileté cet événement pour engager les Grecs dans une querelle, où la Nation ne se trouvoit guere intéressée, en leur rappellant le souvenir des maux que sa famille avoit soufferts de la part des Rois de Troye.



# FABLE VI.

## ARGUMENT.

*Apollon jouant avec Hyacinte, Borée détourna le palet, qui ayant frappé ce jeune homme à tête, lui ôta la vie. Son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.*

Et vous jeune Hyacinthe, Apollon vous auroit aussi placé dans le Ciel, si le Destin l'eût permis; mais tout ce qu'il put faire en votre faveur, fut de vous accorder en quelque sorte, le privilege de l'immortalité. En effet, dès que le printemps a fait disparoître les frimats, & que le Soleil sortant du Signe des Poissons, entre dans celui du Bélier, votre tige reparoît, & pousse de nouvelles fleurs. Vous faisiez autrefois toutes les délices d'Apollon mon pere, & il abandonnoit pour vous suivre le séjour de Delphes. Oubliant ses fléches & sa lyre, ainsi que son rang & sa dignité, il se plaisoit à parcourir les bords de l'Eurotas, qui coule près de la ville de Sparte; à porter vos filets, à conduire vos chiens, à vous suivre à travers les Montagnes & les Rochers. Un jour

fur le midi, le jeune Hyacinte voulant jouer au palet avec Apollon ils se deshabillerent l'un & l'autre, & s'étant frottés avec de l'huile, Apollon jetta le premier son palet avec tant de vigueur & d'adresse, qu'après qu'il se fut élevé jusques dans les nues, il retomba à plat sur la terre. Hyacinthe emporté par l'ardeur du jeu, courut pour le ramasser, dans le temps qu'il tomboit, & le contre-coup l'ayant frappé au visage, on le vit dans le moment couvert d'une pâleur mortelle. Apollon pâlit comme lui, courut pour le relever, essuya sa plaie, & pour conserver, s'il étoit possible, une vie si chere, il y appliqua tous les remedes & toutes les herbes qui ont le plus de vertu. Tout fut inutile, le coup étoit mortel. Comme on voit les Pavots, les Lys & les Violettes qui ont été coupés par le pied, pencher leur tête vers la terre, ainsi Hyacinthe pâle & languissant laisse tomber la sienne sur ses épaules. " Vous mourez, cher Hyacinthe, dans
„ la fleur de votre jeunesse, s'écria triste-
„ ment Apollon, & c'est moi qui vous don-
„ ne la mort, c'est moi qui vous précipite
„ dans le tombeau : Je ne puis jetter les
„ yeux sur cette fatale blessure, sans voir en
„ même temps qu'elle part d'une main cri-
„ minelle. Mais enfin tout mon crime est
„ d'avoir eu la complaisance de jouer avec

„ vous, ou plutôt c'est le crime de l'amour. „ Que ne puis-je donner ma vie pour la vôtre, ou mourir avec vous! Mais puisque „ le Destin y met un obstacle invincible, du „ moins vous régnerez toujours dans ma „ mémoire; ma voix & ma lyre ne cesseront jamais de célébrer vos louanges, & „ vous allez devenir une fleur qui portera „ gravées sur ses feuilles les marques de ma „ douleur & de mes plaintes (*a*). Un Héros „ célebre sera un jour changé en la même „ fleur, & on y verra les premieres lettres „ de son nom (*b*) „. Ainsi se plaignoit Apollon, lorsque le sang d'Hyacinte forma une fleur qui éclatoit comme la pourpre, & qui ressembleroit au Lys, si le Lys n'étoit pas blanc & l'Hyacinthe rouge. Apollon grava sur les feuilles de cette fleur les expressions de sa douleur, & on y voit encore cet ai, ai, qui marque nos regrets. La Ville de Sparte, qui se glorifie d'avoir donné la naissance à Hyacinthe, a institué en son honneur une Fête solemnelle & des Jeux, qu'elle célebre tous les ans pour immortaliser sa mémoire.

(*a*) Ai *qui est une expression de douleur.* (*b*) *Ajax.*

*Explication de la sixieme Fable.*

HYACINTHE, au rapport de Pausanias (*a*), étoit un jeune Prince de la Ville d'Amycles

(*a*) *In Lacon.*

dans la Laconie. Son Pere Œbalus que l'Auteur que je viens de citer nomme Amycles, l'avoit fait élever avec tant de ſoin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon & des Muſes. Pendant qu'il jouoit un jour avec ſes Compagnons, il fut malheureuſement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On compoſa apparemment quelque Poëme ſur cette aventure, dans lequel on diſoit pour conſoler les Parens, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient enſemble ; & il faut avouer que la fiction étoit aſſez ingénieuſe. Les Lacédémoniens célébroient tous les ans auprès du Tombeau de ce Prince, une Fête ſolemnelle, où ils lui offroient des Sacrifices ; ils inſtituerent même à ſon honneur des Jeux qui portoient ſon nom, & qu'on célébroit pendant trois jours de ſuite, comme nous l'apprend Athénée (*a*) qui en fait la deſcription. Pauſanias parle du Tombeau de ce jeune Prince, ſur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa Métamorphoſe en une Fleur du même nom, n'eſt qu'un Epiſode de Roman. On ne ſait pas trop ce que c'eſt que le Hyacinthe. Dioſcoride croit que c'eſt le *Vaccinium* ou l'oignon ſauvage, qui a la fleur couleur de pourpre, & ſur laquelle on voit, mais imparfaitement, les deux lettres dont parle Ovide : quoiqu'il en ſoit, cette Fable fait voir quelle idée la Religion Payenne avoit de ſes Dieux, puiſqu'on ne rougiſſoit pas de leur attribuer les foibleſſes les plus infâmes. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe, ont ſouvent fait parmi les Payens même le ſujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

(*a*) *Lib. IV.*

# FABLES VII. & VIII.

## ARGUMENT.

*Vénus ne pouvant souffrir que les Cérastes profanassent l'Isle de Cypre, qui lui étoit consacrée, par les sacrifices barbares qu'ils offroient à leurs Dieux, les change en Taureaux & pour punir les Propétides de leurs débauches, elle les métamorphose en Rochers.*

IL s'en faut beaucoup que la Ville d'Amathonte célebre par ses métaux, ne se fasse le même honneur d'avoir donné la naissance aux Propétides; elle les regarde avec horreur, aussi-bien que ces hommes féroces que l'on nomme Cérastes, à cause des cornes qu'ils portoient sur le front. Ces barbares avoient un Autel dédié à Jupiter l'Hospitalier; cet Autel, monument de leur barbarie, étoit toujours teint de sang, que les étrangers croyoient être celui des Veaux & des Brebis qu'on y avoit immolés; mais ils en étoient bientôt désabusés, & ils devenoient eux-mêmes les victimes qu'on y égorgeoit. Cette inhumanité offensa Vé-

nus : " résolue d'abandonner un séjour
„ odieux, pourquoi faut-il, disoit-elle, que
„ ces aimables lieux, que des villes qui me
„ sont si cheres, soient punies pour la cruauté
„ té de leurs habitans ? En quoi sont-elles
„ coupables ces Villes, qui sont sous ma
„ protection ? Quel est leur crime ? Ce sont
„ ces barbares eux-mêmes qu'il faut punir
„ ou par l'exil, ou par la mort, ou par quel-
„ qu'autre châtiment plus rude, si toute-
„ fois il en étoit quelqu'un qui fût plus ri-
„ goureux que la mort, ou que l'exil „.
Vénus balançoit sur la maniere dont elle vouloit se venger des Cérastes, lorsque remarquant les cornes qu'ils portoient sur leur front, elle prit tout d'un coup la résolution de les changer en Taureaux.

Les Propétides avoient porté l'audace jusqu'à nier que Vénus fût au nombre des Immortelles ; pour se venger de ce mépris elle alluma dans leur cœur le feu de l'impudicité, & elles donnerent à l'Univers l'exemple d'un affreux débordement. Dès qu'elles eurent ainsi foulé aux pieds les loix de la modestie & de la pudeur, elles devinrent si insensibles pour leur honneur, qu'il ne fallut qu'un changement léger pour les métamorphoser en Rochers.

## *Explication des Fables VII. & VIII.*

LES Cérastes, peuple de l'Isle de Cypre, n'ont été changés en Taureaux, que pour nous marquer les mœurs barbares & rustiques de ces Insulaires qui faisoient rougir les Autels du sang des étrangers qu'ils immoloient à leurs Dieux. Une simple équivoque a donné lieu à la Fable. L'Isle de Cypre, comme le remarque Bochart (a), est environnée de Promontoires qui s'élevent dans la Mer, & présentent de loin des pointes de Rochers qui ressemblent à des cornes : ce qui la fit appeller *Céraste*; le mot Grec Κέρας signifiant une Corne. Ainsi ce n'est point, comme le prétend Ovide, pour avoir été changés en Taureaux que les Habitans d'Amathonte furent nommés Cérastes ; mais parce qu'ils habitoient une Isle qui portoit ce nom.

Les Propétides qui habitoient dans la même Isle, étoient des Femmes fort débauchées. Justin & plusieurs autres Auteurs disent des choses étonnantes sur la coutume qu'on avoit dans cette Isle de prostituer dans le Temple même de la Déesse Vénus les jeunes filles : pouvoit-on honorer autrement une Déesse mariée que tous les Dieux avoient surprise en adultere ? C'est apparemment l'insensibilité que ces femmes avoient pour leur honneur, qui donna occasion aux Poëtes de les changer en Rochers.

(a) *Chan. Lib. I. Cap. III.*



FABLE

# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Pygmalion, célebre Statuaire, voyant l'impudicité des Propétides, en conçut un ſi grand mépris pour toutes les femmes, qu'il prit la réſolution de ne ſe marier jamais. Cependant il devint amoureux d'une Statue qu'il avoit faite, & par les prieres qu'il fit à Vénus, cette Statue ayant été animée, il l'épouſa, & en eut un Fils appellé Paphus, dont l'Iſle de Cypre a pris ſon non.*

PYGMALION, témoin du déréglement des Propétides, conçut tant d'horreur pour un ſexe, qu'un malheureux penchant rend eſclave de tant de foibleſſe, qu'il réſolut de vivre dans le célibat; mais ayant fait dans la ſuite une Statue d'ivoire, qui étoit ſi belle, qu'il n'y eut jamais de femme dont la beauté en ait approché, il en devint amoureux. Cette Statue repréſentoit une fille. Vous euſſiez dit qu'elle étoit animée, & qu'il n'y avoit que la pudeur, & cette retenue qui ſied ſi bien au ſexe, qui l'empêchaſſent de ſe mouvoir, tant l'art étoit fine-

ment caché, & imitoit de près la nature. Pygmalion en fut transporté, & conçut pour cette Statue un violent amour. Trompé lui-même par son propre ouvrage, il le touchoit pour voir s'il n'étoit pas véritablement animé, & après des expériences souvent réitérées, il ne pouvoit encore se persuader que ce fût une Statue. Il s'entretenoit avec elle. Lorsqu'il la baisoit, il s'imaginoit qu'elle répondoit à ses caresses, & lorsqu'il la tenoit embrassée, il craignoit de la blesser. Dans le dessein de lui plaire, il lui donnoit ces petits présens qu'on fait à une Maîtresse, & qui lui sont si agréables : des Oiseaux, quelques grains d'ambre, des coquillages, des fleurs. Il la paroit d'habits magnifiques, lui faisoit porter des bagues, un collier, des pendans d'oreilles, & des chaînes d'or. Toutes ces parures lui séyoient à merveille; mais il ne la trouvoit pas moins belle lorsqu'elle n'en avoit aucune. Il l'appelloit sa femme; & quand il la mettoit dans son lit, il avoit grand soin qu'elle fût mollement couchée, comme si en effet elle eût eu du sentiment. Cependant la Fête de Vénus arriva : ce jour qu'on célebre avec tant de magnificence dans l'Isle de Cypre. On immoloit de tous côtés des Génisses blanches, dont on avoit doré les cornes, & l'encens brûloit dans tous les temples.

Pygmalion, après avoir présenté ses offrandes aux Dieux, leur adressa cette priere, d'un air tremblant & timide : « Grands » Dieux, s'il est vrai que votre puissance » n'ait point de bornes, faites que je de- » vienne l'époux d'une femme aussi accom- » plie que la Statue que j'ai faite ». Il n'osoit leur demander que la Statue elle-même devînt son épouse. Venus pénétra le secret de son cœur ; & pour lui donner un heureux présage de l'accomplissement de ses vœux, elle fit paroître à trois différentes reprises une flamme qui s'élevoit vers le Ciel en forme de Pyramide. De retour chez lui, Pygmalion va voir sa chere Statue, s'assied auprès d'elle, la baise, & il lui paroît qu'elle a quelque sentiment. Il la baise une seconde fois, & il s'apperçoit que l'ivoire s'amollit, & que sa dureté se prête à la main qui la touche, comme la cire, lorsqu'elle est échauffée par les rayons du Soleil. Etonné & interdit, il n'ose se livrer tout entier à la joie, & craint de se tromper. Il touche encore la Statue, & alors le mouvement du cœur, & le battement des arteres, l'assurent enfin que son bonheur est certain. Après avoir rendu des graces immortelles à Vénus, avec tous les transports d'un cœur vivement pénétré, il redouble ses caresses, & ce n'est plus pour une Statue, mais pour une belle

fille qui rougit, & qui ouvrant pour la premiere fois des yeux timides, voit en même temps la lumiere & son Amant. Vénus voulut assister à un hymen qui étoit son ouvrage, & au bout de neuf mois, il en vint un fils nommé Paphus, dont l'Isle de Cypre a pris son nom.

### *Explication de la neuvieme Fable.*

OVIDE semble confondre ici ce Pygmalion qui devint amoureux d'une Statue de marbre qu'il avoit faite, avec le Roi de Tyr qui portoit le même nom. Cependant c'étoient deux personnes très-différentes l'une de l'autre, comme nous le dirons dans l'Histoire de Didon. Celui dont il s'agit dans cette Fable étoit un fameux Statuaire, qui, n'ayant que du mépris pour les Femmes de l'Isle de Cypre, qui étoient extrêmement débauchées, soupira pour une belle Statue qu'il avoit faite. On ajoute que Vénus l'anima, & qu'il en eut un Fils nommé Paphus, qui bâtit dans la suite la Ville de Paphos, & fit élever un Temple à la Déesse à qui il devoit le jour : ce qui, au rabais du merveilleux, veut dire que Pygmalion ayant pris soin de former le cœur & l'esprit d'une jeune personne, qu'une retraite austere avoit éloignée des désordres qui régnoient dans l'Isle, l'avoit enfin épousée, & en avoit eu un Fils nommé Paphus.

# FABLE X.

## ARGUMENT.

*Myrrha fille de Cyniras & de Cenchreïs, ayant conçu pour son Pere un amour incestueux, & ne voyant point de remede à sa passion, se pendit de désespoir. Sa nourrice y étant accourue, coupa la corde & la délivra. Après avoir su le sujet de son désespoir, elle lui promit de la servir, & de lui faire obtenir ce qu'elle souhaitoit, sans que son pere le sût; ce qu'ayant exécuté, & Cyniras ayant enfin découvert que c'étoit sa fille, il la poursuivit pour la tuer. Myrrha fut obligée pour éviter le châtiment qu'elle méritoit, de se retirer dans le pays des Sabéens, où elle accoucha d'Adonis, & fut changée en l'arbre qui porte son nom.*

CYNIRAS fut aussi le fruit du même mariage. Heureux s'il n'eût jamais eu d'enfans. Je vais chanter une Histoire horrible. Que les filles, que les peres ferment les oreilles pour ne point l'entendre; ou si mes vers ont quelques charmes, qu'on n'y ajoute aucune foi, & qu'on croie que je ne

vais raconter qu'une Fable. Si cependant quelqu'un ſe perſuade que le crime abominable qui en fait le ſujet, a été véritablement commis, qu'il apprenne en même-temps le châtiment dont il a été puni. Enfin s'il y a quelque vraiſemblance dans une aventure ſi affreuſe, je félicite la Thrace, je félicite le climat que j'habite d'être éloigné du pays qui enfante ces horreurs. Que l'Arabie ne ſe vante plus déſormais de produire les parfums les plus précieux, le Cinnamome, l'Encens, & les plus belles fleurs, puiſqu'elle produit auſſi la Myrrhe : l'Arbre qui la porte valoit-il le crime qui l'a produite? Myrrha, ce n'eſt point l'Amour qui te bleſſa; il ne reconnoît point ſon ouvrage dans le feu qui te dévore, & une flamme ſi criminelle ne fut jamais allumée à ſon flambeau. Ce ſont les Furies, ce ſont leurs torches fatales qui l'allumerent. C'eſt un crime, je l'avoue, de haïr ſon Pere; mais l'amour dont tu brûles pour lui, eſt mille fois plus criminel que la haine. Malheureuſe Myrrha, une brillante jeuneſſe cherche à te plaire; tout l'Orient diſputoit la conquête de ton cœur. Il falloit choiſir un Epoux parmi tant d'Amans, & excepter de tous les hommes celui qu'il ne t'étoit pas permis d'aimer. Hélas! l'infortunée Fille de Cyniras ne connoît que trop combien ſes ſentimens ſont criminels, & elle

n'oublie rien pour les combattre. « Quelle
» fureur me transporte, *dit-elle*, que pré-
» tends-je faire ? O Dieux ! O Piété ! O respect
» sacré qui êtes dû à un Pere, opposez-vous
» à un si grand crime. Ne permettez pas qu'il
» s'accomplisse : si toutefois c'est un crime
» que d'aimer son Pere. La nature ne sem-
» ble-t-elle pas autoriser notre tendresse
» pour ceux qui nous ont donné le jour ?
» Les Animaux, les Oiseaux ne reconnois-
» sent point les loix qui défendent ces senti-
» mens, & jamais les liens du sang ne fu-
» rent un obstacle à leurs amours. Heureux
» de n'être point assujettis à ces devoirs ri-
» goureux, qui gênent les hommes ! Faut-
» il qu'une barbare loi s'oppose aux pen-
» chans qu'inspire la nature ? On dit ce-
» pendant qu'il est des peuples chez qui la
» mere épouse le fils, & le pere sa propre
» fille, pour augmenter par ces nouveaux
» liens ceux que le sang a formés. Que ne
» suis-je née parmi ces Nations ! Le lieu de
» ma naissance fait seul mon crime & mon
» malheur. Infortunée, pourquoi rouler ainsi
» dans ton esprit des exemples si odieux ?
» Espérances criminelles, cessez enfin de me
» flatter. Cyniras est digne d'être aimé ; mais
» je ne dois l'aimer que comme un Pere. S'il
» ne l'étoit pas, il me seroit permis d'avoir
» pour lui d'autres sentimens. Hélas ! le sang

» m'unit trop étroitement à lui. Ce lien est le
» seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.
» Etrangere, je pourrois espérer d'être heu-
» reuse. Pour ne pas tomber dans un abyme
» affreux, je devrois éviter sa présence, &
» me bannir pour jamais de ma Patrie; mais
» un penchant funeste m'arrête. Puisqu'il ne
» m'est pas permis de posséder Cyniras, j'ai-
» me du moins à le voir, à lui parler, à le ca-
» resser. Malheureuse! oserois-tu pousser tes
» desirs au-delà de ces innocentes caresses?
» Tu veux donc violer les droits les plus sa-
» crés de la nature, devenir la Rivale de ta
» Mere, la concubine de ton Pere, la Sœur
» d'un Fils incestueux, & la mere de ton
» frere? Tu ne redoutes donc point les im-
» placables Furies, qui, la torche à la main,
» & les cheveux hérissés de Serpens, épou-
» vantent sans cesse les criminels! Ah! puis-
» que tu n'es point encore coupable d'un
» crime si détestable, que ton cœur n'en
» soit point souillé, & ne fais point rougir
» la nature qui s'oppose à un si grand forfait.
» Enfin, quand même ton Pere t'écouteroit,
» ta passion trouveroit toujours en elle-mê-
» me sa propre condamnation. D'ailleurs
» Cyniras a trop de vertu, & il respecte trop
» les loix de la nature. Ah! que n'est-il brû-
» lé des mêmes feux que moi»? Ainsi parloit
Myrrha. Cependant son Pere qui balançoit

sur le choix entre les Amans de sa Fille, les lui nomma tous un jour, pour connoître celui à qui son cœur donnoit la préférence. Elle garda pendant quelque temps le silence, ensuite regardant son Pere, sa passion se ralluma, & ses yeux verserent quelques larmes. Cyniras crut que ses pleurs & son silence étoient un effet de sa modestie & de sa pudeur : « Ne pleurez point ma Fille, lui dit-il, » en la baisant & essuyant ses larmes : Appre» nez-moi le nom de celui que vous voulez » choisir pour Epoux ». Myrrha charmée des caresses que son Pere venoit de lui faire, répondit qu'elle en souhaiteroit un qui lui ressemblât. « Puissiez-vous, ma Fille, lui » répliqua Cyniras, qui ne comprenoit pas le » vrai sens de cette réponse, puissez-vous con» server toujours le même respect & le même » amour pour votre Pere »! Ces mots d'amour & de respect, qui lui rappellerent le souvenir de sa passion, l'obligerent à baisser les yeux. Pendant la nuit, lorsque tout le monde est livré aux douceurs du repos, Myrrha n'est occupée que de son amour, & des moyens de le satisfaire. Tantôt elle est sans espérance ; tantôt elle veut mettre tout en usage pour se rendre heureuse. Il est des momens où la pudeur & la honte la retiennent ; il en est d'autres où elle se livre à tous ses transports. Toujours flottante & inquiete, elle ne

ſait quel parti prendre. Tel qu'un grand arbre que la coignée à ébranlé, & qui n'attend que le dernier coup pour tomber, chancelle & fait appréhender ſa chûte de tous les côtés, Myrrha agitée de tant de paſſions différentes, balance entre les moyens qu'elle doit choiſir, & n'eſpere plus de repos ni de remede à ſa paſſion que dans la mort. Enfin réſolue de perdre le jour, elle ſe leve, prend ſa ceinture, l'attache au plancher, & ſur le point de s'étrangler, elle profere ces mots : » Adieu, » cher Cyniras, apprenez que c'eſt pour » vous avoir aimé que je meurs ». Elle dit, & dans le moment elle paſſa autour de ſon cou le cordon fatal. Sa nourrice qui couchoit près de ſa chambre ayant entendu parler, ſe leve, ouvre la porte, jette un grand cri à la vue du funeſte appareil, ſe frappe la poitrine, & ſans perdre de temps, coupe la corde, & déchire le nœud qui alloit étrangler Myrrha. Enſuite elle la prend entre ſes bras, répand un torrent de larmes, & lui demande le ſujet de ſon déſeſpoir. La jeune Princeſſe fâchée que la mort n'eût pas prévenu les ſoins de ſa nourrice, tient les yeux collés contre terre, & garde un morne & profond ſilence. La nourrice lui fait de nouvelles inſtances, & la conjure de la maniere du monde la plus tendre de lui révéler ſon ſecret ; elle lui expoſe tout ce qu'elle a fait pour elle, & lui

découvre le ſein qui l'allaita. Myrrha s'opiniâtre de plus en plus à garder le ſilence, & détourne les yeux en ſoupirant. La nourrice qui veut abſolument pénétrer un myſtere ſi important, lui promet une fidélité inviolable, & s'offre à lui donner toutes ſortes de ſecours. « Ma vieilleſſe, *dit-elle*, ne me met » point encore hors d'état de vous ſervir : ſi » c'eſt l'amour qui cauſe votre déſeſpoir, je » trouverai dans la vertu des plantes & dans » des paroles magiques un remede pour vous » guérir : ſi quelqu'un a jetté un charme ſur » vous, j'en aurai de plus puiſſans pour vous » en délivrer : enfin, ſi les Dieux vengeurs » veulent vous punir, je ſaurai les appaiſer » par des vœux & par des Sacrifices. Que » pourrois-je imaginer encore après ce que » je viens de dire ? Tout vous rit ; vous êtes » dans l'état du monde le plus heureux & le » plus floriſſant ; votre Pere & votre Mere » jouiſſent de toutes ſortes de proſpérités ». En entendant nommer ſon Pere, Myrrha pouſſa un profond ſoupir. Quoique la nourrice ne comprît pas d'abord que ce ſoupir fût pour Cyniras, comme elle ſoupçonna que l'amour en étoit la cauſe, elle la conjura de lui découvrir ſon mal, de quelque nature qu'il fût. « Il n'en faut point douter, lui dit-elle, » en la prenant ſur ſes genoux & la tenant en- » tre ſes bras, il n'en faut point douter, vous

» aimez ; ne craignez point de me l'avouer ; » je vous servirai sans que votre Pere en ait » la moindre connoissance ». A ces paroles, Myrrha hors d'elle-même se débarrasse des bras de sa Nourrice, & và se cacher sur son lit, en lui disant : « Retire-toi, épargne ma » pudeur, & cesse de m'importuner : ce que » tu veux savoir renferme un crime horri- » ble ». La Nourrice saisie d'horreur se laisse tomber à ses genoux, & lui tendant des bras tremblans, la caresse, la menace ensuite de rendre public le désespoir où elle l'a trouvée, si elle s'obstine à garder le silence, & lui promet de la servir dans ses amours, si elle veut les lui avouer. Myrrha leve alors la tête, & se jettant au cou de sa nourrice, elle répand un torrent de larmes. Elle veut lui découvrir sa foiblesse, & n'ose parler. Enfin s'étant couvert le visage de sa robe : « Hélas ! *dit-elle en soupirant*, que ma Mere » est heureuse d'être l'Epouse de Cyniras » ! La Nourrice qui comprit le sens de ces paroles, fut d'abord saisie d'horreur & ses cheveux se dresserent sur sa tête. Ensuite elle lui dit tout ce qu'elle put imaginer de plus fort, pour combattre une passion si criminelle ; & quoique Myrrha fût obligée de convenir que ces remontrances étoient justes & raisonnables, elle persistoit cependant dans le dessein de mourir, si sa passion n'étoit

satisfaite. « Vivez, lui dit alors la Nourrice : » vous jouirez..... » Elle n'en dit pas davantage, n'osant ajouter de votre Pere, & elle confirma cette promesse par un serment. C'étoit alors le temps pendant lequel les femmes vêtuës de robes blanches, célébroient la fête de Cérès, & lui offroient les prémices de la moisson. Pendant cette solemnité qui duroit neuf jours, elles s'éloignoient de la compagnie de leurs Maris ; & comme Cenchréïs étoit du nombre de celles qui célébroient cette Fête, & que Cyniras couchoit seul alors, un soir que la Nourrice s'apperçut qu'il étoit échauffé de vin, elle lui proposa sous un nom supposé, une jeune Fille qu'elle disoit être amoureuse de lui. Le Roi lui ayant démandé de quel âge elle étoit, & la Nourrice lui ayant répondu qu'elle étoit de même âge que sa Fille, lui ordonna de la lui amener. Elle courut sur le champ à l'appartement de Myrrha, & lui dit en l'embrassant : « Réjouissez-vous, ma Fille, vos » vœux vont être accomplis ». Quoique cette nouvelle ne causât qu'une joie imparfaite à Myrrha, & que son cœur lui présageât quelque chose de funeste, elle s'en réjouit cependant : tant il y avoit de désordre & de confusion dans ses sentimens. Tout étoit dans le silence, & Bootès qui conduit le Chariot, marquoit que la nuit étoit fort

avancée, lorſque Myrrha ſe mit en état d'aller accomplir ſon crime. La Lune ſe cacha ſous l'horiſon; les Etoiles s'envelopperent de nuages ſombres & épais, & tous les flambeaux de la nuit diſparurent. Icarie & Erigone * à qui l'amour paternel avoit mérité une place dans le Ciel, ſe couvrirent pour n'être pas les témoins d'une action ſi abominable. Myrrha broncha trois fois, ce qui lui parut de mauvais augure. Trois fois un Hibou fit entendre un cri lugubre qui l'épouvanta. Cependant comme la nuit & les ténébres la rendoient moins timide, elle continua ſa marche, tenant ſa Nourrice de la main gauche, & ſe ſervant de la droite pour trouver le chemin à travers l'obſcurité. Enfin elle arrive à la porte de la chambre de ſon Pere. A peine y eſt-elle entrée, qu'elle ſent ſes genoux chanceler, elle pâlit, & ne peut preſque plus ſe ſoutenir. Plus elle approche, plus ſon trouble & ſa frayeur augmentent. Elle ſe repent d'y être venue, & voudroit pouvoir s'en retourner ſans qu'on pût la reconnoître. La nourice qui la voit héſiter, la

* Icarie, Fils d'Œbalus, ayant été tué par des Bergers, ſa Fille Erigone ſe pendit de déſeſpoir. La peſte dont la Ville d'Athenes fut affligée en ce temps-là, ayant obligé les Athéniens d'avoir recours à l'Oracle, on apprit qu'il falloit, pour la faire ceſſer, appaiſer les Mânes de ces deux Perſonnes: on fit leur Apothéoſe, & on les plaça dans le Ciel où Icarius forma la Conſtellation du Boote, & Erigone le Signe de la Vierge. *Hygin. Fab. XXX.*

tire par la main, & dit en la présentant à Cyniras : voilà la personne que je vous ai promise, & il la reçut dans son lit. Cet abominable commerce ayant duré plusieurs nuits, Cyniras voulut voir sa Maîtresse, & ayant pris un flambeau, il reconnut sa Fille & son crime. Saisi d'horreur & d'épouvante, & sans pouvoir proférer un seul mot, il se jette sur son épée; mais sa Fille lui échappe, & les ténébres qui favorisent sa fuite, la dérobent à une juste vengeance. Elle traverse l'Arabie; & après avoir erré pendant neuf mois, se trouvant fatiguée de tant de courses, & encore plus de l'incommodité de sa grossesse, elle s'arrête dans le Pays des Sabéens. Ce fut-là que, ne sachant que devenir, craignant la mort, s'ennuyant de la vie, elle adressa cette priere aux Dieux. « Grands Dieux, si vous êtes touchés de „ l'aveu que les coupables font de leurs fau- „ tes, je reconnois que je suis la personne „ du monde la plus criminelle. Il n'est point „ de peines, point de supplices que je n'aie „ mérités, & je me soumets à tous les maux „ que vous voudrez me faire souffrir. Mais „ afin que je ne sois pas l'opprobre & le „ scandale de la terre, si j'y demeure, ou la „ honte & l'effroi des Ombres, si je descends „ dans le Royaume ténébreux, bannissez- „ moi de l'un & de l'autre Empire. Faites

„ par quelque prodige que je ne ſois ni morte „ ni vivante ». Il eſt des Dieux favorables pour ceux qui avouent leurs fautes, & Myrrha en trouva qui le furent pour elle. A peine avoit-elle fini ſa priere, que la terre commença à couvrir ſes pieds, qui devinrent des racines capables de ſoutenir un grand arbre. Ses os qui conſerverent leur moëlle, en formerent le tronc, ſon ſang ſe convertit en ſéve, ſes bras & ſes doigts en firent les branches, ſa peau s'endurcit & devint de l'écorce, qui montant peu-à-peu, & commencant déjà à lui couvrir le cou, Myrrha impatiente d'un progrès trop lent pour elle, s'y enveloppa elle-même toute entiere. Quoique dans ce changement elle eût perdu toute ſorte de ſentiment, elle répandit encore des larmes qu'on vit couler de ce nouvel Arbre. Ces larmes qui portent le nom de cette Fille infortunée, ſont extrêmement précieuſes, & rendront à jamais célebre l'Arbre dont elles coulent. Cependant le fruit inceſtueux de Myrrha croiſſoit ſous l'écorce du nouvel Arbre, & faiſoit tous ſes efforts pour ſe délivrer des obſtacles qui le retenoient. La mere reſſentoit toutes les douleurs de l'accouchement, mais elle n'avoit plus de voix ni pour s'exprimer, ni pour appeller Lucine à ſon ſecours. Elle paroiſſoit cependant faire quelques efforts pour ſe baiſſer : on entendoit

l'Arbre

l'Arbre gémir, & on voyoit couler un torrent de larmes. Lucine ſenſible aux maux que ſouffroit Myrrha vint à ſon ſecours, & lui prêta une main favorable. Dès qu'elle eût prononcé les paroles qui rendent les couches heureuſes, l'Arbre s'ouvrit, & il en ſortit un enfant. Les Nayades qui le reçurent l'ayant couché ſur l'Herbe, l'oignirent avec les larmes que ſa mere venoit de répandre. Cet enfant étoit ſi beau, que l'envie elle-même auroit été forcée de l'admirer. Il reſſembloit à ces Amours que l'on peint nus, & la reſſemblance ſeroit parfaite ſi on lui donnoit un carquois & des fléches, ou ſi l'on ôtoit à l'Amour ſes fléches & ſon carquois.

---

# FABLE XI.

## ARGUMENT.

*Adonis élevé par les Nayades, lorſqu'il fut devenu grand, fut autant aimé de Vénus, que Cyniras avoit été aimé de ſa fille, & même Vénus le ſuit par-tout dans les bois & au travers des Rochers.*

LE temps s'écoule avec une rapidité que rien n'égale. Cet enfant qui devoit le jour

à sa sœur & à son grand-pere, qui à peine étoit sorti de l'écorce de l'Arbre qui l'avoit caché, Adonis enfin passe bientôt de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge viril, & acquiert dans tous les états une beauté toujours plus parfaite. Déjà il donne de l'amour à Vénus, & venge ainsi la passion insensée que cette Déesse avoit inspirée à Myrrha. Un jour l'Amour caressant sa Mere & badinant avec elle, la blesse par hasard avec une fléche qui sortoit de son carquois. Vénus se sentant piquer repoussa son Fils de la main, mais la blessure étoit plus profonde qu'elle ne paroissoit l'être, & la Déesse y fut trompée elle-même. Depuis ce moment, sensible aux charmes d'Adonis, elle n'a plus que de l'indifférence pour les rivages de Cythere: elle ne peut plus supporter le séjour de Paphos, de Cnide & d'Amathonte, celui même de l'Olimpe lui paroît ennuyeux, & elle lui préfere sans peine la compagnie de son cher Adonis qu'elle ne peut plus abandonner d'un moment. Enfin cette Déesse, qui jusques-là ne s'étoit occupée que du soin de sa beauté & de sa parure, qu'on voyoit toujours assise à l'ombre jouir d'un tranquille repos, aujourd'hui semblable à Diane, la robe retroussée & les pieds nus, elle court sans cesse à travers les montagnes & les rochers avec son Amant, anime les Chiens, poursuit

les Lievres, les Cerfs, les Daims, & tous les autres Animaux, qu'on peut courir sans risque ; elle évite seulement les Sangliers, les Loups, les Ours, & les Lions, & tâche d'inspirer à Adonis de la crainte pour des Animaux si dangereux. « Vous pouvez, lui „ disoit-elle un jour, faire paroître votre „ adresse & votre courage contre les Bêtes „ qui fuient devant le Chasseur.

## *Explication des Fables X. & XI.*

Monsieur le Clerc (*a*) après Stephanus, Lucien, Phurnutus, & quelques autres Anciens, explique ainsi la Fable de Myrrha & celle d'Adonis son Fils. Cynnor ou Cyniras, grand-pere d'Adonis, ayant bu un jour avec excès, s'endormit d'une maniere indécente : Mor ou Myrrha sa Bru, & Femme d'Ammon, l'ayant vu en cet état avec son Fils Adonis, elle en avertit son Mari, qui, l'ayant dit à Cyniras, ce bon homme en fut si indigné, qu'il chargea de malédictions Myrrha & Adonis. Voilà d'abord le fondement du prétendu inceste de Myrrha dont parle Ovide, ce Poëte nous ayant laissé sous l'idée métaphorique d'un inceste, l'indiscrete curiosité de cette jeune Princesse : aussi nous apprend-il au même endroit que la Nourrice de Myrrha qui l'avoit favorisée, avoit profité de l'ivresse de Cyniras. Myrrha chargée des malédictions de son pere, se retira d'abord en Arabie, où elle fut quelque temps, & c'est ce qui a fait dire à ce Poëte que ce fut-là qu'elle accoucha d'Adonis,

(*a*) *Bibl. Univers. Tome III.*

parce que ce jeune Prince y fut élevé. Sa métamorphose en arbre n'a été inventée que sur l'équivoque de son nom, puisque *Mor* dans la langue Arabe signifie de la Myrrhe. Il y a bien de l'apparence que cette Fable n'est fondée que sur ce que la tradition avoit appris aux Phéniciens de l'histoire de Noé, dont ils descendoient par celui-là même des trois Fils de ce Patriarche qui s'étoit attiré la malédiction de son Pere.

# FABLE XII.

## ARGUMENT.

*Vénus craint que les Lions, les Sangliers ou autres bêtes sauvages fassent tort à Adonis, & lui conseille de ne poursuivre que les bêtes à qui la nature n'a point donné des armes.*

« N'ATTAQUEZ jamais les bêtes à qui » la nature a donné des armes pour se défen- » dre : n'exposez pas témérairement des jours » qui me sont chers ; la gloire que vous pour- » riez acquérir, me coûteroit trop. Votre » âge ni votre beauté n'inspireront pas aux » Lions & aux Sangliers les mêmes senti- » mens qu'ils ont fait naître dans le cœur de » Vénus. N'oubliez jamais que la foudre est » moins redoutable que les défenses des San-

» gliers, & que la rage & la fureur n'abandonnent point les Lions. J'ai tant d'aversion pour le dernier de ces Animaux, qu'il » m'inspire une horreur insupportable. Si » vous voulez en savoir la raison, je vais » vous l'apprendre & vous faire le récit d'une » aventure, dont vous aurez lieu d'être » étonné. Mais comme la peine que je me » suis donnée toute la journée, & à laquelle » je suis très-peu accoutumée, m'a extrêmement fatiguée, allons nous reposer sur » le gazon, à l'ombre de ce peuplier ». Ils y allerent dans le moment; & s'étant assis l'un près de l'autre, Vénus appuyée sur son cher Adonis commença son Histoire, qu'elle interrompit souvent par ses caresses.



# FABLE XIII.

## ARGUMENT.

*Schœnée ayant formé le dessein de ne donner sa fille Atalante en mariage qu'à celui qui la surpasseroit à la course, Hippomene ayant jetté sur le chemin des pommes d'or, qu'elle s'amusa à ramasser, remporta la victoire & l'épousa. Mais ayant dans la suite profané avec elle un bois consacré à Cybele, ils furent l'un & l'autre changés en Lions.*

Vous avez peut-être oui parler d'une fille qui surpassoit à la course les hommes les plus légers. Le bruit qui en a couru n'est point une Fable ; avec cela elle étoit si belle qu'on ne pouvoit décider lequel l'emportoit en elle, ou des charmes du visage, ou de la légéreté des pieds. Etant allée un jour consulter l'Oracle sur le choix d'un Epoux, elle en eut cette réponse : « Atalante, vous » ne devez point songer à l'Hymen : il vous » sera fatal, vous devez le fuir : pour ne » l'avoir pas évité, vous aurez le malheur, » quoique vivante, de n'être plus ce que » vous étiez auparavant ». Effrayée de cette

réponse, Atalante ne pensa plus qu'à passer sa vie dans les Forêts ; & pour se délivrer des poursuites d'une foule d'Amans, elle leur proposa cette condition. Si quelqu'un de vous veut me posséder, il faut qu'il dispute avec moi le prix de la course : je serai la récompense du vainqueur, & la mort me vengera de celui que j'aurai vaincu : Telle est la loi que j'impose. Que les charmes de la beauté sont puissans ! Une loi si dure n'empêcha pas un grand nombre de ses Amans de s'exposer à toutes les suites qu'elle pouvoit avoir. Hippomene regardant tranquillement une des ces courses ; « Hé quoi ! disoit-il, comment peut-on s'ex- » poser à tant de périls pour une femme » ? Dans le temps qu'il condamnoit ainsi la témérité de ceux qui s'étoient présentés pour courir, il apperçut Atalante qui avoit quitté son voile. Dès qu'il eut jetté les yeux sur cette beauté qui étoit égale à la mienne, & qui, au sexe près, ressembloit à la vôtre, cher Adonis, il fut saisi d'étonnement. » Jeu- ,, nes Amans, s'écria-t-il, en levant les ,, mains vers le Ciel, pardonnez si je vous ,, ai blâmés avec tant de témérité : je ne con- ,, noissois pas le prix de la victoire que vous ,, disputez ». En louant ainsi Atalante, il sentit de l'amour pour elle ; de l'amour il passa bientôt à la jalousie ; il craignit que

quelqu'un de ses rivaux ne fût assez heureux pour arriver le premier au but de la carriere. « Pourquoi, disoit-il, ne disputerai-je „ pas avec eux une si belle conquête? Les „ Dieux sont toujours favorables à ceux qui „ ne manquent point de courage ». Pendant qu'il s'entretenoit ainsi en lui-même, il vit passer Atalante, & quoiqu'elle allât aussi vîte qu'un Oiseau, ou qu'une fléche, il eut cependant le temps d'admirer toute sa beauté qu'une course si rapide avoit même augmentée. Le vent faisoit voltiger sa robe & sa jupe qui étoit d'une étoffe de différentes couleurs, & ses cheveux flottans jouoient sur ses épaules plus blanches que l'ivoire. A force de courir il s'étoit répandu sur ce beau corps un rouge qui formoit la même nuance qu'un voile couleur de pourpre jette sur un marbre blanc. Hippomene étoit encore dans l'admiration, lorsqu'Atalante arriva au bout de la carriere, avec le même avantage qu'elle avoit accoutumé de remporter sur ceux qui couroient avec elle. Une couronne fut le prix de sa victoire, & ceux qu'elle venoit de vaincre furent contraints de subir la mort, suivant les Loix du Combat. Peu étonné du malheur des ces Amans infortunés, Hippomene s'avança, & tenant les yeux attachés sur Atalante, il lui parla ainsi : « Quelle » gloire pouvez-vous espérer à ne vain-

» cre

» cre que des lâches ? C'eſt avec moi qu'il » faut diſputer la victoire ; ſi je ſuis aſſez » heureux pour la remporter, vous n'aurez » pas lieu de rougir de vous voir vaincue » par un Amant tel que moi. Je ſuis fils de » Mégarée de la Ville d'Oncheſte *. Mon » pere avoit Neptune pour ayeul, & je me » trouve par-là l'arriere-petit-fils du Dieu » de la Mer : mon courage & ma valeur » répondent à ma naiſſance. Si je ſuis vain» cu, le nom d'Hippomene rendra votre » victoire plus glorieuſe ». Pendant qu'il parloit ainſi, Atalante le regardoit d'un œil tendre, & ne ſavoit encore ſi elle eût mieux aimé le vaincre que d'en être vaincue. « Ah ! diſoit-elle, quel Dieu ennemi de „ la beauté fait courir à ſa perte un jeune „ homme ſi accompli, & le porte à diſpu„ ter une épouſe au péril d'une vie ſi pré„ cieuſe ? Je me rends juſtice, je ne ſuis pas „ d'un ſi grand prix. Non, ce n'eſt point „ ſa beauté qui me charme, quoiqu'elle „ eût pu faire impreſſion ſur moi, c'eſt ſa „ jeuneſſe. Ce n'eſt point ſa perſonne qui me „ touche, c'eſt le courage & l'intrépidité „ qu'il fait paroître. C'eſt ſa naiſſance, c'eſt „ ſon amour. C'eſt le cas qu'il fait de ma „ conquête, & qui l'engage à s'expoſer à une

* *Voyez l'Explication.*

„ mort certaine, s'il est vaincu. Illustre étran„ger, lui dit-elle, retirez-vous tandis que „ vous le pouvez; n'aspirez point à un hy„ men si funeste, ni à une alliance qui coûte „ si cher; portez ailleurs vos vœux & votre „ cœur; il n'est point de fille, quelque sage „ qu'elle soit, qui ne soit charmée de vous „ posséder. Mais pourquoi m'intéressai-je „ pour lui, ajoutoit-elle? Puisqu'il ne sait „ point profiter du malheur des autres „ amans, puisqu'il fait si peu de cas de la vie, „ que, malgré le danger évident où il va se „ précipiter, il veut me disputer la victoire, „ qu'il périsse avec eux. Mais hélas! faut-il „ qu'il meure, parce qu'il a voulu vivre avec „ moi? La mort sera donc le prix d'un ten„ dre amour? Non. Encore un coup, une „ victoire si odieuse n'est point digne de „ moi. Après tout, ce n'est point ma faute. „ Ah! que je souhaiterois, Hippomene, „ que vous abandonnassiez un dessein si té„ méraire, ou du moins, puisque votre „ aveuglement est si grand, que vous pussiez „ me dévancer à la course! Qu'il est beau! „ quelles graces accompagnent sa jeunesse! „ Ah! malheureux amant, plût aux Dieux „ que vous ne m'eussiez jamais vue! Vous „ méritez de vivre, & si le barbare Destin „ ne s'opposoit à mon hymen, vous étiez le „ seul digne de me posséder ». Ainsi s'entre-

tenoit Atalante; & comme une perſonne qui n'a jamais aimé, & qui commence à ſentir les prmieres impreſſions de l'amour, elle ne connoît point encore l'état de ſon cœur, elle ignore qu'elle aime. Déjà le pere d'Atalante & le peuple avec lui ſouhaitoient de voir cette nouvelle courſe, lorſqu'Hippomene m'adreſſa cette priere. « Déeſſe que Cythere adore, ſecondez mon entrepriſe, & favoriſez des feux que vous avez allumés ». Je fus ſenſible à cette priere, & comme il n'y avoit point de temps à perdre, je lui accordai dans le moment le ſecours qu'il me demandoit. Dans l'Iſle de Chypre eſt un champ, que les habitans du Pays nomment Tamadere (*a*). Cet endroit, le plus beau de l'Iſle, m'a été anciennement conſacré par les habitans du pays, qui voulurent le joindre au domaine de mon Temple. C'eſt au milieu de ce champ qu'on voit un arbre dont les feuilles & les fruits ſont d'or. J'en revenois alors, & je portois trois pommes que j'y avois cueillies (*a*). Je m'approchai d'Hippomene ſans être apperçue, & je lui appris, en les lui donnant, l'uſage qu'il en devoit faire. Dès que les Trom-

(*a*) Pline nomme *Tamaſcon*, la Ville de Chypre près de laquelle eſt ce Champ.

(*b*) Ovide s'éloigne de Théocrite qui dit que Vénus avoit cueilli ces pommes dans le Jardin des Heſpérides.

pettes eurent donné le ſignal, on vit partir de la barriere nos deux Amans. Leurs pieds ne touchoient point la terre. A les voir, on auroit cru qu'ils auroient pu courir ſur les ondes ou ſur les épis. Les vœux & les cris des ſpectateurs animoient Hippomene d'une nouvelle ardeur : courage, lui diſoient-ils, hâtez-vous, c'eſt maintenant qu'il faut vous ſervir de toutes vos forces ; la victoire eſt à vous. Il ſeroit difficile de dire auquel des deux ces paroles donnoient le plus de joie, ou à Hippomene ou à Atalante. Combien de fois pouvant le dévancer, s'arrêta-t-elle à deſſein ? Combien de fois eut-elle regret de perdre de vue les yeux de ſon amant qu'elle regardoit ſans ceſſe ? Hippomene fatigué d'une ſi longue courſe commençoit à perdre haleine, & le but étoit encore fort loin. Heureuſement il s'aviſa de laiſſer tomber une de ſes pommes, dont l'éclat ayant frappé Atalante, elle s'amuſa à la ramaſſer, & donna par-là de l'avantage à Hippomene. Toute l'aſſemblée marqua ſa joie par des applaudiſſemens réitérés. Cependant Atalante eut bientôt regagné l'avantage qu'elle avoit perdu, & laiſſa le jeune homme derriere elle. Arrêtée une ſeconde fois par l'autre pomme qu'il jetta à terre, elle reprit encore le devant un moment après. Déjà ils touchoient à la fin de la carriere, l'orſqu'Hip-

pomene m'adressa cette priere. « Déesse, „ qui m'avez fait ce présent, achevez votre „ ouvrage ». En prononçant ces paroles, il jetta la troisieme pomme; mais pour arrêter plus long-temps sa maîtresse, il la jetta à côté & assez loin. Elle balança quelque temps pour savoir si elle devoit se détourner pour la ramasser, je l'y forçai, & je rendis même la pomme plus pesante afin qu'elle eût plus de peine à la relever, & qu'elle en courût moins vîte. Enfin pour ne pas faire durer le récit de cette Histoire plus long-temps que leurs courses, Hippomene arriva le premier au but, & la belle Atalante devint le prix de sa victoire. Dis-moi maintenant, mon cher Adonis, si après ce bienfait, Hippomene ne devoit pas signaler sa reconnoissance envers moi par des vœux & des sacrifices : l'ingrat cependant oublia une faveur si signalée; & l'encens ne fuma point sur mes Autels. Irritée d'un mépris si outrageant, & pour apprendre à la postérité qu'on ne m'offense pas impunément, je résolus de punir l'Amant & la Maîtresse. Ils passoient un jour près d'un Temple que le pieux Echion avoit autrefois élevé au milieu d'un Bois, en l'honneur de la Mere des Dieux. Comme ils étoient fatigués d'une longue marche, ils s'assirent à l'ombre pour se reposer. Hippomene voulut donner des

marques de ſa tendreſſe à Atalante, dans un lieu qui ne le permettoit pas; & c'étoit moi qui lui en avois fait venir la tentation. Près du Temple étoit un antre ſacré, dont la voûte étoit faite de rocailles & de pierres ponces, & dans lequel les Prêtres avoient placé pluſieurs Statues de leurs Dieux: ils y entrerent & le profanerent. Les Dieux pour ne pas voir ce Sacrilége, détournerent la tête, & Cybele en fut ſi irritée qu'elle voulut d'abord précipiter ces deux époux dans le Tartare; mais ce châtiment lui parut trop léger pour un crime ſi énorme. Leur corps commença dans ce moment à ſe couvrir d'un poil rouſſâtre; leurs doigts devinrent des ongles crochus; une longue queue qui traînoit juſqu'à terre parut à l'extrêmité de leurs dos: leurs épaules préſenterent une large poitrine, & leur viſage devint féroce. Au-lieu de parler comme auparavant, ils ne firent que rugir, & les Antres & les Cavernes devinrent leur demeure ordinaire. En un mot, ils furent changés en Lions, animaux redoutables à tout le monde, & dociles pour la ſeule Cybele dont ils conduiſent le char. De grace, cher Adonis, évitez avec ſoin des animaux ſi féroces & tous ceux en général, qui,au lieu de fuir lorſqu'on les pourſuit, ont l'audace de courir eux-mêmes contre ceux qui les ſuivent. Evitez

leur rencontre, de peur que votre courage ne devienne funeste à vous & à moi.

*Explication des Fables XII. & XIII.*

ATALANTE, celle dont il s'agit dans cette Fable, étoit fille de Schœnée, & petite-fille d'Athamas, que ses malheurs obligerent de se retirer dans un coin de la Bœotie, où il bâtit une petite Ville de son nom, comme nous l'apprenons de Pausanias (*a*) & d'Eustathe (*b*). Ce fut-là que naquit Atalante, la plus belle Princesse de son temps. Son extrême beauté la fit rechercher en mariage par plusieurs Princes; mais comme elle craignoit l'engagement de l'hymen, qu'un Oracle avoit révélé lui devoir être funeste, elle proposa à ses prétendans qu'elle épouseroit celui qui la surpasseroit à la course, & qu'elle feroit mourir ceux qui seroient vaincus dans cet exercice, où elle excelloit. Hippomene, fils de Macharée, ayant reçu de Vénus trois pommes d'or qu'elle avoit cueillies dans le Jardin des Hespérides, ou selon d'autres dans l'Isle de Chypre, se servit d'un stratagême qui le rendit vainqueur. Comme l'Amant, suivant la convention, devoit courir le premier, il laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre, & Atalante s'étant amusée à les ramasser, il arriva le premier au but, & épousa cette Princesse; mais ayant profané dans la suite un Temple de Cybele, ou selon d'autres un Bois qui lui étoit consacré, il fut changé en Lion & Atalante en Lionne. Il paroît que cette Fable n'est fondée que sur les présens qu'Hippomene fit à sa Maitresse, & par le moyen desquels il trouva le

(*a*) *In Arcad.* (*b*) *Sur le II. Liv. de l'Iliade.*

chemin de son cœur. Ces Pommes d'or & la pluie du même métal qui servit à Jupiter pour s'introduire dans le cœur de Danaé, sont les dénouemens ordinaires des intrigues amoureuses.

Apollodore (*a*) raconte ainsi la Fable d'Atalante. Son pere qui souhaitoit avoir des enfans mâles & point de filles, la fit exposer en un lieu désert pour la faire périr. Une Ourse qui passoit par-là trouva cet enfant, lui donna la mamelle, & continua de lui rendre cet office, jusqu'à ce que des Chasseurs l'emporterent & l'éleverent chez eux. Etant devenue grande, elle se mit à chasser dans le désert, ayant toujours grand soin de garder sa virginité; elle tua à coups de fléches deux Centaures qui vouloient lui faire violence. Elle se trouva à la fameuse Chasse du Sanglier Calydonien, & aux Jeux & combats institués en l'honneur de Pélias, où elle lutta contra Pélée, & remporta le prix; elle retrouva depuis ses parens, & son pere la pressant de se marier, elle consentit à epouser celui qui la pourroit vaincre à la course, mais la condition etoit rude pour les vaincus. Elle devoit tuer tous ceux qu'elle pourroit atteindre avant qu'ils arrivassent au but. Plusieurs de ses Amans accepterent ce préliminaire si dangereux, mais elle les dévançoit tous, & en tua ainsi plusieurs. Enfin Mélanion, un de ses Amans, à qui Vénus avoit fait présent de Pommes d'or, voulut aussi courir le risque; & quand il vit qu'elle s'approchoit trop, il lui jetta une Pomme; elle court après, la prend & revient à la course. Mélanion continue le même manege plusieurs fois, il arrive enfin au but avant Atalante, & devient son époux en même temps que son vainqueur; mais ce mariage fut très-malheureux; ayant profané ensemble le temple de Jupiter,

(*a*) Lib. III.

ils furent métamorphosés, Mélarion en Lion & Atalante en Lionne. Hesiode & quelques autres, poursuit Apollodore, disoient qu'elle n'étoit pas fille de Jasus, mais de Schœnéus. Euripide lui donne pour pere Ménalus, & assure qu'elle épousa, non pas Mélanion, mais Hippomene. Atalante eut de Mélanion, d'autres disent de Mars, un fils nommé Parthénopée, qui fit la guerre aux Thébains. Quoi qu'il en soit, Apollodore semble se contredire, puisque dans le premier Livre, il dit qu'Atalante qui assista à la Chasse de Calydon, étoit fille de Schœnée, & dans le troisieme, que celle dont il s'agit ici étoit fille de Jasus & de Clymene, à moins que de dire que quelque copiste se ressouvenant qu'Atalante avoit été à la Chasse de Calydon, a inséré dans le texte ce qui regarde cet événement.

Elien (*a*) fait un long discours sur Atalante, sur ses parens, sur la maniere dont elle fut exposée, & sur quelques-unes des principales actions de sa vie; mais comme ce discours paroît être une espece de déclamation, qui ne nous apprend rien de nouveau, après ce que je viens de rapporter d'Apollodore, je crois qu'on me pardonnera aisément de ne l'avoir pas copié. Nous avons dans le Supplément de l'Antiquité expliquée un beau groupe Romain, qui représente Atalante & Hippomene tenant chacun une Pomme à la main. J'ajoute ici une remarque sur deux vers de cette Fable, qui justifiera ma Traduction. Si on lit comme dans quelques Editions,

*Namque mihi genitor Megareus, Onchestius illi,*
*Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum.*

*Je suis fils de Mégarée, mon pere Mégarée étoit fils d'Onchestius, qui avoit Neptune pour pere,*

(*a*) *Variar. Hist. Lib.* III. *Cap.* II.

Hippomene aura raison de dire qu'il étoit arriere-petit-fils, *Pronepos*, du Dieu de la Mer ; mais le vers ne sera pas si beau, au-lieu qu'en lisant comme M. Burman :

*Namque mihi genitor Megareus Onchestius, illi*
*Est Neptunus avus, pronepos ego regis aquarum.*

*Je suis fils de Mégarée de la Ville d'Oncheste, Neptune étoit son ayeul, & par-là je me trouve l'arriere-petit-fils du Dieu de la Mer ;* il manque une Généalogie sans laquelle Hippomene ne doit être que le petit-fils de Neptune, *Nepos.* Les Mythologues disent en effet que Mégarée, pere d'Hippomene, étoit fils de Neptune. Pausanias, dans ses Béotiques, laisse la difficulté encore plus embarrassée, en disant en un endroit, Mégarée, Roi d'Oncheste, étoit fils de Neptune, & en un autre endroit, qu'Onchestius qui bâtit la Ville de ce nom, étoit fils du même Dieu. Aucun Auteur, que je sache, ne dit que cet Onchestius fût pere de Megarée. Ainsi en me conformant au texte de M. Burman, j'ai traduit qu'Hippomene étoit arriere-petit-fils de Neptune, puisque ce texte porte *Pronepos ;* en supposant qu'il manque une personne dans cette Généalogie.



# FABLES XIV. ET XV.

## ARGUMENT.

*Adonis étant mort à la chasse, de la blessure d'un sanglier, Vénus change son sang en une fleur rouge.*

APRÈS que Venus eut donné ce conseil à Adonis, elle partit & traversa les áirs sur un Char traîné par deux Cygnes. Emporté par son courage, Adonis ne sut point profiter des avis de son Amante, & ses Chiens ayant fait partir un Sanglier, qui alloit sortir du Bois, il le blessa d'un coup de fléche. La bête en fureur secoue le trait ensanglanté, poursuit Adonis, qui pâle & tremblant cherche un asyle; lui enfonce ses Défenses dans l'aine, & le renverse mourant sur la poussiere. Vénus qui n'étoit pas encore arrivée dans l'Isle de Chypre, entend les cris de son Amant, tourne son Char du côté d'où venoient ces plaintes, & le trouvant baigné dans son sang, & prêt à rendre le dernier soupir, elle se jette de son char, s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein, & s'en prenant au Destin lui-même, elle

s'écrie : « Non, mon cher Adonis ne sera
„ pas entiérement soumis à ta puissance, &
„ la postérité conservera du moins un mo-
„ nument éternel de son malheur & de mon
„ affliction. La Fête qui sera célébrée tous
„ les ans en mémoire d'une mort si funeste,
„ rappellera sans cesse le souvenir de la
„ douleur qu'elle me cause, & du sang d'un
„ Amant si cher naîtra une Fleur. Proserpi-
„ ne auroit pu changer Menthe en une Fleur
„ qui porte son nom, & je n'aurai pas le
„ pouvoir d'opérer le même prodige en fa-
„ veur de mon Amant » ? Après ce discours, elle répandit du Nectar sur le sang d'Adonis, qui s'étant enflé comme ces gouttes d'eau, qui en tombant forment de petites boules, qui ont quelque éclat, en moins d'une heure il en sortit une Fleur rouge qui ressembloit à celle de la Grenade. Cette Fleur dure peu de temps, puisque les mêmes vents qui la font éclore, la font aussi tomber *.

* Cette Fleur est l'Anémone, ainsi appellée, selon Pline, parce que c'est le vent ἄνεμος qui la fait éclore.

*Explication des Fables XIV. & XV.*

THEOCRITE, Bion, Hygin, & Antonius Liberalis, sans parler des autres, racontent l'His-

toire des amours de Vénus & d'Adonis, & Ovide qui a traité le même sujet, n'en a pas ramassé toutes les circonstances. Il ne dit pas, comme ces Auteurs, que Mars jaloux de la passion de Vénus pour Adonis, avoit imploré le secours de Diane; que cette Déesse, pour servir sa vengeance, avoit suscité le Sanglier qui lui avoit ôté la vie; ou selon d'autres encore, que c'étoit Apollon lui-même qui avoit pris la figure de cet animal; que le bel Adonis étant descendu dans le Royaume de Pluton, avoit inspiré de l'amour à Proserpine, qui refusa de le rendre aux ordres réitérés de Jupiter; que ce Dieu, dans l'appréhension de mécontenter les deux Déesses, s'en étoit remis à la décision de Calliope, qui crut les satisfaire, en ordonnant qu'Adonis demeureroit une partie du temps avec la Reine des Enfers, & l'autre avec Vénus; qu'il se passa une année entiere avant qu'une affaire si délicate pût être terminée, & que les Heures députées vers Pluton ramenerent enfin Adonis sur la terre; que Vénus, pour se venger de Calliope, porta les Dames de Thrace à tuer son fils Orphée de la maniere qu'Ovide le raconte. Les Mythologues ont presque tous rapporté cette Fable à la Physique ou à la Morale; pour moi je suis persuadé que le fond en est historique. Cicéron (*a*) nous apprend qu'il y eut plusieurs personnes qui porterent le nom de Vénus, & que la quatrieme, surnommée Astarté, étoit de Syrie, & avoit épousé Adonis. Ce jeune prince étoit fils de Cyniras, qui, selon Homere, régnoit dans l'Isle de Chypre, vers le temps de la Guerre de Troye. Les Anciens varient beaucoup sur sa Généalogie; on peut voir toutes leurs opinions dans *Méziriac sur les Epitres d'Ovide, Tome I, pag.* 357. & suivantes. On peut

(*a*) *De Nat. Deor. Lib. III.*

consulter aussi Apollodore & Hygin, qui rapportent sur cette Fable plusieurs circonstances inconnues aux autres Auteurs. Quoi qu'il en soit, Adonis aimoit passionnement la Chasse, & un jour qu'il étoit dans les Forêts du Mont Liban, un Sanglier le blessa à l'aine. La nouvelle de cet accident jetta Astarté dans une affliction inconcevable. Elle fit retentir la Ville de Byblos de ses gémissemens, & toute la Syrie prit le deuil. Pour rendre immortelle la mémoire du jeune Prince, on établit en son honneur des Fêtes qui devoient se renouveller tous les ans. C'étoit la ressource de tous les Courtisans; & l'Antiquité doit presque tous ses Dieux aux soins qu'on eut d'honorer les morts pour plaire aux vivans.

Je ne parlerai pas ici de ces Fêtes d'Adonis sur lesquelles j'ai fait une Dissertation qui est imprimée dans le troisieme Tome des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Je dirai seulement que sur ce que les Syriens, après avoir pleuré Adonis pendant quelques jours, se réjouissoient, comme s'il étoit ressuscité, j'en ai conclu qu'il n'étoit pas mort de sa blessure, & que le Médecin Cocutus l'avoit guéri contre toute sorte d'apparence; que cette guérison avoit été regardée comme un prodige; que les Syriens en avoient marqué leur joie par une seconde Fête, qui fut nommée Εὕρεσις, *le retour*; & que cette double solemnité fut continuée pendant le reste de la vie d'Adonis & après sa mort; enfin que de la Syrie & de l'Isle de Chypre, où le culte d'Adonis avoit commencé, il s'étoit répandu dans la Judée, dans l'Asie mineure, & dans plusieurs autres Pays.

Plusieurs Savans ont cru qu'Adonis étoit le même qu'Osiris, & que l'affliction de Vénus nous représentoit celle d'Isis à la mort de son Epoux; mais je fais voir dans la dissertation que je viens

de citer, la différence qu'il y avoit dans le culte & dans les Fêtes de ces deux Princes ; & pour ne pas répéter tout ce que j'ai dit sur ce sujet, je prie le Lecteur d'y avoir recours.

*Fin du Tome second.*





